DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DU

LANGAGE VICIEUX OU RÉPUTÉ VICIEUX;

PAR UN ANCIEN PROFESSEUR.

PARIS,

1835.

The Project Gutenberg eBook of Dictionnaire critique et raisonné du langage vicieux ou réputé vicieux

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Dictionnaire critique et raisonné du langage vicieux ou réputé vicieux

Author: de Cancarnaux Platt

Release date: September 17, 2018 [eBook #57919]

Language: French

Credits: Produced by Anna Tuinman, Hugo Voisard, Mark C. Orton,
Hans Pieterse and the Online Distributed Proofreading Team
at http://www.pgdp.net (This book was produced from scanned
images of public domain material from the Google Books
project.)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK DICTIONNAIRE CRITIQUE ET RAISONNÉ DU LANGAGE VICIEUX OU RÉPUTÉ VICIEUX ***

Au lecteur.

Table.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DU

LANGAGE VICIEUX OU RÉPUTÉ VICIEUX.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,

RUE DE SEINE, N. 14.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE ET RAISONNÉ

DU

LANGAGE VICIEUX OU RÉPUTÉ VICIEUX.

OUVRAGE

POUVANT SERVIR DE COMPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE,

PAR LAVEAUX;

PAR UN ANCIEN PROFESSEUR.

«En fait de grammaire, l'exposition des fautes est plus utile que celle des préceptes.»

(SABATIER, *Trois siècles de la Litt. française*.)

«Il ne faut qu'un mauvais mot pour se faire mépriser dans une compagnie, pour décrier un prédicateur, un avocat, un écrivain. Un mauvais mot, parce qu'il est aisé à remarquer, est capable de faire plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont peu de gens s'aperçoivent, quoique cependant il n'y ait nulle comparaison de l'un à l'autre.»

(GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des Gramm.*, t. II, art. *Usage*, édit. de 1812.)

PARIS

PARIS,
CHEZ AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE,
RUE CHRISTINE, N° 1.

1835.

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z

PRÉFACE.

S’il est une étude d’une indispensable nécessité c’est bien certainement celle de la langue maternelle. Les meilleurs esprits en ont toujours proclamé la haute importance.

Et cependant, que de gens ne voyons-nous pas tous les jours chercher à faire étalage de science littéraire, à qui nous pourrions avec raison adresser le reproche d’ignorer les rudimens de cette science: la grammaire. Hommes imprévoyans, ils veulent élever l’édifice de leur renommée, sans avoir songé à sa base! Ils ambitionnent notre admiration, et ils n’ont pas su prendre le soin d’éviter d’abord le ridicule, qui, sur notre moqueuse terre de France, fait des blessures dont on guérit si rarement. Oui, tout homme qui estropiera la grammaire, ne devra jamais se flatter d’exercer une grande influence intellectuelle sur ses concitoyens. Il verra, avec amertume, malgré toute son éloquence, le rire dédaigneux effleurer les lèvres de ses lecteurs ou de ses auditeurs, et détruire peut-être le germe d’une pensée utile ou généreuse, qui, ornée d’une phrase correcte, eût laissé un ineffaçable et fécond souvenir. Cet homme dira sans doute que notre futilité nous fait en cette circonstance sacrifier l’accessoire au principal, la grammaire n’étant réellement autre chose que l’art de présenter les idées; et cet homme n’aura pas tout-à-fait tort. Mais ne pourrait-on pas aussi lui répondre: en thèse générale, l’homme seul qui a fait des études est apte à instruire ses semblables, parce que ces études ont dû lui donner de bonne heure l’habitude de la réflexion. Or, quelles études avez-vous donc faites, vous qui ne savez même pas vous exprimer correctement dans la langue de votre pays? Vous avez une science spéciale, direz-vous, entièrement en dehors des connaissances

grammaticales. D'accord; soyez même un homme de génie, nous n'y voyons pas d'obstacle, mais vous n'en aurez pas moins établi contre vous une prévention fâcheuse qui aura frappé votre carrière, à son début, d'un coup dont elle pourra se ressentir toujours; car malgré les plaisanteries dont on poursuit quelquefois les grammairiens, ne dit-on pas tous les jours, en parlant de quelqu'un dont on veut caractériser l'ignorance: *Il ne sait même pas le français!* Humiliante réflexion! qui, au reste, ne paraît pas exercer une grande influence sur bon nombre de nos auteurs contemporains, qui, se croyant bien vengés en rendant mépris pour mépris, s'écrient emphatiquement: L'étude de la grammaire dessèche l'esprit! Eh! messieurs, soyez plus francs; dites donc que la paresse vous empêche de vous livrer à un travail qui vous paraît d'ailleurs inutile, parce que l'argent des désœuvrés, seul objet de vos frivoles et éphémères travaux, arrive malgré cela dans votre bourse, ou bien convenez que vous cédez à la honte d'apprendre dans un âge mûr ce que vous eussiez dû savoir à votre entrée dans le monde. De bonne foi, croyez-vous que la grammaire ait desséché l'esprit de La Fontaine, qui se plaisait tant à la discuter, de Boileau, qui l'avait étudiée d'une manière si approfondie; de Voltaire, qui s'en est si souvent occupé dans ses ouvrages; de Dumarsais, qui en avait fait l'objet des investigations habituelles de son esprit, et qui cependant écrivait sur des matières philosophiques avec tant de puissance de raisonnement et de chaleur entraînante; de Malherbes, qui nous a laissé des commentaires estimés sur Desportes; de Marmontel, de Condillac, qui ont fait chacun une grammaire, etc.; et, parmi nos contemporains, MM. Ch. Pougens, Raynouard, Ch. Nodier, etc., n'ont-ils donc pas prouvé que l'imagination la plus riche pouvait parfaitement s'allier à l'érudition grammaticale. La grammaire dessèche l'esprit! Telle a été jusqu'à présent la sotte excuse mise en avant par les écrivains ignorans à qui la critique reprochait leurs solécismes ou leurs barbarismes. Nous venons de prouver combien cette assertion est fausse, et nous pensons qu'on ne doit réellement voir, dans tout littérateur incorrect, qu'un écolier qu'il faut renvoyer sur les bancs de l'école qu'il a quittés prématurément. Apprenez, lui dirons-nous, la langue universelle que les étrangers étudient avec tant d'ardeur; la langue que les Racine, les Boileau, les

Montesquieu, les Buffon, les Voltaire, ont approfondie sans en devenir plus secs; apprenez-la en lisant leurs ouvrages, et si, après avoir achevé cette étude, il se trouve que votre esprit, desséché dans cet intervalle, ne vous permette pas d'aller plus loin dans la carrière littéraire, résignez-vous au silence. Ce sera sans doute un malheur pour vous, comme c'en est un pour le propriétaire du champ qu'une première récolte a épuisé. Mais qu'y faire? le public ne manquera pas pour cela d'auteurs qui, tout en étudiant leur langue avec tout le soin qu'elle exige, sauront encore après trouver dans leur génie, ou les grandes pensées qui instruisent, ou les récits animés et gracieux qui amusent, et qui, pour être rendus avec correction, n'en seront certainement pas plus dédaignés par personne.

Ces réflexions, nous les avons faites de bonne heure, et c'est, pénétré de leur importance, que nous nous sommes livré aux études grammaticales, par raison d'abord, ensuite par état, et enfin, nous aurons le courage de l'avouer, par pur amusement. Mais que de peines n'avons-nous pas quelquefois éprouvées pour résoudre des questions assez importantes qui se présentaient à notre esprit! Que de fois, après avoir feuilleté minutieusement un grand nombre d'ouvrages spéciaux, n'avons-nous pas été douloureusement obligé d'ajourner la solution de nos problèmes! Oh! que nous eussions alors accepté avec reconnaissance un livre qui, consciencieusement fait, concis et peu coûteux, eût abrégé nos études et ménagé notre bourse! Mais il n'existait pas; et c'est en mémoire de notre temps perdu dans des recherches longues, pénibles et souvent stériles, et dans le but d'en affranchir ceux qui désirent étudier particulièrement leur langue, que nous nous sommes décidé à publier le travail que nous offrons aujourd'hui au public.

Plusieurs ouvrages, se proposant le même but que le nôtre, ont déjà paru à différentes époques; aucun de ces ouvrages, esprit de rivalité à part, ne nous a semblé tout-à-fait satisfaisant. Voilà pourquoi nous écrivons. Il n'est pas, bien entendu, question ici du Dictionnaire des Difficultés de la langue française, par Laveaux. Peu de livres de grammaire ont mérité et obtenu autant d'estime que celui-là. L'auteur a su, par d'immenses recherches, présenter en un

seul faisceau les remarques les plus judicieuses éparses dans une foule de traités, dédale obscur où peut seul pénétrer avec fruit le compilateur patient et instruit. Mais l'érudition n'a pas été le seul mérite du laborieux écrivain que nous venons de citer. Un jugement sain, un esprit délicat, l'ont presque toujours guidé dans le choix de ses matériaux, et au lieu de faire comme la plus grande partie des grammairiens, ou plutôt des grammatistes, selon l'expression de Dumarsais (*Encycl. méth.*, art. GRAMMAIRE), qui se sont spécialement occupés de l'orthologie, un recueil d'observations que le goût n'a certainement pas discutées, Laveaux a fait un travail presque complet dans son genre, et surtout un travail consciencieux. Ce n'est donc pas avec la prétention de refaire son ouvrage que nous avons écrit, c'est uniquement pour suppléer à ce qu'il a omis, parce que cela n'entrait pas tout-à-fait dans son plan. Nous voulons en un mot faire le contraire de ce qu'il a fait. Laveaux a dit ce qu'on doit dire; nous dirons, nous, ce qu'on ne doit pas dire. Laveaux s'est adressé aux gens déjà instruits, aux gens que le désir d'apprendre ne détourne pas de la lecture ardue d'un long article de grammaire en petit-texte, et à deux colonnes; nous, au contraire, nous écrivons généralement pour les gens peu instruits (et qu'on ne s'y trompe pas, cette désignation comprend également des gens de toutes les classes de la société), pour ceux qu'une lecture de quelques minutes, sur un sujet grammatical, fatiguerait bientôt, qui veulent de l'instruction, mais de l'instruction mâchée, pour ainsi dire, et qui désirent, en consultant le livre qu'ils auront choisi pour guide, pouvoir trouver le mot qu'ils cherchent, orthographié comme ils ont l'habitude de l'orthographier (ou plutôt de le *cacographier*), et, de plus, une opinion succinctement émise sur la valeur de ce mot.

Nous avons eu, en relevant les fautes de langage, un double écueil à éviter. Signalons-nous une locution que les gens instruits reconnaissent tous pour vicieuse, comme *il a s'agi*, *il s'est en allé*, *c'est une somme conséquente*, ces gens s'écrient aussitôt: Mais personne ne dit cela. Signalons-nous, au contraire, une expression mauvaise, mais usitée généralement, comme *demander des excuses*, *observer à quelqu'un*, *se rappeler d'une chose*, *vessicatoire*, etc., ces mêmes gens nous disent alors: Mais tout le

monde dit cela! Malheureusement les gens peu instruits sont précisément les plus nombreux; c'est donc à eux que nous avons dû nous adresser. Dans le but de leur être utile, nous ne nous sommes pas arrêté aux objections que quelques expériences déjà tentées nous ont fait juger devoir s'élever, et nous avons poursuivi notre tâche en frondant également et les locutions, sinon positivement triviales, du moins voisines de la trivialité, et celles qui, plus ambitieuses, se sont glissées dans la bonne compagnie, au barreau, à la tribune nationale, et ont même su trouver la protection de noms littéraires bien connus, malgré le vice dont elles étaient entachées. Et pouvions-nous procéder autrement? Était-il même possible que notre livre ne s'adressât pas à tout le monde? Comment faire un ouvrage dont le degré de science fût à la portée du degré d'instruction de chaque lecteur? Il est certain que, si telle personne le trouve trop savant pour elle, telle autre ne le trouvera pas assez. Placé dans cette alternative de blâme, nous avons pensé que, puisqu'il nous était absolument impossible de l'éviter, nos efforts ne devaient désormais tendre qu'au plus d'utilité générale, et dès lors nous nous sommes décidé à signaler toutes les locutions vicieuses usitées par les différentes classes de la société. Toutefois il est un reproche que nous n'avons pas voulu encourir justement, c'est celui de nous appesantir sur des fautes tellement grossières, qu'elles ne puissent être faites que par des personnes absolument privées de toute instruction, et ce n'est effectivement pas pour ces personnes-là que nous avons écrit. Quand nous avons relevé ces fautes-là, ce n'a été qu'en courant, pour ainsi dire.

Nous affirmons, du reste, que les fautes les plus graves que nous ayons signalées, ont été faites devant nous, dans le cours de plusieurs années, consacrées aux observations dont nous publions aujourd'hui le résultat, par des personnes passablement lettrées, ou qui du moins paraissaient l'être.

Nous avons eu lieu de faire à ce sujet une remarque qui ne sera pas, nous le pensons, dépourvue d'intérêt pour quelques-uns de nos lecteurs; c'est que presque toutes les fautes que fait aujourd'hui la partie la plus ignorante du peuple, et que les compilateurs de locutions vicieuses traitent dédaigneusement de barbarismes ou de

solécismes, sont tout bonnement des archaïsmes; c'est-à-dire que cette partie du peuple qui se trouve, pour ainsi dire, hors la loi grammaticale, a fait subir à la langue beaucoup moins d'altérations que l'autre partie qui possède l'instruction. Le bas langage est en effet plein de mots qui appartiennent au vieux français, et qui nous font rire lorsque nous les entendons prononcer, parce que notre manque de lecture des anciens auteurs ne nous permet de voir dans ces expressions que des mutilations ridicules, où, plus instruits, nous retrouverions des débris de notre vieil idiôme. Il arrive par là qu'en croyant rire de la bêtise de nos concitoyens illettrés, ce qui n'est pas fort généreux, nous ne faisons, le plus souvent, que nous moquer de nos aïeux, ce qui n'est pas trop bienséant.

Nous avons si souvent mis à contribution les écrits de nos meilleurs philologues modernes, que nous nous faisons un devoir et un plaisir de leur offrir ici notre tribut de profonde reconnaissance. Notre livre n'étant après tout qu'une compilation, nous n'avons pas eu le sot amour-propre de ne donner à nos lecteurs que des articles rédigés par nous. Toutes les fois qu'une opinion nous a paru bien motivée et bien rendue, nous n'avons jamais hésité à en faire usage, en prenant constamment le soin scrupuleux, et nous ajouterons fort rare chez nos confrères, d'accoler au passage emprunté le nom de son auteur. Nos lecteurs ne pourront certainement que gagner à cela, puisque, de cette manière, ce sera presque toujours de nos plus savans grammairiens qu'ils recevront des leçons.

Il nous reste maintenant à dire un mot sur l'esprit philosophique de notre ouvrage; c'est celui du progrès, mais d'un progrès bien entendu, c'est-à-dire judicieux et graduel, et qui ne ressemble nullement à celui qu'un grammairien de beaucoup de mérite d'ailleurs a naguère tenté sans succès. La société ne court heureusement aucun danger par les retards apportés à la réforme de l'édifice grammatical. Rien ne nous presse; hâtons-nous donc lentement, mais au moins travaillons-y, et n'imitons pas ces grammairiens qui,

> Au char de la Raison, attelés par derrière,

font tous leurs efforts pour nous maintenir dans un chaos qui leur est sans doute nécessaire pour briller du seul éclat qu'ils puissent jamais espérer: celui de l'érudition, et qui sentent fort bien que leurs facultés intellectuelles ne sont pas destinées à s'élever au-dessus de la mémoire. Ce sont ces grammairiens qui jadis proclamaient qu'on devait prononcer *aneau*, manger un quartier d'*aneau*, lorsqu'il est question de la viande de l'animal mort, et *agneau* seulement lorsqu'on parle de l'animal vivant; qu'on devait prononcer *froid*, *froa*, dans le style soutenu, et *frè*, dans le style familier; qui, aujourd'hui, veulent qu'on écrive *verd* par un *d*, quand ce mot a rapport à l'agriculture, et par un *t*, quand il n'y a pas rapport, et qui s'efforcent de nous faire dire *un froid automne*, parce que l'adjectif est avant le substantif, et *une automne froide*, parce que l'adjectif est après. Faire justice de pareilles niaiseries nous a semblé une chose si naturelle, que nous ne nous sommes même pas arrêté à la pensée que personne de sensé pourrait nous en adresser le moindre reproche.

Les grammairiens modernes, vraiment dignes de ce nom, ont tous adopté déjà cet esprit de réforme auquel nous avouerons que nous nous sommes laissé aller avec d'autant plus de plaisir, que, cette voie ayant été frayée par de grands talens, nous n'avons pas craint de nous y égarer. C'est, dit-on, dans cet esprit qu'est conçue la rédaction du Dictionnaire que l'Académie va bientôt livrer à notre impatiente curiosité. Heureux gouvernement que celui des lettres, où les chefs sont aussi les sincères partisans des réformes!

ERRATA.

Pag.	Lig.				
13	17	*Au lieu de*	*aiguiézée, aiguisée,*	*lisez*:	*aiguière, aiguiérée.*
19	10		raisonner	—	résonner.
21	21		17^{e} siècle	—	16^{e} siècle.
22	23		grammariens	—	grammairiens.
26	4		les Espagnols *ambrosia*	—	les Espagnols *ambrosía*.
43	22		que nous asseyions	—	que nous nous asseyions.
58	13		seconde	—	second *e*.
65	1		eudêver	—	endêver.
69	5		en mouillant	—	sans mouiller.
104	12		suivie	—	suivi.
108	26		*Plut. Marcus Crassus*	—	*Marcus Crassus*.
110	7	(*et suiv.*)	*Plus qu'à demi mort*, *plus qu'à moitié mort,* etc., mais *plus d'à demi mort*, *plus d'à moitié mort*, lisez: *plus d'à demi mort*, *plus d'à moitié mort*, etc., mais *plus qu'à demi mort*, *plus qu'à moitié mort*. (Voyez PLUS).		
135	27		laquelle	*lisez*:	lequel.
166	26		*aru*.	—	*dru*.
233	25		marce.	—	marche.

272	9	*andin*	—	*andain*.
323	19	contraire	—	contraires.
336	27	invariable	—	variable.
354	14	*rebaiffde*	—	*rebiffade*.
372	25	DE COURVAL, sonnet sat.	—	DE COURVAL-SONNET, Sat.
381	5	d’une.	—	de.
382	20	dant	—	dont.
393	12	l’on en tire.	—	l’on n’en tire.
397	27	qualification.	—	qualificatif.
415	3	*sybillin*.	—	*sibyllin*.

DICTIONNAIRE
CRITIQUE ET RAISONNÉ
DU
LANGAGE VICIEUX OU RÉPUTÉ VICIEUX.

A.

LOCUT. VIC.

Sept ôtés de dix, reste *à* trois.
Onze *à* douze femmes.
Le fils *à* Guillaume.
Agissez de manière *à ce* qu'on vous loue.

LOCUT. CORR.

Sept ôtés de dix, *reste trois*.
Onze *ou* douze femmes.
Le fils *de* Guillaume.
Agissez *de manière qu'on* vous loue.

—Boileau a dit:

> Cinq et quatre font neuf, ôtez deux reste sept.

C'est comme s'il y avait: *il reste sept*; ce qui prouve que la préposition *à* est ici complètement inutile.

—*A* ne doit pas se prendre indifféremment pour *ou* dans cette phrase: *il y avait sept à huit femmes*, «phrase recueillie, dit Domergue, par nos dictionnaires, et désapprouvée par le bon sens.

On dit avec raison *de sept à huit heures, allant* de sept à huit heures, parce que huit heures est le terme où aboutit l'action d'aller; il y a un espace à parcourir; il y a des fractions d'heure; mais de la septième femme à la huitième il n'y a point d'espace; on ne conçoit pas des fractions de femme; il faut opter entre sept et huit, et dire *sept ou huit femmes*.» (*Solutions grammat.*)

—*Le fils à Guillaume* est une mauvaise locution, en ce que le rapport d'origine doit être marqué par la préposition *de* et non par la préposition *à*. Autrefois ce rapport était indiqué indifféremment par *à* ou par *de*; on se passait même de préposition.

> Ung Gilles de Bretaigne
> Nepveu *au* roi Charlon,
> Veiz-je par mode estrange
> Estrangler en prison.
> (JEHAN MOLINET.)

> Deu le filz Marie. (*Dieu le fils de Marie.*)
> (*Roman du Renard*, v. 21624.)

Cette manière de parler a été réformée, et ne se trouve plus guère en usage aujourd'hui que parmi les gens dépourvus d'instruction.

«Un jour le marquis de Coulanges, conseiller au Parlement de Paris, rapportant dans une affaire où il s'agissait d'une mare que se disputaient deux paysans, dont l'un se nommait Grappin, s'embrouilla tellement dans le détail des faits qu'il fut obligé d'interrompre sa narration. Pardon, Messieurs, dit-il aux juges, je me noie dans la *mare à Grappin*, et je suis votre serviteur.» (*Glossaire Génevois*.)

Cet exemple n'est pas, comme on le sent bien, une autorité qu'on doive suivre.

—*A ce que* n'a aucune valeur de plus que la conj. *que*; pourquoi donc remplir le discours de mots superflus en disant *de manière à ce que* au lieu de dire simplement *de manière que*.

AB HOC ET AB HAC.

PRONONC. VIC. *Abokéabac*.
PRONONC. CORR. *Abokètabac*.

Prononcez *et*, dans une locution latine, comme un mot latin et non comme un mot français.

ABIMER.

LOCUT. VIC. Vous avez *abîmé* mon habit.
LOCUT. CORR. Vous avez *gâté* mon habit.

Quand on dit: *Lisbonne fut abîmée par un tremblement de terre*; *Don Juan fut abîmé à cause de ses crimes*; *cet homme était abîmé dans ses douloureuses réflexions*, on s'énonce purement: *abîmer*, dont la signification est grave, est fort bien placé dans ces phrases; mais lorsqu'on se sert de ce verbe pour dire qu'une robe a été salie ou un habit gâté, on ne fait plus qu'une ridicule hyperbole. En langage correct, un habit *abîmé* n'est autre chose qu'un habit tombé dans un abîme. Le Dictionnaire de l'Académie (édit. de 1802) donne la phrase d'exemple suivante: *Ce meuble est abîmé de taches*. Nous ne voyons là qu'une erreur, attendu que l'usage de nos bons écrivains, et le sentiment de nos meilleurs grammairiens sont opposés à cette manière de parler.

ABOUTONNER.

LOCUT. VIC. *Aboutonnez* votre habit.
LOCUT. CORR. *Boutonnez* votre habit.

Les Italiens disent *abbotonare* pour boutonner. C'est probablement de ce verbe que nous sera venu le verbe *aboutonner*,

que Féraud qualifie de barbarisme, et qu'il serait certainement plus juste et plus poli de nommer un italianisme.

ABSYNTE.

LOCUT. VIC. Je bus un peu d'*absynte* vert.
LOCUT. CORR. Je bus un peu d'*absinthe* verte.

«Il est peu de mots, dit l'abbé Féraud, qui aient été écrits de plus de manières différentes: *absinte*, *absinthe*, *absynthe*, et même *apsinthe*. Ce dernier est de M. Ménage et le plus mauvais de tous. Aujourd'hui l'on n'a à choisir qu'entre *absynthe* et *absinthe*; l'Académie s'est déclarée pour le dernier, et avec raison; car pourquoi cet *y*? ce n'est pas pour l'étymologie; elle lui est contraire: *absinthium*.

«Selon Malherbe, *absinthe* est masculin et féminin. Vaugelas le fait toujours masculin. Aujourd'hui il est constamment féminin.» (*Dict. crit.*)

Domergue pense qu'on peut dire l'*absinthe amère* et l'*absinthe amer*. «Je suis, dit-il, également fondé à donner les deux genres à ce mot: le féminin, puisque c'est le bon plaisir des dictionnaires; le masculin, puisqu'ainsi le veut la loi de l'analogie.» (*Manuel des étrangers*, etc.)

ACADÉMICIEN, ACADÉMISTE.

LOCUT. VIC. Vous tirez comme un *académiste*.
LOCUT. CORR. Vous tirez comme un *académicien*.

Quelques grammairiens, M. Laveaux entre autres, prétendent que l'on doit donner le nom d'*académiste* à quelqu'un qui fait partie d'une académie d'armes ou d'équitation, et celui d'*académicien* à

tout membre d'une académie scientifique ou littéraire. Les *académistes* ne paraissent pas fort disposés jusqu'à présent à reconnaître cette superbe distinction, et franchement, nous pensons qu'un membre d'une académie d'armes ou d'équitation a tout autant de droits à prendre le titre d'*académicien*, si la société à laquelle il appartient est reconnue pour académie, qu'aucun des messieurs qui siègent au palais des Beaux-Arts, et à qui, soit dit en passant, on serait presque tenté d'attribuer l'intention d'établir cette différence entre *académicien* et *académiste*.

Tout Dieu veut aux humains se faire reconnaître.
(LA FONTAINE.)

A CAUSE QUE.

LOCUT. VIC. Il est triste *à cause qu'il* souffre.
LOCUT. CORR. Il est triste *parce qu'il* souffre.

L'emploi de cette lourde locution est condamné par nos grammairiens modernes. Restaut s'en est servi dans cette phrase: Faut-il qu'il soit insolent *à cause qu'il* est riche? *A cause que* est maintenant un archaïsme; on l'a remplacé par la conjonction *parce que*.

ACCOURCIR, RACCOURCIR.

LOCUT. VIC.
Les jours sont bien *raccourcis*.
Vous avez trop *accourci* mon habit.

LOCUT. CORR.
Les jours sont bien *accourcis*.
Vous avez trop *raccourci* mon habit.

Il y a entre ces deux verbes une différence de signification qui ne paraît pas être connue de tout le monde. Le premier ne doit

s’employer qu’au figuré: *Vous avez accourci votre chemin en passant par là*. Le second ne doit s’employer qu’au propre: *Raccourcissez ma canne*. Dans le premier cas il s’agit d’une opération à laquelle notre main ne peut avoir aucune part; dans le second au contraire d’une opération où elle intervient.

ACCULER.

LOCUT. VIC. Vous *acculez* toujours vos souliers.
LOCUT. CORR. Vous *éculez* toujours vos souliers.

Dans les premières éditions de son Dictionnaire, l’Académie tolérait l’expression d’*acculer des souliers*, mais la docte compagnie ne permet plus que le verbe *éculer* dans ce sens. C’est qu’elle a suivi le progrès de la langue. On lit dans Rabelais: *Tousiours se veaultroyt par les fanges, se mascaroyt le nez, se chauffourroyt le visaige, acculoyt des souliers*, etc.

(*Gargantua*, chap. XI.)

Acculer n’est plus en usage aujourd’hui que pour signifier pousser dans un lieu où l’on ne peut reculer. *Cet homme, acculé contre un mur, blessa deux des brigands qui l’attaquaient.* En parlant d’une chaussure dont le quartier de derrière a été abattu par le talon et foulé en marchant, c’est *éculer* qu’il faut employer.

ACHETER.

PRONON. VIC. Il a *ageté* une maison.
PRONON. CORR. Il a *acheté* une maison.

«Je ne ferais pas cette remarque si je n’avais ouï plusieurs hommes dans la chaire et dans le barreau prononcer mal ce mot, et dire *ajetter* pour *acheter*; mais ce qui m’estonne davantage, c’est que je ne vois personne qui les reprenne d’une faute si évidente. Ce

défaut est particulier à Paris; c'est pourquoi ce sera leur rendre un bon office que de les avertir.»

(VAUGELAS, 271e *rem.*)

A-COMPTE.

ORTH. VIC. Vous avez reçu deux *à-comptes*.
ORTH. CORR. Vous avez reçu deux *à-compte*.

«*A-compte* s'emploie substantivement, et s'écrit sans *s* au pluriel: je lui ai donné deux *à-compte*.

«Cependant Beauzée (*Encycl. méth.*, au mot *Néologie*) est d'avis d'écrire *acompte* substantif, en un seul mot, et alors des *acomptes* avec un *s*. Sous la forme adverbiale, il adopte l'orthographe de l'Académie: voilà toujours mille francs *à-compte* sur ce que je vous dois.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

Nous pensons qu'on ferait fort bien d'adopter l'orthographe proposée par Beauzée, car elle a l'avantage d'être beaucoup plus rationnelle que l'orthographe ordinaire.

AFFAIRE.

ORTH. VIC.
Qu'avez-vous *affaire* dans leur querelle?
Il me quitta parce qu'il avait *à faire* à midi.

ORTH. CORR.
Qu'avez-vous *à faire* dans leur querelle?
Il me quitta parce qu'il avait *affaire* à midi.

Dans la première phrase l'ordre direct est: *vous avez que* (mis pour *quoi*, *quelle chose*) *à faire dans leur querelle?* C'est donc le verbe *faire* précédé de la préposition *à* qu'il faut ici. Dans la seconde il y a ellipse de l'adjectif numéral *une*: *il me quitta parce qu'il avait*

une affaire à midi; et c'est évidemment le substantif *affaire* que l'on doit employer dans cette circonstance.

«Beaucoup de personnes se trompent à ces deux locutions; elles écrivent j'ai *à faire*, comme on écrirait j'ai une *affaire*.

«Quand l'intention de la phrase porte sur la chose même, c'est une *affaire*; quand elle porte seulement sur le temps et sur la manière, la chose est *à faire*; robe *à faire*.

«Autrement: si le mot est susceptible de recevoir un article quelconque, il est le substantif *affaire*: *une affaire importante*, *l'affaire dont vous m'avez parlé*, etc.

«Mais si le mot ne peut admettre ni un adjectif ni un article, c'est alors la locution *à faire*: *qu'avez-vous à faire? ce que vous demandez n'est plus à faire*, etc.» (PHILIPON LA MADELAINE, *Homonymes français*.)

AFFILER. (*Voyez* EFFILER.)

AGE.

LOCUT. VIC. *A nos âges* on n'est plus bon pour les plaisirs.
LOCUT. CORR. *A notre âge* on n'est plus bon pour les plaisirs.

Ce substantif n'a de pluriel que dans ces exemples: *les quatre âges de l'homme*; *l'homme entre deux âges*, etc.; c'est-à-dire lorsqu'il désigne une des époques principales de la vie humaine, et non un des points si nombreux marqués par chaque année. Nous pensons en conséquence qu'un homme de 60 ans qui dirait à un adolescent de 20 ans: *à nos âges la vie offre des aspects bien différens*, parlerait correctement; mais si cet homme de 60 ans disait à un autre homme de 65 ans: *à nos âges on n'a plus de passions*, cet homme ferait une faute.

AGIR.

LOCUT. VIC. Votre frère *en a* mal *agi* envers moi.
LOCUT. CORR. Votre frère *a* mal *agi* envers moi.

A quoi sert le pronom relatif *en* dans la première phrase? à rien absolument. C'est un mot parasite que le mauvais usage seul a pu accueillir.

«*En agir* est un barbarisme, dit Féraud. On voit dans une lettre de Racine à son fils qui était fort jeune, qu'il le reprend d'avoir dit *en agir* pour *en user bien* ou *mal* avec quelqu'un. Avec le pronom *se*, *agir* est verbe impersonnel, et il régit la préposition *de*; mais il ne se dit point à l'infinitif, *s'agir*. *Il s'agit de la gloire, des intérêts de la religion*; *il s'agissait de la perte ou du salut de l'empire*. Plusieurs retranchent mal à propos *il*, et disent: l'affaire dont *s'agit*. D'autres au prétérit disent: dont il *a s'agi*, pour, dont il *s'est agi*; cette dernière faute est encore plus grossière. Les verbes réciproques ou pronominaux prennent tous l'auxiliaire *être*.»

AGONIR.

LOCUT. VIC. Vous m'avez *agoni* d'injures.
LOCUT. CORR. Vous m'avez *accablé* d'injures.

Agonir n'est pas français. Quelques personnes se sont imaginé parler plus purement en disant: *agoniser quelqu'un d'injures*; mais malheureusement cette expression ne vaut pas mieux que la première. *Agoniser* est toujours neutre, et ne peut jamais, par conséquent, signifier *mettre à l'agonie*, comme on voudrait qu'il le fît dans la locution que nous venons de citer.

AGRICULTEUR.

«*Néologique et barbare, culteur n'étant pas français; dites agricole.*»
(BOISTE.)

«*Agricole* n'est jamais qu'adjectif. La raison de M. Boiste pour rejeter ce mot est très-mauvaise: c'est que le composant *culteur* n'est pas français. Dans *législateur lateur* n'est pas français, et *législateur* est bon. Et puis *cole* n'est pas plus français que *culteur*.» (CH. NODIER. *Examen crit. des Dict.*)

Malgré cette excellente réfutation de l'opinion de M. Boiste sur le mot *agriculteur*, nous avons vu tout récemment reproduire cet article de son dictionnaire dans un ouvrage de grammaire, où le dernier des deux vers suivans de Delille est blâmé:

> Et, content de former quelques rustiques sons,
> A nos *agriculteurs* je donne des leçons.

Est-ce bien là du goût? ne serait-ce pas plutôt du purisme, et, qui plus est, du purisme très-ridicule?

AIDE.

LOCUT. VIC. Votre *aide* n'a pas été *puissant*.—Un *aide à maçon*.

LOCUT. CORR. Votre *aide* n'a pas été *puissante*.—Un *aide-maçon*.

Aide signifiant assistance est féminin: l'*aide* que vous avez *reçue* vous a été fort utile.

Le Dictionnaire de l'Académie dit un *aide* à maçon. M. Feydel (*Remarques sur le Dict. de l'Acad.*) fait à ce sujet l'observation qu'en bon français on doit dire et on dit: *aide-maçon*; *aida-maçoun*, ajoute-t-il, est du patois limousin.

Furetière, critiquant cette phrase du Dictionnaire de l'Académie: «ce mot (*aide*) n'est que de deux syllabes», s'écrie: «Qui ne rirait de la simplicité de cette observation? s'est-on jamais avisé de le faire de trois?» (*L'Enterrement du Dict. de l'Acad.*) Oui, certes, répondrons-nous; et Furetière ne se souvenait pas alors de nos vieux poètes qu'il avait cependant dû lire. On trouve dans le testament de *Maistre Jehan de Meung*:

> O glorieuse Trinité,
> .....
> Qui vivre et entendement donnes,
> Et tous les biens nous habandonnes
> *Aide*-moy à ce ditté.
>
> (*Traité de morale.*)

Et dans Baïf:

> Diane chasseresse au veneur donne *aïde*,
> Et Vénus flatteresse à l'amoureux préside.

Cette prononciation est, du reste, si triviale aujourd'hui qu'il est presque superflu de la relever ici.

AIDER.

LOCUT. VIC. *Aidez-le* à porter ce fardeau.—*Aidez-lui* à payer l'écot.

LOCUT. CORR. *Aidez-lui* à porter ce fardeau.—*Aidez-le* à payer l'écot.

«Il y a quelque différence, dit Andry de Boisregard, (*Réfl. sur l'usage présent de la langue fr.*) entre *aider quelqu'un* et *aider à quelqu'un*; et en prenant ces mots selon l'exactitude et la pureté de la langue, *aider à quelqu'un* signifie proprement *partager avec lui les mêmes peines*; ainsi on dira fort bien d'une personne qui aura mis la main à l'ouvrage d'un autre: *il lui a aidé à faire cela*. Mais si l'aide qu'on donne ne consiste pas à prendre sur soi-même une partie du travail de celui qu'on secourt, alors il faut dire *aider* avec l'accusatif;

ainsi on dira d'une personne qui aura donné à quelqu'un une somme d'argent pour achever un édifice: *qu'il l'a aidé à bâtir sa maison*.»

Féraud ajoute: «Sur ce pied-là il faudra donc dire que: *On doit s'aider les uns les autres*, et non pas *les uns aux autres*, comme dit Bossuet. *Dieu aide aux fous et aux enfans* est une phrase consacrée qui ne doit pas tirer à conséquence pour d'autres. Avec les choses, *aider à* fait fort bien: *aider à la fortune de*; *aider à la lettre*; *il n'a pas peu aidé à cette affaire*.

> Lui pouvez-vous *aider* à me perdre d'honneur?
> (CORNEILLE.)

«Et *pouvez-vous l'aider* aurait été mieux.»

AIGLE.

LOCUT. VIC.

Nous vîmes dans la ménagerie *une aigle très-grande*.
L'*aigle français* a eu sa gloire.

LOCUT. CORR.

Nous vîmes dans la ménagerie *un aigle très-grand*.
L'*aigle française* a eu sa gloire.

Aigle, signifiant l'oiseau même, est masculin. Il l'est encore lorsqu'il est employé pour *homme de génie*: *c'est un aigle*; mais pris dans le sens d'armoiries, d'enseignes, il est féminin: *les aigles romaines*; *l'aigle impériale*.

Si l'on voulait parler de la mère d'un *aiglon*, il faudrait, selon l'Académie, dire *un aigle femelle*; selon Ménage, on devrait dire *une aigle*. Ménage pourrait bien avoir raison, d'autant plus que quelques passages de bons auteurs sont venus corroborer son opinion.

AIGUADE.

PRONON. VIC. Aigu-ade.
PRONON. CORR. Aigade.

(*Voyez* AIGUISER.)

AIGUISER.

PRONON. VIC. *Aighiser* un couteau.
PRONON. CORR. *Aigu-iser* un couteau.

Nous posons ici en règle absolue, 1º que tous les mots qui appartiennent à la famille du mot *aigu*, comme *aiguillade*, *aiguille*, *aiguillée*, *aiguilleter*, *aiguilletier*, *aiguillette*, *aiguillier*, *aiguillière*, *aiguillon*, *aiguillonner*, *aiguisement*, *aiguiser*, doivent rappeler la prononciation de leur racine de même qu'ils en rappellent l'idée par leur orthographe, et qu'il faut dire, en conséquence, *aigu-illade*, *aigu-ille*, etc.; et 2º que tous les mots qui dérivent du vieux substantif *aigue* (eau), et qui sont *aiguade*, *aiguail*, *aiguaille*, *aiguayer*, *aiguière*, *aiguiérée*, doivent, au contraire, ne pas laisser sentir l'*u* radical qui déguiserait tout-à-fait leur origine, puisqu'on pourrait fort bien écrire *aigue* sans *u*, de cette façon: *aighe*, et qu'il faut prononcer *aigade*, *aigail*, etc. L'adoption de cette règle ne peut pas, nous le pensons, éprouver la moindre difficulté, quoique le sentiment de plusieurs grammairiens sur la prononciation de deux ou trois des mots que nous avons cités soit en opposition avec le nôtre. Quel est l'esprit juste qui ne préférera pas une règle simple et précise à des incohérences, et la certitude au tâtonnement?

AIL.

LOCUT. VIC. J'ai acheté des *ails*, *des aulx*.

LOCUT. CORR. J’ai acheté de l’*ail*, des *têtes d’ail*.

«Le pluriel était autrefois *aulx*. M. Boiste donne *aux*, et M. Gattel *aus*; dans l’usage le plus commun c’est *ails*, et dans le bon usage ce n’est rien de tout cela. On dit généralement de l’*ail*, et ce mot ne se pluralise jamais.» (CH. NODIER, *Examen crit. des Dict.*)

La Fontaine a dit cependant:

> Tu peut choisir, ou de manger trente *aulx*, etc.

Nous ajouterons que le pluriel *ails* est fort usité par les naturalistes. Il existe, au reste, un moyen indiqué par plusieurs grammairiens de mettre tout le monde d’accord, c’est de dire au pluriel des *têtes d’ail*. Pourquoi ne dirait-on pas en effet, trois, cinq, dix *têtes d’ail* lorsqu’on fait un compte, et de l’*ail* lorsqu’on généralise?

AILE.

LOCUT. VIC. Boire de l’*aile*.
LOCUT. CORR. Boire de l’*ale*. (Sorte de bière.)

Prononcez, si vous voulez, *aile*, puisque c’est ainsi qu’on prononce *ale* en anglais; mais songez bien que rien ne vous y oblige, car il serait ridicule d’admettre qu’une langue qui nous prête un nom commun pût nous imposer sa prononciation. Quant à l’orthographe, c’est différent. Si vous l’altérez, l’étymologie se perdra, et lorsqu’elle sera perdue, qui vous dira si vous devez écrire *aile*, *helle*, *elle*, etc. Quelle belle source de contestations vous aurez fait jaillir! Et puis convenons que si nous empruntons un mot pour en changer l’orthographe, il vaut autant créer tout de suite un mot français, lequel serait bien certainement plus conforme au génie de notre langue. L’Académie et presque tous les dictionnaires écrivent *aile*, ce qui en Anglais ne signifie rien, et ce qui en Français signifie autre chose que de la bière. *Aile* est donc tout-à-fait en ce dernier sens un véritable barbarisme. M. Feydel (*Rem. sur le Dict. de*

l'Acad.) veut qu'on écrive *aële*. Nous en ignorons le motif. Féraud écrit *ale*, et nous pensons qu'il a raison.

AIMER.

LOCUT. VIC. *J'aime rire*, *j'aime chanter*.
LOCUT. CORR. *J'aime à rire*, *j'aime à chanter*.

> Ma bouche alors *aimait redire*
> Un reste de songe amoureux.
> (JOSEPH DELORME.)

Quoique plusieurs auteurs distingués aient employé ce verbe sans le faire suivre de la préposition *à* lorsqu'il est accompagné d'un autre verbe, nous ferons remarquer que c'est contraire à l'usage général. Il faut dire: *j'aime à rire*, *j'aime à chanter*. Cependant si l'adverbe *mieux* se trouvait placé entre le verbe *aimer* et un autre verbe la préposition *à* serait alors retranchée: *j'aime mieux rire*.

«Aimer régit *à* et non pas *de* devant les verbes, et alors il signifie *prendre plaisir à..... aimer à lire*, *à chanter*, *à jouer*, et non pas *de lire*, etc. (FÉRAUD, *Dict. Crit.*).»

AIR (*Avoir l'*).

LOCUT. VIC. Cette femme *a l'air douce*.
LOCUT. CORR. Cette femme *a l'air doux*.

La locution *avoir l'air* n'étant pas un verbe, il nous semble tout-à-fait ridicule de vouloir faire accorder l'adjectif *doux* avec le substantif *femme*, quand il doit réellement être accordé avec le substantif *air*. Nous ajouterons qu'on devrait toujours éviter avec soin d'employer la locution *avoir l'air* en parlant des choses, comme dans ces phrases: *cette poire a l'air mûr*, *cette maison a l'air neuf*. Il faut dire: *cette poire paraît mûre*, *cette maison paraît neuve*.

Nous devons sur ce sujet à Philipon de la Madelaine une opinion que nous avons trouvée tout-à-fait concluante. La voici: «L'adjectif ou le participe qui suit le mot *air* s'accorde avec le substantif, et ne prend jamais que le genre masculin, quelque application que l'on en fasse. Ainsi il faut dire: *Cette femme a l'air satisfait*; *cette fille a l'air ingénu*; *cette actrice a l'air embarrassé*, etc. Il serait même d'autant moins convenable de faire accorder avec la personne les adjectifs *satisfait*, *ingénu*, etc. que souvent la personne n'est ni satisfaite, ni ingénue, et qu'elle n'en a que l'*air* ou l'apparence. Donc c'est à cet *air* seul que l'adjectif doit se rapporter. (*Gram. des Gens du monde.*)»

AIRER.

LOCUT. VIC. Il faut *airer* cet appartement.

LOCUT. CORR. Il faut *aérer* cet appartement.

Autrefois on disait en français *aër* pour *air*, comme on le voit par les vers suivans:

> Il luy a faict acroire
> Que pour trop mieulx ce drap mettre en son teinct,
> Il fault qu'il soyt par une nuyt attainct
> De l'*aer* de nuyt ou bien de la rousée.
>
> (*Légende de* P. FAIFEU.)

Comme ce mot ne faisait qu'une syllabe, la corruption de l'orthographe étymologique aura été chose facile. *Aer* a donc disparu, mais *aérer* nous est resté pour constater une disparate de plus dans notre langue. *Airer* conviendrait bien mieux aujourd'hui, et nous regrettons que l'usage le repousse.

AISE.

LOCUT. VIC. On ne peut pas avoir *tous ses aises*.

LOCUT. CORR. On ne peut pas avoir *toutes ses aises*.

«Le genre de ce mot est incertain au singulier; on ne l'unit qu'avec des pronoms dont on ne peut distinguer le genre par la terminaison, *à son aise*, *à votre aise*. Au pluriel l'usage le plus autorisé le fait féminin: prendre *toutes ses aises*. L'Académie ne lui donne que ce genre.» (FÉRAUD. *Dict. Crit.*)

AIX-LA-CHAPELLE.

PRONON. VIC. *Aisse*-la-Chapelle.
PRONON. CORR. *Aicse*-la-Chapelle.

Nous ne savons pourquoi nos grammairiens veulent qu'on fasse pour ce mot la même dérogation à la prononciation française de la lettre *x*, que celle qu'on a faite pour le nom de la ville d'*Aix* en Provence. Dans le dernier nom, cette prononciation nous paraît assez naturelle, en ce qu'elle est fondée sur l'usage du pays auquel il appartient, mais dans *Aix*-la-Chapelle, sur quoi se fonde-t-on quand les Allemands, dont la langue est universellement parlée dans cette ville, disent *Aachen*, et que ceux qui emploient le nom français dans le pays le prononcent *Aicse*?

AJAMBER.

LOCUT. VIC. *Ajambez* ce ruisseau.
LOCUT. CORR. *Enjambez* ce ruisseau.

ALCOVE.

LOCUT. VIC. *Cet alcove* est trop *petit*.
LOCUT. CORR. *Cette alcove* est trop petite.

Dans le réduit obscur d'*une alcove enfoncée*,
S'élève un lit de plume à grand frais amassée.
(BOILEAU. *Lutrin*, ch. I.)

ALENTOUR DE.

LOCUT. VIC. Il a de beaux arbres *à l'entour* de sa maison.
LOCUT. CORR. Il a de beaux arbres *autour* de sa maison.

Alentour étant un adverbe et non une préposition, voici comment il doit être employé: *il a une belle maison et de beaux arbres à l'entour*. *Les échos d'alentour. Alentour* n'a pas de complément; *autour* doit en avoir un. Ainsi au lieu de dire: *sa maison est abritée, il y a des arbres autour*; il faut dire: *alentour*.

Alentour de était usité autrefois; nos vieux auteurs nous en fournissent des preuves. Boileau, selon l'abbé Féraud (*Dict. Crit.*), avait mis dans les premières éditions de ses satires:

A l'entour d'un castor j'en ai lu la préface.

Il mit dans sa dernière édition de 1709: *autour d'un caudebec*.

«Cette correction, dit Girault Duvivier, de la part d'un écrivain aussi pur, l'usage bien constant à présent, et enfin la grammaire qui veut qu'un adverbe soit employé sans régime, décident sans appel que *alentour* ne doit plus être suivi d'un régime: ainsi on s'exprimerait mal si l'on disait qu'*une mère a ses filles alentour d'elle*. Et Lafontaine ne dirait plus:

Fait résonner sa queue *à l'entour* de ses flancs.

«Beaucoup d'écrivains du siècle de Louis XIV, dit le même grammairien, écrivent *à l'entour* en deux mots et avec une apostrophe après la lettre *l*; mais cet adverbe étant écrit en un seul mot (*alentour*) dans les dernières éditions du dictionnaire de l'Académie, et dans la plupart des ouvrages modernes, nous adopterons cette orthographe.»

ALGER.

PRONON. VIC. *Algé*.
PRONON. CORR. *Algère*.

Si nous indiquons cette prononciation *Algère* comme la meilleure, c'est par déférence pour le sentiment du dictionnaire de Trévoux qui écrit *Algèr*, de la grammaire de Lévizac, de celle de Lemare, et du Dictionnaire des rimes de M. de Lanneau qui range ce nom propre parmi les mots dont le *r* final est rude, tels que *cancer*, *amer*, *enfer*, etc. Nous reconnaissons cependant que l'usage veut qu'on prononce *Algé*. On peut donc faire hardiment son choix en cette circonstance; on aura toujours pour soi une autorité imposante, celle des grammairiens ou celle de l'usage.

En Alger et *à Alger* ne signifient pas la même chose. *En* se met généralement devant un nom d'empire, de province, d'état, etc. *A* devant un nom de ville, de bourg, etc. Ainsi lorsqu'on dit: *je vais en Alger*, c'est comme si l'on disait: *je vais sur le territoire de la colonie d'Alger*, et lorsqu'on dit: *je vais à Alger*, cela signifie, *je vais dans la ville même d'Alger*. Il y aurait conséquemment une faute aujourd'hui dans ce vers de Corneille:

Je serai marié, si l'on veut, *en Alger*.

L'usage, qui se joue parfois des règles les plus sensées, n'a pas toujours respecté le principe que nous venons de développer, et nous ferons remarquer que cette locution *en Alger*, quoique bonne dans le sens indiqué plus haut, et quoique souvent employée d'une manière officielle par le gouvernement, n'en est pas moins, à l'heure qu'il est, une expression que l'usage dédaigne. Que le gouvernement se console de cet échec; la raison n'est pas mieux traitée que lui.

ALLER.

LOCUT. VIC.

Il s'est *en* allé.

Il a plusieurs endroits *à aller*.

Je m'en *vas* lui parler.

Mon frère est *allé* en ville ce matin, et en est revenu ce soir.

LOCUT. CORR.

Il s'en *est* allé.

Il a plusieurs endroits *où aller* (et mieux: il doit aller dans plusieurs endroits).

Je *vais* lui parler.

Mon frère *a été* en ville ce matin, et en est revenu ce soir.

—Dans la conjugaison du verbe s'*en aller*, le relatif *en* doit toujours être placé immédiatement après le second pronom personnel comme dans ces phrases: *nous nous en sommes allés*, *vous vous en étiez allés*, *ils s'en seront allés*, et non *nous nous*

sommes en allés, *vous vous étiez en allés*, *ils se seront en allés*. Cette dernière manière de parler est unanimement condamnée.

—On doit sentir que cette phrase: *il a plusieurs endroits à aller*, est mauvaise, par la raison qu'on ne peut pas *aller un endroit*, *des endroits*, mais *dans un endroit*, *dans des endroits*.

—*Je m'en vas lui parler* nous paraît contenir deux incorrections: la première est le pléonasme que présente l'emploi du relatif *en*, lequel est fort inutile ici puisqu'on peut dire dans un sens tout aussi complet *je vas lui parler*; la seconde est l'emploi de *vas* au lieu de *vais*, que l'on doit préférer, parce que la grammaire et l'usage l'ont définitivement adopté. C'est de plus une orthographe étymologique. Autrefois on disait: *je voys, je voyse* qu'on prononçait comme la première personne du verbe *voir, je vois*. Quand vint la révolution opérée, vers le milieu du 16^{e} siècle, dans notre prononciation nationale, par l'influence de la suite italienne de Catherine de Médicis, la diphthongue *oy, oi*, finit par avoir le son de l'*è* ouvert, et l'on prononça alors je *vays*. Enfin plusieurs changemens successifs nous léguèrent l'orthographe *je vais*, qui est aujourd'hui généralement suivie. *Je vas* est préféré par certaines personnes à cause de son analogie avec les deux autres personnes *tu vas*, *il va*. Pour que cette opinion soit excellente, il ne lui manque que d'avoir l'usage pour elle.

—*Allé* ne peut pas être employé dans une phrase qui implique le retour de la personne partie. C'est le participe *été* qu'il faut dans ce cas. *Il est allé à Paris* est une phrase correcte; elle ne l'est plus si vous ajoutez *et il en est revenu*. Cependant s'il y avait un autre verbe après *allé*, ce serait bien ce participe qu'il faudrait employer. Ainsi cette phrase, *il a été le voir à Paris, et il est revenu*, est défectueuse quoiqu'il y ait idée de retour. Il faut dire, *il est allé le voir à Paris, et il est revenu*. La raison en est que le participe *été* ne peut pas correctement se joindre à un autre verbe. Voyez à l'article *Être* les réflexions si judicieuses de M. Ch. Nodier à cet égard.

ALLUMER.

LOCUT. VIC. *Allumer la lumière*.
LOCUT. CORR. *Allumer la bougie*, *la chandelle*.

La faute que nous signalons ici est assez grossière; on en trouve cependant des exemples dans des ouvrages imprimés. En voici un: «Je m'étais assuré par une répétition faite deux jours auparavant, que j'avais beaucoup plus de temps qu'il ne m'en fallait pour me lever, allumer de la lumière et passer dans mon cabinet, etc.» (LOUIS XVIII. *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz* en 1791.)

Il est un autre emploi du verbe *allumer* qui, moins mauvais sans doute que le précédent, a cependant été blâmé par quelques grammairiens, et que nous désirerions contribuer à faire disparaître. On le trouve dans les locutions: *allumer du feu*, *allumer le feu*, que nous considérons comme entachées de pléonasme. L'Académie s'exprime ainsi à ce sujet: «On dit *allumer le feu*, *allumer du feu*, pour dire *allumer le bois* qui est dans le foyer.» Mais pourquoi ne dirait-on pas *faire du feu*? Cette manière de parler est fort bonne, et l'Académie elle-même l'approuve apparemment, puisqu'elle la met dans son Dictionnaire.

ALMANACH.

PRONON. VIC. *Almanac*, *almena*.
PRONON. CORR. *Almana*.

Féraud prétend qu'on doit faire sentir faiblement le *c* quand ce mot est au singulier. Nous croyons qu'il vaut mieux avoir une prononciation uniforme pour les deux nombres, et ne prononcer *almanac* que lorsque ce mot se lie à un autre mot commençant par une voyelle: *un almanach intéressant*, prononcez *un almana kintéressant*.

ALORS.

LOCUT. VIC. Ce jeune homme vient de publier un ouvrage; *jusqu'alors* il avait été inconnu.

LOCUT. CORR. Ce jeune homme vient de publier un ouvrage; *jusqu'à présent* il avait été inconnu.

Jusqu'alors, employé pour désigner un temps présent, est un solécisme. Nous avons été surpris de le trouver dans un plaidoyer d'un de nos meilleurs avocats. «C'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'on lui reproche d'avoir offensé la personne du roi. Il a quelque droit, Messieurs, de s'étonner de cette prévention d'un délit que *jusqu'alors* il avait ignoré.» Lisez: *que jusqu'à présent il avait ignoré*.

Alors ne doit pas être prononcé *alorce* mais *alor*.

AMADOU.

LOCUT. VIC. *Cette amadou* est *mauvaise*.

LOCUT. CORR. *Cet amadou* est *mauvais*.

AMATEUR.

LOCUT. VIC. Elle est *amateur* de tableaux.

LOCUT. CORR. Elle est *amatrice* de tableaux.

Le féminin *amatrice* est un mot fort bon et fort utile, qui a éprouvé et qui éprouve encore de grandes difficultés pour s'introduire dans notre idiôme. Ces difficultés proviennent en grande partie des femmes, et nous avouerons franchement que leur susceptibilité n'est que trop bien justifiée. M. de Bièvre a laissé tant de successeurs! Quoi qu'il en soit, ce mot que l'abbé Féraud qualifie à tort de mot

nouveau, car c'est un archaïsme (V. *Archéologie française*, t. 1), ce mot, disons-nous, commence à se trouver appuyé par un assez grand nombre d'autorités. Amyot, Brantôme, Linguet, J. J. Rousseau, s'en sont servis, et Domergue, Féraud, l'Académie, Ch. Pougens, Boiste, etc., l'approuvent.

AMBITIEUX.

Quelques grammairiens prétendent que cet adjectif ne doit jamais avoir de complément comme dans cette phrase: *il est ambitieux de gloire*. Sur quoi fondent-ils leur opinion? Nous n'en savons rien, et peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes. C'est du moins ce que leur silence à cet égard nous permet de croire. Quant à nous, nous pensons que l'adjectif *ambitieux*, dérivant d'un verbe actif, doit pouvoir admettre le complément qu'admettrait ce verbe. Puisqu'on dit *ambitionner la gloire*, *la puissance*, etc., pourquoi ne dirait-on pas *ambitieux de gloire*, *de puissance*, etc.? Quoi! vous direz qu'un homme est *ambitieux*, et vous ne pourrez pas ajouter sur quoi porte son ambition. Quelle susceptibilité! rend-elle vraiment un service à notre langue? Nous croyons le contraire.

Louis Racine dans ce vers:

> Ils sont ambitieux de plus nobles richesses,

Boileau dans cet hémistiche:

> Ambitieux de gloire,

ont bravé avec raison une critique peu fondée.

Notre vieux langage donnait aussi un complément à *ambitieux*.

> De vous l'accueil et l'honneste salut
> Du premier jour envers moy tant valut,
> Et le langage exquis et gracieux
> Que mon esprit devint *ambitieux*
> D'*avoir* du mal pour le bien qui lui pleust.

(MELLIN DE ST. GELAIS.)

AMBROISIE.

LOCUT. VIC. Je croyais *boire* de l'*ambroisie*.
LOCUT. CORR. Je croyais *manger* de l'*ambrosie*.

Le Dictionnaire de Trévoux après avoir défini l'«*ambrosie*: viande exquise dont les anciens feignaient que leurs dieux se nourrissaient, ajoute un peu plus loin: figurément on appelle *ambrosie* quelque manger ou *boisson* excellente.» Nous ne concevons pas cette contradiction. Les dieux payens, qui avaient déjà le nectar pour breuvage, devaient certainement avoir aussi un manger, et ce manger c'était l'*ambrosie*.

Nous avons adopté pour ce mot l'orthographe étymologique suivie par Trévoux, Féraud, etc., quoique peut-être un peu moins harmonieuse, un peu moins poétique que l'autre. Marot a dit cependant:

> Car toute odeur *ambrosienne* y fleurent.

Les Anglais disent *ambrosia*, les Espagnols *ambrosía*.

AME.

ORTH. VIC. L'*ame* est immortelle.
ORTH. CORR. L'*âme* est immortelle.

D'Olivet et Féraud écrivent ce mot avec un accent circonflexe; M. Laveaux (*Dictionnaire des Difficultés de la langue française*) dit que *cet accent suppose la suppression d'une lettre, et* que *l'on n'a jamais écrit asme*; mais M. Laveaux est dans l'erreur sur la vieille orthographe du mot *âme*. On le trouve, dans nos anciens auteurs et dans les glossaires, écrit tour-à-tour *arme*, *alme* et *asme*. Nous

dirons, pour constater cette dernière orthographe, que Rabelais ayant été accusé d'hérésie près de François I^er^, par ce qu'il nomme *un mangeur de serpens*, à cause de ce passage de Pantagruel (liv. 3 ch. 22): «Il est herectique, bruslable comme une belle petite horologe. Son asne sen va a trente mille charetees de dyables. Sçavez-vous ou? Cor Dieu, mon amy, droict dessoubz la celle persee de Proserpine.» Rabelais, disons-nous, allégua pour sa défense (*Epistre au cardinal de Chastillon*) qu'il avait été «miz ung *n* pour ung *m* par la faulte et negligence des imprimeurs,» ce qui du mot asme avait fait le mot asne.

AMELETTE

LOCUT. VIC. Manger une *amelette*.
LOCUT. CORR. Manger une *omelette*.

On trouve *amelette* dans Ronsard, avec la signification de petite âme:

> Amelette ronsardelette, etc.

Nous ne croyons pas que ce mot ait été ainsi employé ailleurs.

AMI.

LOCUT. VIC. Être *ami avec* quelqu'un.
LOCUT. CORR. Être *ami de* quelqu'un.

M. Ch. Nodier (*Examen crit. des dict.*) blâme avec raison cette phrase de Voltaire: «Claveret, *avec* qui il était *ami*, avait été celui qui avait fait courir cette pièce.»

AMOURS.

LOCUT. VIC. Voilà mes *dernières amours*.
LOCUT. CORR. Voilà mes *derniers amours*.

Ce mot était autrefois féminin au singulier comme au pluriel.

On ne doit dissimuler
Une amour vraye et entière.
(J. PASSERAT. *Chanson*.)

Ces pourtraictures déificques
Si pleines de *doulces amours*.
(COQUILLARD. *Blason des armes*.)

Plus tard le singulier est devenu masculin, mais le pluriel est toujours resté féminin, en dépit de la raison qui bien certainement devait exiger que les deux nombres d'un même substantif fussent du même genre. Cette disparate paraît être au moment de s'effacer. Quelques-uns de nos auteurs modernes ont dédaigné une règle ridicule, et, moins capricieux, ou, si l'on veut, moins sensibles à l'harmonie que leurs devanciers, ces écrivains n'ont pas craint de faire un pas hors du sentier de la routine. L'exemple est donné; il sera suivi: et en vérité il doit l'être.

Et mes *premiers amours* et mes premiers sermens.
(VOLTAIRE. *Œdipe*.)

Ces dieux justes vengeurs des *malheureux amours*.
(DELILLE. *Énéide*.)

Et l'on revient toujours
A ses *premiers amours*.
(ÉTIENNE.)

Vient un danseur; *nouveaux amours*.
(BÉRANGER. *Les cinq Étages.* Ch.)

AMULETTE.

LOCUT. VIC. Il avait sur lui *un amulette*.
LOCUT. CORR. Il avait sur lui *une amulette*.

L'Académie fait ce mot masculin. Trévoux dit aussi *un amulette*, mais plusieurs dictionnaires modernes disent *une amulette*, et nous croyons qu'ils sont ici d'accord avec l'usage. On a dit autrefois *un amulet*; c'est peut-être ce qui trompe sur le genre de ce substantif.

L'auteur des *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie* assigne le genre féminin à *amulette*. Féraud le lui a aussi donné.

Tous les mots terminés en *ette* (et ils sont au nombre de plus de 150) sont féminins, excepté *squelette*, *trompette* (celui qui joue de la trompette) et *amulette*, qu'on voudrait y joindre. De ces trois mots, les deux premiers sont d'un usage trop bien établi pour qu'on puisse songer à les soumettre à la loi de l'analogie, et à les ramener au genre féminin; mais nous croyons qu'il est très-facile de faire cet essai sur *amulette* dont l'emploi est assez rare, et nous le tentons. L'étymologie, nous le savons, veut le masculin; mais l'analogie, plus puissante, veut le féminin. Obéissons à l'analogie, qui d'ailleurs nous offre, en cette circonstance, un moyen de faire disparaître encore une exception de notre langue.

AMUNITION.

LOCUT. VIC. Manger du *pain d'amunition*.
LOCUT. CORR. Manger du *pain de munition*.

Amunition, comme le dit fort bien Féraud, est un barbarisme, et ce barbarisme est fort en usage parmi les militaires.

ANAGRAMME.

LOCUT. VIC. *Un anagramme* bien *fait*.

LOCUT. CORR. *Une anagramme* bien *faite*.

ANER.

LOCUT. VIC. Comme vous avez *âné* ou *hanné* en lisant!
LOCUT. CORR. Comme vous avez *ânonné* en lisant!

Anonner c'est lire ou répondre avec peine, en hésitant. «Mes pauvres lettres, dit madame de Sévigné, n'ont de prix que celui que vous y donnez, en les lisant comme vous faites; elles ne sont pas supportables quand elles sont *ânonnées* ou épelées.» La racine de ce mot est évidemment *ânon*; nous ne savons pourquoi l'auteur des *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie* veut qu'on écrive *hanonner*.

Il existe en français un autre verbe qui a quelques rapports de signification et même de consonnance avec *ânonner*, mais qu'il ne faut cependant pas prendre pour *ânonner*. Ce verbe est *ahanner*, formé du vieux substantif *ahan*, peine de corps, grand effort. *Ahanner* signifie faire quelque chose péniblement, sous le rapport physique; *ânonner*, éprouver une difficulté sous le rapport de l'intelligence.

ANGAR.

LOCUT. VIC. Mettez cette charrette sous *l'angar*.
LOCUT. CORR. Mettez cette charrette sous *le hangar*.

Domergue veut la première orthographe, parce que ce mot vient du latin *angara*; Laveaux se déclare pour la seconde, parce que l'usage l'a consacrée. Nous pensons que l'opinion de Laveaux doit être suivie comme étant la plus raisonnable.

Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Académie*) écrit *hangart*. Pourquoi cette addition d'un *t*? nous n'en savons rien.

ANGLAIS.

Ce mot, dans le sens de créancier, ne se trouve ni dans le Dictionnaire de l'Académie, ni dans nos dictionnaires les plus récens. Cette omission, que nous ne pouvons regarder comme volontaire, pourrait faire croire à beaucoup de personnes que le mot *anglais* ne doit pas être ainsi employé; mais, comme il a pour lui un usage de quelques siècles, attesté par Borel et le Dictionnaire de Trévoux, et prouvé par des exemples pris dans nos vieux auteurs, nous croyons être suffisamment autorisé à en faire emploi.

Voici comment s'exprime à ce sujet le *Dict.* de Trévoux: «Anglois, créancier fâcheux. La puissance redoutable des Anglois en France, et les ravages qu'ils y firent pendant les longues guerres entre Philippe de Valois et Edouard III, pour la succession à la couronne, après la mort de Charles-le-Bel, donnèrent lieu à cette expression. Le peuple appela *Anglois* tout créancier trop dur et trop puissant. Marot s'en est servi dans ce sens. Pasquier atteste qu'on le disait encore de son temps, et il rapporte ces vers adressés au roi François I^{er}, par Guillaume Cretin:

> Et aujourd'hui je fay solliciter
> Tous mes *Anglois* pour mes debtes parfaire
> Et le paiment entier leur satisfaire.

«C'est encore ce qui fait dire à Marot dans un rondeau:

> Un bien petit de près me venez prendre
> Pour vous payer, et si devez entendre
> Que ne vy oncques *Anglois* de votre taille.»

ANGOLA.

LOCUT. VIC. *Un chat angola*, *un chat angora*.
LOCUT. CORR. *Un chat d'Angora*, *un angora*.

On ne doit dire ni *un chat angola*, ni même *un chat angora*, quoique l'espèce de chats dont il est ici question soit originaire d'*Angora*, ville de l'Anatolie, en Asie, et non du royaume d'*Angola*, en Afrique. Il faut dire: un *chat d'Angora*, comme on dit *un chien de Terre-Neuve*, *un genêt d'Espagne*, *un cochon d'Inde*, ou tout simplement *un angora*, comme on dit *un canarie*, que, par parenthèse, quelques dictionnaires, celui de Rivarol entre autres, écrivent à tort *Canari*. Les grammairiens qui tolèrent cette expression *chat angora* nous paraissent avoir tort. On trouve ici la même incorrection que dans les locutions suivantes: vingt bouteilles rhum Jamaïque, trois caisses café Martinique, qu'il est bien certainement impossible de justifier autrement qu'en alléguant le besoin de ménager le temps et le papier, raison excellente dans le commerce, à laquelle le commerce fait peut-être fort bien de se rendre, mais qui ne prouve absolument rien en grammaire.

ANTICHAMBRE.

LOCUT. VIC. *Un bel antichambre*.
LOCUT. CORR. *Une belle antichambre*.

Le prépositif *anti*, dans le sens d'opposition, comme dans celui d'antériorité, qu'on lui a mal à propos attribué, ne doit pas changer le genre du substantif auquel il est joint, et l'on dit: *une antiphrase*, *une antithèse*, *une antistrophe*, etc., par la raison que les composans *phrase*, *thèse*, *strophe*, etc., sont féminins.

On trouve dans La Baumelle: son *antichambre* fut *désert*; lisez *déserte*.

ANTÉDILUVIEN.

LOCUT. VIC. L’opinion *antédiluvienne*, les pasteurs *antidiluviens*.

LOCUT. CORR. L’opinion *antidiluvienne*, les pasteurs *antédiluviens*.

N’employez pas l’adjectif *antédiluvien* pour qualifier l’opinion qui nie le déluge. Il faut dire: l’*opinion antidiluvienne*. Mais, si vous vouliez parler des hommes ou des choses qui ont existé avant le déluge, ce serait le mot *antédiluvien* qu’il faudrait choisir; *une histoire antédiluvienne*. Dans le premier cas, il y a opposition marquée par *anti*, dans le second, antériorité marquée par *anté*. L’usage a malheureusement établi bien des dérogations à ce principe étymologique, comme dans les mots *antidate*, *antichambre*, *antéchrist*, etc., qu’on devrait écrire *antédate*, *antéchambre*, *antichrist*, etc.; mais il faut bien se résoudre à passer condamnation sur des abus consacrés par le temps, et qu’il est pour cette raison impossible de déraciner actuellement. Ce que peuvent faire au moins nos grammairiens, c’est d’empêcher cette confusion d’avoir lieu dans les mots qui s’introduisent actuellement dans la langue, et c’est ce que n’ont pas fait assurément nos modernes lexicographes qui en sont encore à trouver une différence entre les adjectifs *antédiluvien* et *antidiluvien*.

AOUT.

PRONONC. VIC. Le mois d’*a-oûte*.

PRONONC. CORR. Le mois d’*oû*.

Il n’y a plus aujourd’hui, parmi les gens qui ont une certaine connaissance de la langue française, que très-peu d’opposans à la règle qui fait prononcer le nom du huitième mois de l’année comme s’il était écrit *oût*. On donne pour cause de ce changement d’une vieille prononciation nationale cette réflexion comique d’un magistrat, le président de Bellièvre: «Je crois entendre miauler des chats, quand j’entends dire aux procureurs: la Notre-Dame de la mi-*août*

(Mi-a-oût).» Voyez à quoi tient cependant cet usage qu'on nous représente comme une puissance si formidable. Le voilà qui tombe ici devant une plaisanterie.

Maintenant donc que la prononciation du substantif *août* ne fait plus qu'une seule syllabe, pourquoi s'obstiner à en donner deux au verbe *aoûter* (mûrir par le soleil d'août), lequel verbe vient évidemment du substantif *août*? La contradiction n'est-elle pas bien manifeste? Nous engageons les personnes qui font *août* d'une syllabe, à ramener tous les mots ayant la même racine, comme *aoûter*, *aoûteron*, à une prononciation uniforme, c'est-à-dire à prononcer *oûter*, *oûteron*, ou si elles persistent à faire *août* de deux syllabes, à prononcer en conséquence *a-oûter*, *a-oûteron*; car il serait en vérité trop absurde que la loi de l'analogie ne pût avoir au moins autant de puissance qu'une plaisanterie, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs.

«Il y a plus de cent ans, dit Féraud (*Dict. Crit.*) que l'*a* a disparu de la prononciation d'*août*, et il tient bon dans l'orthographe.»

APOSTUME.

LOCUT. VIC. *Une grosse apostume*.
LOCUT. CORR. *Un gros apostume* ou *apostême*.

Les deux mots *apostume*, *apostême* sont aujourd'hui d'un emploi aussi fréquent l'un que l'autre. Nous croyons cependant que les médecins emploient plus volontiers *apostême*, qui a une couleur un peu plus grecque que son concurrent, et que le vulgaire aime un peu mieux *apostume*, tout infidèle qu'il est à l'étymologie, mais qui, du reste, est fort ancien.

> Ce vénérable hillot fut averti
> De quelque argent que m'aviez départi,
> Et que ma bourse avait *grosse apostume*.
>
> (MAROT, *Épit. à François I*er.)

On voit ici qu'il était autrefois féminin. Il est masculin aujourd'hui.

APPELER.

LOCUT. VIC. Comment *appelle-t-on* cette fleur?
LOCUT. CORR. Comment *nomme-t-on* cette fleur?

Il ne faut pas employer indifféremment *appeler* pour *nommer*; *appeler* n'est pas *nommer*, et *nommer* n'est pas *appeler*. *Appeler* signifie faire venir; *nommer*, donner un nom, désigner. L'Académie a donc tort de dire: *On appelle magie blanche la connaissance des choses naturelles les plus occultes. On appelle bouquins les satyres.* Il faut dans ces deux phrases: *on nomme*. Feydel, qui relève cette faute, demande ironiquement *dans quel pays on appelle les satyres*.

Appelé, employé substantivement, comme dans la phrase suivante: *je l'ai vu avec un appelé Richard*, n'est pas tolérable. Dites: *je l'ai vu avec quelqu'un nommé Richard*, ou *avec un nommé Richard*. Cette dernière locution n'est pas très-correcte, mais elle a au moins en sa faveur l'autorité de l'usage.

APPENDICE.

LOCUT. VIC. Lisez *tous* les *appendices*.
LOCUT. CORR. Lisez *toutes* les *appendices*. (Prononcez *appindices*.)

«*Appendice*, de quel genre est-il? Les lexicographes le font, les uns, masculin; les autres, féminin. Dans cette incertitude cherchons quelques raisons qui nous déterminent. Le mot latin *appendix*, d'où l'on a formé *appendice*, est féminin, etc. Le sens et l'analogie me font adopter le féminin.» (DOMERGUE. *Manuel des Étrangers*, etc.)

APPRENDRE.

LOCUT. VIC. Je lui ai *appris* le latin.
LOCUT. CORR. Je lui ai *enseigné* le latin.

Le verbe *apprendre* ne doit pas avoir pour régime direct un nom de science ou d'art, ni un verbe qui appartienne à la famille de ce nom, à moins que le verbe *apprendre* ne soit pris dans une signification intransitive. Dans le cas contraire, il faut employer le verbe *enseigner*. On ne peut donc pas dire correctement: *j'apprends la lecture à mon fils*, ni *j'apprends à lire à mon fils*, mais *j'enseigne la lecture à mon fils*, *j'enseigne à lire à mon fils*. La raison est, comme nous l'avons dit plus haut, que l'action exprimée par le verbe *apprendre* ne doit pas sortir du sujet; lorsqu'on veut l'en faire sortir, on doit se servir du verbe transitif *enseigner*. Conservons toujours avec soin aux termes la valeur qui leur est propre; un grammairien a dit avec beaucoup de justesse que c'était par la confusion des mots que commençait la décadence d'une langue.

Apprendre est cependant employé transitivement lorsque son régime est un substantif qui n'exprime aucune idée de science ni d'art. *Il m'a appris une singulière nouvelle.* C'est un abus; mais il a reçu la consécration de l'usage général; il faut s'y soumettre. Il n'en est pas de même de son emploi pour *enseigner*, qui n'est fondé que sur l'autorité insuffisante de quelques dictionnaires.

APPROCHE.

LOCUT. VIC. Les *approches* de cette ville furent *meurtriers*.
LOCUT. CORR. Les *approches* de cette fille furent *meurtrières*.

Ce mot se trouve très-rarement placé dans le discours de manière à en faire apercevoir le genre; aussi donne-t-il lieu à bien des erreurs.

Tous les dictionnaires le font féminin.

APPROCHANT.

LOCUT. VIC. Il est *approchant* de huit heures.
LOCUT. CORR. Il est *près* de huit heures.

M. Ch. Nodier (*Examen crit. des Dictionnaires*) reproche à cette phrase de Gattel: *il est approchant de huit heures*, de renfermer un solécisme: *approchant de*. Nous sommes de son avis. Nous eussions bien désiré avoir aussi le sentiment de ce savant critique sur la préposition simple *approchant*. Quant à nous, elle nous a toujours paru mauvaise, et nous pensons qu'il vaudrait mieux employer à sa place l'une des prépositions *près de*, *à peu près*, *environ*, qui ont la même signification, et sont beaucoup plus correctes.

APRÈS.

LOCUT. VIC.
Votre frère est venu demander hier *après vous*.
Laissez la clé *après* la serrure.

LOCUT. CORR.
Votre frère est venu hier *vous demander*.
Laissez la clé *à* la serrure.

Après n'est réellement bien employé que lorsqu'il exprime une idée de postériorité, de suite, comme dans ces phrases: *la gendarmerie a été envoyée après eux*; *l'homme court toute sa vie après le bonheur*. Nous pensons que le dictionnaire de l'Académie aurait assez bien fait de ne pas prêter l'appui de son autorité à certains exemples de diction, où *après* reçoit une signification que lui refuse bien certainement la grammaire. Quant aux deux phrases que nous avons blâmées plus haut, elles ne s'y trouvent pas.

APRÈS-DINÉE, APRÈS-MIDI, APRÈS-SOUPÉE.

LOCUT. VIC. Comment emploierons-nous *la première après-dinée*, *la première après-midi*, *la première après-soupée*.

LOCUT. CORR. Comment emploierons-nous *le premier après-dîner*, *le premier après-midi*, *le premier après-souper*.

Selon presque tous nos grammairiens, les trois mots qui figurent en tête de cet article sont féminins. La raison qui a déterminé ce genre est facile à saisir pour le premier et le troisième, par la seule inspection de ces mots, mais le second, d'où peut lui venir son genre féminin, quand il est bien notoire que *midi* est masculin, et que la préposition *après*, placée devant ce substantif, ne peut nullement en changer le genre? Nous pensons donc que le mot composé *après-midi* doit toujours être masculin: *cet après-midi m'a paru bien court*. Quant aux mots *après-dinée*, *après-soupée*, il est bien clair qu'étant écrits de cette façon, ils doivent être féminins; mais nous ferons la remarque que cette orthographe est maintenant bien surannée, que personne ne dit plus *la soupée*, qu'on dit rarement *la dinée*, et qu'on ferait beaucoup mieux d'écrire *après-dîner*, *après-souper*.

L'examen de ces expressions *après-midi*, *après-dinée*, *après-soupée* est assez curieux. Il fait voir 1º que l'Académie qui définit *midi, substantif masculin*, veut en le joignant à la préposition *après* en faire un substantif féminin; 2º qu'elle passe sous silence *soupée* à sa lettrine, comme n'étant pas français apparemment, et l'accole cependant à la préposition *après*; 3º enfin que le mot *dinée* signifiant *un repas qu'on fait à dîner dans les voyages*, ne peut point par l'effet de son adjonction à la préposition *après* changer complètement de valeur et signifier le repas ordinaire, nommé *dîner*, comme dans cette phrase: *il a passé toutes ses après-dinées dans mon salon*. N'avons-nous pas là trois absurdités?

ARBORISER.

LOCUT. VIC. Nous irons *arboriser*.
LOCUT. CORR. Nous irons *herboriser*.

Cette expression se trouve dans Rabelais: «Et, en lieu *darboriser*, visitoyent les bouticques des drogueurs, herbiers et apothecaires.» (*Gargantua*, liv. I. ch. XXIV.) L'usage qui, à ce qu'il paraît, voulait *arboriser* du temps du bon curé de Meudon, changea plus tard ce verbe en celui d'*herboliser*, qu'on lit dans Ménage (*Orig. de la Langue fr.*). Aujourd'hui ces deux mots sont également bannis de la langue; *herboriser* est le seul qu'on emploie.

Arboriser pourrait peut-être se dire; mais au lieu de signifier chercher des herbes, il faudrait qu'il signifiât chercher des arbres.

ARC-BOUTANT.

PRONONC. VIC. Un *arque-boutant*.
PRONONC. CORR. Un *ar-boutant*.

L'usage a véritablement annulé le son du *c* dans ce mot composé, mais Féraud nous paraît être dans l'erreur lorsqu'il croit qu'il faut prononcer *ar-de-triomphe*. Ce serait à la vérité se montrer conséquent; l'usage se soucie bien de cela.

ARCHE.

LOCUT. VIC. Il passa sous *une arche-de-triomphe*.
LOCUT. CORR. Il passa sous *un arc-de-triomphe*.

Arche ne s'emploie régulièrement que pour signifier:

1º La partie d'un pont sous laquelle l'eau passe;

2º Le vaisseau dans lequel Noé et sa famille échappèrent au déluge;

3º Le coffre dans lequel les Hébreux gardaient les Tables de la Loi.

ARÉCHAL.

LOCUT. VIC. Un bout de fil d'*aréchal*.
LOCUT. CORR. Un bout de fil d'*archal*.

Si nous estropions encore aujourd'hui le nom du fil d'*archal*, on ne prétendra pas cependant que nous ne sommes pas, depuis Vaugelas, en progrès dans la prononciation de ce mot, car la 382e remarque de ce grammairien atteste que, de son temps, on disait assez généralement du *fil de richar*. Personne, que nous sachions, ne fait maintenant cette faute burlesque.

ARMISTICE.

LOCUT. VIC. *Une armistice* fut *proposée* et *acceptée*.
LOCUT. CORR. *Un armistice* fut *proposé* et *accepté*.

«Trompés par le dictionnaire de l'Académie, édition de 1762, quelques journalistes, ayant à parler d'une suspension d'armes, firent *armistice* féminin. Mais ce mot est masculin d'après tous les dictionnaires, et d'après la raison..... Du mot latin *armistitium*, neutre, on doit former le mot français *armistice*, masculin.»

(DOMERGUE. *Manuel des étrangers*, etc.)

ARRIÉRAGES.

LOCUT. VIC. Recevoir des *arriérages*.
LOCUT. CORR. Recevoir des *arrérages*.

Autrefois on parlait correctement en disant des *arriérages*; aujourd'hui on fait une faute en employant cette expression. Il faut convenir qu'*arriérages* serait bien plus correct, en ce qu'il conserverait mieux l'orthographe de la racine *arrière*. Ce mot a été composé de la même manière que *voisinage*, *parentage*, *entourage*, etc.

ARTILLERIE.

PRONONC. VIC. *Artilerie*.
PRONONC. CORR. *Artillerie*.

On doit prononcer les deux *l* de ce mot comme on les prononce dans *fille*, *famille*, *quille*, etc.

ARTISTE.

Des gens, d'une susceptibilité que nous n'hésitons pas à taxer de ridicule, ont voulu trouver un vice dans l'extension donnée à la signification du mot *artiste*, lequel comprend aujourd'hui non-seulement les peintres, les musiciens, les dessinateurs, les graveurs, mais encore les acteurs, les chanteurs, les danseurs. Nous ne voyons dans cette extension rien que de fort raisonnable. Les acteurs, chanteurs, danseurs, etc., cultivent un *art* comme les peintres, les musiciens, etc., et ont dès-lors le droit de se nommer *artistes*. Nous plaignons le peintre, le musicien, etc., dont l'orgueil pourrait être blessé par cette phrase: *Talma fut un grand artiste*. Son raisonnement ne serait guère solide, s'il ne voyait combien l'acteur jette ici d'éclat sur le mot *artiste*. Une Mars, un Elleviou, une Taglioni sont-ils gens qui puissent faire rougir ceux auprès de qui ils se trouvent? Tous les acteurs, toutes les actrices ne sont pas, il est vrai,

des Talma, des Mars; tous les chanteurs ne sont pas des Elleviou; toutes les danseuses ne sont pas des Taglioni; mais tous les peintres, tous les musiciens sont-ils donc des Raphaël, des Mozart, etc.? Nous pensons que la prétention de mettre en dehors du titre d'*artiste* les personnes qui cultivent la déclamation, le chant, ou la danse, n'a jamais pu exister que dans l'esprit étroit de certains prétendus *artistes* dont la vanité, peu accoutumée aux jouissances, eût désiré avoir au moins, comme fiche de consolation, celle de pouvoir se placer, de par l'autorité de la grammaire, devant un assez bon nombre de gens de mérite.

ASSEOIR.

LOCUT. VIC. Je m'*asseois*, *assois*-toi, *assis*-toi, que je m'*assoye*, etc.

LOCUT. CORR. Je m'*assieds*, *assied*s-toi, que je m'*asseye*, etc.

«Il n'y a point de verbe, dit la Grammaire des grammaires, qui ait éprouvé autant de variations dans sa conjugaison; mais enfin l'Académie (*Dict.* édition de 1762 et de 1798), Wailly, Restaut, Gattel, Levizac, Sicard, la plupart des grammairiens modernes, et enfin l'usage, ont décidé qu'il se conjuguerait suivant le modèle que nous indiquons. Je m'*assieds*, tu t'*assieds*, il s'*assied*, nous nous *asseyons*, vous vous *asseyez*, ils s'*asseient*.—Je m'*asseyais*, nous nous *asseyions*. Je m'*assis*, nous nous *assîmes*.—Je m'*assiérai*, ou je m'*asseierai*, nous nous *assiérons* ou nous nous *asseierons*.—Je m'*assiérais* ou je m'*asseierais*, nous nous *assiérions*, ou nous nous *asseierions*.—*Assieds*-toi, *asseyons*-nous.—Que je m'*asseye*, que nous nous *asseyions*.—Que je m'*assisse*, que nous nous *assissions*.—S'*asseoir*.—S'*asseyant*.—*Assis*, *assise*.»

«Quelques grammairiens, dit Laveaux, ont imaginé de débarrasser ce verbe des difficultés de cette conjugaison, et ils conjuguent ainsi: je m'*assois*, tu t'*assois*, il s'*assoit*, nous nous *assoyons*, etc. J'*assoyais*, J'*assoirai*, j'*assoirai*, *assois*-toi, qu'il

s'*assoie*, que nous nous *assoyions*, qu'ils s'*assoient*, s'*assoir*, s'*asseyant*, *assis*.

«Il est certain que cette manière de conjuguer ce verbe est beaucoup plus commode, et qu'il serait à souhaiter qu'elle fût adoptée; mais elle ne l'est pas encore généralement.»

ASSOUVIR.

LOCUT. VIC. Après avoir *assouvi* sa soif.
LOCUT. CORR. Après avoir *satisfait* sa soif.

Il nous semble aussi incorrect de dire: *assouvir la soif* (*le Temps, feuilleton du* 25 janv. 1832), qu'il le serait de dire: *étancher la faim*. Que dans ces deux locutions on transpose les deux verbes, et chacun d'eux se trouvera alors à sa véritable place. Le *Dictionnaire* de Trévoux contient, il est vrai, cette phrase: *Cet ivrogne n'est jamais assouvi de vin*; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il rapporte cet exemple après avoir défini plus haut le verbe *assouvir*: *rendre saoul et rassasié de viandes*. Il faut alors que l'auteur ait eu l'intention de parler de ces vins épais dans lesquels on trouve, comme on le dit vulgairement, à boire et à manger.

ASSUMER.

La remarque que nous avons à faire sur ce verbe, c'est qu'il peut être employé sans que la conscience grammaticale du puriste le plus méticuleux puisse aucunement s'en alarmer. Il est bien vrai qu'on ne le voit accueilli par aucun de nos lexicographes, depuis Nicod jusqu'à M. Raymond, mais nous ne voyons là qu'un simple oubli de leur part. Comment s'imaginer qu'ils aient considéré ce mot si sonore et si régulièrement formé comme un membre indigne de notre élégant idiôme! Nous n'y voyons pas la moindre apparence. Il

pourra donc être de quelque utilité que nous ayons constaté cet oubli.

ASSURER.

LOCUT. VIC. *Assurez-le* que je ne l'oublierai pas.
LOCUT. CORR. *Assurez-lui* que je ne l'oublierai pas.

«On dit *assurer quelque chose à quelqu'un*, et *assurer quelqu'un de quelque chose*. *Assurer*, dans la première construction, signifie *donner pour sûr*, et dans la seconde *témoigner*.

«*On m'assure que les troubles qui agitent la Hollande ne seront pas suivis d'une guerre civile.*

«Dans cet exemple *assurer* signifie *donner pour sûr*, et réclame après lui la préposition *à*.

«*Il est agréable de n'assurer de son respect que ceux qu'on respecte réellement.*

«Ici *assurer* signifie *témoigner*, et réclame un complément direct de personne.» (DOMERGUE. *Solutions Grammaticales*.)

ASTÉRIQUE.

LOCUT. VIC. *Une astérique*.
LOCUT. CORR. *Un astérisque*.

Cet astérisque renvoie à une grande note. (Académie.)

Ce mot vient du grec *asteriskos*, petite étoile.

ATMOSPHÈRE.

LOCUT. VIC. L'*atmosphère* est trop *épais*.
LOCUT. CORR. L'*atmosphère* est trop *épaisse*.

Ce mot, que Linguet, Bailly et quelques autres auteurs ont fait masculin, et que Féraud aime mieux, nous ne savons pourquoi, écrire avec un *h*, *athmosphère*, doit, si l'on s'en rapporte à la double autorité, et de l'Académie, et de l'étymologie, prendre le genre féminin, et s'écrire comme nous l'avons fait en tête de cet article.

A TRAVERS,—AU TRAVERS.

LOCUT. VIC.
Il passa *à travers* des flammes.
Nous passâmes *au travers* l'armée.

LOCUT. CORR.
Il passa *au travers* des flammes.
Nous passâmes *à travers* l'armée.

Le Dictionnaire de l'Académie s'exprime ainsi sur ces deux locutions: «*Phrases* employées comme prépositions, dont la première est *toujours suivie du régime simple*, et l'autre de la préposition *de*. *Aller à travers les bois, à travers les champs, à travers champs. Il se fit jour à travers des ennemis, à travers les ennemis.*»

Nous ferons remarquer que l'Académie a commis dans cet article une double faute, d'abord en donnant à des prépositions le nom de *phrases*, et secondement en se mettant dans un exemple en opposition directe avec la règle qu'elle vient de poser, c'est-à-dire en donnant à la préposition *à travers* un régime composé: *à travers des ennemis*.

Cette faute se trouve quelquefois dans de bons auteurs:

Ses soupirs embrâsés
Se font jour *à travers des* deux camps opposé
(RACINE.)

Ce n'en est pas moins une faute.

ATTEINDRE.

LOCUT. VIC.

Lucinde vient d'*atteindre à l'instant* où finit l'enfance.

Il n'est pas donné à l'homme d'*atteindre la perfection*.

LOCUT. CORR.

Lucinde vient d'*atteindre l'instant* où finit l'enfance.

Il n'est pas donné à l'homme d'*atteindre à la perfection*.

Domergue établit ainsi la différence entre *atteindre* et *atteindre à*. «*Atteindre*, avec le complément direct, se dit des personnes en général, et des choses auxquelles on parvient sans difficulté, sans effort, et, pour ainsi dire, malgré soi. *Atteindre un certain âge*; *elle n'a pas atteint son cinquième lustre*. *Atteindre à* se dit des choses auxquelles il paraît qu'on ne peut parvenir qu'avec difficulté, qu'en faisant des efforts dirigés vers elles: *atteindre à une certaine hauteur*, *atteindre au plancher*, *atteindre au but*, *atteindre à la perfection*.

«On dit *atteindre quelqu'un* dans le sens de *frapper*, *attraper*, *égaler*; on dit *atteindre à quelqu'un* s'il s'agit de se diriger, de tendre physiquement vers quelqu'un.» (*Solutions Grammaticales.*)

AUCUN.

LOCUT. VIC. Sous *aucuns prétextes*.

LOCUT. CORR. Sous *aucun prétexte*.

Cet adjectif signifie *pas un*; il n'est donc pas juste de le faire suivre d'un substantif pluriel comme dans ces vers de Racine:

> *Aucuns monstres* par moi domptés jusqu'aujourd'hui.
> Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.
> (*Phèdre.*)

Cependant lorsqu'il est joint à un substantif qui ne peut être employé qu'au pluriel, comme *frais* par exemple, il est évident que l'adjectif *aucun* doit prendre la marque du pluriel, et qu'on doit dire: *vous recevrez cela sans aucuns frais*. Cette locution est encore loin d'être correcte, et ne le sera jamais de quelque manière qu'on l'écrive, puisque, d'une part, l'adjectif *aucun* ne doit pas prendre la forme plurielle, et que de l'autre le substantif *frais* ne saurait devenir singulier. Comment faire alors? Prendre le parti indiqué par la raison toutes les fois qu'on trouve une difficulté réelle, c'est-à-dire la tourner ne pouvant l'applanir. Au lieu de dire *sans aucuns frais*, pourquoi ne dirait-on pas tout simplement *sans frais*. Nous ne proposons pas de dire *sans nuls frais*, parce que *nul* a étymologiquement aussi une valeur purement singulière.

AU FUR ET A MESURE.

LOCUT. VIC. Envoyez-les moi *au fur et à mesure* que vous les recevrez.

LOCUT. CORR. Envoyez-les moi *à mesure* que vous les recevrez.

«Ces deux lourdes locutions ne signifient jamais rien de plus que *à mesure*. Il faut donc dire: *je travaillerai à mesure que vous*

m’apporterez de l’ouvrage, et non: *je travaillerai à fur et à mesure que vous m’apporterez de l’ouvrage*.» (MARLE. *Journal de la langue française.*)

Il serait à désirer que tous nos grammairiens voulussent bien, comme M. Marle, chercher à purger notre langue d’une foule de mots parasites, qui nuisent souvent à son élégance et même à sa clarté.

AUJOURD’HUI.

LOCUT. VIC. Jusqu’*aujourd’hui*.
LOCUT. CORR. Jusqu’*à aujourd’hui*.

Racine a dit:

> Aucuns monstres par moi domptés *jusqu’aujourd’hui*,
> Ne m’ont acquis le droit de faillir comme lui.

L’usage, comme Racine, paraît aussi préférer cette expression. Nous croyons cependant cette opinion plus spécieuse que solide. *Jusqu’aujourd’hui*, se sera-t-on dit probablement, est composé des mots *jusques à le jour de hui*, lesquels, par des contractions fort communes dans notre langue, ont été amenés à ne plus présenter à l’œil qu’un seul mot. Or, si vous disiez *jusqu’à aujourd’hui*, en faisant la décomposition de ce mot ne trouveriez-vous pas un pléonasme? n’auriez-vous pas la préposition *à* deux fois, *jusques à à le jour d’hui*? Voilà, nous l’avouons, un raisonnement qui est fort juste, mais voici ce que nous répondons. *Aujourd’hui* est un mot qui doit être à la vérité considéré comme composé lorsqu’il s’agit d’étymologie, mais que la grammaire ne veut et ne peut, dans l’usage ordinaire, considérer que comme un seul mot, sans nul égard pour les élémens qui le composent. Ce qui le prouve évidemment c’est son emploi dans ces expressions: *d’aujourd’hui*, *depuis aujourd’hui*, qui, soumises à l’analyse, donneraient de *à le jour d’hui*, *depuis à le jour d’hui*, ce qui serait souverainement ridicule. On sentira que, pour être conséquent, celui qui dira *jusqu’aujourd’hui* devra dire *du jour*

d'hui, à compter *du jour d'hui*. Mais ce n'est pas ainsi que l'usage veut qu'on s'exprime. Il veut qu'on dise d'*aujourd'hui*, et, comme il ne s'oppose pas formellement à ce qu'on dise *jusqu'à aujourd'hui*, puisqu'on en trouve des exemples dans de bons auteurs: *supposons qu'il ne soit arrivé aucun changement dans les cieux jusques à aujourd'hui* (FONTENELLE. *Entr. sur la plur. des mondes*), nous nous prononçons décidément en faveur de cette locution, afin surtout d'établir une contradiction de moins dans notre langue qui en a déjà tant.—*Aujourd'hui* est maintenant un seul mot, un adverbe, comme *demain*, *hier*, et l'on doit dire *jusqu'à aujourd'hui* comme on dit *jusqu'à demain*, *jusqu'à hier*. Vaugelas, qui est d'un sentiment contraire au nôtre sur la locution *jusqu'aujourd'hui*, dit à la fin de sa cinq cent quatorzième remarque: «Il y a pourtant certains endroits où non-seulement on peut dire *à aujourd'hui*, mais il le faut dire nécessairement, comme *on m'a assigné à aujourd'hui*, et non pas *on m'a assigné aujourd'hui*; car ce dernier mot serait équivoque, ou, pour mieux dire, il ne signifierait pas que l'*on m'a assigné à aujourd'hui*, mais que c'est *aujourd'hui qu'on m'a assigné*. De même *on a remis cette affaire aujourd'hui* ne serait pas bien dit pour dire *on a remis cette affaire à aujourd'hui*. Il y aurait dans l'intelligence de ces paroles: *on a remis cette affaire aujourd'hui* le même vice et le même inconvénient qu'en celles-ci: *on m'a assigné aujourd'hui*.»

AU PARFAIT.

LOCUT. VIC. Je me porte *au parfait*.
LOCUT. CORR. Je me porte *parfaitement*.

Féraud a accueilli cet adverbe blâmé par Voltaire, mais en y ajoutant cette note assez plaisante dans un dictionnaire, *adverbe à la mode*, et qui paraît prouver qu'il ne s'en servait qu'avec quelque répugnance.

L'Académie ne l'admet pas dans son dictionnaire.

AUSSITOT.

LOCUT. VIC. *Aussitôt la lettre* écrite, le courrier partit.
LOCUT. CORR. *Dès que la lettre* fut écrite, le courrier partit.

On ne peut donner à l'adverbe *aussitôt* un complément qui ne convient qu'à une préposition. Laveaux tolère l'emploi de cette phrase de commerce: *aussitôt votre lettre reçue, j'ai fait votre commission*. Cette tolérance est blâmable.

AUTANT.

LOCUT. VIC. Qu'il évite l'amour *autant comme* les flammes.
LOCUT. CORR. Qu'il évite l'amour *autant que* les flammes.

Le vers de Passerat que nous citons ici était correct il y a deux siècles et demi, comme on pourrait le prouver par d'autres citations prises dans les bons auteurs de cette époque, et même d'une époque plus rapprochée; il est aujourd'hui défectueux par la raison qu'il n'est plus permis d'employer *comme* après *autant*. C'est un point sur lequel du moins tous les grammairiens sont d'accord. *Nous ferons une croix quand nous serons à trois.*

AUTEUR.

LOCUT. VIC. Je ne suis pas *l'auteur* de cette déchirure.
LOCUT. CORR. Je ne suis pas *la cause* de cette déchirure.

Le mot *auteur* n'est bien placé, dans le sens de *cause*, que dans les phrases où il s'agit d'un effet de quelque importance.

> Périsse le Troyen *auteur* de nos alarmes.
> (RACINE.)

Dans ce vers, *auteur* est en rapport avec *alarmes*, mais il y a certainement dans le rapprochement des mots *auteur* et *déchirure* de la phrase d'exemple citée en tête de cet article, quelque chose de si ridicule, que toute personne pourvue d'un peu de goût ne peut manquer d'en être aussitôt choquée.

AUTOMNE.

LOCUT. VIC. L'*automne* a été *chaude*.
LOCUT. CORR. L'*automne* a été *chaud*.

«Maintenant masculin, ce qu'on a fait pour le conformer au genre des trois autres saisons. Les chimistes ont suivi cette méthode pour les noms des terres, des métaux, des demi-métaux. *Cet esprit de régularité ne saurait passer trop vite des sciences dans les langues*; et aucune langue n'approchera de la perfection tant qu'il ne s'y sera pas étendu à toutes les applications dont il est susceptible.» (M. CH. NODIER. *Ex. crit. des Dict.*)

Il est bien probable que le judicieux auteur de l'article que nous venons de citer ne s'associe pas à la sotte prétention de certains grammairiens de faire *automne* masculin, seulement lorsqu'il est précédé de l'adjectif: *un bel automne*, et féminin lorsqu'il en est suivi: *une automne froide et pluvieuse*. Il y a trop de raisonnement dans la tête de M. Ch. Nodier, pour qu'une opinion semblable puisse y trouver place.

AUTOUR. (Voyez ALENTOUR.)

AUTRE.

LOCUT. VIC. Les *autres deux* hommes étaient partis.

LOCUT. CORR. Les *deux autres* hommes étaient partis.

L'adjectif *autre*, employé avec un nom de nombre, doit toujours être placé après ce nom de nombre, contrairement à l'usage des méridionaux, qui disent toujours les *autres six*, les *autres vingt*, etc.

AUXERRE,—AUXERROIS.

PRONONC. VIC. La ville d'*Auc-cerre*.
Saint-Germain-l'*Auc-cerrois*.

PRONONC. CORR. La ville d'*Ausserre*.
Saint-Germain-l'*Ausserrois*.

Comment se fait-il que nos grammaires, qui répètent toutes les unes après les autres qu'on doit prononcer, dans le nom propre de ville *Auxerre*, la lettre *x* comme s'il y avait deux *s*, n'aient pas du tout songé à nous indiquer la prononciation du gentilé *Auxerrois*? Serait-ce parce que ces deux mots doivent naturellement avoir une prononciation identique? Ce raisonnement est assez bon, mais il a laissé cependant se fourvoyer l'usage, et si, par déférence pour cet usage, on prononce *Saint-Germain l'Auc-cerrois*, ou si, par respect pour l'analogie, on prononce *Saint-Germain-l'Ausserrois*, on est à peu près sûr maintenant d'encourir le reproche, ou d'inconséquence, ou de gasconisme. L'alternative n'est assurément pas fort agréable.

AVALANGE.

LOCUT. VIC. La chûte d'une *avalange* le fit périr.
LOCUT. CORR. La chûte d'une *avalanche* le fit périr.

Quoique Laveaux (*Dict. de l'Acad.*, édition 1802) permette de dire *avalange* et *avalanche*, le dernier de ces mots est seul usité aujourd'hui. *Avalange* est un archaïsme.

AVANT.

LOCUT. VIC.

Nous soupâmes *avant que de* partir.
Avant que mon frère *ne* soit arrivé.

LOCUT. CORR.

Nous soupâmes *avant de* partir.
Avant que mon frère soit arrivé.

La conjonction *que* est aussi inutile dans la première de ces phrases que la particule négative l'est dans la seconde, aussi l'usage les supprime-t-il maintenant en pareil cas. Cette réforme est trop sensée pour qu'on puisse s'y opposer.

AVANT, AUPARAVANT.

LOCUT. VIC.

Sa méchanceté est aussi grande *qu'avant*.
J'ai vu cette dame *auparavant* vous.
Je partirai *auparavant que* vous arriviez.

LOCUT. CORR.

Sa méchanceté est aussi grande
qu'auparavant.
J'ai vu cette dame *avant* vous.
Je partirai *avant que* vous arriviez.

Dans la première des trois phrases que nous venons de citer, il faut *auparavant*, par la raison qu'*avant* ne peut être employé comme adverbe que dans les locutions suivantes: *en avant*, *fort avant*, *trop avant*, etc.; *Allons en avant*, *on dansa fort avant dans la nuit*, *ne creusez pas trop avant*, etc.

Dans la seconde, il faut *avant*, par la raison qu'*auparavant* ne peut être employé comme préposition, c'est-à-dire avec un complément;

Dans la troisième enfin, il faut encore *avant*, parce que la conjonction *auparavant que* est, dans l'état actuel de notre langue, un véritable barbarisme.

AVANTAGEUX.

LOCUT. VIC. Votre ami est bien *avantageux*!
LOCUT. CORR. Votre ami est bien *vain*! bien *présomptueux*!

«On prend communément aujourd'hui ce mot pour vain, confiant, présomptueux, et les dictionnaires le consacrent en ce sens, où il n'est certainement pas français. C'est une extension de province qui a pu être accueillie par une gazette, mais qui ne mérite pas de l'être par une Académie.» (CH. NODIER. *Examen critique des Dict.*)

Cet adjectif ne peut avoir d'autre signification que celle de profitable: *ce marché lui a été fort avantageux*.

AVANT-HIER.

PRONONC. VIC. *Dé hier* (dès hier) je m'en suis aperçu.
PRONONC. CORR. *Dé zhier* je m'en suis aperçu.

Selon Domergue (*Gramm. élém.*) le *t est nul* dans ce mot composé.

Selon M. Laveaux (*Dict. des Diff.*) le *t* se fait sentir, mais *faiblement*.

Selon M. Marle enfin (*Omnibus*) le *h* d'*hier* étant muet, on doit faire *sonner le t et prononcer avant-tier*.

Voilà trois opinions différentes; laquelle est la bonne?

Nous pensons que c'est celle de M. Marle. Puisque dans l'adverbe *hier* la lettre *h* est muette généralement, pourquoi ne le serait-elle pas toujours? Guerre aux exceptions, et surtout aux exceptions inutiles.

AVEC.

PRONONC. VIC. Venez *avé moi*.
PRONONC. CORR. Venez *avek moi*.

Cette prononciation tronquée *avé moi* était en usage au commencement du dix-septième siècle, comme on peut le voir par la deux cent soixante-huitième remarque de Vaugelas. Les petits-maîtres et les femmelettes de nos jours, que la plus légère apparence de rudesse fait tomber en syncope, ne parviendront pas, même avec l'aide de quelques grammairiens modernes, à mettre en honneur une prononciation ridicule. *Avec* a toujours été, depuis plusieurs siècles, prononcé fortement. Nous n'en voulons d'autre preuve que la manière d'écrire cette préposition autrefois: *avenc*, *avecques*, *avecque*.

AVEINE.

LOCUT. VIC. Cette *aveine* est gâtée.
LOCUT. CORR. Cette *avoine* est gâtée.

«L'Académie dit qu'on prononce assez communément *avène*. L'Académie se trompe. Il n'y a que les gens de la campagne et les garçons d'écurie qui disent *avène* ou plutôt *aveine*. L'Encyclopédie dit *avoine*. Il n'a de pluriel qu'en parlant des *avoines* quand elles sont encore sur pied. *Les avoines sont belles, on commence à faner les avoines.* Je crois cependant qu'en termes de commerce on peut dire: *il a acheté des avoines*, pour signifier des *avoines* de

différentes espèces et achetées à divers marchands.» (LAVEAUX. *Dict. des Diff.*)

Malgré ce que dit Laveaux, nous ne serions pas étonné que d'autres personnes que des gens de la campagne ou des garçons d'écurie, persistassent à dire et écrire *avène* ou *aveine*, car on dit en latin *avena*, et l'on sait combien la raison de l'étymologie a de force auprès de certaines personnes.

AVEUGLEMENT.

LOCUT. VIC. *L'aveuglement* développe chez l'homme les sens de l'ouie et du toucher.

LOCUT. CORR. La *cécité* développe chez l'homme les sens de l'ouie et du toucher.

«Ce mot n'est plus synonyme de *cécité*. *Cécité* se prend au propre, et *aveuglement* au figuré.» (CH. NODIER. *Examen crit. des Dict.*)

Ainsi cette phrase est défectueuse: *les passions nous causent une cécité funeste*. Il faut: *un aveuglement funeste*.

Comment se fait-il qu'un dictionnaire récent comme celui de M. Raymond définisse ainsi le mot *aveuglement*: *privation ou perte du sens de la vue*? Que deviendra le principe si important de la propriété des termes, si les lexicographes sont les premiers à donner l'exemple de la confusion?

Aveuglement, adverbe, prend un accent aigu sur le second *e*, *aveuglément*. Comme l'adverbe de manière se forme du féminin de l'adjectif, en ajoutant la terminaison *ment*, et que l'adjectif *aveugle* n'est pas plus accentué au féminin qu'au masculin, nous remarquerons qu'on ferait beaucoup mieux d'écrire *aveuglement* adverbe, comme *aveuglement* substantif, c'est-à-dire sans accent.

AVOIR.

LOCUT. VIC. J’aurais eu peur *si* je l’*eus* vu.
LOCUT. CORR. J’aurais eu peur *si* je l’*eusse* vu.

Le solécisme que nous signalons ici est assez commun dans la conversation; mais nous ne nous serions jamais attendu à le trouver imprimé, surtout dans les œuvres d’un de nos poètes classiques. On lit dans Crébillon:

> Jamais ton nom sacré n’eût paré mon ouvrage,
> *Si* toi-même ne l’*eus* permis.
> (*Epitre* au duc Louis de Bourbon.)

La licence poétique ne va pas jusques-là.

AVRIL.

PRONONC. VIC. Le mois d’*a-vrille* (comme une vrille).
PRONONC. CORR. Le mois d’*a-vri-le*.

L’Académie prétend que le *l* de ce mot est mouillé. Laveaux est d’un sentiment contraire, et nous croyons qu’il a pour lui l’autorité de l’usage.

AÏEUL.

LOCUT. VIC. Ses deux *aïeux* étaient militaires.
LOCUT. CORR. Ses deux *aïeuls* étaient militaires.

Le grand-père paternel et le grand-père maternel d’une personne sont ses *aïeuls*, comme sa grand’mère paternelle et sa grand’mère maternelle sont ses *aïeules*. Les *aïeux* sont tous les parens

ascendans, à quelque degré qu'ils soient, excepté toutefois le père et la mère.

On a substitué un *i* à un *y* dans ce mot, parce que cette dernière lettre n'est réellement à sa place que lorsqu'elle vaut deux *i* comme dans *pays*, *moyen* (pai-is, moi-ien). L'usage, fondé sur l'étymologie, a cependant conservé l'*y* dans beaucoup de mots où un *i* pourrait fort bien le remplacer, mais l'usage perd tous les jours sous ce rapport, et cette mauvaise orthographe finira par disparaître entièrement.

BABOUINES.

LOCUT. VIC. Se lécher les *babouines*.
LOCUT. CORR. Se lécher les *babines*.

Les *babines* sont les lèvres des animaux qu'on n'a pas jugés assez *mondes* pour se servir à leur égard du mot lèvres.

Les *babouines* sont les femelles des *babouins*, espèce de singes fort gros. On dit aussi plaisamment des *babouines* pour désigner des petites filles, comme on dit des *babouins* pour désigner des petits garçons.

> Ah! le petit *babouin*!
> (LA FONTAINE, fable 19, liv. I.)

BACCHANALE.

LOCUT. VIC.
Quelle bacchanale font ces instrumens!
Votre dîner était *un vrai bacchanal*.

LOCUT. CORR.
Quel bacchanal font ces instrumens!
Votre dîner était *une vraie bacchanale*.

Chez les païens les *bacchanales* étaient les fêtes de Bacchus, et ces fêtes étaient des orgies. C'est par analogie avec ces fêtes, qu'on a nommé chez nous *bacchanale* une partie de plaisir où l'on fait des libations nombreuses.

Ainsi, en parlant d'un repas marqué par l'intempérance et le bruit, on dira fort bien: *C'était une bacchanale*; mais si l'on ne voulait parler que d'un grand tapage, ce serait *bacchanal* qu'il faudrait employer. *Taisez-vous; vous faites un bacchanal insupportable.* Ce dernier mot se trouve avec cette signification dans le dictionnaire de l'Académie de 1802.

BAIGNER.

LOCUT. VIC.

Ils sont allés *baigner* ensemble.
On trouva son frère *baignant* dans son sang.

LOCUT. CORR.

Ils sont allés *se baigner* ensemble.
On trouva son frère *baigné* dans son sang.

Lorsqu'il est question de l'action d'une personne qui prend un bain, le verbe *baigner* doit toujours être pronominal; *je me baigne*, *tu te baignes*, etc. Il ne devient neutre que lorsqu'il exprime une chose ou un être inanimé qui trempe dans un liquide: *Ces fruits doivent baigner dans l'eau-de-vie*; *le cadavre du cheval baignait dans le lac*. Quant à la seconde locution, l'Académie ne l'admet pas, et Féraud la repousse positivement. On pourrait dire, il est vrai, sauf l'hyperbole, *on trouva cet homme nageant dans son sang*; mais il y a une distinction à faire à ce sujet; c'est que *nager* exprime une action, et que *baigner*, verbe neutre, exprime un état, et que, conformément à l'usage, l'un est toujours employé au participe présent, et l'autre au participe passé. On ne peut pas plus dire *un homme baignant dans son sang* qu'un homme *nagé dans son sang*. Le participe présent implique dans un verbe neutre d'action l'idée d'un mouvement qu'on trouve fort rarement dans l'homme qui baigne dans son sang; le participe passé, au contraire, dénotant naturellement l'absence de

vie, nous paraît convenir tout-à-fait dans cette circonstance. Aussi le participe présent et le participe passé ont-ils reçu, dans certaines nomenclatures grammaticales, le premier, le nom de participe actif, et le second, celui de participe passif.

BAILLER.

LOCUT. VIC. Allons, vous *baillez* aux corneilles.
LOCUT. CORR. Allons, vous *bayez* aux corneilles.

«*Béer* est le mot propre, dit M. Charles Nodier (*Examen crit. des Diction.*); mais *bayer* s'y est substitué». L'auteur du Dictionnaire comique aime mieux aussi écrire *béer*. Le mot *béant*, qui n'est autre chose que le participe présent du verbe *béer*, tenir la bouche ouverte en regardant niaisement, semble assez indiquer que cette dernière orthographe devrait être préférée. Cependant l'usage, en cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, a prévalu sur la raison, et l'on écrit aujourd'hui *bayer*.

BALIER.

ORTH. VIC. *Baliez* cet escalier.
ORTH. CORR. *Balayez* cet escalier.

De *balai* on a fait *balayer*. Il faut donc écrire ainsi ce verbe et le prononcer *balai-ier*.

Prononcez de même *balai-iures* (*balayure*), *balai-ieur* (*balayeur*) et non *baliures*, *balieur*.

On trouve *balier* dans Pasquier, Nicod et quelques autres vieux auteurs, et, du temps de Ménage, on ne savait trop lequel valait mieux de *balier* ou de *balayer*.

BAPTISMAL.

PRONONC. VIC. *Bap-tismal*.
PRONONC. CORR. *Batismal*.

Selon l'Académie, le *p* doit se faire sentir dans la prononciation du mot *baptismal*, et rester muet dans celle de *baptême* et de ses dérivés *baptiser*, *baptiste*, *baptistaire*, *baptistère*.

Nous dirons, nous, prononcez *baptismal*, comme *baptême*, comme *baptiser*, comme *baptiste*, comme *baptistaire*, comme *baptistère*, c'est-à-dire sans faire nullement sonner le *p*, et vous aurez pour vous l'euphonie, l'analogie et l'usage.

BARBOT.

ORTH. VIC. J'avais un habit *bleu barbot*.
ORTH. CORR. J'avais un habit *bleu barbeau*.

Le *barbeau* est une petite fleur des champs vulgairement connue sous le nom de bluet, à cause de sa couleur.

BAS.

LOCUT. VIC. Mettez la culotte *basse*.
LOCUT. CORR. Mettez la culotte *bas*.

Bas n'est pas un adjectif dans cette phrase; c'est un adverbe. Il doit être invariable. C'est comme s'il y avait *mettez la culotte* (à) *bas*.

BÉNIR.

LOCUT. VIC.	Marie était *bénite* entre toutes les femmes. Cet enfant est *bénit* par son père. Ce chapelet est *béni*.
LOCUT. CORR.	Marie était *bénie* entre toutes les femmes. Cet enfant est *béni* par son père. Ce chapelet est *bénit*.

Le verbe *bénir* a deux participes: l'un qui s'écrit toujours sans *t*, *béni*, *bénie*, lorsqu'il s'agit de la bénédiction de Dieu ou de celle des hommes, autres que les prêtres; l'autre qui s'écrit toujours avec un t, *bénit*, *bénite*, lorsqu'il ne s'agit que de la bénédiction des prêtres.

BESOIN.

LOCUT. VIC.	Il n'en avait pas *de besoin*. Munissez-le de *ce qu'il aura besoin*.
LOCUT. CORR.	Il n'en avait pas *besoin*. Munissez-le de *ce dont il aura besoin*.

On dit *avoir besoin*, *n'en avoir pas besoin*, et non *avoir de besoin*, *n'en avoir pas de besoin*.

Avoir besoin ne peut être suivi d'un régime direct, mais bien d'un régime indirect.

BIEN.

LOCUT. VIC.	Il m'a *bien ennuyé*!
LOCUT. CORR.	Il m'a *fort ennuyé*!

L’emploi de l’adverbe *bien* pour les adverbes *très* et *fort* ne doit pas avoir lieu sans examen. Domergue fait la remarque que cette phrase: *il est bien malade*, a dû être mise en usage par *l’héritier d’un vieux avare, sur le point de porter un agréable deuil*.

Il faut préférer un autre adverbe à l’adverbe *bien* toutes les fois qu’il pourrait être suivi d’un mot exprimant une idée de mal.

BISQUER.

LOCUT. VIC. Cela m’a fait *bisquer*.
LOCUT. CORR. Cela m’a fait *pester*.

Deux dictionnaires, ceux de Boiste et de M. Raymond, admettent ce verbe. Nous nous joignons à tous les compilateurs de locutions vicieuses pour le repousser, parce que nous n’en voyons pas du tout l’utilité. Contentons-nous de ses synonymes *pester*, *enrager*, *endêver*, *endiabler*, qui le valent certainement bien, et peuvent nous suffire dans tous les cas.

BLEUET.

LOCUT. VIC. Nous cueillons des *bleuets*.
LOCUT. CORR. Nous cueillons des *bluets*.

Bleuet employé pour *bluet*, petite fleur des champs, est une faute selon tous les dictionnaires; ce n’en est pas une selon la raison; car *bluet* appartient évidemment à la famille du mot *bleu*, et ne devrait pas être altéré de cette sorte.

L’usage veut qu’on dise aussi *bluette* (étincelle, petit ouvrage d’esprit), et non *bleuette*.

BOHÉMIEN.

ORTH. VIC. Une troupe de *Bohémiens* leur tira les cartes.
ORTH. CORR. Une troupe de *Boêmiens* leur tira les cartes.

Si l'on s'en rapportait à la signification donnée à ce mot dans nos dictionnaires, les habitans de la Bohême seraient de fort vilaines gens, vagabonds, sales et fripons. Mais les *Bohémiens* ou *Bohêmes* valent bien leurs voisins, et si la mauvaise réputation qu'on leur a faite, et dont ils se soucient probablement fort peu, leur est plutôt échue qu'aux Saxons, aux Bavarois, aux Autrichiens, etc., c'est uniquement parce qu'ils sont désignés en français par un mot qui ressemble assez à un autre vieux mot français, ayant à peu près, selon, certains glossaires, la signification de voleur. Ce mot est *boem* auquel Borel (*Trésor de recherches*) n'attribue que celle d'*ensorcelé*, et *d'où pourrait*, dit-il, *venir le nom des Boëmes ou Égyptiens qui se meslent de sortilège et divinations*.

Il y a donc évidemment quiproquo lorsqu'on prend les *Bohémiens* pour des *Boëmes* ou *Boëmiens*, c'est-à-dire, un honnête peuple pour une troupe de filous. Des auteurs modernes ont déjà relevé ce quiproquo, et se sont généreusement portés défenseurs des enfans de la Bohême, qui eussent fort bien pu, dénoncés par le dictionnaire de l'Académie à quelque sévère procureur du roi, se voir un beau jour cités à comparaître en police correctionnelle, pour y justifier de leurs moyens d'existence.

Voici ce que dit Feydel à ce sujet (*Remarques sur le dict. de l'Acad.*): «L'orthographe de ce mot est Boîme, etc. Les Boîmes ou Gougots sont des bandes d'hommes, de femmes et d'enfans dont les pères vivent en commun, lesquelles se retirent dans les bois, quand les ordonnances les poursuivent sur les grands chemins, etc.»

BOLE.

LOCUT. VIC. Voulez-vous *une bole* de lait chaud?
LOCUT. CORR. Voulez-vous *un bol* de lait chaud?

Il y a des provinces, la Bretagne, par exemple, où tout le monde dit *une bole*; c'est un barbarisme. En anglais *bol* est neutre, comme presque tous les substantifs de cette langue; il doit être masculin en français, d'après son étymologie.

BOITE.

LOCUT. VIC. Mettez ce tabac dans ma *boîte*.
LOCUT. CORR. Mettez ce tabac dans ma *tabatière*.

Pourquoi dire *boîte* pour *tabatière*? Dites-vous une *coiffure*, quand vous voulez désigner un *chapeau*? une *chaussure*, quand vous devez indiquer des *bas* ou des *souliers*? Nommez les choses par leur nom, et dites: *tabatière*, lorsque vous avez à parler d'une boîte à tabac.» (M. MARLE, *Omnibus du Langage*.)

BONNE HEURE.

LOCUT. VIC. Il est arrivé *à bonne heure*.
LOCUT. CORR. Il est arrivé *de bonne heure*.

A bonne heure est un barbarisme fort en usage dans le midi de la France.

BONNET.

LOCUT. VIC. Voilà un *bonnet* d'évêque.
LOCUT. CORR. Voilà une *mitre* d'évêque.

«Si vous tenez à nommer les choses par leur nom, dites: la *mitre* d'un évêque, la *toque* d'un juge, la *barrette* d'un cardinal, et non un *bonnet* d'évêque, de juge, de cardinal.» (M. MARLE, *Omnibus du Langage*.)

BOSSELER.

LOCUT. VIC. Ce plat d'argent est vieux; il est tout *bosselé*.
LOCUT. CORR. Ce plat d'argent est vieux; il est tout *bossué*.

Bosseler, c'est travailler une matière en bosse; *bossuer*, c'est faire par accident des bosses à cette matière. La différence de signification entre ces deux verbes n'est pas établie depuis fort long-temps, car le dictionnaire de Trévoux dit à l'article *bosseler*: «C'est la même chose que *bossuer*,» et à ce dernier article: «On dit aussi *bosseler*.» Aujourd'hui, d'après tous nos dictionnaires, de la vaisselle *bosselée*, est de la vaisselle travaillée; et de la vaisselle *bossuée*, de la vaisselle qui a des bosses. Étant *bosselée* la vaisselle augmente de valeur; quand elle est *bossuée* elle en perd.

BOUILLEAU.

LOCUT. VIC. Un balai de *bouilleau*.
LOCUT. CORR. Un balai de *bouleau*.

Le *bouleau* est un arbre dont les branches servent à faire des balais. Un *bouilleau* est une espèce de gamelle à soupe: il n'est guère probable qu'on en fasse des balais.

BOULEVARI.

Beaucoup de grammairiens repoussent encore ce mot, probablement parce qu'il n'a pas été accueilli par le dictionnaire de l'Académie. Le savant M. Feydel a fait à ce sujet la remarque, approuvée depuis par Laveaux (*Diction. des Difficultés*), que *boulevari est un terme de marine, et que c'est celui qu'on emploie figurément dans le langage public*. Il signifie grand bruit, grand tumulte. *Hourvari*, que l'Académie écrit aussi *ourvari*, mais abusivement selon Laveaux, est un terme exclusivement consacré à la chasse. On pousse ce cri pour faire revenir les chiens sur leurs premières voies.

BOULI.

PRONON. VIC. Du *bouli*, de la *boulie*.
PRONON. CORR. Du *bouilli*, de la *bouillie*.

En patois de Paris on dit manger du *bouli*, de la *boulie*, sans mouiller les deux *l*.

On dit aussi dans le même patois: une *bouloire*, cette eau a *boulu*; au lieu d'*une bouilloire*, cette eau a *bouilli*.

Sarrasin a dit: deux litrons de châtaignes *boulues* (*Testament de Goulu*); mais c'était en plaisantant. Cela ne tire nullement à conséquence.

BOULOGNE.

LOCUT. VIC. L'Albane naquit à *Boulogne*.
LOCUT. CORR. L'Albane naquit à *Bologne*.

«Léon X.... lui fit demander (à François I^{er}) une entrevue à *Boulogne*.» (MERCIER, *Hist. de France*). Lisez *Bologne*.

Bologne est une ville des États romains; *Boulogne* est une ville de France (Pas-de-Calais).

BOUT-EN-TRAIN.

ORTH. VIC. C’est un *bout-en-train*.
ORTH. CORR. C’est un *boute-en-train*.

Bouter est un verbe qui signifiait autrefois *mettre*. Ainsi la locution *un boute-en-train*, équivaut à celle-ci *un met en train*, c’est-à-dire, quelqu’*un* qui *met* les autres *en train*.

BRASSE-CORPS (à).

LOCUT. VIC. Je le pris *à brasse-corps*.
LOCUT. CORR. Je le pris *à bras-le-corps*.

C’est une phrase elliptique dont la construction pleine est *à bras* (qui entourent) *le corps*.

BRELUE.

LOCUT. VIC. Avez-vous la *brelue*?
LOCUT. CORR. Avez-vous la *berlue*?

«On écrivait et on prononçait autrefois *barlue*, dit l’abbé Féraud. Il est à remarquer que *bar* ou *ber* marque quelque chose de courbe, d’oblique, de travers. Ainsi *barguigner*, c’est ne pas *guigner* ou viser droit. *Barlong*, c’est ce qui est inégalement long. *Bertauder*, c’est tondre inégalement, etc.» (*Diction. crit.*)

BRINGUEBALLER, TRINQUEBALLER.

LOCUT. VIC. Ces gens-là m'ont assez *bringueballé*, *trinqueballé* aujourd'hui.

LOCUT. CORR. Ces gens-là m'ont assez *brimballé* aujourd'hui.

Les deux premiers verbes sont des barbarismes. Le troisième se trouve dans le dictionnaire de l'Académie, mais il y est noté comme familier. Sa signification est celle-ci: agiter, pousser çà et là, secouer comme des cloches qu'on sonne mal. Si l'on en croit Boiste, on pourrait aussi dire *trimballer*; mais nous pensons qu'on ferait tout aussi bien de s'en tenir au verbe *brimballer* dont Rabelais s'est souvent servi, et qui est accueilli par tous les dictionnaires.

BROUILLASSER.

Ce verbe, que l'usage admet, est repoussé par les grammairiens. Nous sommes vraiment fâché de voir les grammairiens moins sensés que l'usage, qui nous a déjà donné tant de preuves de son manque de jugement. Conçoit-on que, pour exprimer le brouillard qui règne quelquefois par une belle matinée d'été, on doive dire qu'il *bruine*? Mais pourquoi charger *bruiner* d'une nouvelle acception? La vraie signification de ce verbe est celle-ci: tomber de la bruine, c'est-à-dire, une petite pluie froide, ou un brouillard en pluie. Or, comme il peut y avoir du brouillard sans pluie, c'est précisément pour exprimer l'existence de ce brouillard que nous regardons le verbe *brouillasser* comme nécessaire.

Il ne faut pas qu'une délicatesse mal entendue nous fasse repousser des mots exprimant des idées qui ne sont pas encore représentées dans notre langue, surtout lorsque ces mots viennent compléter des familles.

Brouillasser est fort ancien dans la langue parlée. On l'a tiré du vieux substantif *brouillas* qui se disait autrefois pour *brouillard*:

comme des nuës qui, enflées du broüillas d'une nuict, s'esvanouirent aux rayons de ce soleil, etc. (Vie de Ronsard, *Œuvres*, t. X, 1604.)

BRUXELLES.

LOCUT. VIC. *Bruc-celles*.
LOCUT. CORR. *Brusselles*.

En flamand le nom de cette ville s'écrit *Brussel*. Les Anglais écrivent *Brussels*, les Espagnols *Bruselas*, nos anciens auteurs écrivaient *Brucelle*.

Quel' couleur vous semble plus belle
D'un gris vert? d'un drap de *Brucelle*?
(*La Farce de Pathelin.*)

Quel lé a-il? lé de *Brucelle*.
(*Ibid.*)

Où avons-nous donc été prendre cette orthographe, *Bruxelles*?

BUT. (*Voyez* REMPLIR.)

BUVABLE.

L'auteur du *Manuel de la pureté du langage* a cru devoir frapper de réprobation l'adjectif buvable. En bonne conscience que peut-on reprocher à cet adjectif? De ne pas tirer son origine du latin, comme la noble expression potable, et d'être un peu familier. Mais quel mal y a-t-il donc que nos Français non-latinistes aient quelques mots qu'ils puissent comprendre facilement, et de plus qu'il y ait des mots pour tous les styles? Presque tous nos dictionnaires, l'Académie en tête, admettent *buvable*; et nous pensons qu'il fait d'ailleurs si bien le pendant de *mangeable* que *s'il n'existait pas il faudrait l'inventer*. Gardons-le donc puisque nous l'avons.

ÇA (AVEC).

LOCUT. VIC. *Avec ça* que je m'ennuie.
LOCUT. CORR. *Et puis* je m'ennuie.

Dans le grand nombre d'expressions ridicules que nous entendons dans la conversation, dans celle même de gens instruits, n'oublions pas de placer celle-ci au premier rang. Un auteur assez distingué disait dernièrement: *il ne vient pas... je suis d'une impatience! avec ça que je suis pressé!* Cet auteur n'aurait-il pas parlé d'une manière tout aussi claire, et surtout bien plus correcte, en disant: *je suis si pressé!*

CACAPHONIE.

LOCUT. VIC. Quelle *cacaphonie* cela fait!

LOCUT. CORR. Quelle *cacophonie* cela fait!

De *kakos*, mauvais, et *phônê*, son, on a dû faire *cacophonie*, et non *cacaphonie*. Aussi la première de ces deux expressions est-elle seule correcte.

CACHETER, CARRELER, BECQUETER, FICELER.

LOCUT. VIC. Je *cachte* une lettre; on *carle* ma chambre; cet oiseau vous becqte; *fice-le* ce paquet.

LOCUT. CORR. Je *cachette* une lettre; on *carrelle* ma chambre; cet oiseau vous *becquette*; *ficelle* ce paquet.

Les verbes terminés à l'infinitif par *eler*, *eter*, doublent la consonne *l* ou *t* devant l'*e* muet. C'est donc faire des solécismes que de prononcer je *cachte*, on *carle*, etc.

CALEMBOURG.

ORTH. VIC. C'est un *calembourg*.

ORTH. CORR. C’est un *calembour*.

Ce mot nous semble mieux écrit sans *g*, par la raison que l’on dit un *calembourdier* d’un homme qui fait des *calembours*. En écrivant *calembourg*, il faudrait dire un *calembourgiste*, expression essayée par Mercier (*Néologie*), mais qui n’a pas fait fortune. Laveaux écrit *calembour* et *calembourdier*.

Pourquoi ne dirait-on pas un *calembouriste*?

CALONNIÈRE.

LOCUT. VIC. L’enfant tenait une *calonnière* à la main.
LOCUT. CORR. L’enfant tenait une *canonnière* à la main.

Le dictionnaire de Trévoux a donné ce mot; il n’est plus aujourd’hui du bon usage.

CALOTTE.

Après la manie d’admettre sans examen et sans choix toutes les expressions nouvelles, parce qu’elles sont employées par le beau monde, nous ne savons rien de plus absurde que de repousser des mots populaires, et très-populaires, il est vrai, mais d’ailleurs très-bons, et qui expriment des idées qu’on ne pourrait rendre que par des périphrases, ou par d’autres mots qui passent pour leurs équivalens, et sont cependant loin de l’être. Nous ne concevons point, par exemple, pourquoi plusieurs de nos grammairiens font difficulté d’adopter le mot *calotte* pour signifier un *coup du plat de la main sur la tête*. Le mot *soufflet* a-t-il la même valeur? Non, certes. C’est bien, il est vrai, le même geste de la part de celui qui frappe; mais le geste du *soufflet* s’adresse à la joue, celui de la *calotte* à la partie supérieure de la tête. Il y a donc une différence. Comment alors faudra-t-il dire? Une *tape*; mais ce mot ne suffit pas, car il

signifie seulement un *coup de la main*. On dira donc une *tape sur la tête*. Quoi! une périphrase quand on peut n'employer qu'un seul mot! Quelle répugnance soulève contre lui ce pauvre mot! Et cependant que peut-on lui reprocher? D'avoir été longtemps rebuté par les dictionnaires auxquels l'Académie avait donné l'exemple d'un injuste dédain; mais aujourd'hui qu'il a été accueilli dans le dictionnaire des quatre Professeurs, dans celui de M. Raymond, etc., qui n'ont fait en cela que déférer à l'usage général, nous aimons à croire que M. Marle, dans une future édition de ses *Omnibus du Langage*, ne le mettra plus à l'index comme son synonyme *giffle*, qu'il a parfaitement raison de chasser de la langue, parce qu'il n'exprime réellement qu'une idée déjà exprimée, et qu'il est par là complètement inutile.

CALVI.

LOCUT. VIC. Voici des *pommes de Calvi*.
LOCUT. CORR. Voici des *pommes de Calville*.

Les *pommes de Calvi* sont des pommes qui viennent de la ville de *Calvi*, en Corse; mais ces pommes n'ont pas, que nous sachions, plus de renommée que d'autres: aussi n'en parle-t-on pas. C'est uniquement des pommes de *Calville* qu'il est ici question.

Calville est masculin; voilà de beau *calville*.

CAMPAGNE.

LOCUT. VIC. L'été je vais *en campagne*.
LOCUT. CORR. L'été je vais *à la campagne*.

En campagne est une locution qui exprime un grand mouvement, soit moral, soit physique, mais plus particulièrement encore un mouvement de troupes. *Son imagination est en campagne*; *il se*

mettra en campagne pour le trouver; *nous entrerons en campagne le mois prochain.*

CANGRÈNE.

ORTH. VIC. La *cangrène* s'est déclarée.
ORTH. CORR. La *gangrène* s'est déclarée.

Ménage voulait qu'on écrivît et qu'on prononçât *cangrène*. Ce docte étymologiste savait cependant fort bien que ce mot venait du grec *gaggraina*; mais comme, de son temps, tout le monde prononçait *cangrène*, il était guidé dans son opinion par le sage désir de conformer l'orthographe à la prononciation. Nous qui partageons ce désir, nous proposons donc de réformer, non l'orthographe, ce qui ne serait pas chose facile aujourd'hui, parce qu'elle est universellement adoptée, mais la prononciation, contre laquelle protestent l'étymologie et l'usage de bien des gens.

CARRÉ.

LOCUT. VIC. Nous demeurons dans la même maison, et sur le même *carré*.
LOCUT. CORR. Nous demeurons dans la même maison, et sur le même *palier*.

L'acception de *palier*, donnée à tort au mot *carré*, ne se trouve pas dans nos dictionnaires, et nous ne voyons pas, en vérité, qu'on en ait besoin.

On dit, dans certaines provinces, un *pont d'allée* pour un *palier*. Cette expression est aussi repoussée par les lexicographes.

CARREAU.

LOCUT. VIC. Il y a deux *carreaux* cassés à cette fenêtre.
LOCUT. CORR. Il y a deux *vitres* cassées à cette fenêtre.

Casser un *carreau* ne signifie point, comme le croient beaucoup de personnes, casser une *vitre*. Un *carreau* est un morceau carré et plat, le plus ordinairement de terre cuite, mais qui pourrait être d'une autre matière; et c'est abusivement qu'on s'en sert pour désigner une *vitre*, qui peut avoir une autre forme qu'une forme carrée, et qu'il serait conséquemment fort absurde parfois de nommer *carreau*. Toute personne qui voudra parler correctement devra s'abstenir d'employer *carreau* pour *vitre*, même en faisant suivre ce mot du mot *vitre*, comme le fait le dictionnaire de l'Académie, qui dit un *carreau de vitre*.

CASTONADE.

LOCUT. VIC. Voulez-vous du sucre blanc ou de la *castonade*?
LOCUT. CORR. Voulez-vous du sucre blanc ou de la *cassonade*?

L'Académie, après avoir long-temps balancé entre *castonade* et *cassonade*, s'est enfin décidée pour ce dernier mot; et c'est aujourd'hui définitivement le seul avoué, nous ne dirons pas par l'usage général, car son concurrent a un bien plus grand nombre de partisans, mais par le bon usage, qui se trouve, sur ce point, d'accord avec la grammaire.

Le docte Ménage préférait *castonade*, *mais sans blâmer ceux qui disaient cassonade*.

CASUEL.

LOCUT. VIC. Le verre est *casuel*.
LOCUT. CORR. Le verre est *cassant*.

Cet adjectif, employé dans le sens de *fortuit*, *accidentel*, est fort bon: *son revenu est casuel*; mais dans le sens de *fragile*, *cassant*, ce n'est plus qu'un barbarisme.

CAUSER.

LOCUT. VIC. Il m'a long-temps *causé* de ses affaires.
LOCUT. CORR. Il m'a long-temps *entretenu* de ses affaires.

Causer, employé comme dans notre phrase d'exemple, est un gasconisme, un provençalisme, etc., un méridionalisme enfin, et non un mot français. *Causer* veut la préposition *avec* entre lui et le pronom personnel qui l'accompagne. *Il a longtemps causé avec moi de ses affaires.*

CAUSETTE.

LOCUT. VIC. Leur *causette* dure bien long-temps!
LOCUT. CORR. Leur *causerie* dure bien long-temps!

Causette ne se trouve pas dans les dictionnaires. S'il s'y trouvait, ce ne pourrait être qu'avec la signification de *petite cause*.

CELUI, CELLE, CEUX, CELLES.

LOCUT. VIC. Le dégât est considérable; *celui causé* par vos gens était moindre.
LOCUT. CORR. Le dégât est considérable; *celui qui a été causé* (ou le *dégât causé*) par vos gens était

moindre.

La grammaire et l'usage de nos bons écrivains repoussent également les phrases construites d'une manière analogue à celle que nous avons prise pour exemple. Toute personne qui voudra respecter l'une et l'autre de ces autorités ne devra jamais faire suivre immédiatement d'un participe passé le pronom démonstratif *celui*, *celle*, *ceux*, *celles*, à moins que ce pronom ne soit suivi de la particule *ci*, car on dirait fort bien: *celui-ci arrivé à sa destination*, tandis qu'on ne pourrait pas dire: *celui arrivé à sa destination*.

Ceux (les étendards) *conquis* par Philippe aux plaines de Bovines.
(LAMARTINE.)

«Cet emploi *vicieux* du pronom et de l'*adjectif*, dit la *Revue encyclopédique* à l'occasion de ce vers, est une faute grossière, quoique fort à la mode aujourd'hui.»

(*Glossaire génevois.*)

Ceux ne doit pas se prononcer *ceuse*, ni *ceusse*, mais *ceu*.

CENT.

LOCUT. VIC. Son argent est placé à *cinq du cent*.

ORTHO. VIC.
Onze cents treize francs.
Onze cent francs.
Le conseil des *Cinq-Cent*.
Le numéro *trois cents*.

LOCUT. CORR. Son argent est placé à *cinq pour cent*.

ORTHO. CORR.
Onze cent treize francs.
Onze cents francs.
Le conseil des *Cinq-Cents*.
Le numéro *trois cent*.

—«On dit, en matière de commerce et d'intérêt, *cinq pour cent*, *dix pour cent*, *cent pour cent*.» (ACAD.) *Cinq du cent* ne vaut rien, car cela signifie *cinq de le cent*, et l'on ne peut certainement pas dire *le cent de francs*, *un cent de francs*. Mais on dirait correctement *je vous donne cinq francs du cent d'œufs*, parce qu'on dit *le cent d'œufs*.

—*Cent*, placé entre deux noms de nombre, est invariable.

—*Cent*, placé entre un nom de nombre qui le multiplie et un substantif, est variable.

—*Cent*, n'étant pas suivi d'un substantif, peut être encore variable, mais il faut alors qu'il exprime un nombre concret. *L'hospice des Quinze-Vingts* (sous-entendu *aveugles*).

—Si le nombre était abstrait, *cent* serait invariable: *en l'an quatre cent*. C'est comme s'il y avait *en l'an quatre centième*.

CENT-ET-UN.

LOCUT. VIC. Le livre des *cent et un*.
LOCUT. CORR. Le livre des *cent un*.

La raison, l'analogie et l'usage veulent que l'on dise *cent un*. La raison: car si des mots doivent être courts, ce doit être, sans contredit, les noms de nombre. Destinés à seconder une opération de l'esprit qui se fait habituellement, ou doit se faire, du moins, avec promptitude, ces mots ont besoin de pouvoir être énoncés rapidement.

L'analogie: puisqu'on dit *cent deux*, *cent trois*, *cent quatre*, *vingt-un*, *quarante-un*, *quatre-vingt-un*, *quatre-vingt-onze*.

Quant à l'usage, nous en appelons à nos lecteurs. Ont-ils jamais entendu prononcer *cent et un* hommes? Ne dit-on pas *cent un* hommes?

L’orientaliste Galland a intitulé un de ses ouvrages: *les Mille et une Nuits*. Voilà probablement ce qui aura induit en erreur l’éditeur du *livre des Cent et un*. Mais il ne fallait voir là qu’une exception; et ce qui nous paraît le prouver, c’est qu’on écrit *mille un francs*, *deux mille un tonneaux*, *trois mille un cavaliers*.

Prononcez *cen-hun*, et non *cen-tun*.

CHACUN.

LOCUT. VIC.

Ils bâtirent, *chacun de son côté*, une petite maison.

Ils bâtirent une petite maison, *chacun de leur côté*.

LOCUT. CORR.

Ils bâtirent, *chacun de leur côté*, une petite maison.

Ils bâtirent une petite maison, *chacun de son côté*.

—Quand *chacun* est placé avant le régime du verbe, on emploie *leur, leurs*.

—Quand il est après, on emploie *son*, *sa*, *ses*.

—Quand le verbe n’a pas de régime, on emploie indifféremment *leur*, *leurs*, ou *son*, *sa*, *ses*. *Tous les juges ont opiné, chacun suivant leurs lumières, ou ses lumières.*

CHACUN, CHAQUE.

LOCUT. VIC.

Il sera payé par *chacun an* au demandeur.

Ces chapeaux coûtent vingt francs *chaque*.

Il sera payé *chaque année* au demandeur.

LOCUT. CORR. Ces chapeaux coûtent vingt francs *chacun*.

Chacun est un pronom; *chaque* est un adjectif. On ne doit point conséquemment employer le premier de ces deux mots devant un substantif, et le second sans substantif.

CHAIRCUITIER.

LOCUT. VIC. C'est un bon *chaircuitier*.
LOCUT. CORR. C'est un bon *charcutier*.

Cette dernière orthographe s'éloigne certainement de l'étymologie; mais c'est la seule qui soit maintenant autorisée par les meilleurs dictionnaires.

CHANGER.

LOCUT. VIC. Vous êtes bien mouillé; *changez-vous*.
LOCUT. CORR. Vous êtes bien mouillé; *changez de vêtemens*.

«En certaines provinces, on dit *se changer*, pour *changer de chemise*, *de linge*. C'est un barbarisme.»

(FÉRAUD, *Dict. crit.*)

L'Académie ne donne aucun exemple de l'emploi de *changer* comme verbe pronominal, mais elle permet de l'employer comme verbe neutre: *j'avais sué*, *je suis rentré chez moi pour changer*.

CHARDONNERET.

LOCUT. VIC. L'église de *Saint-Nicolas-du-Chardonneret*.
LOCUT. CORR. L'église de *Saint-Nicolas-du-Chardonnet*.

«*Chardonnet* est un diminutif de *chardon*, et signifie *petit chardon*; mais il ne se dit qu'en parlant d'une église de Paris qu'on appelle Saint-Nicolas du *Chardonnet*.» (*Dict. de Trévoux.*)

CHARTE, CHARTRE.

LOCUT. VIC.
Consultez la *chartre-partie*.
On l'a retenu en *charte-privée*.

LOCUT. CORR.
Consultez la *charte-partie*.
On l'a retenu en *chartre-privée*.

On employait indifféremment autrefois *chartre* pour prison, et pour acte, contrat. Aujourd'hui la signification de ce mot est restreinte à celle de prison, dans les cas assez rares où l'on s'en sert; et *charte* se prend toujours pour acte.

De *chartre* s'est formé *chartreux*, c'est-à-dire *habitant de prison*, par allusion au genre de vie austère que commande la règle de saint Bruno.

CHATTE.

LOCUT. VIC. Mon pistolet a fait *chatte*.
LOCUT. CORR. Mon pistolet a fait *chac*.

Lorsque l'amorce d'une arme à feu brûle sans que le coup parte, on dit ordinairement qu'elle a fait *chatte*. Cette expression est certainement très-connue des militaires et des chasseurs; mais il se trouve, nous croyons, parmi eux, bien peu de gens qui en connaissent la véritable orthographe. Nous l'empruntons, telle que nous la donnons ici, au Dictionnaire des Onomatopées de M. Charles Nodier. *Chac* ne se trouve dans aucun autre dictionnaire; on peut avoir quelque droit de s'en étonner.

CHIANT-LIT.

ORTH. VIC. C’est un *chiant-lit*.
ORTH. CORR. C’est un *chie-en-lit*.

La première de ces deux orthographes, suivie par M. Girault-Duvivier (*Gramm. des Gramm.*), nous paraît peu raisonnable; nous préférons la seconde, qui est celle de l’Académie. Ne rirait-on pas de quelqu’un qui écrirait *un boutant-train* (*un mettant-train*), au lieu d’*un boute-en-train* (*un met-en-train*)?

CHIFFER.

LOCUT. VIC. Elle a *chiffé* sa robe.
LOCUT. CORR. Elle a *chiffonné sa robe*.

On dit *chiffe* pour désigner de la mauvaise étoffe; mais on ne peut pas dire *chiffer*. Ce mot n’est pas français.

Chiffonner une étoffe, c’est la rendre semblable à un *chiffon*; c’est-à-dire, sale et fripée.

CHIRURGIE.

PRONONC. VIC. L’art de la *chirugie*.
PRONONC. CORR. L’art de la *chirurgie*.

Prononcez bien les deux *r* des mots *chirurgie*, *chirurgical*, *chirurgique*, *chirurgien*. Ce n’est peut-être pas la prononciation de Paris, où l’on dit *pâle* pour *parle*, mais c’est au moins la bonne.

CHLORURE.

LOCUT. VIC. *Cette chlorure* est *bonne*.
LOCUT. CORR. *Ce chlorure* est *bon*.

L'Académie des sciences fait toujours *chlorure* masculin, comme *perchlorure*, et leur racine *chlore*.

CHOSE.

«C'est le mot le plus souvent employé, et il supplée pour je ne sais combien de mots. Dieu a créé toutes *choses*; le monde est une *chose* admirable, etc. C'est pourtant une négligence dans le langage que de s'en servir trop souvent à la place du mot propre. Exemple: *tout le monde sait bien que les Chinois n'impriment qu'avec des planches gravées, et qui ne peuvent servir que pour* UNE *seule* CHOSE. (L'abbé Du Bos.) Qu'est-ce qu'imprimer *une chose*, servir pour *une* seule *chose*? Est-ce une expression élégante et correcte? Madame de Sévigné s'en moque. *Vous avez l'âme belle. Ce n'est peut-être pas de ces âmes du premier ordre, comme chose, ce Romain* (Régulus) *qui retourna chez les Carthaginois pour tenir sa parole, sachant bien qu'il y serait mis à mort: mais au-dessous vous pouvez vous vanter d'être du premier rang. M. de Sauvebœuf, rendant compte à M. le Prince d'une négociation pour laquelle il était allé en Espagne, lui disait*: CHOSE, CHOSE, *le roi d'Espagne m'a dit*, etc. (Sév.) Ceux qui ont cette mauvaise habitude le disent des personnes, comme des choses: va dire à *chose* d'aller chercher la petite *chose* qui est sur la grande *chose*. (FÉRAUD.)

CHRÉTIENNETÉ.

LOCUT. VIC. Sa conduite affligea la *chrétienneté*.
LOCUT. CORR. Sa conduite affligea la *chrétienté*.

Ce mot doit s'écrire et se prononcer *chrétienté*, et non *chrétienneté*, comme l'ont fait quelques auteurs, l'abbé Prévost entr'autres.

CIEL.

LOCUT. VIC.

Ce peintre fait mal les *cieux*.
Ces *cieux de lit* sont trop élevés.
Le midi de la France est sous un des beaux *cieux* de l'Europe.

LOCUT. CORR.

Ce peintre fait mal les *ciels*.
Ces *ciels de lit* sont trop élevés.
Le midi de la France est sous un des beaux *ciels* de l'Europe.

Ciel ne fait *ciels*, au pluriel, qu'au figuré; au propre, il fait toujours *cieux*, et signifie le séjour des bienheureux.

CIGARRE.

LOCUT. VIC. Prenez *une cigarre*.
LOCUT. CORR. Prenez *un cigarre*.

Laveaux (*Dict. des diff.*) fait ce mot féminin. L'usage, et surtout celui des fumeurs, qui sans contredit doit être ici le meilleur, veut le genre masculin. L'étymologie réclame aussi ce dernier genre, car le mot espagnol *cigarro*, d'où vient *cigarre*, est masculin. Laveaux fonde son opinion sur ce que la terminaison en *arre* indique des mots féminins; et *bécarre*, *tintamarre*, *phare*, *catarrhe*, *Ténare*, etc., de quel genre sont-ils? Puisqu'il y a au moins cinq mots masculins en *arre*, ne peut-il donc y en avoir six?

CIRE.

LOCUT. VIC. La *cire* de vos bottes est bien brillante.
LOCUT. CORR. Le *cirage* de vos bottes est bien brillant.

La *cire* peut servir à cirer un parquet, une giberne, etc., mais jamais à cirer des chaussures. C'est du *cirage* qu'on emploie pour ce dernier usage.

CIVET.

LOCUT. VIC. Nous mangeâmes un *civet de lièvre*.
LOCUT. CORR. Nous mangeâmes un *civet*, ou *du lièvre en civet*.

La signification d'un mot une fois bien établie, pourquoi donner à ce mot un complément qui devient tout-à-fait surabondant? Ainsi, pourquoi dit-on *un civet de lièvre*, aujourd'hui que la personne le moins au courant du langage culinaire sait fort bien qu'un *civet* se fait avec un lièvre, et une *gibelotte* avec un lapin ou un poulet? S'il arrivait cependant qu'on parlât à quelqu'un soupçonné de ne pas connaître cette différence, et qu'on voulût positivement lui faire savoir que c'est bien un lièvre en ragoût, et non rôti, qu'on a mangé, il faudrait dire: nous avons mangé *du lièvre en civet*. De cette manière, on éviterait au moins le pléonasme.

CLAUDE.

PRONONC. VIC. L'empereur *Glaude*.
PRONONC. CORR. L'empereur *Claude*.

On ne doit pas prononcer *Glaude*, comme le remarque M. Charles Nodier. Ce serait imiter les beaux parleurs de province dont il fait mention, et qui *ont des segrets*, *et non pas des secrets*.

«Il y a cinquante ans, ajoute-t-il, que Madame Brun imprima dans le Dictionnaire comtois qu'il fallait écrire *poumon* et prononcer *pômon*; cette règle n'a pas passé les limites de la province.» (*Examen crit. des Dict.*)

CLUB.

PRONONC. VIC. Le *clob*, le *cloub* des jacobins.
PRONONC. CORR. Le club des jacobins.

Voulez-vous parler anglais en français? prononcez *cloub*, comme le veut Domergue, et comme le font plusieurs personnes; voulez-vous au contraire rester fidèle aux règles de la prononciation française, qui n'a jamais donné à la lettre *u* le son de *ou*? prononcez alors *club*.

COGNER.

LOCUT. VIC. Ces deux hommes *se cognaient* rudement.
LOCUT. CORR. Ces deux hommes *se frappaient* rudement.

On dit fort bien *cogner un clou*, mais on ne peut pas dire *cogner quelqu'un*. C'est une métaphore de mauvais goût.

COI.

LOCUT. VIC. Elle se tint *coite*.
LOCUT. CORR. Elle se tint *coie*.

Laveaux dit que Féraud, en voulant que le féminin de *coi* soit *coie*, est dans l'erreur. Laveaux se trompe. La règle de formation du féminin dans les adjectifs demande *coie*; et l'usage d'aujourd'hui,

comme celui d'autrefois, est pour cette dernière orthographe. «Sinon que la partie qui en luy plus est divine soyt *coye*, tranquille, etc.» (RABELAIS, *Pantag.* liv. III.)

COLAPHANE.

LOCUT. VIC. Un morceau de *colaphane*.
LOCUT. CORR. Un morceau de *colophane*.

«Plusieurs disent *colophone*, et il est ainsi imprimé dans le Dictionnaire de Trévoux, qui met aussi *colaphane*.

«Il est vrai que, suivant Pline, cette substance résineuse nous a été apportée de *Colophone*, ville d'Ionie; ainsi, selon les règles, on devrait dire *colophone*; mais, selon l'usage, qui est plus fort que les règles, il faut dire *colophane*.

«On ignore pourquoi *colaphane* est indiqué dans Trévoux; mais si présentement on employait ce mot, il serait bien certainement regardé comme un barbarisme.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des Gramm.*)

COLÈRE.

LOCUT. VIC.
J'étais *colère* dans ce moment-là.
Cet homme est naturellement *coléreux*.

LOCUT. CORR.
J'étais *en colère* dans ce moment-là.
Cet homme est naturellement *colère*.

L'adjectif *colère* exprime toujours, non un état passager, mais un état permanent de colère. *Votre parent est brusque et colère*. *Coléreux*, que l'on emploie quelquefois dans ce sens est un barbarisme.

Il ne faut pas confondre *colère* avec *colérique*. Selon Laveaux (*Dict. des diff.*), le premier adjectif désigne proprement l'habitude, la fréquence des accès; le second, la disposition, la propension, la pente naturelle.

COLORER, COLORIER.

LOCUT. VIC.

Ce tableau est mal *coloré*.
Ce vin est très-*colorié*.

LOCUT. CORR.

Ce tableau est mal *colorié*.
Ce vin est très-*coloré*.

Colorer, c'est donner une couleur naturelle ou artificielle, mais d'une seule teinte, sans dessin, comme dans ces phrases: *le soleil colore les fruits*, *son teint est coloré*, *colorez cette eau*; *colorier*, c'est apposer avec art des couleurs sur quelque chose, c'est peindre, en un mot. Ainsi *un verre coloré* est un verre qui a une teinte de couleur quelconque; *un verre colorié* est un verre qui représente quelque chose en peinture.

Au figuré, on n'emploie que *colorer*. Tâchez de *colorer* sa conduite.

COMBIEN.

LOCUT. VIC.

Le *combien* du mois est-ce aujourd'hui?
Le *combien* êtes-vous dans votre compagnie?

LOCUT. CORR.

Quel est le *quantième* du mois aujourd'hui?
Le *quantième* êtes-vous dans votre compagnie?

«*Quantième* désigne le rang, l'ordre d'une personne ou d'une chose dans un nombre, par rapport au nombre.»

(*Dict. de l'Acad.*)

COMME QUI DIRAIT.

LOCUT. VIC. Il portait sur la tête, *comme qui dirait* un turban.

LOCUT. CORR. Il portait sur la tête *une espèce* de turban.

Que signifie une pareille locution, que l'on peut si facilement remplacer par une expression plus brève, et surtout plus élégante?

COMMISSION.

Nous ne savons pourquoi M. Raymond, dans son Dictionnaire, dit que ce mot ne s'emploie dans le sens d'*action commise* que dans cette locution *péché de commission*, que ce lexicographe appelle assez improprement *une phrase*. Supposons que quelqu'un fasse cette question: y a-t-il quelque omission dans cette page d'écriture? et qu'on veuille répondre qu'il y a une erreur contraire à l'omission, c'est-à-dire qu'il se trouve des mots de plus, comment dira-t-on? On ne trouvera que le mot *commission* pour rendre cette réponse sans périphrase; car, selon la judicieuse remarque de M. Charles Nodier (*Examen critique des Dict.*), ce mot n'a pas d'équivalent. C'est donc une absurdité de ne vouloir l'admettre que dans le style ascétique.

CONSENTIR.

LOCUT. VIC. Les conditions *que nous avons consenties*.

LOCUT. CORR. Les conditions *auxquelles nous avons consenti*, ou que nous avons *établies*.

Ce verbe, employé activement, constitue un barbarisme depuis long-temps signalé par nos grammairiens, et que nous trouvons fort souvent en style de palais ou d'administration. Quand M. Boinvilliers a dit: «nos avocats les plus distingués ne disent plus: *je consens cette clause*, mais *à cette clause*,» M. Boinvilliers était dans l'erreur. Nos avocats les plus distingués font encore ce barbarisme, et bien d'autres! «Le style du barreau, dit Voltaire, est celui des barbarismes.» (*Comm. sur Rodogune.*)

CONSÉQUENCE.

LOCUT. VIC. La somme est *de conséquence*.
LOCUT. CORR. La somme est *d'importance*.

Plusieurs grammairiens, après avoir blâmé l'emploi de *conséquent* dans la signification de *considérable*, *important*, disent que l'on peut fort bien se servir du mot *conséquence* pour *importance*. C'est en vérité se montrer bien peu *conséquent*, et nous dirons, comme Laveaux (*Dict. des difficultés*), «que signifient un homme *de conséquence*, une terre *de conséquence*, et quel est l'écrivain sensé qui voudrait aujourd'hui employer ces expressions, quoique l'Académie les approuve?» De deux choses l'une: ou *conséquent* est bon, ou il ne l'est pas. S'il l'est, adoptez *conséquence*; rien de mieux; l'un vaut l'autre. S'il ne l'est pas, repoussez *conséquence*; l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

CONSÉQUENT.

LOCUT. VIC. La somme est *conséquente*.
LOCUT. CORR. La somme est *importante*.

Cet adjectif ne doit jamais être employé dans le sens d'important. Aussi M. Syrieys de Mayrinhac a-t-il excité à la chambre des députés l'hilarité de ses collègues par sa fameuse locution de

somme conséquente. Plusieurs années auparavant, M. de Piis avait dit, en parlant de son ouvrage intitulé: *l'harmonie imitative de la langue française*: «j'aurais déjà donné avis au public que je travaillais à un poème *conséquent*, etc.» Domergue, en relevant cette faute (*Solutions grammaticales*), dit avec raison que c'est «annoncer par un barbarisme les beautés de notre idiôme.»

CONSIDÉRABLE.

LOCUT. VIC. Il fait un bruit *considérable*.
LOCUT. CORR. Il fait un *grand bruit*.

Nous empruntons à une série d'articles fort curieux intitulés: *De quelques mots, de l'époque où ils ont paru*, et publiés dans le *Cabinet de Lecture* de 1832, la remarque suivante, qui nous a paru très judicieuse:

«Tel qui sourit en entendant un homme du peuple parler d'une somme *conséquente* commet une faute aussi grossière en parlant d'une foule *considérable*. Le vrai sens de ce mot est: qui mérite d'être pris en considération. Saint-Simon et d'Aguesseau l'emploient toujours dans ce sens: un homme *considérable*, un argument *considérable*. (B. E. J. RATHERY.)

CONDAMNER.

LOCUT. VIC. La cour le *condamne en* mille francs d'amende.
LOCUT. CORR. La cour le *condamne à* mille francs d'amende.

En style judiciaire on dit *condamner en*, et non *condamner à*. Nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi notre magistrature persiste à vouloir conserver des restes de langage barbare dans les actes qu'elle formule. Serait-ce donc un si grand malheur que tout le monde comprît la justice?

CONSOMMER.

LOCUT. VIC. Il a *consommé* son temps en veilles inutiles.

LOCUT. CORR. Il a *consumé* son temps en veilles inutiles.

«Bien des personnes confondent souvent ces deux expressions, *consommer* et *consumer*. Ce qui a donné lieu à cette erreur, si je ne me trompe, dit Vaugelas, est que l'un et l'autre emportent avec soi le sens et la signification d'*achever*, et ils ont cru que ce n'était qu'une même chose. Il y a pourtant une étrange différence entre ces deux sortes d'*achever*, car *consumer* achève en détruisant et anéantissant le sujet, et *consommer* achève en le mettant dans sa dernière perfection. Cet homme a *consumé* sa jeunesse dans les plaisirs.»

N’allez pas sur des vers sans fruit vous *consumer*.
(BOILEAU.)

Mollement étendus ils *consumaient* les heures.
(LA FONTAINE.)

«Cet auteur vient de *consommer* son ouvrage.

«*Consommer* s’emploie quelquefois pour *consumer*; c’est lorsqu’il s’agit de choses qui se détruisent par l’usage, comme des denrées et toutes sortes de provisions. On dit *consommer* beaucoup de viande, *consommer* des denrées.» (CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

Si l’on nous donne du bois, et que nous l’employions à une construction, nous dirons que ce bois a été *consommé*; si nous le brûlons, nous dirons qu’il a été *consumé*.

CORPORANCE.

LOCUT. VIC. C’est un homme de petite *corporance*.
LOCUT. CORR. C’est un homme de petite *corpulence*.

Ce mot, que nos grammairiens traitent de barbarisme, est tout bonnement un archaïsme. On lit dans Marot:

Car on dict (veu sa *corporance*)
Que c’eust esté ung maistre bœuf.
(*Epitaphe de Jehan Le Veau.*)

Corporance, employé plus récemment par Madame Du Noyer (*Lettres hist.*), ne se trouve pas dans nos dictionnaires; *corporé* ne

s’y trouve pas non plus, et nous en éprouvons quelque regret, car il n’a pas d’équivalent.

CORPS (à) ET A CRI.

LOCUT. VIC. Il m’ont appelé *à corps et à cri*.
LOCUT. CORR. Ils m’ont appelé *à cri et à cor*.

L’orthographe employée en tête de cet article, et que l’on trouve quelquefois, est tout-à-fait inintelligible. Celle de l’Académie: *à cor et à cri*, ne nous paraît pas non plus fort exacte. On trouve, dans nos vieux auteurs, *à cri et à cor*; et nous pensons que cette leçon doit être préférée, par la raison qu’il est peu probable qu’après avoir commencé à appeler quelqu’un avec le cor, on finisse par l’appeler avec la voix.

> Lors eux cuidans que fusse en grand credit
> M’ont appellé Monsieur *a cry et cor*.
> (MAROT, *Epigr.*)

> Elle m’a fait souvent monter
> A cheval, faire mes effors,
> Aller, chevaucher, tempester,
> Et courir *à cry et à cors*.
> (COQUILLART, *Monologue de la botte de foin*.)

Ce serait bien le cas de dire ici comme ce vieux procureur, engoué de Coquillart: *Ce terme est bon, on le trouve dans Coquillart.*

COUCHER.

LOCUT. VIC. *Allez coucher*, mes amis.
LOCUT. CORR. *Allez vous coucher*, mes amis.

Lorsque ce verbe exprime l'action de se mettre au lit, de s'étendre sur quelque chose pour dormir, il doit être construit avec le pronom réfléchi: *nous nous sommes couchés à minuit*.

Coucher ne s'emploie sans pronom, et neutralement, que pour signifier passer la nuit, le temps du sommeil: *il a couché en ville*. Notre phrase d'exemple *allez coucher* serait donc correcte, si l'on ajoutait *dans la rue*.

«Regnard, dit Féraud, a fait cette faute dans le *Joueur*:

> Et *va coucher* sans bruit.

«Il faut dire: et *va se coucher*.

«Racine donne au neutre le verbe *être* pour auxiliaire:

> Il y *serait couché* sans manger ni sans boire.
> (*Plaideurs.*)

«Il y *serait couché* n'est pas français, dit d'Olivet, pour signifier *il y aurait passé la nuit*.» (*Dict. crit.*)

COUDE-PIED.

LOCUT. VIC. J'ai une douleur au *coude-pied*.
LOCUT. CORR. J'ai une douleur au *cou-de-pied*.

Quoique l'Académie, et d'après elle, plusieurs dictionnaires écrivent ainsi le nom de la partie supérieure du pied humain, nous pensons, comme M. Feydel (*Rem. sur le dict. de l'Acad.*), que *cette partie a le nom de col de pied, qu'on prononce et même qu'on écrit, depuis un siècle, cou-de-pied*. *Coude-pied*, dit le même critique, *est un barbarisme*. *Le pied n'a point de coude; et, s'il en avait un, ce coude serait le talon.*

Le pluriel de *cou-de-pied* est *cous-de-pied*.

COUPLE.

LOCUT. VIC. Ces pommes sont belles; donnez-m'en *un couple*.

LOCUT. CORR. Ces pommes sont belles; donnez-m'en *une couple*.

Couple est féminin toutes les fois qu'il exprime la réunion de deux choses, ou bien celle de deux êtres de même sexe. Quand il y a union de sexes, *couple* est masculin.

Une couple de noix, de statues, d'hommes, etc.

Un couple de lapins, de perdrix, *un beau couple* d'amans.

COURANT.

LOCUT. VIC. Le *quinze courant*.

LOCUT. CORR. Le *quinze du courant*.

Le commerce se sert assez généralement de la première locution; mais le commerce n'aurait-il pas tort? Que peut signifier *le 15 courant*, si ce n'est le 15 qui court, ou, en d'autres termes, aujourd'hui 15? Or ce n'est pas là ce qu'on veut dire. Il n'est pas question ici du *jour courant*, mais du *mois courant*. C'est donc *le 15 du courant* que l'on doit préférer, par la raison que le substantif *mois* est évidemment sous-entendu dans cette locution, comme l'est le substantif *lettre* dans cette autre locution commerciale: *au reçu de la présente*. Nous ferons remarquer que, toutes les fois qu'on ne sera pas dominé par le besoin de brièveté dans le discours, on fera beaucoup mieux de dire *le 15 du mois courant* ou *de ce mois*, et *au reçu de la présente lettre* ou *de cette lettre*.

D'après l'Académie, on doit dire le *15 du courant*.

COURIR (S'EN).

LOCUT. VIC. Le voilà qui *s'encourt*! Le voilà qui *s'en court*!
LOCUT. CORR. Le voilà qui *se sauve*!

Cette faute se trouve plusieurs fois dans La Fontaine:

> L'associé des frais et du plaisir
> *S'en court* en haut.
> (*Contes*, liv. V, c. 8.)

> Ce discours fut à peine proféré
> Que l'écoutant *s'en court*.
> (*Contes*, liv. V, c. 5.)

S'en courir, analysé, donne *se courir d'un lieu*; or que signifie: *une personne qui se court d'un lieu*? N'est-il pas évident que c'est un vrai galimathias?

COUTE QUI COUTE.

LOCUT. VIC. Nous l'aurons, *coûte qui coûte*.
LOCUT. CORR. Nous l'aurons, *coûte que coûte*.

C'est une locution elliptique qui équivaut à ceci (*que cela*) coûte (*ce*) que (*cela*) coûte, c'est-à-dire ce *que cela peut coûter*. *Coûte qui coûte* n'offrirait aucun sens.

CRAINTE DE, DE CRAINTE DE, ou QUE.

LOCUT. VIC.
Marchez doucement, *crainte de tomber*.
Tenez-le, *crainte qu'il ne tombe*.
Je ne sors pas, de *crainte d'accident*.

LOCUT. CORR. Marchez doucement, *de crainte de tomber*.
Tenez-le *de crainte qu'il ne tombe*.
Je ne sors pas, *crainte d'accident*.

—On emploie la conjonction *de crainte de*, devant un verbe à l'infinitif, et la conjonction *de crainte que*, avec la particule *ne*, devant un verbe au subjonctif.

—On emploie la proposition *crainte de* devant un substantif.

CRESSON.

PRONONC. VIC. Manger du *creusson*.
PRONONC. CORR. Manger du *crés-çon*.

Nous ferons une autre remarque sur ce mot; c'est qu'on ne doit pas dire *du cresson à la noix*, mais du *cresson alénois*. Le *cresson* ainsi nommé a les feuilles découpées en forme d'alène.

CREUSANE.

LOCUT. VIC. C'est une poire de *creusane*.
LOCUT. CORR. C'est une poire de *crassane*.

«Une infinité de personnes, ou plutôt presque tout le monde dit *creusane*; mais ce mot ne se trouve dans aucun des dictionnaires de l'Académie, de Trévoux, de Richelet, de Wailly, etc.» (*Gramm. des Gramm.*)

La Quintinie dit *crasane*.

CREVETTES.

LOCUT. VIC. Nous mangeâmes d'excellentes *crevettes*.
LOCUT. CORR. Nous mangeâmes d'excellentes *chevrettes*.

On lit dans les *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie*: «*chevrette*, au lieu de *cravette*, est du phébus de Basse-Normandie. Un érudit de Caen et d'Avranches, évêque d'ailleurs très-docte, a voulu excuser autrefois cette locution, en alléguant les cornes de la *cravette*: mais l'écrevisse a des cornes aussi; le haumard, la langouste, etc., ont des cornes, et ne sont pourtant nommés ni chèvres ni *chevrettes*. Le mot français *cravette* a son origine dans le substantif *crabe*.»

Nous pensons, malgré cette remarque, que l'Académie a fort bien fait d'accueillir le mot *chevrette*, qui est le seul usité dans les ports de mer, ceux de l'Océan du moins. *Crevette* ne se dit guère qu'à Paris et dans l'intérieur de la France; quant à *cravette*, nous ne l'avons jamais ni entendu ni vu ailleurs que dans l'ouvrage de M. Feydel.

CROUSTILLANT, CROUSTILLEUX.

LOCUT. VIC.
Cette histoire est un peu *croustillante*.
Cette pâtisserie est *croustilleuse*.

LOCUT. CORR.
Cette histoire est un peu *croustilleuse*.
Cette pâtisserie est *croustillante*.

D'après les dictionnaires les plus modernes, la différence qui existe entre ces deux mots consiste en ce que le premier signifie *croquant*, et le second *gaillard*, *grivois*.

Croustillant ne se trouve pas dans le Dictionnaire de l'Académie.

CUL-DE-SAC.

LOCUT. VIC. Ce n’est pas une rue, c’est un *cul-de-sac*.
LOCUT. CORR. Ce n’est pas une rue, c’est une *impasse*.

Le mot *impasse* l’a enfin emporté sur *cul-de-sac* pour exprimer une rue sans issue; mais nous croyons qu’il est certains cas où l’on ne peut guère, à moins de faire une périphrase, se dispenser d’employer le vilain mot proscrit par Voltaire. Dans cet exemple: ce jeune homme a un mauvais emploi, c’est un *cul de sac*; mettez *impasse*, et vous détruisez toute l’énergie de l’idée.

CULOTTES.

LOCUT. VIC. Donnes-moi mes *culottes* bleues.
LOCUT. CORR. Donnez-moi mon *pantalon* bleu.

On emploie souvent *culotte* pour *pantalon*; il y a cependant quelque différence entre ces deux parties de l’habillement.

La *culotte* s’arrête au genou; le *pantalon* descend jusques sur le cou-de-pied.

Il ne faut jamais dire *des culottes* pour *une seule culotte*, ni *des pantalons* pour *un seul pantalon*, comme le font particulièrement les méridionaux. *Des culottes* et *des pantalons* sont nécessairement *plusieurs culottes* et *plusieurs pantalons*.

CURER.

LOCUT. VIC. Avez-vous *curé* cette vaisselle d’argent?
LOCUT. CORR. Avez-vous *écuré* cette vaisselle d’argent?

Si vous nettoyez quelque chose en le frottant avec du grès, du sable, etc., pour le rendre clair, vous *écurez*; mais, si vous ôtez d’une concavité quelconque ce qu’elle peut renfermer de sale, vous

curez. On doit donc dire et l'on dit: *écurer* des couteaux, des chandeliers, etc., et *curer* des puits, des fossés, des rivières, etc.

Cette différence de signification entre *curer* et *écurer* une fois bien connue d'une personne, qu'on dise devant elle: *j'ai fait curer mes bassins*, elle saura tout de suite qu'on veut dire: j'ai fait nettoyer, vider mes pièces d'eau nommées *bassins*. Mais si l'on disait: j'ai fait *écurer* mes bassins; elle verrait que cela signifie: j'ai fait nettoyer, décrasser mes ustensiles de cuisine nommés *bassins*.

CUIR DE ROUSSI.

LOCUT. VIC. Un volume relié en *cuir de Roussi*.
LOCUT. CORR. Un volume relié en *cuir de Russie*.

Selon nos dictionnaires modernes (celui de M. Raymond entr'autres), on dit également *cuir de Russie* ou *cuir de Roussi*. Nous trouvons dans cette liberté de choix quelque chose de ridicule. Tout le monde voit bien, à peu près, ce que peut être du *cuir de Russie*, mais que peut signifier cette expression de *cuir de Roussi*? Nous partageons sur ce sujet le sentiment du Dictionnaire de Trévoux, qui dit que c'est abusivement qu'on s'est servi de ces locutions: *vache de Roussi, cuir de Roussi*, pour *vache de Russie*, *cuir de Russie*, et nous engageons à ne pas écrire, comme le Dictionnaire bibliographique de Cailleau, *un volume relié en cuir de Roussi*, mais en *cuir de Russie*. La langue n'a nullement besoin de deux expressions parfaitement de même valeur; il faut donc opter.

DAVANTAGE.

LOCUT. VIC.
Il en a *davantage que* vous ne croyez.
Il a *davantage de* bonheur que de mérite.
Voilà l'objet qui me plaît *davantage*.

LOCUT. CORR.

Il en a *plus que* vous ne croyez.
Il a *plus de* bonheur que de mérite.
Voilà l'objet qui me plaît *le plus*.

Davantage s'emploie pour *plus*, dans certaines phrases où il convient beaucoup mieux. Ainsi dites plutôt: *Il parle davantage* que *il parle plus*. Mais si *davantage* devait être suivi des mots *que*, ou *de*, il faudrait mettre *plus* à sa place.

Davantage ne peut jamais être employé pour *le plus*.

DE.

LOCUT. VIC.

Ces bijoux ne sont pas *d*'or.
Il y eut cent hommes *de* tués.
Je lui ai écrit le sept *de* mars.

LOCUT. CORR.

Ces bijoux ne sont pas *en* or.
Il y eut cent *hommes tués*.
Je lui ai écrit le *sept mars*.

«On dit bien: *Je traverse un pont de fer*, quand on veut faire distinguer l'objet dont on parle, des autres objets du même genre. *De* a ici une signification vague.

«Mais quand on veut arrêter *particulièrement* l'attention sur la nature de l'objet, sur la matière dont il est composé, c'est *en* qu'il faut, et non *de*; *en* détermine mieux que *de*, et a plus de précision que ce dernier. Vous ne direz pas: *de* quoi est cette table, ce bouton, cette statue, etc.? Mais *en* quoi est cette table? et l'on vous répondra *en* bois.» (*Journal de la lang. franç.*)

—«Quand le substantif auquel se rapporte l'adjectif de nombre cardinal est représenté par le pronom *en*, placé avant le verbe précédent, ou bien encore quand le substantif est sous-entendu, l'adjectif ou le participe qui suit le nombre cardinal doit être précédé

de la préposition *de*: *Sur mille habitans, il n'y en a pas un de riche.—Sur cent mille combattans, il y en eut mille de tués, et cinq cents de blessés.—Sur mille, il y en eut cent de tués.*

«Mais l'emploi de la préposition *de* ne doit pas avoir lieu avant l'adjectif ou le participe, lorsque l'adjectif numéral cardinal est suivi du substantif avec lequel il est en rapport. *Sur mille combattans, il y eut cent hommes tués.* Cent hommes de tués serait une faute.»

«—Voltaire disait *le deux de mars*, *le quatre de mai*, et Racine *le deux mars*, *le quatre mai*. Sous le rapport de la correction grammaticale la première construction est certainement préférable, puisque *deux* et *quatre* sont là pour *deuxième*, *quatrième*, et que l'on dit toujours avec la préposition *de*, le deuxième jour de mai, le quatrième jour de juin. Ensuite les latins disaient avec le génitif *primus februarii*, *secundus aprilis*.

«Ainsi la grammaire et l'analogie sont pour *le 2 de mars*, *le 4 de mai*; mais si l'on consulte l'usage, qui, en fait de langage, est la règle de l'opinion, on dira *le deux mars*, *le quatre mai*. C'est ainsi que s'expriment presque toujours nos bons auteurs, et les personnes qui se piquent de parler purement, et qui évitent toute espèce d'affectation.» (*Grammaire des grammaires.*)

DÉBINE.

LOCUT. VIC. Cet homme est dans la *débine*.
LOCUT. CORR. Cet homme est dans l'*indigence*.

Débine appartient au patois de Paris, qui l'aura conquis probablement sur l'argot. Il est de si mauvais goût que toute personne qui a un peu d'usage ne s'en sert jamais, et que les dictionnaires les moins difficiles sur le choix des mots qu'ils recueillent, en ont instinctivement fait dédain.

Le principal tort du mot *débine* est de ne rien signifier de plus que d'autres mots que nous avons déjà, et ce tort-là est infiniment

sérieux en grammaire.

DÉCESSER.

LOCUT. VIC. Il ne *décesse* de parler.
LOCUT. CORR. Il ne *cesse* de parler.

On remarquera que si ce mot était français, il y aurait un pléonasme dans l'emploi qu'on en fait ordinairement; car *décesser*, signifiant *ne pas cesser*, il s'ensuivrait que, dans la phrase d'exemple que nous avons citée, il se trouverait réellement deux négations. La syllabe prépositive *dé* qui en vaut une est donc tout-à-fait inutile. Il faut la supprimer et dire tout simplement: *il ne cesse de parler*. Cette dernière locution a certainement autant de force que la première.

DÉCOMMANDER.

Ce verbe est généralement regardé comme un barbarisme. Peut-être y a-t-il un peu trop de sévérité dans cette opinion. *Décommander*, contraire de *commander*, nous semble régulièrement formé, et nous ne pensons pas qu'il puisse être remplacé par *contremander*.

Décommander se trouve déjà dans quelques dictionnaires; ceux de M. Raymond et des quatre professeurs entr'autres. C'est toujours une recommandation.

DEDANS, DEHORS, DESSUS, DESSOUS.

LOCUT. VIC. Je l'ai trouvé *dedans*, *dehors*, *dessus*, *dessous* mon lit.

LOCUT. CORR. Je l'ai trouvé *dans*, *hors de*, *sous*, *sur* mon lit.

Ces quatre mots sont des adverbes qui ne peuvent régir des substantifs, à moins qu'ils ne soient précédés d'une préposition: *au dedans de la ville*, *en dehors de Paris*, *par dessous la table*, *de dessus le toit*.

Cependant la grammaire autorise l'emploi de ces mots comme prépositions, quand on met ensemble les deux opposés, et que le substantif est placé après le dernier: *Il y a des animaux dedans et dessus la terre.* (*Port-Royal.*)

DÉFAUT (A).

LOCUT. VIC. *A défaut* de parens, j'aurai des amis.
LOCUT. CORR. *Au défaut* de parens, j'aurai des amis.

Au défaut est préféré par l'Académie, Laveaux et presque tous les grammairiens. C'est aussi le sentiment de nos meilleurs écrivains.

DÉFIER.

LOCUT. VIC. Je *leur* en *défie*.
LOCUT. CORR. Je *les* en *défie*.

On doit dire: *Je les en défie*, parce que *défier* est un verbe actif et réclame un régime direct, et qu'ensuite un verbe ne peut jamais avoir deux régimes de même espèce.

DÉFINITIF (EN).

LOCUT. VIC. *En définitif* le voilà ruiné.

LOCUT. CORR. *En définitive* le voilà ruiné.

La première locution appartient au Palais; la seconde se trouve dans nos bons auteurs, dans le dictionnaire de l'Académie, et dans celui de Féraud, qui, selon la judicieuse remarque de M. Girault-Duvivier (*Gramm. des gramm.*) *est une bonne autorité*.

DÉGOBILLAGE.

LOCUT. VIC. Ce vase est plein de *dégobillage*.
LOCUT. CORR. Ce vase est plein de *dégobillis*.

L'Académie ne reconnaît pas le mot *dégobillage*, et nous ne croyons pas qu'on le trouve dans aucun autre dictionnaire.

DÉGRÉ.

PRONONC. ET ORTH. VIC. Il y a trois *degrés*.
PRONONC. ET ORTH. CORR. Il y a trois *dégrés*.

La prononciation de ce mot est encore incertaine. L'usage général nous paraît vouloir que l'on dise *dégré*; les grammairiens soutiennent qu'on doit prononcer *degré*. Mais l'usage général est une loi, et si nous ajoutons à cette considération, que la prononciation de ce mot par deux *é* fermés, est beaucoup plus agréable à l'oreille, ce qui aura probablement déterminé l'usage en cette circonstance, nous croirons avoir la raison pour nous en disant de prononcer *dégré* et non *degré*. Nous ferons aussi remarquer que de tous les mots compris dans le dictionnaire de l'Académie sous la lettrine DEG, et qui sont à peu près au nombre de 60, le mot *dégré* est le seul auquel on refuse l'accent aigu sur l'*é*. Pourquoi cette bizarre exception? «Il semble, dit M. Morel, que l'on prenne à tâche de vouloir justifier le reproche que nous font les étrangers, de rendre

notre langue sourde, monotone et efféminée par la multiplication de l'*e* muet.» (ESSAI *sur les voix de la lang fr.* chap. 2.)

DÉHONTÉ.

Plusieurs grammairiens préférant *éhonté* à *déhonté*, et probablement un peu embarrassés pour donner la raison de leur préférence, n'ont rien trouvé de mieux pour proscrire *déhonté* que de dire qu'il n'est pas français. Ces grammairiens nous semblent dans l'erreur. *Déhonté* est bien français, si du moins pour l'être il suffit qu'il ait l'autorité de bons auteurs. On trouve *déhonté* dans Amyot (*Trad. de Plutarque. Marcus Crassus.*): «Je dis que les Parthes estoient eulx-mesmes bien deshontez, etc.» Marmontel a écrit: «*Déhonté* ne devait-il pas se dire aussi long-temps que honte?» Et le savant et judicieux M. Ch. Pougens (*Archéologie française*) le met au nombre des mots à restituer au langage moderne.

DÉJEUNER, DINER, SOUPER.

LOCUT. VIC. J'ai *déjeûné*, *dîné*, *soupé avec* un poulet.
LOCUT. CORR. J'ai *déjeûné*, *dîné*, *soupé d'un* poulet.

On ne peut employer la préposition *avec*, après l'un de ces verbes, qu'en la faisant suivre d'un nom de personne; *déjeûner*, *dîner*, *souper avec un ami*. Lorsqu'on veut désigner le mets qu'on a mangé, ce nom de mets doit être précédé de la préposition *de*:

> Hélas! reprit l'amant infortuné,
> L'oiseau n'est plus; vous *en* avez dîné.
> (LA FONTAINE, *Contes*, liv. III, c. 5.)

Laveaux aime mieux qu'on dise: *J'ai mangé un poulet à déjeûner*, *à dîner*, *à souper*. Cette opinion mériterait d'être suivie.

DEMANDER EXCUSE, DES EXCUSES.

LOCUT. VIC. Je vous *demande excuse*, *des excuses*.
LOCUT. CORR. Je vous *fais excuse*, *des excuses*.

Quand vous demandez à quelqu'un des excuses, ne pourrait-il pas vous dire: Parbleu! cherchez-les vous-même, et vous me les offrirez ensuite.

C'est effectivement une plaisante manière de réparer ses torts auprès de quelqu'un, que de lui demander qu'il se donne la peine de vous formuler les excuses que vous devez lui faire. Voilà cependant ce que l'on exige en *demandant des excuses*.

> Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous *faire excuse*.
> (MOLIÈRE, *École des femmes*.)

DEMI.

ORTH. VIC. Vous n'avez pris que des *demies*-mesures.
ORTH. CORR. Vous n'avez pris que des *demi*-mesures.

Placé devant un substantif, *demi* est invariable; mis après il s'accorde avec son substantif: *Une heure et demie*.

Ne dites pas *plus d'à demi mort*, *plus d'à moitié mort*, *plus de moitié mort*, mais *plus qu'à demi mort*, *plus qu'à moitié mort*.

DENTS.

LOCUT. VIC. Sa petite fille *fait des dents*.
LOCUT. CORR. Les dents *viennent*, *percent* à sa petite fille.

Faire des dents est un barbarisme fort ridicule et cependant fort commun.

DÉPLORABLE.

LOCUT. VIC. Voici son *déplorable* frère.
LOCUT. CORR. Voici son *malheureux* frère.

Cet adjectif ne peut s'appliquer qu'aux choses. Nous pensons, comme d'Olivet, que Racine a commis une faute dans ce vers:

> Prêt à suivre partout le *déplorable* Oreste,

Et nous sommes étonné que MM. Girault-Duvivier et Boinvilliers aient été d'avis que cet adjectif pouvait aussi qualifier des personnes. Mais comment pourrait-on dire *une personne déplorable*? On déplore les malheurs d'une personne, mais on ne déplore pas cette personne. Le Dictionnaire des quatre professeurs dit positivement que *déplorer* ne se dit que des choses, et il a raison.

DÉRAISON.

Ce mot est, selon M. Charles Nodier (*Examen critique des dictionnaires*) un *barbarisme*. «*Déraisonner* est, ajoute-t-il, un mot heureux parce qu'il exprime vivement le défaut de logique d'un homme qui raisonne mal, comme *détoner* le défaut d'oreille d'un chanteur qui sort du ton; mais on ne dit pas plus *déraison* que *déton*.» Ce mot a cependant été employé par Voltaire, Gresset, Chaulieu, Destouches, M^{me} de Sévigné, etc. Aussi croyons-nous que nous n'hésiterons jamais à en faire usage lorsqu'il se présentera sous notre plume. Il y aurait, selon nous, une espèce de *déraison* à le repousser.

DERNIER ADIEU.

LOCUT. VIC. Donnez-lui le *dernier adieu*.
LOCUT. CORR. Donnez-lui le *denier à Dieu*.

Chez nos dévots aïeux, un marchand ne concluait jamais une affaire, sans recevoir de son acheteur une petite pièce de monnaie, ordinairement de la valeur d'un denier. Cette pièce se nommait le *denier à Dieu*, parce qu'elle était, par la pensée des contractans, comme mise en dépôt entre les mains de Dieu, qui, dès cet instant, devenait, pour ainsi dire, le garant du marché. Ainsi, dans la farce de Pathelin, ce rusé avocat donne au drapier un denier, en lui disant hypocritement:

> Dieu sera
> Payé des premiers, c'est raison,
> Vecy un *denier*; ne faison
> Rien qui soyt où Dieu ne se nomme.

Et plus loin quand Guillemette lui demande comment il a eu son drap, il lui répond:

> Ce fut pour un *denier à Dieu*.

On voit par là que l'usage du *denier à Dieu* remonte au moins au commencement du quinzième siècle.

DÉSAGRAFER.

LOCUT. VIC. *Désagrafez* mon manteau.
LOCUT. CORR. *Dégrafez* mon manteau.

Nos meilleurs dictionnaires ne donnent que *dégrafer*.

DESCENDRE EN BAS. (*Voyez* MONTER EN HAUT.)

DESIR.

PRONONC. VIC. C’est mon *desir* le plus cher.
PRONONC. CORR. C’est mon *désir* le plus cher.

Nous ne savons pourquoi tous nos acteurs s’obstinent à prononcer *dsir*, lorsque l’Académie et nos meilleurs grammairiens disent positivement de prononcer *désir*. Cette prononciation vicieuse est aujourd’hui fort à la mode; on l’a même appliquée aux dérivés de *désir*, comme *désirable*, *désirer* et *désireux*. Ainsi dans ces vers:

Bon, tant mieux! vous voilà selon notre *désir*.
(PIRON, *Métromanie*.)

S'il refuse..... (en secret j'en forme le *désir*.)
(JOUY, *Tippo-Saëb*.)

il n'existe réellement que onze syllabes pour celui qui les entend prononcer sur nos théâtres.

«Les gens du monde, attentifs seulement à la douceur du son, prononcent *desir*, *desert*; les hommes pour qui l'analogie et les règles générales sont d'un grand prix, appuyés de l'autorité de l'Académie, de Lekain, de Voltaire, prononcent *désir*, *désert*. Ils trouvent même que l'*e* aigu est plus propre à peindre, surtout dans *désir*, ce que le mot signifie.» (CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

DESSUS.

LOCUT. VIC. Il *lui* est tombé *dessus*.
LOCUT. CORR. Il est tombé *sur lui*.

DÉSUÉTUDE.

PRONON. VIC. *Dézuétude*.
PRONON. CORR. *Dé-suétude*.

Féraud veut que le *s* de ce mot se prononce comme un *z*; l'Académie est d'un avis contraire, et l'usage est ici pour elle.

DÉTAILLISTE.

LOCUT. VIC. Ce marchand est *détailliste*.
LOCUT. CORR. Ce marchand est *détaillant*.

Quelqu'un est *détailliste* lorsqu'il aime à entrer dans des détails, à s'occuper de minuties; il est *détaillant* lorsqu'il vend en détail. Telle est la différence établie entre ces deux mots, par les dictionnaires qui les ont recueillis, et qu'un écrivain moderne a méconnue dans cette phrase: «A ce prix il était ajouté, etc., une somme de 5 p. c. pour le profit du marchand en gros, et de 10 p. c. pour le marchand *détailliste*.»

(M. THIERS. *Hist. de la rév. fr.*, t. V.)

DÉTEINDRE.

LOCUT. VIC. Ma robe *déteint*.
LOCUT. CORR. Ma robe *se déteint*.

Quand ce verbe a pour sujet un nom de chose, comme dans notre exemple, il est pronominal; quand c'est un nom de personne, il est actif. *J'ai déteint cette étoffe par maladresse.*

DÉVERSER.

Philipon de la Madelaine, et quelques autres grammairiens, prétendent que ce verbe n'est pas français dans le sens de répandre, comme dans cette phrase: *Vous déversez le mépris sur d'honnêtes gens*. Laveaux est d'un sentiment contraire, puisqu'il l'accueille dans son édition du Dictionnaire de l'Académie (1802) et dans son Dictionnaire des Difficultés de la langue française; et comme cette autorité en vaut bien certainement une autre, nous ne balançons pas à nous ranger de son côté.

DIABLE AU VERT.

LOCUT. VIC. Il m'a fait aller *au diable au vert*.
LOCUT. CORR. Il m'a fait aller *au diable Vauvert*.

Saint-Foix (*Essais historiques sur Paris*) raconte que, sous le règne de saint Louis, des Chartreux, possesseurs à Gentilly d'une très-belle maison qu'ils tenaient de ce prince, et mis en appétit par ce cadeau, s'avisèrent de convoiter le château abandonné de *Vauvert*, bâti autrefois par le roi Robert dans la rue qu'on nomme aujourd'hui rue d'Enfer, et qu'ils apercevaient de leurs fenêtres. Le demander sans aucune raison valable, c'eût été s'exposer à un refus, même de la part du pieux monarque. Les moines préférèrent employer la ruse; à leur commandement une légion d'esprits peupla le château dont personne n'osa bientôt plus approcher, et, comme on le pense bien, le roi fut, un beau jour, enchanté de trouver près de lui les bons pères, pour se débarrasser de cette maudite propriété qu'ils se chargeaient bravement de disputer aux revenans. Telle est l'origine du *diable de Vauvert* (ou *diable Vauvert*, selon Ménage) dont il est si souvent question dans nos auteurs du moyen âge.

DIALECTE.

LOCUT. VIC. C'est *une dialecte* de la langue grecque.
LOCUT. CORR. C'est *un dialecte* de la langue grecque.

Richelet, Danet, Restaut, Dumarsais, M. Ch. Nodier, etc., font *dialecte* féminin; il est masculin selon l'Académie, Ménage, Furetière, les quatre professeurs, Laveaux, etc. On ne manquera pas d'autorités, comme on le voit, en faveur du genre pour lequel on voudra se décider. Toutefois, pour rendre l'option plus facile, nous ferons deux petites remarques. La première, que Dumarsais, tout en préférant le féminin, pour raison d'étymologie, reconnaît

formellement que *l'usage le plus suivi veut le masculin*; la seconde, que M. Ch. Nodier, qui se prononce aussi pour le féminin, ajoute, après avoir fait l'observation que la Méthode grecque de Port-Royal a employé le masculin: *en quoi elle est suivie presque universellement*. Ne peut-on pas, après ces aveux, regarder le mot *dialecte* comme masculin, puisque l'usage est notre souverain maître en grammaire?

DIGESTION.

PRONONC. VIC. Sa *digession* est bonne.
PRONONC. CORR. Sa *digestion* est bonne.

Le *t*, dans *digestion*, a le son rude, comme dans *gestion*, *indigestion*, *congestion*.

DINATOIRE.

LOCUT. VIC.
C'est un *déjeûner dînatoire*.
L'heure *dînatoire* approche.

LOCUT. CORR.
C'est un *déjeûner-dîner*.
L'heure *du dîner* approche.

L'adjectif *dînatoire* se trouve dans l'édition de Laveaux du Dictionnaire de l'Académie (1802). Cela peut lui donner plus de crédit, mais ne le rend certainement pas meilleur; et, à nos yeux, *dînatoire* sera toujours, malgré cet honorable patronage, un mot boursouflé, et, qui pis est, un mot inutile. Que signifie un *déjeûner dînatoire*? un déjeûner qui tient beaucoup du dîner, par l'abondance des mets et l'heure où on le fait. Mais, dirons-nous, puisque vous réunissez ces deux repas, le déjeûner et le dîner, réunissez donc aussi les deux noms de ces repas, *déjeûner-dîner*, et vous aurez de cette manière une expression logique, plus brève et plus agréable à

l'oreille que l'autre, et, de plus, autorisée par bon nombre de grammairiens, Laveaux entre autres.—Quant à cette autre locution l'*heure dînatoire*, nous la remplaçons par l'*heure du dîner*, et nous n'y perdons rien. Au contraire!

DINER (*Voyez* DÉJEUNER).

DINDE.

LOCUT. VIC. Nous mangerons *un dinde*.
LOCUT. CORR. Nous mangerons *une dinde*.

Le Dictionnaire de Trévoux fait ce substantif masculin. «*Un gros dinde* qui pèse plus de vingt livres.» Il est généralement reçu aujourd'hui, parmi les personnes qui parlent bien, de n'employer *dinde* qu'au féminin. L'Académie, Noël et Chapsal se prononcent pour ce genre; mais M. Raymond (*Dictionnaire général* 1832), veut que *dinde* soit masculin ou féminin, par ellipse, selon qu'on sous-entend *poulet* ou *poule*. A quoi sert, en ce cas, le mot *dindon*?

DISGRESSION.

LOCUT. VIC. Cette *disgression* est inutile.
LOCUT. CORR. Cette *digression* est inutile.

DISPARATE.

LOCUT. VIC. Cela fait *un disparate choquant*.
LOCUT. CORR. Cela fait *une disparate choquante*.

Le féminin est adopté pour ce mot par l'Académie, qui, en écrivant à côté: *emprunté de l'espagnol*, aurait bien dû s'enquérir du genre qu'il avait dans cette langue, afin de ne pas le faire en français d'un genre différent, quand rien ne l'exigeait, pas même la terminaison, et afin de ne pas faire par là *une choquante disparate*.

DOGESSE.

Le Dictionnaire de Trévoux ne donne pas d'autre mot que celui-ci pour exprimer l'épouse d'un *Doge*. M. Casimir Delavigne, dans sa tragédie de *Marino Faliero*, emploie *dogaresse*. Le premier serait évidemment plus conforme à l'étymologie; mais on conviendra aussi que le second est infiniment plus poétique.

L'Académie et Féraud ne donnent pas de féminin au mot *Doge*.

DONNER.

LOCUT. VIC. Je vous le *donne de* six francs.

LOCUT. CORR. Je vous le *donne pour* six francs.

La faute que nous signalons ici est souvent faite par les marchands. *Donner*, dans la signification de *vendre*, ne peut être suivi des prépositions *de* ni *à*; c'est la préposition *pour* qu'il réclame.

DONT.

LOCUT. VIC.

On a remarqué le numéro de la maison *dont* il sortait.

La maison *d'où* il sort a fourni des grands hommes.

LOCUT. CORR. On a remarqué le numéro de la maison d'*où* il sortait.

La maison *dont* il sort a fourni des grands hommes.

Il faut employer d'*où* lorsqu'il est question de lieu, et *dont* dans le cas contraire.

DORÉNAVANT.

ORTHOG. VIC. Dorénavant.

ORTHOG. CORR. Dorenavant.

Cet adverbe est composé des mots *de ores en avant*, ce qui signifie *de maintenant en avant*. Ces mots contractés donnent certainement *dorenavant* (prononcez doran-navant) et non *dorénavant*, et cependant tous les dictionnaires s'obstinent à accentuer à contretemps cet adverbe. Un peu plus d'étude de notre vieille langue leur eût fait éviter cette erreur, et plusieurs autres encore.

DORMIR.

LOCUT. VIC. Vous avez *dormi un* bon *somme*.

LOCUT. CORR. Vous avez *fait un* bon *somme*.

Dormir étant un verbe neutre ne peut avoir de régime direct. Il est donc absurde de dire: *dormir un somme*. On dit bien *dormir un jour entier*, mais c'est ici une phrase elliptique qui équivaut à *dormir* (pendant) *un jour entier*. Dans la phrase *dormir un somme* on sent bien qu'il n'y a pas d'ellipse.

DOS.

LOCUT. VIC. Liez-lui les mains *derrière le dos*.
LOCUT. CORR. Liez-lui les mains *sur le dos*.

Cette manière de parler n'a en sa faveur d'autre autorité que celle d'un mauvais usage; et nous ne concevons réellement pas qu'au lieu de dire avoir les mains sur le dos, ce qui serait correct, on aime mieux dire avoir les mains derrière le dos, ce qui, notons-le bien, ne peut signifier autre chose qu'avoir les mains sur le ventre. Or peut-on faire une faute plus grossière que de dire précisément le contraire de ce qu'on veut exprimer? N'est-ce pas aller tout droit au chaos?

DOUCE (A LA).

LOCUT. VIC. Je vais *tout à la douce*.
LOCUT. CORR. Je vais *tout doucement*.

Pour rendre cette locution tout-à-fait triviale, et vraiment digne des tréteaux de Bobêche, il ne manque que fort peu de chose; c'est d'ajouter ces mots: *Comme les marchands de cerises*. Vous avez de cette manière une de ces agréables plaisanteries qui forment le répertoire des gens auxquels manquent à la fois et l'instruction et l'esprit.

DROITE.

LOCUT. VIC. *A droit et à gauche*.
LOCUT. CORR. *A droite et à gauche*.

Le mot *droite* est ici féminin parce qu'on sous-entend *main*; ainsi quand on dit: *à droite et à gauche*, c'est comme si l'on disait: *à main*

droite et à main gauche. Les Espagnols disent comme nous au féminin *a la izquierda, a la derecha*, parce qu'ils sous-entendent le substantif féminin *mano*.

DURANT.

LOCUT. VIC. Je vais sortir *durant que* vous êtes là.
Elle aura cette fortune sa vie *durante*.

LOCUT. CORR. Je vais sortir *pendant que* vous êtes là.
Elle aura cette fortune sa vie *durant*.

Durant que ne se dit plus.

Durant, dans cette locution, *sa vie durant*, est préposition, et conséquemment invariable.

ÉBÈNE.

LOCUT. VIC. *Cet ébène* est très-*beau*.
LOCUT. CORR. *Cette ébène* est très-*belle*.

Ébène a été autrefois masculin: «Indie seulle pourte *le noir ébène*.» (RABEL., *Pantag.*, liv. IV, ch. LIV.) Mais comme il y a au moins deux siècles qu'il a perdu ce genre pour prendre le genre féminin, nous pensons qu'on doit regarder les vers suivans de Voltaire comme renfermant une faute:

> Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
> Consumer de ses dents *tout l'ébène ébréché*.

ÉBOULER.

LOCUT. VIC. Ce mur s’est *éboulé*.
LOCUT. CORR. Ce mur s’est *écroulé*.

(*Voyez* ÉCROULER.)

ÉCHAFFOURÉE.

LOCUT. VIC. Vos combats n’étaient que des *échaffourées*.
LOCUT. CORR. Vos combats n’étaient que des *échauffourées*.

Une *échauffourée* est une rencontre d’ennemis qui ne font que s’*échauffer* les uns contre les autres, étymologiquement parlant, sans en venir à se battre. *Échaffourée*, comme on le voit, est un barbarisme. «Il mettra un terme aux discordes que l’*échaffourée* d’Aranjuez a fait naître.» (SALVANDY.) Lisez *échauffourée*.

ÉCHANGE.

LOCUT. VIC. Des *échanges commerciales*.
LOCUT. CORR. Des *échanges commerciaux*.

Autrefois ce mot était féminin; il est masculin aujourd’hui.

ÉCHAPPER.

LOCUT. VIC.
Malgré sa bonne mémoire, ce mot lui *est échappé*.
S’il y a offense, c’est malgré moi: ce mot m’*a échappé*.

LOCUT. CORR.
Malgré sa bonne mémoire, ce mot lui *a échappé*.

> S’il y a offense, c’est malgré moi: ce mot m’*est échappé*.

Ce qu’on a oublié de dire ou de faire est une chose qui *a échappé*.

Ce qu’on a dit ou fait par inadvertance, par indiscrétion, par mégarde, est une chose qui *est échappée*.

ÉCHARPE.

LOCUT. VIC. Il a une *écharpe* dans le pouce.
LOCUT. CORR. Il a une *écharde* dans le pouce.

Une *écharde* est un piquant de chardon ou un petit éclat de bois qui entre dans la chair.

Il ne faut pas dire: *j’ai les mains tout écharpées* pour rendre cette phrase: *j’ai les mains remplies d’échardes*, car des mains *écharpées* sont des mains couvertes de coupures faites par un instrument tranchant, et non de piqûres produites par des *échardes*.

ÉCHEC.

PRONONC. VIC. Jouer aux *échés*.
PRONONC. CORR. Jouer aux *écheks*.

Nous conseillons de donner au *c* du mot *échec*, au pluriel, le même son qu’il a dans le même mot au singulier, c’est-à-dire un son rude. Dans cette phrase: *le ministère a éprouvé de rudes échecs*, il n’est personne qui voulût prononcer *échés* et non *écheks*, car il serait presque certain de ne pas être compris. Pourquoi, en ce cas, prononcerait-on ailleurs autrement, sous prétexte que l’acception n’est plus la même? Ce serait renouveler la ridicule prétention de ces grammairiens qui voulaient qu’on prononçât *agneau*, en parlant

de l'animal vivant, et *aneau*, en parlant de sa chair dépecée, *un quartier d'aneau*. (*Réfl. sur l'usage prés. de la lang. fr.*) Le temps a fait justice de cette absurdité, comme il le fera des autres.

ÉCHIGNER.

LOCUT. VIC. On l'a *échigné*.
LOCUT. CORR. On l'a *échiné*.

C'est-à-dire: on lui a rompu l'*échine* ou épine dorsale. On a dit autrefois *échigner*, maintenant c'est une faute.

ÉCLAIRER.

LOCUT. VIC. *Éclairez à ces* messieurs.
LOCUT. CORR. *Éclairez ces* messieurs.

Éclairer, dans le sens propre d'*apporter de la lumière*, doit-il avoir un nom de personne en régime direct ou en régime indirect? Cette question n'est pas encore décidée; mais comme plusieurs grammairiens distingués se sont prononcés pour le régime direct, que l'usage est bien établi en sa faveur, qu'aucune bonne raison ne peut d'ailleurs nous engager à préférer le régime indirect, et que ce dernier régime a même un caractère d'étrangeté qui choque fortement, nous pensons qu'il vaut mieux dire: *éclairez monsieur*, que *éclairez à monsieur*, «Si l'on doit dire *éclairez à monsieur*, parce que, dans le vrai, on n'éclaire pas monsieur, mais le lieu par où monsieur passe, il faudra donc dire aussi, par la même raison, *le jour éclairait encore à ces malfaiteurs*; car, dans le vrai, le jour n'éclairait pas les malfaiteurs, mais le lieu où ils se trouvaient. Il faudrait dire aussi *cette lampe n'éclaire pas assez à cette ouvrière*, ce que l'on ne dit pas. Il est certain que, malgré la décision de l'Académie, et les efforts de quelques grammairiens pour la

maintenir, on dit généralement *éclairez monsieur*, et non pas *éclairez à monsieur*.»

(LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

ÉCŒURER.

Les dictionnaires les plus récens qui nous donnent beaucoup de mots tout-à-fait inutiles, auraient bien dû se montrer moins oublieux ou moins sévères à l'égard du verbe *écœurer*, dont notre langue nous paraît avoir besoin. Il ne suffît pas pour écarter un mot de dire qu'il n'est pas français, comme on le fait trop souvent; il faut en démontrer les vices, s'il en a, et c'est ce qu'on n'a pas fait. Un mot qui n'est pas français cette année peut l'être l'année prochaine, comme l'a dit Balzac quelque part, surtout si ce mot ne choque ni les convenances du goût, ni celles de la grammaire. *Je suis écœuré*, signifie littéralement *le cœur me manque* ou *on m'ôte le cœur*.— C'est principalement sous la forme active que le verbe *écœurer* devient d'une grande utilité. Dans cette phrase: *cette odeur m'écœure*, comment rendre l'idée exprimée par *écœurer* d'une manière plus expressive et surtout plus laconique? Serait-ce en disant: *cette odeur me fait mal au cœur*, ou *cette odeur me soulève le cœur*?

ÉCRITOIRE.

LOCUT. VIC. *Cet écritoire* est fort *élégant*.
LOCUT. CORR. *Cette écritoire* est fort *élégante*.

On confond souvent *écritoire* avec *encrier*, et l'on a tort. Il y a, entre ces deux mots, une différence de signification que le Dictionnaire de l'Académie établit de cette manière.

Écritoire, *s. f.*, ce qui contient ou renferme les choses nécessaires pour écrire, encre, papier, plume, canif, etc.

Encrier, *s. m.*, petit vase où l'on met de l'encre.

ÉCROULER.

LOCUT. VIC. La terre s'*écroula* sous leurs pieds.
LOCUT. CORR. La terre s'*éboula* sous leurs pieds.

L'Académie ne paraît pas s'être doutée de la différence qui, selon nos meilleurs grammairiens, existe entre les verbes s'*ébouler* et s'*écrouler*, puisqu'elle a accueilli, dans son Dictionnaire, des phrases d'exemple telles que celles-ci: *le rempart s'éboule*; *cette muraille s'est éboulée*, etc., la *terre s'écroula sous leurs pieds*. Dans les deux premières phrases, il fallait employer le verbe *écrouler*, et le verbe *ébouler* dans la troisième. Roubaud va nous en donner la raison. «L'idée commune de ces mots, dit-il, est de tomber en ruines, en s'affaissant et en roulant. S'*ébouler* est, à la lettre, tomber en roulant comme une *boule*. S'*écrouler*, est tomber, en roulant, avec précipitation et fracas.

«Une butte s'*éboule* en se partageant par mottes, qui tombent en roulant sur elles-mêmes comme des boules. Un rocher s'écroule en se brisant et roulant dans sa chûte impétueusement et avec fracas. Les sables s'*éboulent*, les édifices s'*écroulent*. Un bastion de terre sablonneuse s'*éboulera* de lui-même: il faudra du canon pour qu'un bastion solide et revêtu s'*écroule*.

«Celui qui creuse sous terre court risque d'y être enseveli par des *éboulemens*. Celui qui bâtit sur des fondemens trop faibles court risque d'être écrasé par l'*écroulement* de sa maison.» (*Synonymes.*)

ÉCURER (*Voyez* CURER).

ÉDUCATION.

LOCUT. VIC. Il n’a pas assez *d’éducation* pour lire Homère en grec.

LOCUT. CORR. Il n’a pas assez *d’instruction* pour lire Homère en grec.

Rien n’est plus commun que de confondre *éducation* avec *instruction*, et rien n’est plus ridicule. *L’éducation* comporte *l’instruction*, mais *l’instruction* ne comporte pas *l’éducation*, car bien certainement un savant qui, par sa conduite, blesserait de justes convenances de la société, pourrait être traité d’homme sans *éducation* sans qu’on pût raisonnablement le nommer un homme sans *instruction*. Les dictionnaires qui expliquent *éducation* par *instruction* et *instruction* par *éducation*, ont donc évidemment tort.

ÉDUQUER.

Voici un verbe banni de notre langue écrite par presque tous les grammairiens qui, nous l’avouerons avec peine, ne font pas en cette circonstance preuve de beaucoup de raisonnement. Le caprice ne doit pas diriger un homme éclairé comme il dirige l’usage, et cependant tout nous prouve que le caprice seul a pu faire dédaigner un mot que nous proclamerons, nous, nécessaire, parce qu’il exprime une idée qu’aucun autre verbe ne pourrait rendre exactement. *Éduquer* et *instruire* ont effectivement la même différence de signification que celle que nous avons fait remarquer entre les mots *éducation* et *instruction*, et nous ne voyons pas pourquoi le premier de ces substantifs serait privé de verbe quand le second en a un. Nous engageons donc nos lecteurs à ne pas se montrer plus scrupuleux sur l’emploi de ce verbe que plusieurs de nos bons auteurs, parmi lesquels figure en première ligne le correct et élégant Buffon.

«M. de la Brosse..... ne dit pas si le nègre les avait *éduqués*.» (Tom. XVIII, *les Orangs-Outangs*.)

Très-jeune et très-joli blondin

Qu’*éduquait* un enfant d’Ignace.
(RHULIÈRE, *Poésies*.)

EFFILER.

LOCUT. VIC. Votre couteau est bien *effilé*.
LOCUT. CORR. Votre couteau est bien *affilé*.

Effiler, c’est défaire un tissu fil à fil, et aussi rendre long et délié, proprement et figurément, comme un fil; *affiler*, c’est donner le fil à un instrument coupant. On *effile* un morceau de toile pour en faire de la charpie; on *effile* un bâton par un bout pour en faire un pieu; on *affile* un couteau pour découper. On peut dire correctement aussi un couteau *effilé*, mais il doit être alors question d’un couteau long et mince. Dans ce cas on considère l’aspect du couteau entier, tandis qu’en disant un couteau *affilé* on ne fait plus attention qu’à une qualité de la lame.

Dans cette phrase: son nez petit, mais *affilé*, etc. (*Gaz. des Trib.*, 12 juin 1833), c’est *effilé* qu’il faut.

ÉGALISER.

Malgré l’anathème lancé jadis par Voltaire et dernièrement par M. Ch. Nodier, sur ce mot qu’ils traitent tous les deux de barbarisme, nous persistons avec Trévoux, Restaut, Roubaud, Laveaux, Rivarol, Boiste, etc., à le trouver bon et même nécessaire. *Égaler*, dit le Dictionnaire de l’Académie (1802), se dit des grandeurs morales; *égaliser*, des grandeurs physiques. L’amour *égale* les hommes; on *égalise* un chemin raboteux. M. Laveaux ne croit pas que la décision sans fondement de Voltaire suffise pour faire proscrire ce mot. Il est d’ailleurs dans la langue depuis fort long-temps, puisque le Dictionnaire de Trévoux lui donne l’épithète de vieux. Ce prétendu barbarisme se réduit donc à un archaïsme.

ÉGAYER.

ORTH. VIC. *Égayez* ce cheval, ce linge.
ORTH. CORR. *Aiguayez* ce cheval, ce linge.

L'Académie écrit *égayer* et *aigayer*; l'Académie, selon nous, a tort de laisser ses lecteurs libres de faire un choix, qui peut souvent n'être pas fort éclairé, entre deux orthographes dont l'une est évidemment vicieuse. *Aiguayer* signifie *laver, tremper dans l'eau*, et vient du substantif *aigue* (eau), ce qui en détermine l'orthographe d'une manière positive.

ÉGRAFIGNER.

LOCUT. VIC. Sa figure est tout *égrafignée*.
LOCUT. CORR. Sa figure est tout *égratignée*.

On disait autrefois *égrafigner*.

> Tousiours le chardon et l'ortie
> Puisse *esgrafigner* son tombeau.
> (RONSARD, *Epitaphes*.)

On dit maintenant *égratigner*.

ÉLÈVE.

Ce mot, dans sa signification d'*éducation* des animaux, n'a été accueilli par aucun de nos dictionnaires même des plus récens. On le trouve cependant assez fréquemment employé aujourd'hui par de bons auteurs, et, comme nous ne voyons pas de mot qui puisse le remplacer, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer les dictionnaires de leur dédain ou de leur oubli. M. Ch. Dupin a dit:

Chaptal cultiva cette plante (la betterave) *dans un vaste territoire, établit ses ateliers pour la fabrication du sucre dans le château de Chanteloup, fit marcher de front ses travaux avec tous les perfectionnemens agricoles, avec l'élève d'un troupeau de 1200 mérinos à laine superfine*, etc. (*Disc.* sur la tombe de Chaptal, 1er août 1832). On lit aussi, dans le *Journal du Commerce* (1er février 1832): *Les encouragemens qu'on peut donner à l'*élève *des chevaux*, etc.

Il reste à déterminer maintenant le genre de ce substantif. Nous pensons qu'étant pour ainsi dire un abrégé du mot *élèvement*, il doit être masculin.

ÉLEVER.

LOCUT. VIC. Elle *éleva* ses yeux au ciel.
LOCUT. CORR. Elle *leva* ses yeux au ciel.

«On *lève*, dit Girard (*Synonymes*), en dressant ou en mettant debout. On *élève*, en plaçant dans un lieu, dans un ordre éminent.»

On *lève* la tête, les mains, un bâton, un pont-levis, un étendard, etc. On *élève* un mur, la voix, le style, le cœur, l'âme, l'esprit, etc.

L'Académie permet de dire indifféremment: le vent, la tempête, l'orage, etc., se *lève* ou *s'élève*, Nous croyons plus conforme à l'usage d'employer *élever* dans ces locutions.

ÉLEXIR.

LOCUT. VIC. Voici de l'*élexir* de Garus.
LOCUT. CORR. Voici de l'*élixir* de Garus.

Ce serait *élexir* qu'on devrait dire d'après l'étymologie donnée par le Dictionnaire de Trévoux; *alecsiro* est, dit-il, un mot arabe qui

signifie extraction artificielle de quelque essence.

EMBARBOUILLER.

LOCUT. VIC. Comme sa figure est *embarbouillée*.
LOCUT. CORR. Comme sa figure est *barbouillée*.

Embarbouiller n'est pas français, et nous ne croyons pas qu'il l'ait jamais été.

EMBARRAS.

LOCUT. VIC.
Il fait bien *son embarras*.
Ce n'est pas l'embarras, je peux bien y aller.

LOCUT. CORR.
Il fait bien *l'important*.
Au surplus, je peux bien y aller.

De ces deux mauvaises locutions, la première est la seule dont l'emploi puisse être toléré dans le langage familier, mais en y faisant un changement. Ainsi, au lieu de dire: *il fait bien son embarras*, dites: *il fait bien de l'embarras*, et vous aurez pour vous le Dictionnaire de l'Académie. Quant à la seconde *ce n'est pas l'embarras*, elle est complètement mauvaise et doit toujours être repoussée.

EMBAUCHOIRS.

LOCUT. VIC. Ces *embauchoirs* sont trop petits.
LOCUT. CORR. Ces *embouchoirs* sont trop petits.

L’Académie écrit *embouchoirs* et *ambouchoirs*. Cette dernière orthographe ne nous paraissant nullement justifiée, nous nous en tenons à la première.

EMBÊTER.

LOCUT. VIC. Cela m’*embête*.

LOCUT. CORR. Cela m’*assomme*.

Embêter est certainement une expression qui, dans la signification que nous venons de rapporter, est de la plus grande trivialité, et ne saurait être recueillie par nos dictionnaires, qui peuvent d’ailleurs nous offrir à sa place beaucoup d’équivalens; mais nous pensons qu’il est certains cas où *embêter* devient un mot très-bon, qui ne peut même être remplacé par aucun autre. Qu’un homme se trouve au milieu d’un grand nombre de bêtes, cet homme n’est-il réellement pas *embêté*? comme il serait *encanaillé*, s’il était entouré de *canaille*, *enfariné*, s’il était couvert de *farine*? etc. Pourquoi nos lexicographes ne nous donneraient-ils pas *embêter* dans ce sens-là?

EMBROUILLAMINI.

LOCUT. VIC. C’est un *embrouillamini* à ne plus s’y reconnaître.

LOCUT. CORR. C’est un *brouillamini* à ne plus s’y reconnaître.

Le mot *brouillamini* nous semble être de longueur à pouvoir très-bien se passer d’allonge. C’est au reste une chose assez remarquable que le penchant des personnes illettrées pour l’augmentation des syllabes d’un mot: rébarba*ra*tif, *dé*cesser, *é*cosse de pois, *em*barbouiller, etc., en fournissent des preuves. Cela remplit mieux la bouche et produit plus d’effet.

Voltaire s’est à tort servi de ce mot: «Il y a au troisième acte un *embrouillamini* qui me déplaît.» (*Correspond. générale.*)

ÉMÉLIE.

PRONONC. VIC. *Émélie*.
PRONONC. CORR. *Émilie*.

Quoiqu’on ait dit qu’il n’y a pas d’orthographe pour les noms propres, ce qui ne peut s’appliquer rigoureusement qu’aux noms patronimiques, et à certains noms géographiques peu connus, nous ferons remarquer en passant qu’il est fort incorrect d’écrire et de prononcer *Émélie*, comme on le fait quelquefois. *Émilie* vient d’*Émile*; il est inutile d’en dire davantage pour indiquer la véritable orthographe de ce nom.

ÉMINENT.

LOCUT. VIC. Vous voilà en péril *éminent*.
LOCUT. CORR. Vous voilà en péril *imminent*.

Éminent signifie haut, élevé, excellent; *imminent* signifie qui menace. Lequel de ces adjectifs doit modifier le substantif *péril*? C’est évidemment *imminent*.

L’Académie permet, il est vrai, de dire *péril éminent*. Nous ne voyons dans cette approbation donnée à un non-sens qu’une preuve de distraction de la part de l’Académie, ou plutôt de condescendance pour l’opinion de Vaugelas, qui a écrit (259^{e} rem.): «J’ai vu un grand personnage qui n’a jamais voulu dire autrement que *péril imminent*; mais avec le respect qui est dû à sa mémoire, il en est repris non-seulement comme d’un mot qui n’est pas français, mais comme d’*une erreur qui n’est pardonnable à qui que ce soit, de vouloir, en matière de langues vivantes, s’opiniastrer pour la raison*

contre l'usage.» Vaugelas avait dit plus haut: «*Il n'est pas possible de concevoir comme on peut donner cette épithète* (éminent) *au péril*.» Conçoit-on une docilité aussi servile pour l'usage? Quoi! vous n'osez pas prendre le parti de la raison contre l'usage! Mais dût-il être seul à commencer, tout grammairien vraiment digne de ce nom doit combattre énergiquement l'usage toutes les fois qu'il est opposé à la raison. L'usage a-t-on dit souvent, est un despote, et si les grammairiens, espèce de législateurs, se rendent ses complices au lieu de lui résister de toute leur puissance, la confusion ne cessera jamais d'exister dans notre langue. Le mot qui nous a donné lieu de faire ces réflexions, nous fait voir combien le sentiment des grammairiens peut avoir d'influence sur l'usage. D'après leur avis, les gens qui parlent bien et qui raisonnent un peu, ne disent plus aujourd'hui que *péril imminent*, parce qu'ils veulent trouver entre ces deux adjectifs *imminent* et *éminent* la même différence que tous nos dictionnaires, celui même de l'Académie, établissent sans exception entre les substantifs *imminence* et *éminence*, et en quoi faisant ces dictionnaires nous semblent réfuter eux-mêmes complètement leur opinion sur l'adjonction d'*éminent* à *péril*; tant la raison a d'empire!

EMPÊCHER.

LOCUT. VIC. Vous *m'empêchez la jouissance* du soleil.
LOCUT. CORR. Vous *m'empêchez de jouir* du soleil.

Le verbe *empêcher* ne pouvant avoir un nom de personne pour régime indirect, il est évident que le pronom personnel *me* n'est pas mis pour *à moi* dans notre phrase d'exemple; son rôle est ici celui de régime direct; mais comme il se trouve un autre régime de même nature dans la phrase, *la jouissance du soleil*, et que la grammaire s'oppose formellement à l'emploi de deux régimes directs par le même verbe, il faut changer le second en régime indirect, et c'est ce que nous avons fait.

EMPLATRE.

LOCUT. VIC. L'*emplâtre* n'est pas *chaude*.
LOCUT. CORR. L'*emplâtre* n'est pas *chaud*.

S'il est plus utile que le substantif *emplâtre* soit du genre masculin que du genre féminin, on saura que la gloire d'avoir établi ce dernier genre est due particulièrement aux médecins. Du temps de Nicod (16^{e} siècle) il était masculin; du temps de Ménage (17^{e} siècle) il était féminin; mais les médecins, comme nous l'avons dit tout à l'heure, prétendirent que l'on devait faire une distinction entre la matière pharmaceutique de l'*emplâtre* et le morceau de peau, de linge, etc., sur lequel s'étendait cette matière, et réclamèrent le masculin pour ce dernier cas. La question ainsi divisée procura une victoire complète aux médecins, qui, après avoir obtenu gain de cause partiellement, finirent par mettre *emplâtre* en possession du genre masculin, dont il jouit maintenant sans autre opposition que celle des gens ignares.

EMPOISONNER.

LOCUT. VIC. Ces gens-là *empoisonnent* l'ail.
LOCUT. CORR. Ces gens-là *puent* l'ail.

L'emploi du verbe *empoisonner*, dans notre phrase d'exemple, est tout-à-fait absurde, car on n'*empoisonne* pas l'ail, dans le sens d'y mettre du poison. On ne dit pas conséquemment ici ce qu'on veut dire, savoir: que ces gens-là empoisonnent leurs voisins par leurs exhalaisons d'ail, et voilà le vice de l'expression.

Empoisonner peut cependant recevoir la signification de *puer*; mais il est alors verbe actif employé neutralement. *Cet égout empoisonne*, sous-entendez l'*air*.

EMPUANTER.

LOCUT. VIC. Cette odeur a *empuanté* mes vêtemens.
LOCUT. CORR. Cette odeur a *empuanti* mes vêtemens.

Un journal disait il y a quelque temps: «La voirie de Montfaucon *empuante* l'air de plusieurs villages qui l'avoisinent.» Il fallait *empuantit* l'air, etc.

EN.

LOCUT. VIC. Cette essence fait *en aller* les taches.
LOCUT. CORR. Cette essence *enlève* les taches.

On ne peut pas employer le verbe *aller*, précédé du relatif *en*, sans y joindre le pronom personnel. *Vous l'avez fait en aller* est donc une phrase vicieuse. Il faut dire *vous l'avez fait s'en aller*.

ENCHIFERNER.

LOCUT. VIC. Il est tout *enchiferné*.
LOCUT. CORR. Il est tout *enchifrené*.

Prononcez aussi *enchifrenement* et non *enchifernement*.

ENCLUME.

LOCUT. VIC. Un lourd enclume.
LOCUT. CORR. Une lourde enclume.

Quelques grammairiens prétendent qu'*enclume* est masculin; l'Académie le fait féminin. Féraud, Domergue, etc., lui donnent aussi

ce genre.

ENCRIER (*Voy.* ÉCRITOIRE).

ENFONDRER.

LOCUT. VIC. Ce pot est *enfondré*.
LOCUT. CORR. Ce pot est *effondré*.

Enfondrer ne se trouve pas dans nos dictionnaires; il appartenait à notre vieux langage, et nous pensons, comme M. Ch. Pougens (*Archéologie fr.*), qu'il pourrait être utile de le remettre en usage. Mais comme nous avons déjà *effondrer* pour signifier *défoncer*, il faudrait ne lui attribuer d'autre signification que celle d'*enfoncer*, qui est la seule qu'il ait dans cette phrase: «Ce n'est donc pas de merveilles si Plutarque ayant eu tant d'instructions et de maistres esloignez du chemin de la vérité spirituelle, et des prédécesseurs *enfondrez* en l'abyme d'ignorance, y est demeuré.» (AMYOT, *Vie de Plutarque*.)

ENIVRER (*Voy.* ENORGUEILLIR).

ENNUYANT.

LOCUT. VIC. Son livre est fort *ennuyant*.
LOCUT. CORR. Son livre est fort *ennuyeux*.

«L'adjectif verbal tiré d'un verbe actif indique assez par sa terminaison active, qu'il doit être appliqué à une action, et la terminaison *eux* indique une qualité inhérente au sujet auquel on

l'applique. Ainsi, on pourra dire, selon les circonstances, *ennuyant* ou *ennuyeux* des personnes et des choses. Un homme *ennuyeux* est un homme qui, par sa simplicité, par sa sottise, par l'habitude de bavarder ou d'importuner de toute autre manière, a tout ce qu'il faut pour ennuyer. Un discours *ennuyeux* est un discours long et diffus, qui, n'ayant ni suite, ni liaison, ni intérêt, ne peut être lu ou entendu sans causer de l'ennui. Un homme *ennuyant* est un homme qui ennuie actuellement par sa présence, ses discours, ou de quelque autre manière. Un discours *ennuyant* est un discours qui ennuie actuellement, soit parce qu'il est mal fait, soit parce qu'il est mal débité. Un homme peut être *ennuyant* sans être *ennuyeux*, c'est-à-dire qu'il peut, par défaut d'attention ou de jugement, faire des choses qui ennuient, quoiqu'en général il ait toutes les qualités nécessaires pour être agréable, et qu'il le soit ordinairement.» (LAVEAUX, *Dict. des difficultés*.)

L'épithète d'*ennuyant* appliquée à quelqu'un est un mauvais compliment; celle d'*ennuyeux* est presque une insulte.

ENORGUEILLIR.

PRONONC. VIC. Vous êtes *é-norgueilli*.
PRONONC. CORR. Vous êtes *en-orgueilli*.

Dans les mots composés commençant par *en*, suivi d'une voyelle ou d'un *h* muet, si le prépositif est *é*, comme dans les mots *énerver*, *énombrer*, *énumérer*, il faut prononcer *é-nerver*, *é-nombrer*, *é-numérer*; mais lorsque le prépositif est *en*, il est nécessaire de conserver à cette syllabe la prononciation qu'elle aurait si elle était isolée. *Enamourer*, *enivrer*, *enorgueillir*, *enhuiler*, *ennoblir* doivent en conséquence se prononcer *en-amouré*, *en-ivrer*, *en-orgueillir*, *en-huiler*, *en-noblir*. La prononciation de ce dernier mot par *a*, *anoblir*, indiquée par M. Laveaux, ne saurait être admise, car elle manquerait à-la-fois aux lois de l'étymologie et de l'analogie, et de plus confondrait dans la prononciation les deux verbes *anoblir* et *ennoblir*.

L’Académie veut, avec raison, que l’on donne à la première syllabe d’*ennoblir* le son nasal de *en* dans *ennui*.

EN OUTRE DE.

LOCUT. VIC. *En outre de* cela.
LOCUT. CORR. *Outre* cela.

En outre de est une expression justement repoussée par la grammaire et par l’usage, car il est très-facile, comme on vient de le voir, de la remplacer par un seul mot, sans que le discours y perde nullement.

ENSUITE DE.

LOCUT. VIC. *Ensuite de cela* nous partîmes.
LOCUT. CORR. *Après cela* nous partîmes.

Cette manière de parler n’est jamais usitée par nos bons écrivains modernes, et du temps de Vaugelas elle était déjà bannie du beau style.

ENVIRONS (AUX).

LOCUT. VIC. *Aux environs de* la Saint-Martin.
LOCUT. CORR. *Vers* la Saint-Martin.

Cette préposition n’est usitée, en bon langage, que devant un nom de lieu: *Il y a de beaux sites aux environs de cette ville*. La phrase suivante de Saint-Foix (*Essais hist.*): *La fête des fous qui se célébrait aux environs de Noël*, renferme une faute; l’emploi de la préposition *aux environs* pour la préposition *vers*.

ÉPIGRAPHE.

LOCUT. VIC. *Cet épigraphe* est bien *court*.

LOCUT. CORR. *Cette épigraphe* est bien *courte*.

ÉPISODE.

LOCUT. VIC. *Cette épisode* est *amusante*.
LOCUT. CORR. *Cet épisode* est *amusant*.

«Dans un livre d'ailleurs bien écrit, je viens de remarquer cette phrase: Un tel évènement présente une ample matière à *la* plus *brillante épisode* d'un ouvrage. C'est une faute: *épisode* est du genre masculin.

(PHILIPON LA MADELAINE, *Gramm. des gens du monde*.)

ÉQUIVOQUE.

LOCUT. VIC. C'est *un grossier équivoque*.
LOCUT. CORR. C'est *une grossière équivoque*.

Boileau a dit:

> Du langage françois bizarre hermaphrodite,
> De quel genre te faire, *équivoque maudite*,
> Ou *maudit*?
>
> (*Sat. XII.*)

Du genre féminin, répondrons-nous. C'est maintenant un point décidé.

ÉRATÉ.

LOCUT. VIC. Il court comme un *ératé*.

LOCUT. CORR. Il court comme un *dératé*.

Ératé se trouve, nous le croyons, dans tous les dictionnaires, et tous les dictionnaires lui donnent la même signification qu'à *dératé*. M. Ch. Nodier (*Examen crit. des Dict.*) dit qu'*ératé* est un barbarisme. Nous pensons effectivement que ce mot devrait être banni pour être remplacé par *dératé*, dont la formation est bien plus en analogie avec les mots destinés par la syllabe prépositive *dé* à rendre l'idée de privation, et qui sont infiniment plus nombreux que ceux dans lesquels on a exprimé la même idée par la syllabe *é*. Pourquoi d'ailleurs conserver à la langue deux mots parfaitement synonymes, et qui n'ont entre eux d'autre différence que celle d'une lettre? Ne vaut-il pas mieux faire un choix?

ÉRÉSIPÈLE.

LOCUT. VIC. C'est *une érésipèle*.
LOCUT. CORR. C'est un *érysipèle*.

On trouve *érésipèle* dans Voltaire et quelques autres bons auteurs. C'est une vieille orthographe; maintenant on écrit *érysipèle*. Ainsi l'usage s'est rapproché de l'étymologie dans le cas présent. C'est le contraire de ce qu'il fait ordinairement.

ERRATUM.

LOCUT. VIC. Cette faute donnera lieu à un *erratum*.
LOCUT. CORR. Cette faute donnera lieu à un *errata*.

MM. Laveaux (*Dict. des diff.*) et Ch. Nodier (*Examen crit. des dict.*) veulent qu'on écrive *errata* lorsqu'il n'est question que d'une faute, comme lorsqu'il est question de plusieurs. L'Académie, MM. Boiste, Raymond, etc., disent que le singulier doit être *erratum*, et le pluriel *errata*. Certes l'étymologie est en leur faveur, car *erratum* est

bien en latin le singulier d'*errata*. Mais alors pourquoi ne dirait-on pas des *maxima*, des *minima*, des *patres*, etc., qui sont aussi les pluriels de *maximum*, *minimum*, *pater*, etc.? Et pourquoi encore, *vice versa*, ne dirait-on pas un *duplicatum*, un *visum*, un *opus* puisque ces mots sont les singuliers de *duplicata*, *visa*, *opera*. On doit sentir combien il serait ridicule de vouloir former le pluriel des noms qu'on emprunte aux langues étrangères, de la même manière qu'il se forme dans ces langues. Ce serait ajouter de nouvelles exceptions à nos règles qui n'en ont déjà que trop. Nous ne pensons donc pas que MM. les députés qui, à la séance du 7 mars 1832, se mirent à rire en entendant M. le président annoncer que le *Moniteur* publierait *un errata* pour la séance de la veille, aient eu raison dans leur critique grammaticale. *Errata* est maintenant employé au singulier par nos meilleurs écrivains.

«Depuis qu'on enseigne peu la langue latine en France, dit Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*), nous voyons souvent le mot *erratum* substitué au mot français *errata*, par des gazetiers et des imprimeurs qui veulent donner au public une idée magnifique de leur capacité. L'Académie française aurait dû prévoir cette ridicule innovation, et la condamner par un exemple.»

ERRES.

PRONONC. VIC. Voici les *erres* du marché.
PRONONC. CORR. Voici les *arrhes* du marché.

«Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*: des *erres* au coche; donnez-moi des *erres*. C'est une faute.»

Voltaire, à qui nous empruntons ce passage, a raison lorsqu'il dit que l'emploi du mot *erres* pour *arrhes est une faute*, mais il aurait dû ajouter *maintenant*; et surtout ne pas s'en prendre au peuple de Paris qui n'a rien changé ici, et qui, au contraire, se montre en cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, fidèle conservateur du langage de ses pères. Le mot *erres* pour *arrhes* se trouve dans

nos vieux auteurs, dans le *Trésor de Recherches de Borel*, et dans le *Dictionnaire de Trévoux*, qui dit qu'on doit écrire et prononcer *erres* au propre, et *arrhes* seulement au figuré. Cette ridicule distinction a disparu; *arrhes* seul est resté.

Le substantif *arrhes* est féminin. Les *premières arrhes* que nous avons *reçues*.

ERRIÈRE.

LOCUT. VIC. Faites trois pas en *errière*.
LOCUT. CORR. Faites trois pas en *arrière*.

Errière est un barbarisme.

ENNOBLIR.

LOCUT. VIC.
Le coq, dit un proverbe, *ennoblit* la poule.
Cet homme *anoblissait* son état.

LOCUT. CORR.
Le coq, dit un proverbe, *anoblit* la poule.
Cet homme *ennoblissait* son état.

«*Ennoblir* c'est rendre plus considérable, plus noble, plus illustre. *Anoblir*, c'est faire noble, rendre noble, donner des lettres de noblesse.

«*Anoblir* exprime un changement d'état social; *ennoblir*, un changement d'état moral. Une belle action *ennoblit* un caractère. Il y a des charges qui *anoblissent*.

«Les *anoblis* ne sont pas toujours *ennoblis* aux yeux des hommes de sens; tous ceux qui se sont *ennoblis* par une conduite généreuse n'ont pas été *anoblis*.

«*Anoblir* exprime une métamorphose d'état, qui n'est souvent qu'un changement de nom, sans que celui qui l'obtient y ait contribué par son mérite: aussi peut-on être *anobli* par des crimes; la vertu seule peut *ennoblir*. (GUIZOT, *Nouv. Dict. univ. des Synonymes*.)

ENSEIGNER.

LOCUT. VIC. Ces jeunes gens sont mal *enseignés*.
LOCUT. CORR. Ces jeunes gens sont mal *instruits*.

Enseigner s'emploie au passif en parlant des choses: *les mathématiques sont bien enseignées dans ce collège*, et non des personnes, comme l'a fait Bossuet dans la phrase suivante: *je ne refuserai jamais d'être enseigné du moindre de l'église*.

L'Académie croit qu'on peut dire: *enseigner les ignorans*. Nous ne sommes pas de son avis. L'usage nous paraît vouloir que l'action du verbe *enseigner* tombe directement sur un nom de chose, et indirectement sur un nom de personne. *Enseigner une chose à quelqu'un. Instruire* s'emploie dans un sens contraire. Son action directe tombe sur la personne; son action indirecte sur la chose. *Instruire quelqu'un de ou dans quelque chose.* Pourquoi donc confondre les termes quand chacun d'eux a une signification qui lui est propre?

ÉPIDERME.

LOCUT. VIC. *Une épiderme épaisse*.
LOCUT. CORR. *Un épiderme épais*.

Trompé par l'étymologie sans doute, Molière a fait la faute que nous signalons ici.

La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à *la simple épiderme*.
(*Femmes savantes.*)

ÉPISODE.

LOCUT. VIC. *Cette épisode* est *attachante*.
LOCUT. CORR. *Cet épisode* est *attachant*.

Le genre de ce substantif était douteux du temps de Vaugelas (341^{e} *Rem.*) mais le masculin a depuis longtemps prévalu, et madame de Staël n'est pas excusable d'avoir dit *une charmante* épisode.

ÉPITHALAME.

LOCUT. VIC. *Une longue épithalame*.
LOCUT. CORR. *Un long épithalame*.

Féminin autrefois, masculin aujourd'hui.

ÉQUESTRE.

PRONONC. VIC. Une statue *ékestre*.
PRONONC. CORR. Une statue *équ-estre*.

L'*u* doit également se faire sentir dans les mots suivans: *équateur*, *équatorial*, *équation* (écouateur, écouatorial, écouation), *équiangle*, *équidistant*, *équilatéral*, *équilatère*, *équimultiple*, *équitation* (écuiangle, écuidistant, etc.).

ESCLANDRE.

LOCUT. VIC. Il m'a fait *une belle esclandre*!
LOCUT. CORR. Il m'a fait *un bel esclandre*!

> Le pauvre loup, dans *cet esclandre*,
> Empêché par son hoqueton,
> Ne put ni fuir, ni se défendre.
> (LA FONTAINE, liv. III, fab. 3.)

Malgré cet exemple et l'autorité de l'Académie, on trouve quelquefois *esclandre* féminin, et même dans des dictionnaires, celui de Rivarol, entr'autres.

Quoi qu'il en soit, M. Scribe a fait une faute dans le vers suivant:

> Condamnons par *maintes esclandres*, etc.
> (*Nouv. Pourceaugnac*, sc. 3.)

ESPADRON.

LOCUT. VIC. Ils se battirent à l'*espadron*.
LOCUT. CORR. Ils se battirent à l'*espadon*.

Si l'on en croyait l'usage et une autre autorité plus éclairée, Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*), ce serait *espadron* qu'il faudrait dire. Mais l'opinion de Feydel n'est malheureusement pas plus développée que celle de l'usage, ou, pour mieux dire, ne l'est pas du tout, et dans notre impuissance d'apprécier les motifs qui l'ont amenée, nous croyons devoir nous en tenir à l'orthographe de l'Académie et de tous nos lexicographes. Pourquoi d'ailleurs le mot français *espadon* ne viendrait-il pas du mot espagnol *espadon*, augmentatif d'*espada*, épée? Cette étymologie n'en vaut-elle pas bien une autre?

ESPÉRER.

LOCUT. VIC. *Espérez-moi*, nous partirons ensemble.
LOCUT. CORR. *Attendez-moi*, nous partirons ensemble.

Ce verbe ne peut jamais avoir un nom de personne pour régime direct.

ESTOMAC.

PRONONC. VIC. *Estomak*.
PRONONC. CORR. *Estoma*.

On ne prononce *estomak* que devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet. *Son estomak est faible. Estomak habitué au jeûne.*

ÉTAT (FAIRE).

LOCUT. VIC. On *fait* peu d'*état* de ce magistrat.
LOCUT. CORR. On *fait* peu de *cas* de ce magistrat.

Cette expression est quelquefois employée, en deux sens différens, dans des phrases qui ont aujourd'hui quelque chose de trop vague pour être tolérées. «*Je fais beaucoup d'état de M. votre frère. Je fais état qu'il y a plus de cent mille ames à Lyon* (GATTEL). Dans la première de ces phrases d'exemple, *je fais état* est un archaïsme qui ne paraît pas fort important à renouveler. Dans la seconde, c'est une locution barbare et inadmissible.» (CH. NODIER, *Examen Crit. des Dict.*)

M. Gattel aurait dû dire: *Je fais beaucoup de cas de M. votre frère*; et *Je pense, je présume qu'il y a plus de cent mille ames à Lyon*. Écrivons et parlons selon l'esprit de notre langue, c'est-à-dire

avec netteté. Nous ne manquons pas d'équivalens pour remplacer les locutions proscrites par le goût ou par l'usage, qui, notons-le en passant, sont deux autorités tout-à-fait distinctes.

ÉTHIQUE.

ORTH. VIC. Un cheval *éthique*.
ORTH. CORR. Un cheval *étique*.

Éthique est un substantif féminin qui signifie *morale*: la logique, l'*éthique*, etc. *Étique* est un adjectif qui signifie *maigre*, *desséché*, etc.

ÊTRE.

LOCUT. VIC.
Je fus le complimenter.
J'ai été le voir.

LOCUT. CORR.
J'allai le complimenter.
Je suis allé le voir.

Je fus le complimenter est vicieux, en ce que le verbe *être* ne doit jamais avoir la signification du verbe *aller*. Quelqu'un qui dirait *je suis le complimenter*, ferait très-certainement, de l'avis de tout le monde, une faute grossière. Pourquoi serait-il donc permis d'employer au prétérit défini, dans un certain sens, un verbe qu'on ne pourrait employer dans le même sens au présent de l'indicatif? Voltaire s'est déjà élevé contre l'emploi vicieux du verbe *être* pour le verbe *aller*; nous allons citer ici un passage d'un écrivain distingué de nos jours qui nous a paru faire parfaitement ressortir le ridicule de cette locution, «Le verbe *être*, dit M. Ch. Nodier (*Examen Crit. des Dict.*.) détermine un état; c'est même là sa fonction spéciale dans le langage. Il ne peut donc pas être suivi d'un infinitif qui en détermine

un autre. Pour vous assurer de sa propriété, ramenez la phrase à l'infinitif *être*: cette règle est infaillible.

«*Être à Paris* est du très-bon français; *être le voir* est barbare. On dit: *je suis allé le voir, j'ai été chez* lui.

«La nuance de ces expressions, dans le cas même où elles peuvent être indifféremment employées sans faute grammaticale, est cependant très-importante à saisir, car c'est elle qui détermine la physionomie de l'idée. Quelqu'un qui dirait: *j'ai été à Paris en poste* ne dirait pas ce qu'il veut dire, s'il voulait faire entendre qu'il a pris la poste pour y aller. La logique et la langue exigent *je suis allé*. Il en serait de même, dans certains cas, pour cette dernière locution.

«Les beaux parleurs et les écrivains maniérés enchérissent ridiculement sur cette petite difficulté, en substituant l'aoriste au prétérit. C'est très-mal s'exprimer que de dire: *nous y fûmes* pour *nous y allâmes*, et il n'y a rien de plus commun. Quant à cet aoriste, même dans le sens de *nous y avons été*, il peut être fort bien en son lieu: le style a tant de secrets!»

On peut donc, en résumant tout ce qu'ont dit nos meilleurs grammairiens sur le verbe *être* substitué au verbe *aller*, conclure que cette substitution ne peut jamais avoir lieu à moins qu'à l'idée de marche, de mouvement, que présente le verbe *aller*, ne se joigne l'idée de séjour, de demeure, attachée au verbe *être*. Ainsi cette phrase: *j'ai été à Paris en poste*, citée par M. Ch. Nodier, est mauvaise; mais ôtez ce complément *en poste*, et dites *j'ai été à Paris*, et votre phrase deviendra bonne. Pourquoi? parce que dans le premier cas il ne s'agit que de mouvement, et que c'est le verbe *aller* qu'il faut employer là, et que, dans le second, il est question de séjour. La dernière phrase enfin équivaut à celle-ci: *j'ai vécu, j'ai existé à Paris*.

ÊTRE DE RIEN.

LOCUT. VIC. Cette personne ne m'*est de rien*.

LOCUT. CORR. Cette personne m’*est étrangère*.

Nous ne pensons pas qu’on puisse considérer comme française cette locution *être de rien*, malgré l’emploi qu’en ont fait quelques auteurs, Madame de Sévigné entr’autres: *le beau temps ne vous est de rien*, et malgré l’honneur que lui font nos dictionnaires de la faire figurer dans leurs colonnes. On pourrait, en supprimant la préposition *de*, en faire une expression familière dont l’analyse deviendrait au moins possible; mais on n’aura jamais, en la conservant, qu’un véritable galimathias.

EUCHARISTIE, EUCOLOGE, EUGÈNE, EUPHÉMIE, EUPHÉMISME, EUPHRATE, EURIPIDE, EUROPE, EUSÈBE, EUSTACHE, EUTERPE, etc.

PRONONC. VIC. Ucharistie, Ucologe, etc.
PRONONC. CORR. Œucharistie, Œucologe, etc.

EURE.

PRONONC. VIC. La rivière d’*Ure*.
PRONONC. CORR. La rivière d’*Eure*.

Voltaire peut avoir fait rimer *Eure* avec *nature* et *structure* (HENR.), et M. Philippon de la Magdeleine (*Homonymes fr.*), s’appuyant probablement sur cette autorité, peut avoir considéré ce nom propre comme un homonyme du substantif *hure* et du verbe *eurent*, sans que cependant il soit permis de lui donner une prononciation autre que celle de *demeure*, *heure*, *beurre*, etc. M. de Lanneau, dans son Dictionnaire des rimes, a aussi placé *Eure* parmi les mots terminés en *ure*, comme *étamure*, *facture*, etc. C’est une erreur qu’il corrigera probablement quelque jour. Qui pourrait

s’empêcher de rire s’il entendait quelqu’un raconter un voyage qu’il viendrait de faire dans le département de l’*Ure*, et qui lui aurait fourni l’occasion de faire connaissance avec le vénérable M. Dupont de l’*Ure*? Ne croirait-on pas avoir affaire à un Gascon?

ÉVANGILE.

LOCUT. VIC. *Cette évangile* est *longue*.
LOCUT. CORR. *Cet évangile* est *long*.

Évangile est neutre en grec et en latin. Il doit être masculin en français d’après son étymologie. Comme il était féminin autrefois, ce genre lui est encore conservé par quelques personnes qui feraient beaucoup mieux de se conformer à l’usage actuel.

> L’*évangile* au chrétien ne dit en aucun lieu,
> Sois dévot; *elle* dit: sois doux, simple, équitable.
> (BOILEAU, *Sat.* XI.)

ÉVANTAIL.

LOCUT. ET ORTH. VIC. *Une évantail*.
LOCUT. ET ORTH. CORR. *Un éventail*.

L’orthographe bien constatée du radical *vent*, à la famille duquel appartient certainement le mot *éventail*, nous dispense d’entrer dans plus de développemens pour faire voir que l’auteur des *Omnibus du langage* a eu tort d’écrire *évantail* par un *a*.

ÉVITER.

LOCUT. VIC. Vous m’ayez *évité* des désagrémens.

LOCUT. CORR. Vous m’avez *épargné* des désagrémens.

Éviter quelque chose à quelqu’un est un solécisme, comme *observer*, *remarquer* quelque chose à quelqu’un. Vous pouvez *éviter* quelque chose, mais non *l’éviter à quelqu’un*. Vous ne pouvez que le lui *faire éviter*. Quelques-uns de nos bons écrivains ont fait cette faute grave, blâmée par l’élite de nos grammairiens. «Le lapin, dit Buffon, *évite* par là *à* ses petits *les* inconvéniens du bas âge.—Je veux, dit Marmontel, *vous éviter l’ennui* de trouver cet homme maussade.» Féraud, qui rapporte ces deux exemples, paraît s’étonner que l’Académie n’ait pas consacré l’emploi d’*éviter* dans le sens d’*épargner*. «Ce peut être, dit-il, un oubli.» Comment! l’Académie commet un oubli quand elle fait bien! Mais, M. Féraud, c’est une épigramme.

EXACT.

PRONONC. VIC. C’est *exa*.
PRONONC. CORR. C’est *exacte*.

Quelques grammairiens veulent que le *c* et le *t* de ce mot soient nuls dans la prononciation; d’autres, parmi lesquels se trouve Laveaux, recommandent de les faire sentir. Nous adoptons cette dernière opinion que la raison et l’usage sanctionnent.

EXAMEN.

PRONONC. VIC. Il a passé un *éxamenne*.
PRONONC. CORR. Il a passé un *examein*.

Ne vaut-il pas beaucoup mieux soumettre à notre prononciation nationale tout mot étranger qui passe dans notre langue, que d’aller laborieusement rechercher la prononciation de ce mot dans l’idiôme auquel on l’emprunte? Dix, vingt, trente personnes, enchantées du

vernis de savoir que cette prononciation exotique pourra répandre sur elles, se hâteront sans doute de l'adopter; mais la masse de la nation saura toujours, n'en doutons pas, repousser un pédantisme ridicule qui ne se plaît qu'à augmenter le nombre des difficultés d'une langue qu'elle ne parle à peu près bien qu'avec tant de peine, grâce à mille fantaisies de grammatistes.

Examen a éprouvé le sort de *vermicelle*, *club*, *violoncelle*, etc., qu'on a voulu nous faire prononcer *vermichelle*, *clob*, *violonchelle*, etc., et qui ne se sont définitivement naturalisés parmi nous qu'en se francisant tout-à-fait.

Le Trévoux, imité à tort par beaucoup de personnes, écrit *éxamen*. On ne doit jamais accentuer un *e* suivi d'un *x*.

EXCELLENT.

LOCUT. VIC. Celui-ci est *plus excellent*.
LOCUT. CORR. Celui-ci est *meilleur*.

Cette phrase de Vaugelas: *un de nos plus excellens écrivains modernes*, etc. (262^{e} *Rem.*), est vicieuse, en ce que le mot *excellent* est un superlatif absolu qui ne peut être modifié par un adverbe. Ce qui est *excellent* ne peut l'être ni plus ni moins. Il est impossible d'alléguer ici en faveur du célèbre grammairien l'usage de son temps, car la logique est de tous les temps, et cette expression est évidemment contre la logique; aussi est-elle blâmée par tous nos grammairiens modernes.

EXCUSE (*Voy.* DEMANDER).

EXÉCRABLE.

PRONONC. VIC. Ec-cécrable.
PRONONC. CORR. Eg-zécrable.

Ex, suivi d'une voyelle, se prononce *egz*; suivi d'une consonne, *ec*.

EXEMPLE.

LOCUT. VIC. *Cet exemple* d'écriture est mal *fait*.
LOCUT. CORR. *Cette exemple* d'écriture est mal *faite*.

Dans ses autres acceptions, *exemple* est toujours masculin.

FACE (EN).

LOCUT. VIC. L'escalier est *en face la* porte.
LOCUT. CORR. L'escalier est *en face de la* porte.

En face, sans la préposition *de*, est un adverbe, regardez *en face*, la porte *en face*, et ne peut avoir de complément.

FACHÉ.

LOCUT. VIC. Je suis *fâché avec* lui.
LOCUT. CORR. Je suis *fâché contre* lui.

L'Académie ne donne, dans son Dictionnaire (1802), que la seconde de ces locutions, d'où l'on peut sans doute inférer qu'elle ne reconnaît pas la première.

FAÇONNEUR.

LOCUT. VIC. Ne faites pas le *façonneur*.
LOCUT. CORR. Ne faites pas le *façonnier*.

FAC-SIMILE.

PRONONC. VIC. Voici un *fac simil* de son écriture.
PRONONC. CORR. Voici un *fac similé* de son écriture.

Fac simile est latin, et les mots de cette langue ont le privilège immémorial dans beaucoup de langues, et particulièrement dans la nôtre, de ne pas être soumis aux règles de la prononciation nationale. Il faut donc prononcer *fac similé*, qu'on écrit sans accent, parce qu'en latin tous les *e* sont fermés.

FAIGNIANT.

LOCUT. VIC. C'est un *faigniant*.
LOCUT. CORR. C'est un *fainéant*.

Des deux mots *faire* et *néant* a été formée l'expression *fainéant*, c'est-à-dire *fait-rien*.

FAIM (MANGER SA). *Voy.* SOIF.

FAINGALE, FRINGALE.

LOCUT. VIC. Il a la *faingale*, la *fringale*.
LOCUT. CORR. Il a la *faim-vale*.

L'Académie et Trévoux écrivent *faim-vale*. Nous avons préféré cette orthographe, délaissée par M. Ch. Nodier, parce que nous la croyons plus ancienne, plus étymologique, et au moins aussi usitée que les deux autres. On trouve dans Baïf:

> Tout l'été chanta la cigale:
> Et l'hiver elle eust la *faim-vale*.
> (*Mimes et enseignemens.*)

FAIRE DE LA PLUIE, DU VENT, etc.

LOCUT. VIC. *Il fait* de la pluie, *du vent*, etc.
LOCUT. CORR. *Il tombe* de la pluie, *il vente*.

«Sur les bords de la Garonne, on dit *il fait du brouillard*, *du serein*, *de la rosée*, *de la pluie*, etc. Il faut dire: *il tombe*, etc.» (DESGROUAIS, *Gasconismes corrigés*.)

Faire ne doit s'employer pour indiquer la constitution du temps que lorsqu'il n'y a pas possibilité de le remplacer par un autre verbe. Ainsi dans ces phrases *il fait chaud*, *il fait beau*, *il fait froid*, le verbe *faire* est le seul dont on puisse se servir, à moins d'avoir recours à des périphrases assez longues. Mais dans ces autres exemples: *il fait de la pluie*, etc. *du vent*, *du tonnerre*, etc., rien n'est certainement plus facile que de faire usage d'autres manières de parler, comme *il pleut* ou *il tombe de la pluie*, etc., *il vente*, *il tonne*, etc., qui ont le double avantage d'être plus logiques et d'être préférées par nos bons écrivains.

FAIRE LUMIÈRE.

LOCUT. VIC. *Faites-nous lumière* dans l'escalier.
LOCUT. CORR. *Éclairez-nous* dans l'escalier.

«Un académicien qui était allé voir Fontenelle, se plaignait, en se retirant à la nuit, de ce que la domestique ne lui *faisait pas lumière*. Excusez-la, lui dit Fontenelle, elle n'entend que le français.» (CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

FAIRE UNE MALADIE.

LOCUT. VIC. Il a *fait* une longue maladie.
LOCUT. CORR. Il a *eu* une longue maladie.

Faire une maladie est une expression absurde. Ne faudrait-il pas avoir réellement le diable au corps pour s'amuser à faire des maladies pour soi ou pour les autres?

FAIT MOURIR.

LOCUT. VIC. Ce brigand a été *fait mourir*.
LOCUT. CORR. Ce brigand a été *exécuté*.

Beaucoup de personnes emploient passivement le participe passé du verbe composé *faire mourir*, comme dans l'exemple que nous venons de citer. On doit éviter avec soin cette vicieuse locution, indice assez général d'une instruction fort négligée.

On lit dans Vaugelas (*Remarque* 245^{e}) «Cette façon de parler est toute commune le long de la rivière de la Loire, et dans les provinces voisines, pour dire: *fut exécuté à mort*. La noblesse du pays l'a apportée à la cour, où plusieurs le disent aussi, et M. Coeffeteau, qui était de la province du Maine, en a usé toutes les fois que l'occasion s'en est présentée. Les Italiens ont cette même phrase, et le cardinal Bentivoglio, l'un des plus exacts et des plus élégans écrivains de toute l'Italie, s'en est servi en son histoire de la guerre de Flandres, au quatrième livre. *Lo strale*, dit-il, *già borgomastro d'Anversa, e che*

tanto haveva fomentate le seditioni di quella città, fu fatto morire *en Vilvorde.*»

Nous ferons une remarque sur celle de Vaugelas; c'est que, de nos jours, lorsqu'on dit qu'un homme a été *exécuté*, il est inutile d'ajouter *à mort*. Le verbe *exécuter* n'a toutefois cette énergique valeur qu'en matière criminelle, car tout le monde sait fort bien qu'*exécuter quelqu'un*, en termes de pratique, signifie saisir ce qu'il possède pour payer ce qu'il doit. Mais on dit plus généralement en ce sens, *exécuter chez quelqu'un, exécuter les meubles de quelqu'un*, et bien plus généralement encore: *saisir chez quelqu'un*.

FALLOIR.

LOCUT. VIC. *Il faut mieux* prendre ce parti.
LOCUT. CORR. *Il vaut mieux* prendre ce parti.

Le verbe *falloir* exprime une nécessité, et toute nécessité est absolue. *Falloir* ne peut donc souffrir après lui aucun adverbe qui le modifie, et doit être remplacé, dans la phrase que nous avons citée, par le verbe *valoir*.

FAMEUX.

LOCUT. VIC. Il avait une *fameuse* soif.
LOCUT. CORR. Il avait une *ardente* soif.

La soif de Tantale est réellement *fameuse*; mais cet adjectif n'est, dans notre exemple, qu'une hyperbole ridicule.

FARBALA, FALBANA.

LOCUT. VIC. C’est une robe à *farbala*, à *falbana*.
LOCUT. CORR. C’est une robe à *falbala*.

«On attribue à ce mot, dit M. Ch. Nodier, une singulière étymologie, qu’il faut recueillir pour éviter des tortures aux *Ménages* à venir. Un prince, étonné de l’assurance avec laquelle une marchande de modes se flattait d’avoir dans son magasin tout ce qui peut servir à la parure des femmes, s’avisa de lui demander des *falbalas*, mariant au hasard les premières syllabes qui se présentèrent à son esprit. On lui apporta sans hésiter cette espèce d’ornement qui en a conservé le nom.» (*Exam. crit. des Dict.*).

FARCE.

LOCUT. VIC. Votre ami est *farce*.
LOCUT. CORR. Votre ami est *farceur*.

Farce est un substantif, *faire une farce*, et non un adjectif, quoique M. Raymond ait cru pouvoir le placer comme tel dans son dictionnaire, contrairement à l’avis de presque tous nos grammairiens.

FATIGUER.

LOCUT. VIC. Cet homme *fatigue* beaucoup.
LOCUT. CORR. Cet homme *se fatigue* beaucoup.

L’Académie et plusieurs grammairiens distingués approuvent l’emploi de *fatiguer*, comme verbe neutre, avec un nom de personne pour sujet. L’usage est contraire à cette manière de parler, et, à quelques exceptions près, on ne trouve, dans nos bons auteurs, le verbe *fatiguer* employé, en parlant des personnes, que comme verbe actif. Le neutre est réservé pour les choses. C’est une richesse de notre langue qui nous permet de comprendre, lorsqu’on

dit *elle fatigue beaucoup*, qu'il est question d'une chose, d'une poutre par exemple, et non d'une femme, parce qu'il aurait fallu dire, dans ce dernier cas, *elle se fatigue beaucoup*. Notre langue ne doit pas dédaigner ses richesses; on ne l'a jamais accusée d'en avoir trop.

FAUTE.

LOCUT. VIC. Ce n'est qu'une *faute d'inattention*.
LOCUT. CORR. Ce n'est qu'une *faute d'attention*.

Une *faute d'attention* est une faute commise par l'attention, c'est-à-dire une inattention; mais si vous dites: *vous avez fait une faute d'inattention*, c'est comme si vous disiez: *votre inattention a fait une faute*, ou, en d'autres termes, *vous avez eu de l'attention*. Or, ce n'est pas là ce qu'on veut exprimer; cette manière de parler est donc défectueuse.

FER A CHEVAL, FER DE CHEVAL.

LOCUT. VIC.
Ce *fer à cheval* est mal forgé.
La table était faite en *fer de cheval*.

LOCUT. CORR.
Ce *fer de cheval* est mal forgé.
La table était faite en *fer à cheval*.

La distinction que nous venons d'établir nous paraît bien minutieuse, et il ne faut rien moins que l'autorité du Dictionnaire de l'Académie pour nous engager à appuyer cette ridicule fantaisie de puriste. Conçoit-on qu'on doive dire qu'une table qui a la forme d'un *fer de cheval* est faite en *fer à cheval*? ne vaudrait-il pas mieux dire, comme le veut l'usage, un *fer à cheval*, au propre et au figuré?

FERMER.

LOCUT. VIC. Pourquoi nous a-t-on *fermés* dans cette chambre?

LOCUT. CORR. Pourquoi nous a-t-on *enfermés* dans cette chambre?

«*Fermer* pour *enfermer* est un gasconisme. *Fermez vos livres dans cette armoire*; et aussi *se fermer* pour *s'enfermer*; *se fermer dans sa chambre, dans un cloître*.» (DESGROUAIS, *Gasc. corr.*)

FÊTE DE DIEU.

LOCUT. VIC. Le jour de la *fête de Dieu*.

LOCUT. CORR. Le jour de la *Fête-Dieu*.

L'expression de *Fête-Dieu* est fort ancienne. A l'époque où elle prit naissance, l'usage permettait de joindre deux mots, dont l'un était en génitif, sans que ce rapport fût marqué par la préposition *de*. Plusieurs expressions, que nous avons encore, ont été formées de cette manière, telles que *Hôtel-Dieu*, *Apport-Paris*, etc. Le génie de notre langue s'est modifié depuis, mais nous avons conservé ces vieux mots, débris du moyen âge, qui ne sont plus pour nous, après tout, que de véritables anomalies, et contre lesquels il n'est pas étonnant que le bon sens populaire proteste quelquefois.

FEU.

Mon feu, *mes feux*, sont des expressions ridicules, dont nos poètes se sont long-temps servis pour dire: *mon amour*, et qui ne devraient plus être employées maintenant. Ce serait du *classicisme* outré dont les romantiques auraient raison de se moquer. Il est temps d'abandonner toutes ces vieilles métaphores, usées par un emploi immodéré, pour ne parler, autant que possible, que le

langage de la nature. Les vers suivans ne sont-ils pas tout à fait risibles aujourd’hui?

Tout allume des *feux* que je voudrais éteindre.
(BAOUR-LORMIAN, *Mahomet II*, act. 2.)

Son cœur brûle des mêmes *feux*.
(VIENNET, *Clovis*, act. 2.)

Des *feux* que dans mon cœur vous avez allumés.
(LIADIÈRES, *Conradin et Frédéric*, act. 2.)

FEU.

ORTH. VIC. *Feue* la reine.
La feu reine.

ORTH. CORR. *Feu* la reine.
La feue reine.

«Ce mot n'a point de pluriel, et même il n'a pas de féminin lorsqu'il est placé avant l'article ou avant le pronom personnel.» (*Acad.*) *Feu* ma tante, ma *feue* tante.

FIBRE.

LOCUT. VIC. De *longs fibres*.
LOCUT. CORR. De *longues fibres*.

Le genre de ce substantif, resté long-temps douteux, ne l'est plus aujourd'hui. Le féminin a prévalu.

FILS.

LOCUT. VIC. *Le fils Durand* est parti.
LOCUT. CORR. *Durand fils* est parti.

Le père Michaud, *la mère Roger*, sont des personnes d'un âge mûr, qu'on nomme ainsi seulement à cause de leur âge, et qui peuvent ne pas avoir d'enfans. *Michaud père*, *madame Roger mère*, sont vraiment un père et une mère, et si l'on ajoute à leurs noms ces mots *père* et *mère*, c'est afin de les distinguer de leurs enfans. C'est par analogie avec ces deux dernières locutions que l'on doit dire *Durand fils*, puisque *fils* est ici un véritable titre de relation, qui ne peut recevoir l'acception détournée qu'on attribue aux mots *père* et *mère* dans ces locutions, le *père Michaud*, la *mère Roger*.

Prononcez *fi* partout ailleurs que devant un mot commençant par une voyelle. Dites un *fi reconnaissant* et un *fi zingrat*.

FIXER.

LOCUT. VIC. Vous le *fixez* assez long-temps pour le reconnaître.
LOCUT. CORR. Vous le *regardez* assez long-temps pour le reconnaître.

Si ce verbe, dans le sens de *regarder fixement*, n'est pas reçu dans la langue, ce n'est cependant pas un de ces mots que frappe une réprobation universelle. Les grammairiens n'en veulent pas, il est vrai, mais en revanche il compte dans la littérature quelques protecteurs, au nombre desquels nous citerons Crébillon fils, Fréron, madame de Genlis, Delille, etc. M. Charles Nodier, qui assure que *cent autres* auteurs s'en sont servis, a voulu aussi prêter son patronage à ce verbe que l'Académie a toujours repoussé jusqu'à présent, et qui ne nous paraît réellement pas avoir des droits suffisans pour être admis dans la langue. Et cependant, comme le

dit M. Ch. Nodier, il est certain que cette acception nouvelle du verbe *fixer* ne manque pas d'énergie.

Voltaire dit à ce sujet (*Quest. Encyclop.*): «Quelques Gascons hasardèrent de dire: *j'ai fixé cette dame*, pour *je l'ai regardée fixement*, *j'ai fixé mes yeux sur elle*. De là est venue la mode de dire *fixer une personne*. Alors vous ne savez point si on entend par ce mot: *j'ai rendu cette personne moins volage*, ou *je l'ai observée*, *j'ai fixé mes regards sur elle*. Voilà une nouvelle source d'équivoques;» et voilà pourquoi, ajouterons-nous, il est nécessaire de bannir cette expression.

FLAMME.

Ce mot, comme celui de *feu*, dans le sens d'amour, est devenu si trivial, qu'on ne l'entend guère maintenant sans éprouver quelque envie de rire. Comment se fait-il que nos poètes modernes s'en servent encore si souvent?

> C'est donc toi qui, brûlant d'une *flamme* insolente.
> (VIENNET, *Clovis*, act. 2.)

> Sa sœur, crédule et vaine, encourage ma *flamme*.
> (ANCELOT, *Fiesque*, act. 2.)

Supposez (et la supposition ne doit pas coûter beaucoup) qu'un acteur un peu froid ait souvent à débiter cette chaleureuse expression de *flamme*, variée de temps en temps par celle de *feu*, qui n'est pas moins chaude, et l'effet de ce contraste sera certainement tel, que si vous, auteur, vous n'avez pas eu le dessein d'exciter l'hilarité, vous aurez obtenu un résultat fort opposé à celui que vous vous promettiez.

FLANQUETTE.

LOCUT. VIC. C’est à la bonne *flanquette*.
LOCUT. CORR. C’est à la bonne *franquette*.

Il est aisé de voir que *franquette* a pour racine le mot *franc*; *à la bonne franquette* signifie donc: tout franchement; *flanquette* ne signifierait rien.

FIN.

LOCUT. VIC. Prenez cette bille *fine*.
LOCUT. CORR. Prenez cette bille *fin*.

Fin est ici un adverbe, comme l’est le mot *dru* dans ces phrases: *les balles tombent dru*, *ces blés sont semés dru*. *Fin* et *dru* ne qualifient pas les substantifs, ils modifient les verbes, et signifient conséquemment *avec finesse*, *d’une manière drue*.

FLANQUÉ.

LOCUT. VIC.
Il m’a *flaqué* un coup de poing.
Il m’a *flanqué* de l’eau sur la tête.

LOCUT. CORR.
Il m’a *flanqué* un coup de poing.
Il m’a *flaqué* de l’eau sur la tête.

Pourquoi l’Académie décide-t-elle qu’on ne doit pas dire: *flanquer un soufflet*, mais *flaquer un soufflet*? Cette locution se trouve non seulement dans le Dictionnaire de Trévoux, *il lui a flanqué un bon soufflet, un coup de pied*, mais encore dans plusieurs dictionnaires, et notamment dans celui des onomatopées de M. Charles Nodier. «Du bruit d’un coup violent, dit-il, le peuple a fait le mot factice *flan* pour le représenter, et le verbe *flanquer* pour donner un coup dont le son est exprimé par *flan*.»

Flaquer, ne peut s'employer que pour signifier jeter, appliquer avec vivacité un liquide contre quelqu'un ou contre quelque chose, comme on peut le voir par cet exemple tiré de Labruyère: «S'il trouve qu'on lui a donné trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite, et boit le reste tranquillement.»

Flanquer signifie appliquer avec force un corps solide sur un autre, comme *flanquer un soufflet*, *un coup de pied*, *un coup de poing*.—*Flaquer* vient de l'onomatopée *flac*; *flanquer* de l'onomatopée *flan*.

FLEUR D'ORANGE.

LOCUT. VIC.
- Un bouquet de *fleur d'orange*.
- Boire de la *fleur d'orange*.

LOCUT. CORR.
- Un bouquet de *fleurs d'oranger*.
- Boire de la *fleur d'oranger*.

Il faut dire *fleur d'oranger*, en parlant de *fleur* de l'arbre nommé *oranger*, puisque l'on dit *fleur d'abricotier*, *fleur de prunier*, *fleur de cerisier*, etc.; il faut encore dire *fleur d'oranger* en parlant de la liqueur connue sous le nom de *fleur d'orange*, puisque cette liqueur se fait avec la fleur de l'oranger et non avec l'orange.

Nous mettons un *s* à cette locution *un bouquet de fleurs d'oranger*, parce que, selon la remarque d'un grammairien, un bouquet étant composé de plusieurs fleurs, ce mot doit être suivi d'un pluriel.

FLEUR, FLEURER.

LOCUT. VIC.
- Ce chien n'a pas de *fleur*.
- Ce chien a *fleuré* le gibier.

LOCUT. CORR. Ce chien n’a pas de *flair*.
Ce chien a *flairé* le gibier.

—*Fleur*, dans l’acception qu’on lui trouve ici, est un barbarisme.

—On employait indifféremment, il y a moins d’un siècle, *fleurer* pour *flairer* et *flairer* pour *fleurer*. La différence entre ces deux verbes est maintenant bien établie; *flairer*, c’est aspirer une odeur, *flairez cette rose*; *fleurer*, c’est au contraire l’exhaler, *cela fleure comme baume*. On *flaire* enfin ce qui *fleure*.

FLEURAISON.

LOCUT. VIC. La gelée a retardé la *fleuraison*.
LOCUT. CORR. La gelée a retardé la *floraison*.

«Quelques jardiniers prononcent *fleuraison*; mais le mot français est *floraison*.» (*Rem. sur le Dict. de l’Acad.*)

L’Académie (1802) donne aussi *floraison*, mais en renvoyant à *fleuraison*.

FLEURIR.

LOCUT. VIC.
Le commerce *fleurissait*.
Cet arbre *florissait* au printemps.
L’empire est *fleurissant*.
Voyez ces *florissantes* prairies.

LOCUT. CORR.
Le commerce *florissait*.
Cet arbre *fleurissait* au printemps.
L’empire est *florissant*.
Voyez ces *fleurissantes* prairies.

Au propre, le verbe *fleurir* est régulier dans tous ses temps; au figuré, il a l'imparfait de l'indicatif et le participe présent irréguliers, *il florissait*, *florissant*, malgré quelques exemples contraires trouvés dans certains auteurs.

FOIS.

LOCUT. VIC.

La fois que vous êtes venu me voir.
Les fois que nous avons joué ensemble.
La fois précédente nous l'avions vu.

LOCUT. CORR.

Cette fois que vous êtes venu me voir.
Toutes les fois que nous avons joué ensemble.
La précédente fois nous l'avions vu.

Le substantif *fois* ne peut jamais être employé avec l'article, sans qu'il y ait un adjectif entre ces deux mots. L'adjectif *tout* est le seul qui ne se mette pas à cette place. On le met devant l'article.—Les phrases suivantes doivent donc être condamnées: songez *aux fois* où il vous a battu. Je suis *des fois* obligé de me fâcher. Il faut: Songez aux *nombreuses fois* où il vous a battu. Je suis *certaines fois* obligé de me fâcher.

FOND, FONDS.

ORTHOG. VIC.

La pièce d'or tomba au *fonds* du puits.
Voici un beau *fond* de commerce.

ORTHOG. CORR.

La pièce d'or tomba au *fond* du puits.
Voici un beau *fonds* de commerce.

«*Fond* et *fonds* sont deux choses différentes: le premier est le *fundum* des Latins, c'est la partie la plus basse de ce qui contient ou

peut contenir quelque chose, *le fond d'un tonneau*, *d'un sac*, etc.; l'autre est le *fundus* des Latins. Dans le propre, c'est la terre qui produit les fruits; dans le figuré c'est tout ce qui rapporte du profit: *fonds de terre*, *faire fonds sur*; etc.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

Ménage, Th. Corneille et Dumarsais, dédaignant cette distinction, veulent qu'on écrive *fond* sans *s* dans tous les cas possibles. Cette opinion nous paraît assez raisonnable; et nous sommes persuadé qu'elle sera un jour adoptée; mais nous devons, en attendant, prévenir le lecteur que l'orthographe indiquée par Féraud est encore aujourd'hui généralement suivie.

FORMES.

LOCUT. VIC. Cet homme a les *formes* rudes.
LOCUT. CORR. Cet homme a les *manières* rudes.

Formes, dans le sens qu'on lui voit ici, est un néologisme inutile et ridicule que nos lexicographes ont fort bien fait de ne pas accueillir. Qui pourrait garder son sérieux en entendant une dame dire d'un homme: Ce Monsieur a les *formes* polies? Moins on fournit d'aliment aux jeux de mots, plus on embellit une langue.

FORT.

LOCUT. VIC.
Cette femme *se fait forte* d'obtenir sa grâce.
C'est un *fort homme*.

LOCUT. CORR.
Cette femme *se fait fort* d'obtenir sa grâce.
C'est un *homme fort*.

—Dans le verbe composé *se faire fort*, *fort* doit rester invariable parce que c'est un adverbe.

—*Fort*, adjectif ne doit pas se placer devant le substantif *homme*, car il faudrait alors ou prononcer le *t*, ce qui serait fort désagréable à l'oreille et ferait croire qu'il est question d'un fort volume (*fort tome*) ou ne pas le prononcer, et dire en ce cas *for homme*, ce qui ferait penser au forum des Romains. Le mieux est donc de placer *homme* avant *fort*.

FORT DE.

LOCUT. VIC. *Fort de* son droit, il a intenté le procès.
LOCUT. CORR. *Sûr de* son droit, il a intenté le procès.

Voici une expression fort en vogue aujourd'hui, mais si l'on en croit quelques critiques, dont nous partageons au reste le sentiment, il vaudrait beaucoup mieux ne pas s'en servir. M. Laveaux, (*Dict. des diff.*) tolère l'emploi de *fort de* dans la conversation seulement, et M. Ch. Nodier (*Examen crit. des Dict.*), le traite de «locution emphatique qui a passé du néologisme du barreau au néologisme des brochures, des journaux et de la tribune. Notre temps, ajoute-t-il, est celui des discours *forts de choses*, et il n'est personne entre nous qui n'ait eu le bonheur d'entendre quelque part des avocats *forts de la vérité de leurs moyens*, et des orateurs *forts de la pureté de leur conscience*. Ce style n'est pas fort.»

Cent ans avant M. Nodier, l'abbé Desfontaines avait aussi signalé cette expression comme un néologisme, et en citant ces deux phrases: *voilà qui est fort de café*, *cette liqueur est forte d'eau-de-vie*, il avait ajouté ironiquement: On peut dire que le style de cet auteur est *fort d'esprit*.

FORTUNÉ.

LOCUT. VIC. Ce luxe convient aux gens *fortunés*.
LOCUT. CORR. Ce luxe convient aux gens *riches*.

«Bien traité de la fortune ou du sort; et comme cela signifie riche, dans la logique du peuple, un homme *fortuné* signifie nécessairement un homme riche dans sa grammaire. C'est un barbarisme très-commun dans la langue, et qui provient d'une erreur très-commune dans la morale.» (CH. NODIER, *Examen critique des Dict.*)

Le Dictionnaire des quatre professeurs tolère, dans le genre familier, l'emploi de *fortuné* pour riche. Nous n'aimons pas cette tolérance. Qu'on se serve dans le style négligé d'expressions qui ne seraient pas assez élégantes pour un style soutenu, rien de plus naturel; mais qu'on puisse se permettre des barbarismes dans certains cas, c'est une doctrine qui nous semble, en vérité, quelque peu absurde.

FOSSAYEUR.

LOCUT. VIC. C'est un *fossayeur*.
LOCUT. CORR. C'est un *fossoyeur*.

On dit aussi *fossoyer* et non *fossayer*.

FOUCADE.

LOCUT. VIC. Je le reconnais à cette *foucade*.
LOCUT. CORR. Je le reconnais à cette *fougade*.

Une *fougade*, dit l'Académie, est une espèce de petite mine. *La fougade joua et fit sauter les soldats.* C'est par allusion à cette mine, qu'on nomme probablement *fougade* un accès de gaieté, de colère, de tristesse, qui vient à quelqu'un subitement et comme par explosion.

Le Dictionnaire de Trévoux donne aussi *foucade*, mais il renvoie à *fougade*.—*Fougade* appartient à la famille de *fougue*.

FOUDRE.

LOCUT. VIC.

Le *foudre* de l'Éternel l'écrasa.
Les *foudres* de l'Église sont souvent *impuissantes*.

LOCUT. CORR.

La *foudre* de l'Éternel l'écrasa.
Les *foudres* de l'Église sont souvent *impuissans*.

Foudre est ordinairement féminin au propre, et masculin au figuré. L'inobservation de cette règle ne se trouve guère que chez les poètes, dont la liberté d'expression va, comme on le sait, jusqu'à la licence, et qu'il ne faut pas généralement choisir pour guides dans la carrière grammaticale, quand on craint de s'égarer.

FOUET.

LOCUT. VIC.

Vous aurez le *foua*.
On l'a *fouaté*.

LOCUT. CORR.

Vous aurez le *fouè*.
On l'a *fouèté*.

L'usage, nous le reconnaissons, veut que l'on prononce *foua*, mais comme il veut aussi que l'on prononce *fouèter*, et qu'il y a ici une contradiction choquante, nous croyons, pour la faire disparaître, devoir adopter le sentiment de Wailly, de Féraud et de plusieurs autres grammairiens, qui auront sans doute pensé que les deux

lettres *et* prenant le son de l'*a*, étaient une anomalie à l'introduction de laquelle il fallait s'opposer.

FRAICHE (A LA).

LOCUT. VIC. Nous marcherons *à la fraîche*.
LOCUT. CORR. Nous marcherons *au frais*.

A la fraîche est un barbarisme de marchand de *coco*.

FRANC.

LOCUT. VIC.
J'ai reçu votre lettre *franc de port*.
L'ordre de la *franc-maçonnerie*.

LOCUT. CORR.
J'ai reçu votre lettre *franche de port*.
L'ordre de la *franche-maçonnerie*.

L'adjectif *franc* est fort souvent employé sans aucun égard pour la règle de l'accord, et nous sommes étonné de voir que les grammairiens ne se soient pas plus occupés de relever cette faute. Il est cependant bien évident qu'une lettre ne peut être *franc de port*, mais *franche de port*, et que, dans le mot composé *franche-maçonnerie*, il est tout aussi nécessaire de mettre l'adjectif *franc* au féminin, parce qu'il qualifie un substantif féminin, qu'il l'est de mettre ce même adjectif au masculin pluriel, quand on dit les *francs-maçons*, parce que c'est à un substantif masculin pluriel qu'il se rapporte ici.

FRANCHIPANE.

LOCUT. VIC. Aimez-vous la *franchipane*?

LOCUT. CORR. Aimez-vous la *frangipane*?

Un marquis de *Frangipani* inventa, il y a quelques siècles, un parfum qui prit son nom, et dont la mode s'empara bientôt pour en saturer les gants des fashionables. Ce parfum entra ensuite dans la composition d'une espèce de pâtisserie qui est encore fort connue aujourd'hui.

FROID (PRENDRE).

LOCUT. VIC. Prenez garde de *prendre froid*.
LOCUT. CORR. Prenez garde d'*avoir froid*.

Cette expression, que nous n'avons pas trouvée dans nos bons auteurs, est principalement employée par les méridionaux.

On lit dans M. Defauconpret: «En leur exprimant son inquiétude qu'ils n'eussent *pris froid*.» (*Fiancée de Lammmermoor*, ch. XIII.) Il fallait: qu'ils n'eussent *eu froid*.

FROIDIR.

LOCUT. VIC. Laissez *froidir* votre bouillon.
LOCUT. CORR. Laissez *refroidir* votre bouillon.

«*Froidir*, né barbarisme, demeure barbarisme et mourra barbarisme.» (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*)

FROIDUREUX.

LOCUT. VIC. Il est bien *froidureux*.
LOCUT. CORR. Il est bien *frileux*.

«*Froidureux* est un barbarisme.» (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*)

GARANT.

LOCUT. VIC. Cette dame sera *garant* de ma parole.
LOCUT. CORR. Cette dame sera *garante* de ma parole.

M. Chapsal prétend que le substantif *garant* ne prend jamais le signe du féminin. Il est dans l'erreur. On lit dans le Dictionnaire de l'Académie cette phrase: *la Suède s'est rendue garante du traité*, précédée de cette remarque «dans le style de négociation quelques-uns ont employé *garante* au féminin.»

Rien, selon nous, n'est plus ridicule que ces distinctions capricieuses introduites par l'usage, et, dans le désir de contribuer à les faire disparaître, nous engageons beaucoup à donner ou à refuser (et surtout à donner) dans tous les cas possibles, au mot *garant*, la terminaison féminine.

GARE.

LOCUT. VIC. *Gare de* devant.
LOCUT. CORR. *Gare* devant.

Féraud dit *gare de devant*! L'Académie *gare devant*! Nous croyons cette dernière locution plus conforme à l'usage et à la grammaire. *Gare* est l'impératif du verbe *garer*; ainsi *gare devant*, *gare derrière*, sont mis pour (qu'on se) *gare devant* (moi); (qu'on se) *gare derrière* (moi). *De* ne peut s'employer avec le verbe *garer* que devant un nom de personne ou de chose à éviter: *garez-le de* sa colère; *garez-vous des* voitures; il faut *se garer des* fous.

GARNISAIRE.

PRONONC. VIC. Il a des *garnissaires* chez lui.
PRONONC. CORR. Il a des *garnizaires* chez lui.

L'analogie de ce mot avec *garnison* peut servir à en constater la prononciation.

GASTRIQUE.

LOCUT. VIC. Il est malade d'une *gastrique*.
LOCUT. CORR. Il est malade d'une *gastrite*.

Gastrique est un adjectif dont la signification est: qui appartient à l'estomac. *Gastrite* est un substantif qui veut dire: inflammation de l'estomac.

GATER.

LOCUT. VIC. Il est allé *gâter de l'eau*.
LOCUT. CORR. Il est allé *uriner*.

Gâter ne signifie pas *répandre*, et de l'*urine* n'est pas de l'*eau*. Le mot dont on se doit servir ici, le mot *propre* enfin, c'est *uriner*. Avant de songer à contenter la sotte susceptibilité d'une décence quintessenciée, il faut au moins songer à ne pas choquer le bon sens.

GAVIOT.

LOCUT. VIC. Il en a plein le *gaviot*.
LOCUT. CORR. Il en a plein le *gavion*.

Gavion est un mot assez trivial, employé pour signifier *le gosier*; mais comme plusieurs dictionnaires, celui de l'Académie entre autres, ont cru devoir l'accueillir, et qu'il appartient maintenant à la langue écrite, nous ne pouvons nous dispenser d'en indiquer la véritable orthographe.

GÉANE.

LOCUT. VIC. C'est un *géane*.
LOCUT. CORR. C'est une *géante*.

Le féminin de l'adjectif terminé en *ant* se forme en ajoutant un *e* muet au masculin. *Béant*, *béante*, *bienséant*, *bienséante*, etc.; *géant* doit donc faire au féminin *géante*.

GÉNIE.

LOCUT. VIC. Il est officier d'artillerie ou *de génie*.
LOCUT. CORR. Il est officier d'artillerie ou *du génie*.

Il est bien clair, puisqu'on dit un soldat, un officier *d'artillerie*, *de marine*, *de cavalerie*, etc., qu'on devrait dire, par analogie, un soldat, un officier *de génie*, et non *du génie*; mais, comme d'un autre côté, il est bien prouvé que tous les hommes appartenant à l'arme *du génie* ne sont malheureusement pas, et ne peuvent même pas être tous des hommes de génie, on a senti qu'il était nécessaire d'établir une différence entre des expressions qui rendaient des idées différentes. De là vient qu'on dit un officier *du génie* pour dire un officier qui appartient au corps *du génie*, et un officier *de génie*, pour dire un officier qui est doué *de génie*.

GENS.

LOCUT. VIC. Les *vieilles gens* sont *soupçonneuses*.
LOCUT. CORR. Les *vieilles gens* sont *soupçonneux*.

«Le substantif *gens* demande l'adjectif qui le précède au féminin, et au masculin l'adjectif qui le suit.

«Quand un adjectif de tout genre précède le mot *gens*, on met *tous* au masculin. *Tous* les *honnêtes gens*; *tous* les *habiles gens*. Lorsqu'un adjectif à terminaison féminine précède le substantif *gens*, on met *toutes*: *toutes* les *vieilles gens*; *toutes* les *mauvaises gens*.

«Qu'on ne pense pas, avec un grammairien, que ces irrégularités constituent en partie la beauté des langues; ce sont, au contraire, des taches, qu'un usage bizarre a rendues ineffaçables.»
(CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

GENTE.

LOCUT. VIC. La *gente* irritable des poètes.
LOCUT. CORR. La *gent* irritable des poètes.

> La *gent* qui porte crète au spectacle accourut.
> (LA FONTAINE, fab. liv. I.)

Gente n'est français que comme féminin de *gent*, (joli.)

> *Gente* de corps et de façon.
> (MAROT.)

Il y a donc une faute dans cette phrase: «mais la *gente* dévote ne veut y croire, etc.» pour dire: mais les dévots ne veulent y croire. (*Gaz. des Trib. 31 janv. 1834.*) Cette phrase serait bonne si l'on avait voulu dire la *gentille* dévote, ce qui ne peut pas être, d'après le sens de la phrase entière.

GÉROMÉ.

LOCUT. VIC. Du fromage de *Géromé*.
LOCUT. CORR. Du fromage de *Gérardmer*.

Gérardmer est un bourg des Vosges (arrondissement de St-Dié), renommé pour ses fromages.

GÉROMIUM.

LOCUT. VIC. J'aime l'odeur du *géromium*.
LOCUT. CORR. J'aime l'odeur du *géranium*.

On prononce *géraniome*.

GESTION (*Voy.* DIGESTION).

GIBELOTTE (*Voy.* CIVET).

GIFFLE (*Voy.* CALOTTE).

GIGIER, GÉGIER.

LOCUT. VIC. Un *gigier*, un *gégier* de poulet.
LOCUT. CORR. Un *gésier* de poulet.

Gésier est, selon Ménage, une corruption de *gigier*. Ce mot, ajoute-t-il, vient de *gigerium*. *Gigeria, intestina gallinarum.* (NONIUS

MARCELLUS.) L’usage veut maintenant qu’on dise *gésier*, en dépit de l’étymologie.

GISSANT.

ORTH. VIC. On le trouva *gissant* sur la terre.
ORTH. CORR. On le trouva *gisant* sur la terre.

Le vieux verbe *gir* ou *gésir* n’est plus employé maintenant que dans les temps et personnes qui suivent: *il gît*, *nous gisons*, *ils gisent*, *il gisait*, *gisant*, qu’on écrit avec un seul *s*, mais qu’on prononce, dit la Grammaire des Grammaires, comme s’il y en avait deux.

GLISSADE.

LOCUT. VIC. Un ruisseau gelé leur fournit une *glissade*.
LOCUT. CORR. Un ruisseau gelé leur fournit une *glissoire*.

L’action de glisser est une *glissade*; un chemin frayé sur la glace, pour y faire des *glissades*, est une *glissoire*.

GLISSER.

LOCUT. VIC. Comme le pavé *glisse* aujourd’hui!
LOCUT. CORR. Comme le pavé *est glissant* aujourd’hui!

Le pavé est certainement trop bien retenu dans son encaissement pour qu’il puisse *glisser*; c’est donc nous qui *glissons*.

GODRON.

LOCUT. VIC. Cela sent le *godron*.
LOCUT. CORR. Cela sent le *goudron*.

Des *godrons* sont des plis ronds qu'on fait aux jabots, aux manchettes, aux coiffures des femmes, ou des façons qu'on fait aux bords de la vaisselle d'argent, *vaisselle à gros godrons*, *à petits godrons*, et aux ouvrages de menuiserie et de sculpture.

Du *goudron* est une espèce de poix, servant principalement à calfater les vaisseaux.

Il y a, comme on voit, assez de différence entre ces deux mots pour qu'on ne doive pas les confondre.

GRACE.

LOCUT. VIC. Vous l'avez obtenu, *grâces* à moi.
LOCUT. CORR. Vous l'avez obtenu, *grâce* à moi.

L'Académie, dans ces locutions *grâce à Dieu*, *grâce à vos soins*, etc., ne met point de *s*; elle en met un lorsque le substantif *grâce* est précédé du verbe *rendre*, *rendre grâces*. Nous croyons qu'on peut fort bien s'en dispenser.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.
(RACINE, *Iph.*)

GRAINIER, GRENETIER.

Un *grainier* est un marchand de *grains*; un *grainetier*, un marchand de *graines*.

L'Académie ne donne pas le premier mot, et écrit mal le second, *grenetier*.

GRAMMAIRE.

PRONONC. VIC. *Gran-maire*.
PRONONC. CORR. *Gram'-maire*.

Le grammairien Beauzée, répondant à un descendant de d'Aguesseau qui disait humblement n'avoir été reçu dans une société littéraire qu'en considération de son grand-père: «cela ne m'étonne pas, Monsieur, je l'ai bien été à cause de ma *grand'mère*,» Beauzée, disons-nous, ne faisait qu'un mauvais calembour. Qui respectera les lois grammaticales, si les grammairiens sont les premiers à les méconnaître?

GRAVAS.

LOCUT. VIC. Enlevez ces *gravois*.

LOCUT. CORR. Enlevez ces *gravas*.

La langue n'ayant nullement besoin de deux mots parfaitement synonymes, il faut faire un choix entre *gravois* et *gravas*. Selon les dictionnaires de Furetière et de Trévoux, «les maçons disent *gravas*, mais *les autres* disent *gravois*.» Les maçons nous ont bien l'air de l'emporter sur *les autres*, car ils ont l'usage pour eux, et ce qui nous semble le prouver, c'est la formation du mot *gravatier*, donné par l'Académie et tous les autres dictionnaires.

GRAVIR.

LOCUT. VIC. Il a *gravi contre* ce roc.
LOCUT. CORR. Il a *gravi* ce roc.

Laveaux, dans ses additions au dictionnaire de l'Académie (1802), est d'avis qu'on peut employer *gravir* activement, et dire *gravir* un roc, une montagne, etc. Plusieurs de nos bons auteurs ont partagé cette opinion, comme on pourrait le prouver par de nombreuses citations.

GRIPPE (PRENDRE EN).

Quelques grammairiens prétendent, en s'appuyant sur l'autorité de l'Académie, qu'on doit dire: *se prendre de grippe contre quelqu'un*; *contre quelque chose*, et non: *prendre quelqu'un*, *quelque chose en grippe*. Si ces grammairiens avaient lu attentivement tout le dictionnaire de l'illustre compagnie, ils auraient vu que ces deux locutions y sont également autorisées. Nous pensons aussi qu'elles doivent l'être, puisque l'on dit également *prendre en haine*, *prendre en aversion*, *prendre en amitié*, etc., et *se prendre de haine*, *se prendre d'aversion*, *se prendre d'amitié*, etc.

GROGNER.

LOCUT. VIC. Vous *me grognez* sans cesse.
LOCUT. CORR. Vous *grognez* sans cesse *contre moi*.

Grogner étant un verbe neutre ne peut pas avoir un régime direct.

GROSSE.

LOCUT. VIC. Cette femme est *grosse de vous*.
LOCUT. CORR. Cette femme est *grosse de votre fait*.

Rabelais se moque ainsi de cette manière de parler:

«Le secund dict: Ma femme engroissera, mais non *de moy*. Cor Dieu ie le croy. Ce sera *d'ung beau petit enfantelet* que elle sera *grosse*. Aultrement, vouldriez-vous que ma femme dedans ses flancz me pourtast? me conceut? me enfantast? et que on dist, Panurge est ung secund Bacchus. Il est deux foys nay. Il est renay, comme feut Hippolytus, etc., sa femme était *grosse de luy*. Erreur; ne m'en parlez jamais.»

(*Pantagruel*, Liv. III. Ch. XVIII.)

Ce que nous disons ici de l'adjectif *grosse*, doit s'appliquer également à l'adjectif *enceinte*.

GROUIN.

LOCUT. VIC. Oh! le vilain *grouin*!
LOCUT. CORR. Oh! le vilain *groin*!

Prononcez aussi *gro-ein* et non *grou-in*.

GUÈRES.

LOCUT. ET ORTH. VIC. Il ne s’en faut *de guères*.
LOCUT. ET ORTH. CORR. Il ne s’en faut *guère*.

«M. de Balzac dit toujours *il ne s’en faut de guères*. Dans une de ses lettres à madame Desloges (Liv. 7. lett. 19): *Votre lettre m’est si précieuse, Madame, qu’il ne s’en faut* de guères, *que je ne m’en fasse un collier ou un bracelet*, etc. C’est un gasconisme. Il faut dire, pour parler français, *il ne s’en faut* guères. *De guères*, comme l’a fort bien observé l’auteur des Remarques, ne se dit que lorsqu’il est question d’une quantité comparée avec une autre: *elle ne la passe de guères*.»

(MÉNAGE, *Observ. sur la lang. fr.*)

Le *s* de *guères* étant inutile, nous pensons qu’il vaut mieux le supprimer, comme l’a fait l’Académie.

GUET-A-PENS.

ORTH. VIC. Il fut victime d’un *guet-à-pens*.
ORTH. CORR. Il fut victime d’un *guet-apens*.

Quoique certains auteurs, M. Chapsal entr’autres, (*Dict. grammatical*) aient cru devoir écrire *à-pens* en deux mots, il est hors de doute pour quiconque veut se donner la peine de feuilleter nos anciens auteurs, que cette orthographe n’est pas tolérable. *Apenser*, en vieux français, signifie réfléchir, méditer.

> Liétart l’a véu, si *s’apense*
> De la promesse que li fist.
> (*Roman du Renard.* V. 16422.)

Guet-apens est donc une abréviation de *guet apensé* c’est-à-dire *guet médité*.

GUETTE.

LOCUT. VIC. Ce chien est de bonne *guette*.
LOCUT. CORR. Ce chien est de bon *guet*.

Guette, dans le sens qu'il reçoit ici, est un barbarisme.

GUEUX, MISÉRABLE.

LOCUT. VIC. Il a agi comme un *gueux*, comme un *misérable*.
LOCUT. CORR. Il a agi comme un *vaurien*.

«Au sens propre, ces adjectifs se disent d'un homme très-pauvre; au sens figuré d'un scélérat. Il paraît que cette extension est de la langue des riches, et non pas de celle de l'humanité. Chez les anciens, *res sacra erat miser*. Chez nous, pour marquer qu'un homme est à fuir, on dit qu'il est *malheureux*.» (Ch. Nodier.) Nous ferons remarquer, après ce blâme sévère et mérité de l'acception plus qu'inconvenante donnée par certaines gens aux mots *gueux* et *misérable*, qu'il ne faut jamais les employer que dans le sens de pauvre, lequel est certainement le seul qu'ait eu en vue notre immortel Béranger dans sa jolie chanson des *Gueux*. N'est-ce pas en effet assez de laisser tomber son dédain sur les malheureux, sans leur jeter encore des injures? Honneur au grammairien philosophe qui a si bien flétri deux mauvaises expressions que repoussent également et la langue et la morale.

GUIANE, GUIENNE.

PRONONC. VIC. La *Gü-i-iane*, la *Gü-i-ienne*.
PRONONC. CORR. La *Ghi-ane*, la *Ghi-enne*.

GUIGNONANT.

LOCUT. VIC. C’est vraiment *guignonant*.
LOCUT. CORR. C’est vraiment *malheureux*.

Guignonant est un barbarisme.

GUILLAUME.

PRONONC. VIC. *Gü-illaume*.
PRONONC. CORR. *Ghillaume*.

GUISE.

PRONONC. VIC. La famille des *Ghise*.
PRONONC. CORR. La famille des *Gü-ise*.

H.

LOCUT. VIC. *Une* h *aspirée, une* h *muette*.
LOCUT. CORR. *Un* h *aspiré, un* h *muet*.

La lettre *h*, comme toutes les autres lettres, est du genre masculin. (*Voyez* LETTRES.)

HABILETÉ.

LOCUT. VIC. On a reconnu son *habileté* à succéder.
LOCUT. CORR. On a reconnu son *habilité* à succéder.

Celui qui est *habile* à recueillir une succession, a de l'*habilité*. La légitimation *habilite* un bâtard à succéder. On pourrait, en jouant sur les mots, dire d'une personne qui soufflerait à une autre un héritage, qu'au défaut d'*habilité* à succéder, elle a fait preuve d'*habileté*.

HAÏR.

PRONONC. VIC. Je *ha-ïs*, tu *ha-ïs*, il *ha-ït*.
PRONONC. CORR. Je *hès*, tu *hès*, il *hèt*.

Dans ses autres temps et personnes, le verbe *haïr* conserve l'orthographe et la prononciation de l'infinitif.

HALBRAN.

ORTH. VIC. C'est un ragoût de *halebrans*.
ORTH. CORR. C'est un ragoût d'*albrans*.

Par suite d'une inattention assez singulière, l'Académie écrit ce mot, dans son dictionnaire, de deux façons différentes; d'abord sans *h* et ensuite avec un *h*, et un *h* aspiré, qui plus est. Feydel fait sur ce mot la remarque que ni l'une ni l'autre de ces deux orthographes n'est bonne, et que l'on doit écrire *alebrand*. Feydel ne donne malheureusement pas la raison sur laquelle s'appuie son opinion; la nôtre est fondée sur l'étymologie (gr. *alibrentos*) donnée par Ménage, qui cependant a écrit *halbran*, contrairement à cette étymologie, par respect sans doute pour l'usage de son temps; et profitant de la latitude que nous donne ici l'Académie, nous nous déclarons pour *albran*.

HANOVRE.

PRONONC. VIC. Rue *d'Hanovre*.
PRONONC. CORR. Rue *de Hanovre*.

Le *h* de *Hanovre* est aspiré, conformément à l'étymologie. On ne dit pas: *l'Hanovre* est sous la domination anglaise, mais *le Hanovre* etc.

HARIA.

LOCUT. VIC. Dieu! quel *haria*!
LOCUT. CORR. Dieu! quel *casse-tête*!

Haria est un barbarisme.

HARNOIS.

ORTH. VIC. Ces *harnois* sont beaux.
ORTH. CORR. Ces *harnais* sont beaux.

M. Ch. Nodier est certainement dans l'erreur lorsqu'il prétend que ce mot a été reconquis par l'ancienne prononciation, qui donnait à la diphthongue *oi* le son qu'elle a retenu dans le mot *loi*. Qu'il consulte l'usage; en grammaire, a-t-il dit, l'usage a toujours raison.

HASARD.

PRONONC. VIC. C'est un jeu *d'hasard*.
PRONONC. CORR. C'est un jeu *de hasard*.

Le *h* est aspiré dans toute la famille de ce mot.

HÉBREU.

LOCUT. VIC. La langue *hébreuse*, *hébreue*.
LOCUT. CORR. La langue *hébraïque*.

Hébreu ne fait, au féminin, ni *hébreuse*, ni *hébreue*; il est invariable, quant au genre. On est obligé, pour avoir un féminin, d'employer l'adjectif *hébraïque*, des deux genres, et l'on dit alors également la grammaire *hébraïque*, la Bible *hébraïque*, le rit *hébraïque*.

HÉMISPHÈRE.

LOCUT. VIC. L'*une* et l'autre *hémisphère*.
LOCUT. CORR. L'*un* et l'autre *hémisphère*.

Le prépositif *hémi*, joint à *sphère*, n'avait aucun droit de changer le genre de ce dernier substantif; il y a ici pur caprice de la part de l'usage mais ce caprice est consacré. L'auteur des *Omnibus du langage* attribue donc à tort au mot *hémisphère* le genre féminin, surtout quand il s'autorise de l'Académie qui le fait masculin.

HÉMORRHAGIE.

ORTH. ET LOCUT. VIC. C'est une *hémorrhagie* de sang.
ORTH. ET LOCUT. CORR. C'est une *hémorragie*.

Une *hémorragie* étant une perte de sang, l'adjonction de ces deux derniers mots à *hémorragie* forme un véritable pléonasme.

L'Académie a supprimé le *h* de ce mot. Comme le dit Féraud, cette lettre était inutile.

HENNIR, HENNISSEMENT.

PRONONC. VIC. Il *hanit* de plaisir.
PRONONC. CORR. Il *hennit* de plaisir.

Wailly, Boiste, Laveaux disent de prononcer *hanir*, *hanissement*. L'usage veut qu'on prononce *hennir*, *hennissement*. M. Ch. Nodier (*Examen Crit. des diction.*) qui s'attache ici à l'usage, fait la remarque que cette prononciation est à-la-fois étymologique, euphonique et pittoresque. Nous sommes tout-à-fait de son avis.

HENRI.

LOCUT. VIC. La vie *d'Henri IV*.
LOCUT. CORR. La vie *de Henri IV*.

On lit dans Mercier (*Hist. de France*, t. III): *Cet Henri VIII*, chef de la confédération contre Louis XII. Ce *t* a quelque chose qui choque l'usage reçu. Voltaire a-t-il dit *l'Henriade*?

HERMITE.

ORTH. VIC. Un *hermite*.
ORTH. CORR. Un *ermite*.

L'Académie (1802) a préféré l'orthographe *hermite*, *hermitage*; et nous ne savons pourquoi. L'étymologie (*eremita*) la repousse. Il est aussi peu raisonnable, abstraction faite de l'usage, d'écrire *hermite*, qu'il le serait d'écrire *hanachorète*.

HÉSITER.

LOCUT. VIC. N’*hésitez pas de* partir.
LOCUT. CORR. N’*hésitez pas à* partir.

Devant un nom, *hésiter* demande la préposition *sur*; devant un verbe, il régit *à*. *De*, ajoute Laveaux, serait une faute.

HEURE (A BONNE). *Voy.* BONNE.

HEURE.

LOCUT. VIC. Je l’ai attendu une *heure d’horloge*.
LOCUT. CORR. Je l’ai attendu une *heure entière*.

On joint souvent à ce mot des modificatifs que le bon sens condamne. Que signifient par exemple ces locutions: une *heure d’horloge*, une *heure de temps*, une *grande*, une *petite heure*? Toutes les *heures* ne sont-elles pas égales? Une *heure d’horloge*, comme une *heure de montre*, comme une *heure de temps*, comme une *grande*, comme une *petite heure*, ne vaut toujours que soixante minutes. S’il y a plus ou moins de soixante minutes, ce n’est plus une heure; c’est une heure plus une fraction ou moins une fraction. Les expressions que nous signalons ici sont au reste si ridicules qu’on ne les trouvera jamais employées par les gens, nous ne dirons pas ayant une teinture de grammaire, mais pourvus de quelque justesse d’esprit, qualité essentielle en grammaire, comme en toutes choses, et qui peut quelquefois balancer avec avantage le savoir.

HIATUS.

PRONONC. VIC. Évitez *le hiatus*.
PRONONC. CORR. Évitez *l’hiatus*.

L’usage est assez généralement en contradiction avec les dictionnaires pour la prononciation de ce mot. Comme l’aspiration du *h* est plutôt une tache qu’un ornement de la langue, nous pensons qu’il vaut beaucoup mieux s’en rapporter en cette circonstance aux dictionnaires.

HIDEUX.

PRONONC. VIC. C’est *t’ideux*.
PRONONC. CORR. *Cé hideux*.

M. de Pradt a méconnu l’aspiration du *h* dans ce mot. «Une populace..... assouvit *son hideuse* faim à bon marché.»

HIER. (*Voy.* AVANT-HIER).

HIER AU MATIN, HIER SOIR.

LOCUT. VIC. Je l’ai vu *hier au matin*, *hier soir*.
LOCUT. CORR. Je l’ai vu *hier matin*, *hier au soir*.

Pourquoi, dira sans doute quelque raisonneur, intercaler entre les mots *hier* et *soir* l’article contracté *au*, que vous refusez à la première locution? L’analogie n’exige-t-elle pas que la construction de ces deux expressions soit la même? *Épouvanté par le bon sens du maraud*, nous lui répondrons: l’usage le veut ainsi; et franchement nous ne voyons pas qu’on puisse lui faire d’autre réponse sensée, en admettant que celle-ci le soit.

Notre syntaxe veut aussi qu’on dise *demain matin*, *demain au soir*.

HOLLANDE.

LOCUT. VIC. On a reçu des nouvelles *d'Hollande*.

LOCUT. CORR. On a reçu des nouvelles *de Hollande*.

Ne dites pas, avec les agens de change, des ducats *d'Hollande*; ni avec les épiciers, du fromage *d'Hollande*; ni avec les marchands de toile, de la toile *d'Hollande*. Quelques grammairiens autorisent, il est vrai, cette prononciation; mais ces grammairiens n'ont certainement pas pesé leur opinion, ou bien peut-être ont-ils voulu, dans ce cas, déférer à l'usage, qui, comme nous venons de le faire voir, est un peu en faveur de ces exceptions. Le principe est excellent, et ce n'est certes pas nous qui le combattrons. Notre observation n'a pour but que d'en blâmer ici l'application, parce qu'elle est absurde, et que l'absurde doit être attaqué partout où il se trouve. MM. Laveaux et Ch. Nodier veulent l'aspiration du *h* dans ce mot. Comme personne ne dit *l'Hollande*, nous pensons qu'il serait ridicule de vouloir que ce mot, qui n'a jamais qu'une seule signification, pût, selon les phrases, avoir deux prononciations. Soyons conséquens dans nos opinions, c'est le meilleur moyen de leur donner du poids.

HONNEUR.

LOCUT. VIC. *J'ai l'honneur d'être*, avec respect, votre très-humble, etc.

LOCUT. CORR. *Je suis* avec respect, votre très-humble, etc.

L'emploi abusif que l'on fait souvent de ce mot en style épistolaire, a donné lieu à plus d'une juste critique. Cette phrase par exemple: j'ai *l'honneur* d'être *avec respect* votre *très-humble* et *très-obéissant serviteur*, qui termine tant de lettres, est-elle bien correcte? Nous ne le pensons pas. Qu'on dise: *j'ai l'honneur d'être votre très-humble*, etc.; ou *je suis avec respect votre serviteur*, d'accord. Quant à la première phrase, elle est évidemment entachée

de pléonasme. Est-il possible en effet d'être le *très-humble* et *très-obéissant serviteur* de quelqu'un sans avoir pour lui du *respect*? Et puis comment dire à un homme, sans le connaître parfaitement, qu'en le respectant on se fait de *l'honneur* à soi-même? N'est-ce pas se montrer à peu près aussi obséquieux que ce provincial à qui un homme de qualité demandait: Avez-vous vu mes chevaux? et qui répondit: Oui, Monsieur, j'ai eu cet *honneur*-là? Nous savons qu'il y a certains hommes à qui des témoignages de respect de notre part font peut-être moins d'honneur qu'ils ne nous en font à nous-mêmes; mais ces hommes-là sont si rares que nous ne craignons pas d'avancer que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des formules: *j'ai l'honneur d'être avec respect votre très-humble*, etc., sont tout-à-fait déplacées, et ne peuvent être regardées que comme le produit de l'irréflexion, de l'habitude ou de l'adulation.

On ne manquera pas, nous le savons, pour réfuter notre opinion, de nous dire que ces formules sont de vains complimens qui ne tirent nullement à conséquence. Nous répondrons que l'homme franc et réfléchi n'écrit jamais que ce qu'il pense, et que lorsqu'il témoigne, même en paroles, à un autre homme, de quelque rang qu'il soit, un respect qui touche aux bornes qu'il doit avoir entre hommes, il veut au moins être sûr que ce respect est bien mérité.

HORLOGE.

LOCUT. VIC. *Un bel horloge*.
LOCUT. CORR. *Une belle horloge*.

«Les méridionaux disent *un bel horloge*; ils pèchent contre l'usage. *Horologium*, neutre, donne le masculin; mais les horlogers n'ont pas fait attention à l'étymologie; ils n'ont vu dans l'*horloge* qu'une *grosse montre*, et ils ont fait *horloge* du féminin.» (DOMERGUE, *Manuel des étrangers*, etc.)

HOROSCOPE.

LOCUT. VIC. Faites *une horoscope*.
LOCUT. CORR. Faites *un horoscope*.

HUGUENOT.

PRONONC. VIC. On chassa *l'huguenot*.
PRONONC. CORR. On chassa *le huguenot*.

Le *h* est aspiré dans ce mot. L'auteur de l'Essai historique sur Clément Marot s'est trompé en écrivant: «Mais, rappelé dans sa patrie, purifié par une abjuration solennelle de cette doctrine diabolique qui ordonnait de prier Dieu en français (la doctrine de Calvin) et de ne pas partager ses biens avec le pape, ce monstre, *cet huguenot* abominable, lorsqu'il fut rentré en faveur à la cour, redevint un bon chrétien, un homme estimable, un poète distingué.» (Œuv. de Clém. Marot; *Paris*, Dondey-Dupré. 3 v. in-8°.)

HUSSARD, HUZARD, HOUSSARD, HOUZARD.

LOCUT. VIC. Le 1er régiment de *hussards*, de *huzards*, de *houssards*.
LOCUT. CORR. Le 1er régiment de *houzards*.

De ces quatre orthographes la première et la dernière sont les seules qui soient bien usitées. Nous ferons remarquer que la dernière semble devoir être préférée, par la raison qu'elle est adoptée par les militaires, surtout par ceux qu'elle désigne spécialement, et qu'elle a de plus l'avantage de conserver les traces de son étymologie. La *houze*, en vieux français, était la guêtre, selon quelques auteurs, et la botte, selon d'autres, que mettait l'homme de guerre. Se *houzer* signifiait donc se chausser. On disait aussi

houzeau pour *houze*, comme on peut le voir par ce vers de La Fontaine:

> Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses *houseaux*.
> (*Fable 23*, liv. XII.)

Le mot *hussard* a pour lui l'autorité de l'usage écrit; l'Académie dit *hussard*, et tous les dictionnaires l'imitent. L'usage parlé est pour *houzard*; or ce dernier usage est évidemment le plus ancien: c'est donc au premier de céder; et nous croyons réellement qu'il en viendra là un jour.

HUSTUBERLU.

LOCUT. VIC. Vous êtes un *hustuberlu*.
LOCUT. CORR. Vous êtes un *hurluberlu*.

L'Académie donne ce mot comme adverbe, comme adjectif, et comme substantif. Ce n'est guère que comme adjectif et surtout comme substantif, qu'on l'emploie ordinairement. Trévoux écrit *hurlubrelu*.

HYMEN.

PRONONC. VIC. Le jour de l'*hymenne*.
PRONONC. CORR. Le jour de l'*hymein*.

(*Voy.* EXAMEN.)

HYMNE.

LOCUT. VIC.
De *belles hymnes républicaines*.
Les *beaux hymnes* de Santeuil.

LOCUT. CORR. De *beaux hymnes républicains*.
Les *belles hymnes* de Santeuil.

Hymne est féminin en parlant des *hymnes* de l'église; partout ailleurs il est masculin.

ICI.

LOCUT. VIC. Cette maison *ici*.
LOCUT. CORR. Cette maison-*ci*.

Du temps de Vaugelas, *ici* se joignait correctement à un substantif.

Aujourd'hui c'est une faute assez grossière de parler ainsi.

IDEM, IBIDEM, ITEM.

PRONONC. VIC. *Idin*, *ibidin*, *itin*.
PRONONC. CORR. *Idemme*, *ibidemme*, *itemme*.

Idem signifie le même, la même chose, *ibidem*, dans le même lieu, *item*, de plus.

IDOLE.

LOCUT. VIC. Votre *idole* est *détruit*.
LOCUT. CORR. Votre *idole* est *détruite*.

Idole est féminin, malgré La Fontaine:

> Jamais *idole quel qu'il* fût.....

(*Fables*, liv. IV, f. VIII.)

et malgré Corneille:

Et Pison ne sera qu'*un idole* sacré.
(*Othon*, act. III, sc. 1.)

«L'étymologie, dit Ménage (*Rem. sur Malherbe*), favorise l'opinion de M. Corneille; mais l'usage, qui est l'arbitre souverain des langues, est contraire à son opinion.»

IGNOMINIE.

PRONONC. VIC. L'*ignomignie* de l'esclavage.
PRONONC. CORR. L'*ignominie* de l'esclavage.

Les personnes qui prononcent mal le mot *ignominie*, et elles sont assez nombreuses, n'ont probablement jamais remarqué avec quels mots nos poètes le font rimer. Voici quelques vers que nous citons pour leur en faire connaître et retenir la véritable prononciation.

L'innocente équité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'*ignominie*.
(BOILEAU.)

Ennemi des Romains et de leur tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'*ignominie*.
(RACINE.)

ILLISIBLE, INLISIBLE.

LOCUT. VIC.
Ce manuscrit est *inlisible*.
Un auteur de romans *illisibles*.

LOCUT. CORR.
Ce manuscrit est *illisible*.
Un auteur de romans *inlisibles*.

Ce qui n'est pas lisible peut être *illisible* ou *inlisible*. S'il est question de caractères d'écriture qu'on ne puisse pas déchiffrer, on doit dire: *cette lettre est illisible*; mais s'il s'agit d'un ouvrage dont on ne peut supporter la lecture à cause des défauts qu'on y remarque, on dira: *ce livre est inlisible*. Tel est, sur ce point, le sentiment de nos meilleurs grammairiens, au nombre desquels nous citerons M. Ch. Nodier. Cependant Laveaux (*Dict. des diff.*), rapporte les deux exemples suivans, où chacun de ces adjectifs est employé dans une signification toute contraire à celle que nous venons d'établir. «Sa main ne forma que des caractères *inlisibles*. (VOLT. *Histoire de Russie*). Pourquoi ces hommes n'ont-ils fait que d'*illisibles ouvrages*? (LAHARPE, *Cours de litt.*).» Cette double autorité embarrasse quelque peu la solution de la question; mais sans examiner si l'on ne pourrait pas y voir aussi une double distraction, reconnaissons la nécessité d'établir une différence de valeur entre les deux mots *illisible* et *inlisible*, et tenons-nous-en à celle que nos grammairiens ont établie, savoir: qu'*illisible* s'applique exclusivement à l'écriture, et *inlisible* au style. *Illisible* étant d'une formation régulière et parfaitement en analogie avec nos privatifs *illégal*, *illicite*, *illégitime*, *illettré*, etc., doit être préféré dans la signification directe d'*impossible à lire*; *inlisible*, au contraire, de formation bâtarde et détournée, convient mieux dans la signification d'*ennuyeux à lire*, qui n'a pu être donnée que par extension au privatif de l'adjectif *lisible*.

IMITER.

LOCUT. VIC. *Imitez* ce sublime *exemple*.
LOCUT. CORR. *Suivez* ce sublime *exemple*.

On *imite* une *exemple* d'écriture; on *suit* un *exemple* de conduite.

On *imite* une *exemple* d'écriture, parce qu'en la copiant on tâche d'en reproduire, le plus exactement possible, tous les traits; on *suit* un *exemple* de courage, de vertu, etc., parce qu'on ne peut chercher

à copier toutes les circonstances de l'action de courage, de vertu, etc. Il n'y a réellement pas ici *imitation*, mais *émulation*.

Nous savons que plusieurs de nos bons auteurs ont employé cette locution, mais cela ne change absolument rien à sa valeur, et ne peut prouver autre chose sinon qu'ils ne l'avaient pas bien examinée avant de s'en servir.

IMMANQUABLE.

PRONONC. VIC. C'est *in-manquable*.
PRONONC. CORR. C'est *im-manquable*.

Faites sentir les deux *m*, par analogie avec tous les mots commençant par *imm*: *immaculé*, *immatérialité*, *immatriculer*, *immédiat*, etc.

IMMINENT (*Voy.* ÉMINENT.)

IMPARDONNABLE.

LOCUT. VIC. Cet homme est *impardonnable*.
LOCUT. CORR. Cet homme est *inexcusable*.

Nous pensons, comme la Grammaire des grammaires, que l'adjectif *impardonnable* ne doit pas plus s'appliquer aux personnes que les adjectifs *pardonnable*, *reprochable*, et *irréprochable*, par la raison qu'on ne dit pas *pardonner quelqu'un* ni *reprocher quelqu'un*. Laveaux, qui convient qu'on ne peut pas dire *un homme pardonnable*, *un homme reprochable*, autorise cependant les locutions *homme impardonnable*, *homme irréprochable*. Cette inconséquence manifeste nous surprend beaucoup de la part d'un

grammairien si judicieux. C’est qu’il n’a consulté que l’usage, où il aurait dû consulter la raison.

IMPERSONNEL.

LOCUT. VIC. *Pleuvoir* est un verbe *impersonnel*.
LOCUT. CORR. *Pleuvoir* est un verbe *unipersonnel*.

Lorsqu’on veut désigner un verbe qui n’a qu’une personne, c’est *unipersonnel* qu’on doit dire. *Impersonnel* signifie: sans aucune personne; *unipersonnel* signifie: qui n’a qu’une personne. Ainsi, pour faire voir la différence qui existe entre *impersonnel* et *unipersonnel*, nous ajouterons que *falloir* est un verbe *unipersonnel*, puisqu’il n’a que la troisième personne de chaque temps, et que *sourdre* est un verbe *impersonnel* puisqu’il n’a aucune personne, ne pouvant être employé qu’à l’infinitif, selon toutes les grammaires et tous les dictionnaires modernes. Nous remarquerons ici que *sourdre* est peut-être le seul verbe *impersonnel* qui existe maintenant dans notre langue.

IMPOSER.

LOCUT. VIC.
Son air vénérable *en impose*.
Parlez franchement; n’*imposez* pas.

LOCUT. CORR.
Son air vénérable *impose*.
Parlez franchement; n’en *imposez* pas.

Imposer à quelqu’un, c’est lui inspirer de la crainte, du respect; *en imposer* c’est tromper, faire croire, mentir. «On craindra de vous *imposer*, quand l’imposture n’aura plus à attendre que votre colère.» (MASSILLON, *Petit Carême, sermon VIII*).

Lisez: de vous *en imposer*.

Elle rendait l'essor à la timidité,
En imposait à la témérité.
(DELILLE.)

Lisez: *imposait*.

INCENDIE.

LOCUT. VIC. L'*incendie* est *éteinte*.
LOCUT. CORR. L'*incendie* est *éteint*.

«Dans les provinces méridionales, dit Féraud, plusieurs font *incendie* féminin, et disent *une grande incendie*, au lieu de dire *un grand incendie*.» (*Dict. crit.*)

INCLUS (CI).

LOCUT. VIC.
Vous trouverez *ci-inclus* la copie de leur lettre.
Vous trouverez *ci-incluse* copie de leur lettre.

LOCUT. CORR.
Vous trouverez *ci-incluse* la copie de leur lettre.
Vous trouverez *ci-inclus* copie de leur lettre.

«*Inclus*, placé avant un nom dont le sens est vague, est invariable; *vous trouverez ci-inclus copie*, etc. Mais quand le sens est précis, *inclus* prend le genre et le nombre du substantif: *vous trouverez ci-incluse la copie*, etc. *Inclus*, placé après un nom, quel qu'il soit, se rapporte nécessairement à ce nom, et doit en adopter le

genre et le nombre; *une copie de ma lettre*, *une promesse de mariage est ci-incluse*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

INCOGNITO.

PRONONC. VIC. Il voyage *incog-nito*.
PRONONC. CORR. Il voyage *inco-gnito*.

Il est fort heureux, pour notre langue, que ce mot se prononce en italien comme en français, car il est plus que probable que, dans le cas contraire, certains grammairiens auraient encore, selon leur pédantesque habitude, essayé de nous imposer un petit joug étranger. Si nous leur échappons cette fois-ci, rendons-en grâces au hasard.

INDEMNITÉ.

PRONONC. VIC. Il a reçu une *indem-nité*.
PRONONC. CORR. Il a reçu une *indamnité*.

Prononcez aussi *indemniser*, comme s'il était écrit *indame-niser*. *Em* dans *indemne*, terme de jurisprudence, doit, selon l'Académie, se prononcer comme dans *Jérusalem*. Rien de plus sensé; c'est la règle générale, et nous regrettons vivement qu'on s'en soit mal à propos écarté pour les mots *indemnité* et *indemniser*. Des mots d'une même famille devraient assurément avoir une prononciation uniforme.

INDIEN.

LOCUT. VIC. Ils commercèrent à la Guiane avec les *Indiens*.
LOCUT. CORR. Ils commercèrent à la Guiane avec les *naturels*.

Un nom pour chaque chose, et chaque chose désignée par son nom. Tant que ce principe d'ordre ne sera pas observé avec le plus grand soin par nos écrivains, il ne sera réellement possible d'empêcher le chaos de s'introduire dans la langue qu'à force de résistance de la part des grammairiens.

Un *Indien* est un naturel de l'*Inde*, et l'on conviendra qu'il y a quelque ridicule à vouloir en faire un Guianais, un Brésilien, etc. Nous savons qu'on donne généralement le nom d'*Indes occidentales* aux Amériques, mais nous savons aussi que la justesse de cette dénomination a déjà été attaquée. Le fleuve *Indus*, après avoir arrosé l'Asie, ne va point sans doute, à travers la mer des Indes et celle du Sud, continuer son cours dans le Nouveau-Monde. Pourquoi donc donnerait-il son nom à cette partie de la terre? La sotte puérilité des Espagnols qui, maîtres de l'Amérique, ne crurent pouvoir balancer complètement la puissance des Portugais qu'en donnant à leur conquête le nom que leurs rivaux avaient donné à la leur; cette puérilité, disons-nous, pourrait-elle être raisonnablement pour nous une loi? Non certainement; aussi l'usage abandonne-t-il cette manière de parler, que la routine seule emploie maintenant.

INDIGESTION (*Voy.* DIGESTION).

INDOMPTABLE (*Voy.* DOMPTER).

INFESTER, INFECTER.

LOCUT. VIC.

Des voleurs *infectent* cette forêt.
Cette odeur *infeste* l'air.

LOCUT. CORR.

Des voleurs *infestent* cette forêt.

> Cette odeur *infecte* l'air.

Infester, c'est piller, ravager, dévaster, etc. *Infecter*, c'est rendre infect, empuantir, corrompre par le venin, etc.

INGRÉDIENT.

PRONONC. VIC. Prenez ces *ingrédi-ins*.
PRONONC. CORR. Prenez ces *ingrédi-ans*.

INHABILETÉ, INHABILITÉ (*V.* HABILETÉ, HABILITÉ).

INHÉRENT.

PRONONC. VIC. C'est *in-hérent* à son sexe.
PRONONC. CORR. C'est *i-nérent* à son sexe.

INTERSTICES.

PRONONC. VIC. *Intertices*.
PRONONC. CORR. *Interstices*.

INTERVALLE.

LOCUT. VIC. *Une longue intervalle*.
LOCUT. CORR. *Un long intervalle*.

J. J. Rousseau a fait *intervalle* féminin: «Il y a *une intervalle* de dix ans. (Nouv. Héloïse, liv. III.)» Lisez *un intervalle*.

INVECTIVER.

LOCUT. VIC. Vous *les* avez *invectivés*.
LOCUT. CORR. Vous avez *invectivé contre* eux.

L'usage fait assez généralement *invectiver* verbe actif, et quelques dictionnaires récens lui ont même donné cette qualification; mais nos meilleurs grammairiens la lui refusent positivement.

IRRÉPROCHABLE.

LOCUT. VIC. Cet homme est *irréprochable*.
LOCUT. CORR. Cet homme est *irrépréhensible*.

Le verbe *reprocher*, ne pouvant avoir pour régime direct qu'un nom de chose, l'adjectif *irréprochable* ne doit en conséquence s'appliquer aussi qu'à un nom de chose. Nous savons que, sur ce point, presque tous les grammairiens sont contre nous, mais nous persistons à croire que nous avons raison, et que notre remarque ne sera pas dédaignée par les gens de goût. Il ne s'agit pas d'ailleurs de priver la langue d'un mot utile, car ce serait là ce qu'on pourrait nommer du purisme ridicule, purisme dont nous avons malheureusement déjà assez d'exemples: nous ne voulons qu'enlever à un adjectif la qualification de certains substantifs, qualification que la grammaire lui refuse évidemment.

IRRUPTION, ÉRUPTION.

LOCUT. VIC. Le Vésuve vient de faire une *irruption*.
Les barbares firent alors une *éruption* à Rome.

LOCUT. CORR. Le Vésuve vient de faire une *éruption*.
Les barbares firent alors une *irruption* à Rome.

Ce qui va du dedans au dehors, fait *éruption*; ce qui va du dehors au dedans, fait *irruption*.

JAIS.

LOCUT. VIC. C’est noir comme un *jais*.
LOCUT. CORR. C’est noir comme du *jais*, comme *jais*.

On ne peut pas dire *noir comme un jais*, par la raison que le *jais* n’est pas un nom de choses qui se comptent. Le *jais* est une substance bitumineuse, solide et d’un noir luisant.

JANVIER.

LOCUT. VIC. Le *trois de janvier*.
LOCUT. CORR. Le *trois janvier*.

A quoi sert la préposition *de* dans cette locution: *le trois de janvier*, approuvée par l’Académie et quelques grammairiens? Cette locution, dira-t-on, est elliptique; la construction pleine est: *le trois* (ou plutôt le troisième jour du mois) *de janvier*. Mais dès qu’on supprime tant de mots dans cette locution, qui peut empêcher d’en supprimer un de plus? Le *trois janvier* sera toujours, si l’on veut, une expression elliptique, mais plus courte, non moins claire, et surtout plus conforme à l’usage bien constaté de nos bons écrivains modernes. *De*, enfin, est un mot inutile; et tout mot inutile est une faute en grammaire. Laveaux (*Dict. des Diff., art. Mois*) est aussi d’avis qu’on doit dire *le trois janvier* ou *le troisième jour de janvier*.

«Les noms de mois, précédés des noms de nombres cardinaux, s'emploient sans préposition: *le trois janvier*, *le six mai*, *le quinze avril*; mais avec des noms de nombres ordinaux, la préposition *de* doit les précéder: *le troisième jour de janvier*, *le sixième de mai* ou *du mois de mai*, etc. La première manière est plus du style familier; la seconde du style relevé.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

On trouve dans J. J. Rousseau le *quatorze de mars* (Trad. de Tacite, liv. I), le *treizième d'octobre* (Trad. de l'Apocolokintosis), et enfin le *treize octobre* (Ibid.). Voilà des autorités pour tous les goûts, si des contradictions peuvent rien autoriser.

JEU D'EAU.

LOCUT. VIC. Ce *jeu d'eau* est très-beau.
LOCUT. CORR. Ce *jet d'eau* est très-beau.

Un *jet d'eau* est certainement un *jeu*; mais ce n'est pas ce qu'on a considéré dans la formation de ce mot; on n'y a vu que le *jet* de l'eau.

JEUNESSE.

LOCUT. VIC. Il a épousé une *jeunesse*.
LOCUT. CORR. Il a épousé une *jeune personne*.

L'extension de signification donnée au mot *jeunesse*, dans notre phrase d'exemple, ne méritait pas, selon nous, d'être accueillie dans un dictionnaire. Les éditeurs de celui de Rivarol ont pensé différemment. Il est certain que cette nouvelle acception peut donner lieu à des équivoques. Dans cette phrase: il avait chez lui une *jeunesse* que je n'avais jamais vue, comment saurez-vous s'il est question d'un certain nombre de jeunes gens ou seulement d'une jeune fille? Donnons le moins possible aux mots, dans l'intérêt de la

clarté du langage, des sens détournés; et comme *jeunesse* en a déjà un dans sa valeur de *jeunes gens*, de grâce, tenons-nous-en là.

JOINT (CI-).

LOCUT. VIC. Je vous envoie *ci-joint* ma procuration.
Je vous envoie *ci-jointe* procurat. pour toucher.

LOCUT. CORR. Je vous envoie *ci-jointe* ma procuration.
Je vous envoie *ci-joint* procurat. pour toucher.

«L'usage veut qu'on écrive: *vous trouverez ci-joint copie de ce que vous me demandez*; et *vous trouverez ci-jointe la copie de ce que vous me demandez*. *Joint*, placé devant un nom dont le sens est vague, comme *copie*, *une copie*, etc., paraît s'accorder avec *ceci* sous-entendu. Mais quand l'énonciation est précise, comme *la copie*, *ma promesse*, etc., l'esprit plus attentif voit mieux le rapport qui est entre *joint* et le nom, et l'accord a lieu. Le vague de l'énonciation n'empêche pas d'écrire *une copie de ma lettre*, *une promesse de mariage est ci-jointe*. *Joint*, placé après un nom, quel qu'il soit, se rapporte nécessairement à ce nom, et doit en adopter le genre et les inflexions.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

JOUG.

PRONONC. VIC. Nous sommes sous le *jou*.
PRONONC. CORR. Nous sommes sous le *jougue*.

JOUIR.

LOCUT. VIC. Il *jouit* d'une mauvaise réputation, d'une mauvaise santé.

LOCUT. CORR. Il *a* une mauvaise réputation, une mauvaise santé.

Chaque sorte de jouissance a ses amateurs; mais où trouverait-on des êtres, ayant jouissance de raison, qui pourraient se délecter d'une mauvaise réputation et surtout d'une mauvaise santé?

JOUR (AU JOUR LE).

LOCUT. VIC. Ces gens-là vivent *au jour le jour*.
LOCUT. CORR. Ces gens-là vivent *au jour la journée*.

«On dit qu'un homme vit *au jour la journée* quand il dépense chaque jour ce qu'il a gagné, quand il n'épargne rien.» (FURETIÈRE, *Dict. universel*.)

Cet exemple et le suivant, que nous trouvons dans Regnier:

> Toutefois je suis de ces gens,
> De toutes choses négligens,
> Qui, vivant *au jour la journée*,
> Ne contrôlent leur destinée;

prouveront qu'autrefois on disait: *vivre au jour la journée*. L'Académie adopte aussi cette leçon. Il n'y a que quelques dictionnaires modernes qui se soient avisés d'écrire *vivre au jour le jour*, et nous ne savons en vérité ce qui a pu les engager à le faire. *Vivre au jour la journée*, c'est employer à la dépense du *jour* ce qu'on a reçu pour sa *journée*; et tout le monde sait que ce dernier mot s'emploie pour *travail d'un jour*, *salaire d'un jour de travail*: cet ouvrier n'a fait que deux *journées*, qu'une *demi-journée*, cette ouvrière va en *journée*. *Vivre au jour le jour* ne nous paraît pas offrir de sens, et nous sommes un peu étonné que Laveaux permette l'emploi de cette vicieuse locution.

JUGER A MORT.

LOCUT. VIC. Ce malfaiteur a été *jugé à mort*.
LOCUT. CORR. Ce malfaiteur a été *condamné à mort*.

Juger à mort est une locution qui n'est plus employée aujourd'hui que par les personnes qui parlent mal. C'est un archaïsme dont les vers suivans nous fournissent un exemple:

> Si fut mys devant ce cadés
> Pour estre jugé à mourir.
>
> (VILLON, *Grand Testament*, huit. XVII.)

Juger et condamner doivent être deux choses tout-à-fait distinctes, à moins que celui qui juge ne soit un Jefferys ou un Laubardemont. En bonne justice, on commence par juger; on condamne ensuite, s'il y a lieu. Pourquoi donc confondre ces deux actions, et n'en faire qu'une seule par cette monstrueuse locution de *juger à mort*? Il y a là quelque chose qui doit révolter tout homme qui pèse un peu la valeur des mots. Et il est si essentiel, en matière légale surtout, de parler clairement! Il est des gens qui eussent peut-être été bien heureux, dans l'intérêt de leur fortune, de leur liberté et même de leur existence, que la grammaire eût été mieux observée dans la rédaction de telle ou telle loi. Les plus graves résultats tiennent quelquefois à fort peu de chose!

JUIF.

LOCUT. VIC. C'est un *juif*; il prête à trente pour cent.
LOCUT. CORR. C'est un *usurier*; il prête à trente pour cent.

Selon la grammaire et la raison, et l'une et l'autre sont inséparables, comme l'a dit Dumarsais (Encycl. méth., art. *Grammaire*), un *Juif* est un Français, un Allemand, un Anglais, etc., professant la religion juive, et rien autre chose; et désormais tout dictionnaire qui saura se mettre à la hauteur de l'époque de

tolérance où nous vivons, répudiera les définitions suivantes: *juif*, usurier, trompeur, fripon, etc., qui étaient tout au plus à leur place dans le dictionnaire de Trévoux, qui étaient déjà ridicules dans le dictionnaire de l'Académie de 1798, et qui sont tout-à-fait inconvenantes dans le dictionnaire de M. Raymond (1832), si l'on ne considère que l'esprit des époques où ces différens ouvrages ont paru, et qui sont toutes détestables, en se plaçant au point de vue de la raison. Rien n'est plus absurde, et quelquefois plus méchant, que de faire un objet de ridicule d'une classe entière de citoyens. Les railleurs, qui ne sont pas toujours les gens qui ont le plus de portée dans l'esprit, s'imaginent n'avoir jeté en avant qu'une plaisanterie, et c'est souvent un germe de haine qu'ils ont semé. Le devoir des honnêtes gens est donc de s'opposer à la propagation d'une locution qui tend à consacrer l'insulte gratuite, et de refuser au mot *juif* l'extension de signification que nous blâmons ici.

JUIN.

PRONONC. VIC. Le mois de *ju-un*.
PRONONC. CORR. Le mois de *ju-in*.

JUSQU'A TANT QUE.

LOCUT. VIC. Attendez *jusqu'à tant qu'*il arrive.
LOCUT. CORR. Attendez *jusqu'à ce qu'*il arrive.

Le dictionnaire de l'Académie donne *jusqu'à tant que*, mais il est certain que nos bons écrivains modernes évitent de se servir de cette expression irrégulière, depuis long-temps hors d'usage.

JUSQU'ICI.

LOCUT. VIC. Si vous n’avez pas été payé *jusqu’ici*, etc.

LOCUT. CORR. Si vous n’avez pas été payé *jusqu’à présent*, etc.

Jusqu’ici ne peut désigner le temps, cette locution ne s’applique qu’au lieu. *La balle a porté jusqu’ici.*

La première phrase pourrait cependant être employée, mais elle aurait alors une signification autre que celle qu’on vient de lui donner. *Si vous n’avez pas été payé jusqu’ici* signifierait, *si vous n’avez pas reçu de frais de route jusqu’à cet endroit-ci*.

JUSTE (COMME DE).

LOCUT. VIC. Je vous le donnerai, *comme de juste*.

LOCUT. CORR. Je vous le donnerai, *comme je le dois*.

«*Comme de juste* est une expression aussi vicieuse que le seraient *comme de vrai*, *comme de faux*; dites: *comme il est juste*.» (MARLE, *Précis d’orthologie*.)

LABOUR.

LOCUT. VIC. Voyez ces chevaux de *labourage*.

LOCUT. CORR. Voyez ces chevaux de *labour*.

Le *labour* est la façon qu’on donne aux terres en les labourant; le *labourage* est plus particulièrement l’art de labourer la terre.

LAIDERONNE.

LOCUT. VIC. C’est une *laideronne*.

LOCUT. CORR. C’est une *laideron*.

«L’Académie donne pour exemple, *une jolie laideron*. Il nous semble au contraire que *laideron* ajoute à l’idée de *laide* quelque chose de bas et de méprisable; et nous ne pensons pas qu’on puisse dire, *une jolie laideron*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

LAIR (DORMIR COMME UN).

PRONONC. VIC. Dormir comme un *lair*.
PRONONC. CORR. Dormir comme un *loir*.

La vicieuse prononciation de *lair* pour *loir* paraît être au reste fort ancienne, car on lit dans Villon:

> Les bourses des dix-et-huit clercs
> Auront, je my veuil employer.
> Pas ilz ne dorment comme *loirs*
> Qui trois mois sont sans resveiller.
> (*Grant Testament*, huit. CXXIII.)

LAISSER.

LOCUT. VIC. *Laissez*-le-moi *de* vingt francs.
LOCUT. CORR. *Laissez*-le-moi *à* vingt francs.

Laisser, dans le sens de *vendre*, doit être suivi de la préposition *à* ou *pour*.

LAISSER DIRE (SE).

LOCUT. VIC. *Je me suis laissé dire* que vous ne le vouliez pas.

LOCUT. CORR. *On m'a dit* que vous ne le vouliez pas.

«Il y a beaucoup de gens qui disent, *je me suis laissé dire*, pour signifier *on m'a dit*, *j'ai ouï dire*. Cette expression est tout-à-fait mauvaise, dit Th. Corneille; et La Touche était surpris que l'Académie ne la condamnât pas dans les nouvelles éditions, et qu'elle se contentât de dire que cette expression est du style familier.» (FÉRAUD, *Dict. critique*.)

LAISSER QUE DE (NE PAS).

LOCUT. VIC. Cela ne laisse pas *que* de le fâcher.
LOCUT. CORR. Cela ne laisse pas de le fâcher.

«Thomas Corneille pensait que ce *que* est inutile, et tout le monde est aujourd'hui de cet avis.» (LAVEAUX, *Dict. des Diff.*)

LAIT.

LOCUT. VIC. Blanc comme *un lait*.
LOCUT. CORR. Blanc comme *du lait*, comme *lait*.

On ne dit pas: *un lait*, *deux laits*, *trois laits*, etc.; il est donc absurde de dire: blanc comme *un lait*. Mais on dirait fort bien *blanc comme un cygne*, *blanc comme un linge*, parce qu'on peut au moins compter des cygnes, des linges, etc.

LANCER, LANCEMENT.

LOCUT. VIC. Le doigt me *lance*, j'ai des *lancemens* dans l'oreille.
LOCUT. CORR. Le doigt m'*élance*, j'ai des *élancemens* dans

l’oreille.

LANTERNE MAGIE.

LOCUT. VIC. Voulez-vous voir la *lanterne-magie*?
LOCUT. CORR. Voulez-vous voir la *lanterne magique*?

Magique est un adjectif qui qualifie le substantif *lanterne*.

LARRONNE.

LOCUT. VIC. Vous êtes une *larronne*.
LOCUT. CORR. Vous êtes une *larronnesse*.

LE, LA, LES.

LOCUT. VIC.
Êtes-vous la marchande?—Oui, je *le* suis.
Vous êtes malade, madame?—Je *la* suis depuis hier.

LOCUT. CORR.
Êtes-vous la marchande?—Oui, je *la* suis.
Vous êtes malade, madame?—Je *le* suis depuis hier.

Le relatif *le* s’accorde en genre et en nombre avec le nom qu’il représente, quand ce nom est un substantif: Êtes-vous la marchande?—Oui, je *la* suis, c’est-à-dire: je suis *elle*; si ce nom était un adjectif ou un substantif employé adjectivement, le pronom resterait invariable: Vous êtes malade, Madame?—Je *le* suis depuis hier, c’est-à-dire, je suis cela, malade. Madame de Sévigné n’a jamais voulu observer cette dernière règle qui la choquait beaucoup.

Je croirais, disait-elle, avoir de la barbe au menton si je disais: je *le* suis.

Il y a aussi une distinction à faire dans l'emploi du pronom relatif *le*, au pluriel. Avec un substantif il faut *les*: Vous paraissez être les camarades de mon fils.—Oui, nous *les* sommes; avec un adjectif, il faut *le*: Seriez-vous choqués, Messieurs, de mes paroles?—Oui, nous *le* sommes. Dans la première phrase *les* est mis pour *eux*, dans la seconde *le* est mis pour *cela*.

D'après ce que nous venons de dire il y a un solécisme dans ce vers de Piron:

> J'étais indifférente, et je ne *la* suis plus,

et dans cette phrase de Marivaux:

> Moins gênée! Madame, il ne faut pas que vous *la* soyez du tout.

C'est *le* qu'il faut dans ces deux exemples.

LEDIT, LADITE, ETC.; AUXDITS, AUXDITES, ETC.

ORTH. VIC. J'ai vu *ledit* sieur N...; j'ai parlé *audit* sieur N...
ORTH. CORR. J'ai vu *le dit* sieur N...; j'ai parlé *au dit* sieur N...

L'article doit toujours être séparé du participe *dit*, au masculin comme au féminin, au singulier comme au pluriel.

LEGS.

PRONONC. VIC. On lui a fait un *lègue*.
PRONONC. CORR. On lui a fait un *lè*.

LÉGUME.

LOCUT. VIC. Ces *légumes* sont *excellentes*.
LOCUT. CORR. Ces *légumes* sont *excellens*.

Quelques anciens auteurs ont fait *légume* féminin; ce mot est aujourd'hui masculin pour tous ceux qui connaissent tant soit peu le français.

LE MOINS, LE PLUS.

LOCUT. VIC. C'est ici que l'histoire devient *la plus* intéressante.
LOCUT. CORR. C'est ici que l'histoire devient *le plus* intéressante.

«*Le* ne prend ni genre ni nombre, lorsque, joint avec *plus*, *moins* ou *mieux*, il forme avec eux un superlatif adverbe. *C'est la chose que j'aime* le *plus et non* la *plus. Ce sont les biens que je désire* le *moins et non* les *moins. Nous devons parler* le plus *sagement, et nous énoncer* le plus *clairement qu'il est possible.* Il en est de même lorsque ces adverbes sont suivis d'un adjectif, et qu'il n'y a pas dans la phrase une idée de comparaison. *Nous ne pleurons pas toujours lorsque nous sommes* le *plus affligés.* Dans cet exemple, on ne veut point comparer son affliction à celle de quelques autres personnes. Mais si une comparaison était indiquée dans la phrase, le pronom reprendrait sa fonction ordinaire, et s'accorderait avec le substantif. Ainsi l'on dirait: *la personne qui pleure moins que les autres n'est pas* la *moins affligée*.» (LAVEAUX, *Dict. des Diff.*)

LENDE.

LOCUT. VIC. Sa tête est couverte de *lendes*.

LOCUT. CORR. Sa tête est couverte de *lentes*.

Quelques dictionnaires modernes écrivent *lende* qui serait plus selon l'étymologie que *lente*; mais ils renvoient à *lente* que l'usage paraît effectivement avoir préféré.

LETTRES.

LOCUT. VIC. Une *h*, une *l*, une *m*, une *n*, une *s*, etc.
LOCUT. CORR. Un *h*, un *l*, un *m*, un *n*, un *s*, etc.

Toutes les lettres sont maintenant du genre masculin. Cette réforme grammaticale est d'autant plus juste que la plupart des lettres étaient déjà de ce genre. C'est un hommage rendu au principe de l'analogie.

LEVÉ.

LOCUT. VIC. J'ai *le premier levé* de la seconde partie.
LOCUT. CORR. J'ai *la première levée* de la seconde partie.

LÉVIER, LAVIER.

LOCUT. VIC. Mettez cette assiette sur le *lévier*, sur le *lavier*.
LOCUT. CORR. Mettez cette assiette sur l'*évier*.

Un *Évier* est un conduit par où s'écoulent les eaux, les lavures d'une cuisine. Ce mot vient du vieux substantif *eve* ou *esve*, eau.

Descendoit l'*esve* claire et roide.
(*Roman de la Rose.*)

L'auteur du *Manuel de la pureté du langage* autorise l'emploi de *lévier*. Où a-t-il été prendre ce mot?

LÈZE.

LOCUT. VIC. Cette étoffe est à grande *lèze*.
LOCUT. CORR. Cette étoffe est à grand *lé*.

L'Académie donne *lé* et *lèze*. Nous croyons ce dernier mot inutile, puisque l'usage a fait choix du mot *lé*, qui est d'ailleurs fort ancien.

Quel *lé* a-il? *lé* de Brucelle.
(*La Farce de Pathelin.*)

LICÉ, LISSÉ.

LOCUT. VIC. Son front est *licé*, *lissé*.
LOCUT. CORR. Son front est *lisse*.

Ce qui est *lisse* l'est naturellement; ce qui est *lissé* l'est artificiellement. *Lisse* est un adjectif qui signifie *uni, poli*; *lissé* est le participe passé du verbe *lisser*, et signifie *rendu lisse*. Quant à *licé*, c'est une orthographe surannée que nous trouvons dans l'épigramme suivante du grammairien Furetière:

A UN JUGE.

Conseiller, qui vantez vos mains
D’être blanches et fort *licées*,
Vos discours ne sont pas trop vains:
On vous les a souvent graissées.

Lisses était ici le mot propre.

LICHEFRITE.

LOCUT. VIC. Nettoyez cette *lichefrite*.
LOCUT. CORR. Nettoyez cette *lèchefrite*.

LICHER.

LOCUT. VIC. Le chien a *liché* le plat.
LOCUT. CORR. Le chien a *léché* le plat.

LIERRE.

LOCUT. VIC. C’est une pierre de *lierre*.
LOCUT. CORR. C’est une pierre de *liais*.

La pierre de *liais* est une pierre dure et d’un grain très-fin.

LINCEUIL.

ORTH. VIC. Le funèbre *linceuil*.
ORTH. CORR. Le funèbre *linceul*.

On écrivait autrefois *linceuil*.

Un *linceuil* tout saigneux à son dos s'estendoit,
Qui jusques aux talons déchiré lui pendoit.
(GARNIER, *Cornélie*, trag.)

Nos poètes modernes suivent souvent cette orthographe, mais les meilleurs dictionnaires ne l'admettent pas.

LINTEAU.

LOCUT. VIC. Vos serviettes sont à *linteaux*.
LOCUT. CORR. Vos serviettes sont à *liteaux*.

Des *linteaux* sont des pièces de bois qu'on met en travers au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre, pour soutenir la maçonnerie; des *liteaux* sont des raies colorées qui sont à quelque distance des extrémités de certaines serviettes.

LIQUEUREUX.

LOCUT. VIC. Ce vin est *liqueureux*.
LOCUT. CORR. Ce vin est *liquoreux*.

L'étymologie l'a emporté sur l'analogie dans la formation des mots *liquoreux*, *liquoriste*. Le contraire aurait dû avoir lieu. Si vous laissez violer le principe de l'étymologie, c'est très-fâcheux; mais vous n'en devez pas moins agir ensuite dans le même sens. Ne serait-il pas plus rationnel de dire *liqueureux*, *liqueuriste* que *liquoreux*, *liquoriste*?

LOIN A LOIN (DE).

LOCUT. VIC. Je le vois *de loin à loin*.

LOCUT. CORR. Je le vois *de loin en loin*.

«L'Académie dit *loin à loin*, *de loin à loin*, et donne pour exemples de ces phrases adverbiales, *planter des arbres* loin à loin. *Les hameaux*, *les maisons y sont semés* loin à loin. On est surpris de trouver dans le *Dictionnaire de l'Académie* cette ancienne locution que l'on n'emploie plus aujourd'hui, et de n'y pas trouver de *loin en loin*, qui est celle dont les bons auteurs se servent généralement.» (LAVEAUX, *Dict. des Diff.*) M. Girault-Duvivier préfère aussi *de loin en loin*.

L'ORIENT.

ORTH. VIC. L'escadre arriva à *L'Orient*.
ORTH. CORR. L'escadre arriva à *Lorient*.

Lorient est le nom d'un port de France sur l'Océan, qui n'a rien de commun, par rapport à la France du moins, avec l'orient, l'un des quatre points cardinaux, et que l'on a tort d'écrire en deux mots avec une apostrophe.

LORS.

LOCUT. VIC. *Depuis lors* on n'en a plus eu de nouvelles.—Je le vis *lors de* mon départ.
LOCUT. CORR. *Depuis cette époque* on n'en a plus eu de nouvelles.—Je le vis *à l'époque* de mon départ.

«*Depuis lors*, dit Domergue (*solut. gramm.*), est une expression proscrite du beau langage; on n'en a pas besoin, et elle ne communique aucune grâce. Jean-Baptiste Rousseau est tombé dans cette faute.» Dites toujours: *depuis*, *depuis cette époque*, au lieu de: *depuis lors*.

«*Lors*, avec un génitif, par exemple, *lors de son élection*, pour dire *quand il fut élu*, n'est guère bon ou du moins guère élégant.» (VAUGELAS, *Rem.* 121.)

Il ne faut pas dire non plus *pour lors*. Cette locution, quoique admise par l'Académie, est très-incorrecte, et nos bons écrivains modernes ne s'en servent presque jamais.

LOSANGE.

LOCUT. VIC. Son champ a la forme d'*un losange*.
LOCUT. CORR. Son champ a la forme d'*une losange*.

Ce mot est féminin, selon tous les dictionnaires.

LOUIS D'OR, NAPOLÉON EN OR.

LOCUT. VIC. Prenez vingt *louis d'or*, vingt *napoléons en or*.
LOCUT. CORR. Prenez vingt *louis*, vingt *napoléons*.

Les complémens *d'or*, *en or*, donnés aux mots *louis* et *napoléon*, sont tout-à-fait inutiles, car on ne connaît pas en France de monnaie à laquelle on donne le nom de *louis* d'argent, ni de *napoléon* d'argent. Quand on comprend parfaitement une idée, pourquoi ajouter des mots qui ne modifient absolument en rien cette idée, pour nous Français, du moins, et qui pourraient induire en erreur des étrangers tant soit peu logiciens, en leur donnant à entendre que nous avons une monnaie qui n'existe pas.

LUI.

LOCUT. VIC. Gardez ce bâton, je n'ai pas besoin *de lui*.

Cet ouvrage est important, ajoutez-*lui* des notes.

Chacun doit prendre garde à *lui*.

LOCUT. CORR.

Gardez ce bâton; je n'*en* ai pas besoin.

Cet ouvrage est important, ajoutez-*y* des notes.

Chacun doit prendre garde à *soi*.

«*Lui* ne se dit ordinairement que des personnes. Quoiqu'un homme dise fort bien d'un autre qu'*il se repose sur lui*, qu'*il s'appuie sur lui*, on ne dira pas pour cela d'un lit ou d'un bâton, *reposez-vous sur lui*, *appuyez-vous sur lui*; mais on se servira de la préposition elliptique *dessus*; *reposez-vous dessus*, *appuyez-vous dessus*.

«En parlant des choses, on emploie le pronom *en* au lieu de *de lui*, et le pronom *y* au lieu de *à lui*. On ne dit pas d'un mur *n'approchez pas de lui*, on dit, *n'en approchez pas*; ni d'un village, *allez à lui*, il faut dire, *allez-y*.

«Lorsque le pronom *lui* est précédé des prépositions *avec* ou *après*, il peut se dire des choses même inanimées. *Ce torrent entraîne* avec lui *tout ce qu'il rencontre*, *il ne laisse* après lui que du sable et des cailloux.

«On ne doit pas se servir indifféremment de *lui* et de *soi*. Quand on parle en général, et sans indiquer une personne qui est le sujet de la phrase, il faut se servir de *soi*. *Il faut que chacun prenne garde à soi.* Mais lorsqu'une personne en particulier est désignée dans la phrase, il faut mettre *lui*. *Cet homme ne prend pas garde à lui.*» (LAVEAUX, *Dict. des Diff.*) Ce qu'on vient de dire de *lui* s'applique également à *elle*.

LUNÉTIER.

PRONONC. VIC. Vous êtes *lunétier*.

PRONONC. CORR. Vous êtes *lunetier*.

Féraud veut que le premier *e* de ce mot soit fermé; c'est contre l'usage. *Lunetier* vient bien de *lunette*, mais *buvetier*, *charretier*, *gazetier*, *tabletier*, etc., viennent aussi de *buvette*, *charrette*, etc., et le premier *e* de ces mots n'est pas fermé.

LUTHÉRIANISME.

LOCUT. VIC. Le *luthérianisme* a pénétré dans ce pays.
LOCUT. CORR. Le *luthéranisme* a pénétré dans ce pays.

MACHIN.

Ce mot ne figure dans aucun dictionnaire, et n'est jamais employé par les personnes qui parlent bien.

MAIRERIE.

PRONONC. VIC. Voici la *mairerie*.
PRONONC. CORR. Voici la *mairie*.

On a écrit et prononcé autrefois *mairerie*, comme on le voit dans Nicod; l'usage actuel veut qu'on écrive et qu'on prononce *mairie*.

MAJOR.

LOCUT. VIC. J'ai une tierce *major*, un quinte *major*, etc.
LOCUT. CORR. J'ai une tierce *majeure*, une quinte *majeure*, etc.

L'Académie regarde la première de ces expressions comme surannée; M. Blondin (*Manuel de la pureté du langage*) regarde la

seconde comme vicieuse. Nous croyons que la raison est ici du côté de l'Académie. Il est bien certain, du moins, que cet adjectif latin *major* accolé à un substantif français est d'un effet assez ridicule, ailleurs que dans les mots composés *tambour-major*, *chirurgien-major*, *adjudant-major*, etc., qui sont trop répandus et d'une formation trop ancienne pour qu'on puisse songer à y rien changer; et il n'est pas moins certain que l'usage général est en faveur de *tierce majeure*. *Tierce major* n'est plus guère employé aujourd'hui que par les joueurs de piquet des corps-de-garde et des guinguettes.

MAL.

LOCUT. VIC. Vous aurez du *mal* à l'entendre.
LOCUT. CORR. Vous aurez de la *peine* à l'entendre.

«Beaucoup de personnes disent: j'ai cherché long-temps ce livre, j'ai eu bien du *mal* à le trouver; il a eu bien du *mal* à se procurer votre adresse; ces façons de parler sont de véritables solécismes. On doit employer le mot *peine* dans ces phrases: j'ai cherché long-temps ce livre, j'ai eu bien de la *peine* à le trouver; il a eu bien de la *peine* à se procurer votre adresse.

«*Mal* éveille une idée de souffrance physique, et par conséquent ne saurait convenir à des phrases où l'on ne veut exprimer qu'une idée d'*embarras*, de *difficulté*.» (CHAPSAL. *Nouv. dict. grammatical.*)

On trouve les exemples suivans dans le Dict. de l'Académie: Il a eu bien du *mal* à l'armée. On a trop de *mal* chez ce maître-là. Il a bien du *mal* à gagner sa vie. Nous ne croyons pas que ces exemples détruisent ce qu'établit M. Chapsal, car il est facile de voir que le mot de *mal* y réveille toujours jusqu'à un certain point l'idée de souffrance physique.

MALADIE (FAIRE UNE). *Voyez* FAIRE.

MALGRÉ.

LOCUT. VIC. Je fus forcé de sortir *malgré moi*.
LOCUT. CORR. Je fus forcé de sortir.

Le pléonasme que produit l'expression *malgré moi* dans notre phrase d'exemple, est trop évident pour que nous fassions là-dessus la moindre réflexion.

MALGRÉ QUE.

LOCUT. VIC. Il le fera *malgré qu'on* le défende.
LOCUT. CORR. Il le fera *quoiqu'on* le défende.

«*Malgré que* n'est plus d'usage qu'avec le verbe *avoir*, précédé de la préposition *en*; en effet *malgré que* veut dire *mauvais gré que*; *quelque mauvais gré que*; ainsi *malgré que j'en* aie, *malgré que j'en* eusse, veut dire *mauvais gré que j'en* aie, *quelque mauvais gré que j'en* eusse; construction qui ne peut avoir lieu avec tout autre verbe.

«*Malgré que je fasse*, *malgré que je sois* ne doivent donc pas se dire. Il faut remplacer *malgré* par *quoique*, *bien que* et dire: *quoique je fasse*, *bien que je sois*.» (*Grammaire des gramm. t. 2.*)

MALHEUREUX (*Voyez* GUEUX, MISÉRABLE.)

MALINE.

LOCUT. VIC. Fièvre *maline*.

LOCUT. CORR. Fièvre *maligne*.

On lit dans Ronsard:

> Telle fièvre *maline*
> Ne se pourroit garir par nulle médecine.
> (*Remonstrance au peuple de Fr.*)

On trouve encore cette orthographe dans La Fontaine:

> Elle sent son *ongle maline*.
> (Liv. VI, fab. 15.)

L'usage et la raison ont lutté ensemble pour ce féminin d'adjectif: l'usage l'a emporté. Et cela ne devait pas être.

MANES.

LOCUT. VIC. Ils croyaient entendre les *mânes plaintives* de leurs aïeux.

LOCUT. CORR. Ils croyaient entendre les *mânes plaintifs* de leurs aïeux.

> Et mes *mânes contens*, aux bords de l'onde noire,
> Se feront de ta peur une agréable histoire.
> (BOILEAU.)

MANGER.

LOCUT. VIC. J'ai tous les jours six personnes à *manger* chez moi.

LOCUT. CORR. J'ai tous les jours six personnes à *nourrir* chez moi.

La première de ces phrases ne pourrait être évidemment correcte que dans un pays d'ogres. Dans le nôtre elle n'est pas tolérable.

MANGER.

LOCUT. VIC. Cette fourrure a été *mangée aux* vers.
LOCUT. CORR. Cette fourrure a été *mangée par* les vers.

Une chose n'est pas *mangée aux vers*, *aux souris*,mais *par les vers*, *par les souris*. Comment se fait-il qu'une faute dont une minute de réflexion suffit pour démontrer toute l'absurdité, se reproduise si fréquemment?

MANIÈRE (DE).

LOCUT. VIC. Arrangez l'affaire *de manière à ce qu'il* soit content.
LOCUT. CORR. Arrangez l'affaire *de manière qu'il* soit content, ou *de manière à* le contenter.

De manière à ce que ne se trouve pas dans nos bons écrivains, par la raison que nos bons écrivains repoussent toujours avec soin les mots oiseux, comme *à ce* dans la locution précitée.

MANQUER.

LOCUT. VIC. Il a *manqué de* tomber.
LOCUT. CORR. Il a *manqué* tomber.

L'usage veut aujourd'hui que l'on emploie le verbe *manquer* sans le joindre par la préposition *de* au verbe qui le suit. Des

grammairiens ont attaqué cet usage, d'autres l'ont défendu: nous sommes du côté de ces derniers. *Manquer* ayant la signification de *faillir*, *penser*, *être sur le point de* doit être immédiatement suivi du verbe qu'il régit. Dit-on *vous avez failli* de *tomber*, *il a pensé* de *mourir*, *elle a été sur le point de* de *partir*? Ces manières de parler seraient ridicules; les deux dernières surtout.

MANQUER A TOUCHER.

LOCUT. VIC. Vous avez *manqué à toucher*; c'est un *manque à toucher*.

LOCUT. CORR. Vous avez *manqué de touche*; c'est un *manque de touche*.

Expressions du jeu de billard.

MARCHE.

LOCUT. VIC. Soyez sans inquiétude, nous avons de la *marche*.

LOCUT. CORR. Soyez sans inquiétude, nous avons de la *marge*.

La *marge*, au figuré, est ce qui est au-delà du nécessaire. Au propre, le sens est à peu près le même.

Le mot *marche* dans notre phrase d'exemple fait un véritable non-sens. Ce n'est certainement pas le cas d'être sans inquiétude lorsqu'on a beaucoup de *marche* à faire.

MARCHE.

LOCUT. VIC. Vous le reconnaîtrez à sa *marche*.

LOCUT. CORR. Vous le reconnaîtrez à son *marcher*.

La *marche* est le mouvement de celui qui marche; le *marcher* est la manière dont il marche. On a la *marche* lente, rapide, assurée, chancelante, etc. On a le *marcher* gracieux, élégant, ignoble, etc.

MARCHÉ (BON).

LOCUT. VIC. J'ai acheté ce livre *bon marché*.
LOCUT. CORR. J'ai acheté ce livre *à bon marché*.

M. Blondin (*Manuel de la pureté du langage*) prétend que cette locution *acheter à bon marché* est vicieuse, et qu'il faut dire *acheter bon marché*. Nous croyons, nous, le contraire. L'usage et l'Académie, autorités qui, malgré leurs erreurs, sont encore les premières en fait de langage, veulent également qu'on dise *acheter à bon marché*. On dit et l'on doit dire: *acheter à bon compte*, *acheter à vil prix*, et l'on ne pourrait pas dire *acheter à bon marché*? Ce serait là un pur caprice; ne cherchons pas à en entacher notre langue.

MARDELLE.

LOCUT. VIC. Changez la *mardelle* de ce puits.
LOCUT. CORR. Changez la *margelle* de ce puits.

On a dit autrefois *margeole*, *marelle*, *mardelle* et *margelle*. On ne dit plus aujourd'hui que *mardelle* et *margelle*, et nous ajouterons que l'on ne devrait dire que *margelle*, parce que ce mot est le seul conforme à l'étymologie (*margella*, diminutif de *margo, marginis*) donnée par Ménage, Furetière, Ducange, et le Dict. de Trévoux.

L'Académie et presque tous les autres dictionnaristes paraissent préférer *margelle* à *mardelle*, en renvoyant de ce dernier mot au

premier.

Margelle appartient à la famille du mot *marge*. L'idée de *bord* se trouve dans l'un comme dans l'autre.

MARÉE EN CARÊME, MARS EN CARÊME.

LOCUT. VIC.

Il vient tous les ans dans ce mois-ci: il est comme *marée en carême*.

Vous arrivez à propos, comme *mars en carême*.

LOCUT. CORR.

Il vient tous les ans dans ce mois-ci: il est comme *mars en carême*.

Vous arrivez à propos, comme *marée en carême*.

Il est aisé de voir que, dans la première phrase, *marée* ne signifie rien, car la *marée* peut ne pas toujours arriver en *carême*, tandis que *mars* ne manque jamais à cette époque. Aussi faut-il *mars* dans cette phrase. Dans la seconde, *mars* n'est pas mieux placé, car il importe certainement fort peu au *carême* que *mars* se trouve compris dans la quarantaine; c'est la *marée* qui seule est d'une grande importance pour ce temps de nourriture maigre. Mettez donc *marée* dans le second cas.

Comment se fait-il que presque tous nos grammairiens confondent ces deux expressions, et regardent la seconde comme une corruption de la première? N'y a-t-il pas deux idées bien distinctes exprimées par ces deux locutions proverbiales, l'une de *périodicité*, l'autre d'*à-propos*, et n'a-t-on pas lieu de s'étonner de la distraction des modernes lexicographes, qui, en cette qualité, devaient compulser avec la plus grande attention les ouvrages de leurs devanciers, et qui n'ont pas su voir, nous ne dirons pas apprécier, la judicieuse distinction établie déjà entre ces deux expressions par l'Académie, Féraud, etc.?

«On dit proverbialement d'une chose qui arrive *à propos*, qu'elle arrive comme *marée en carême*.»

«On dit proverbialement d'une chose *qui ne manque jamais d'arriver en certain temps*, cela vient comme *mars en carême*.» (*Académie*, *Féraud*, etc.)

Rien est-il en effet plus agréable, plus *à propos* enfin pour des gens qui observent rigoureusement le *carême* qu'un envoi de *marée* bien fraîche? Rien est-il encore plus susceptible d'un *retour certain* que le mois de *mars* dans le *carême*, puisque ce temps de pénitence le comprend toujours en totalité ou en partie?

M. Raymond, qui a fait l'article *Carême* comme l'a fait l'Académie, passe sous silence, au mot *marée*, l'expression *marée en carême*, et traite plus loin *mars en carême* de corruption de *marée en carême*. Voilà deux fautes graves. A quoi sert-il de venir après le Dict. de l'Académie si, au lieu de profiter de ses erreurs, on fait plus mal que lui?

«Il y a une considération qui me refroidirait, dit M. Jacquemont (*Correspondance*, t. I) c'est le sort incertain de mes lettres, et la crainte de voir celles-là se perdre comme les autres, ou n'arriver que comme *mars en carême*.» M. Jacquemont s'est étrangement mépris sur la valeur de cette expression proverbiale. Il en a retourné le sens, et au lieu de lui attribuer une signification d'*à-propos*, c'est une signification toute contraire qu'il lui donne.

MARGOTTE.

LOCUT. VIC. Avez-vous planté vos *margottes*?
LOCUT. CORR. Avez-vous planté vos *marcottes*?

Une *marcotte* est une branche de plante qu'on met en terre pour qu'elle y prenne racine.

Dites aussi *marcotter* des vignes, des chèvrefeuilles, des œillets, et non *margotter*.

MARIAGE, NOCE.

LOCUT. VIC. On a fait hier six *noces* à la mairie, à l'église.
LOCUT. CORR. On a fait hier six *mariages* à la mairie, à l'église.

Il existe entre ces deux mots une différence très grande, et dont assez généralement on tient fort peu de compte. Le *mariage* est la cérémonie civile ou religieuse qui unit les époux, la *noce* est la petite fête qui suit ordinairement cette cérémonie. Un maire fait un *mariage*, un traiteur fait une *noce*; témoin cette vieille inscription: *Un tel, traiteur, fait nopces et festins*. On ne fait pas de *noce* sans *mariage*, mais on peut faire un *mariage* sans *noce*. Il s'ensuit donc que l'on pourrait dire: j'ai assisté au *mariage* de M. un tel, mais je n'étais pas à sa *noce*; ou bien: j'étais à sa *noce*, mais non à son *mariage*.

Noce ne peut être employé pour *mariage* qu'au pluriel. Il a épousé en secondes *noces* une sœur de sa première femme.

MARIER AVEC.

LOCUT. VIC. Il a *marié* sa nièce *avec* un vieillard.
LOCUT. CORR. Il a *marié* sa nièce *à* un vieillard.

MM. Laveaux et Girault-Duvivier pensent qu'on peut dire *marier à* et *marier avec*. *Marier à* quand il est question de deux choses qui se confondent ensemble, et dont l'union forme un tout: *marier* le luth *à* la voix; *marier avec* quand il est question de choses qui ne sont que jointes ensemble, et restent distinctes après leur jonction: *marier* la vigne *avec* l'ormeau.

On lit cependant dans *Delille*:

> La vigne, si je veux, s'y *marie aux* ormeaux.

L'Académie n'adopte que l'expression *marier avec*. Notre opinion à nous est que le verbe *marier* renfermant une idée d'union, c'est faire un pléonasme que de joindre le régime direct de ce verbe à son régime indirect par la préposition *avec* qui présente encore la même idée, et qu'on a pour cette raison nommée conjonctive. *A*, qui exprime plus particulièrement un rapport de tendance, nous paraît convenir beaucoup mieux après le verbe *marier*.

MARIN, MARITIME.

LOCUT. VIC.
Le goëmon est une plante *maritime*.
Ils s'emparèrent d'une forteresse *marine*.

LOCUT. CORR.
Le goëmon est une plante *marine*.
Ils s'emparèrent d'une forteresse *maritime*.

Marin signifie, d'après tous les dictionnaires: *qui est de la mer*, *qui vient de la mer*, *qui appartient à la mer*.

Maritime signifie: *qui est proche de la mer*, *qui concerne la mer*, *qui a du rapport à la mer*.

Aussi distingue-t-on en histoire naturelle des plantes *marines* et des plantes *maritimes*. Les plantes *marines* sont toujours recouvertes par l'eau salée dans laquelle elles nagent. Les plantes *maritimes* viennent sur les bords ou dans le voisinage de la mer.

MAROLLES.

PRONONC. VIC. Du fromage de *Marolles*.
PRONONC. CORR. Du fromage de *Maroilles*.

Le fromage connu sous ce nom vient de *Maroilles*, dans le département du Nord. C'est donc fromage de *Maroilles* que l'on doit dire.

MARRONNER.

LOCUT. VIC. Que *marronnez*-vous là?
LOCUT. CORR. Que *marmonnez*-vous là?

«MARMONNER. Murmurer sourdement.

«MARRONNER. Friser des cheveux en grosses boucles.— Imprimer clandestinement.» (*Dict. de l'Acad.*)

Cette citation nous fait voir que, dans la phrase suivante: *Il* marronne *des patenôtres sur le même air*, (*Corresp. de M. Jacquemont*, t. I) c'était *marmonne* qu'il fallait écrire. Il *marmotte* eût encore mieux valu. Comme le dit fort bien Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*), «*marmonner* est un mot du patois de Paris; *marmotter* est un terme du bon langage.»

MASSACRANTE.

LOCUT. VIC. Vous êtes d'une humeur *massacrante*.
LOCUT. CORR. Vous êtes d'une humeur *insupportable*.

Cette expression est approuvée par quelques bons auteurs, et proscrite par d'autres qui prétendent qu'elle n'est pas française. Le reproche le mieux fondé qu'on puisse, selon nous, lui adresser, est d'être une hyperbole, et comme l'a dit Laveaux «quand on a du génie et de l'usage du monde, on ne se sent guère de goût pour les pensées fausses et outrées.»

MATÉREAUX.

LOCUT. VIC. Assemblez vos *matéreaux*.

LOCUT. CORR. Assemblez vos *matériaux*.

«Il faut dire *matériaux*, et non pas *matéreaux*, comme dit le peuple de Paris....» (MÉNAGE. *Observ. sur la langue française*) et d'ailleurs.

Des *mâtereaux* sont des petits mâts ou bouts de mâts.

MATIN.

LOCUT. VIC.

Allez le voir *demain au matin*.
Il l'a rencontré *hier au matin*.
Sortez-vous *du matin*?

LOCUT. CORR.

Allez le voir *demain matin*.
Il l'a rencontré *hier matin*.
Sortez-vous *dès le matin*?

Matin s'emploie le plus généralement sans l'article contracté *au*, après les adverbes *demain* et *hier*.

Du matin pour *dès le matin* est un barbarisme.

MATINAL.

LOCUT. VIC. La campagne n'est vraiment belle que pour l'homme *matinal*.—Vous êtes bien *matineux* aujourd'hui.—L'étoile *matinale*.

LOCUT. CORR. La campagne n'est vraiment belle que pour l'homme *matineux*.—Vous êtes bien *matinal*

aujourd'hui.—L'étoile *matinière*.

Matinal signifie: qui se lève de bonne heure par hasard, sans habitude. *Matineux* au contraire signifie: qui a l'habitude de se lever matin.

Quant à l'adjectif *matinier*, son usage est à peu près restreint aujourd'hui à la qualification de l'étoile connue sous le nom d'*étoile matinière*.

MÉCHANT.

LOCUT. VIC. Il m'a donné un *méchant* habit.
LOCUT. CORR. Il m'a donné un *mauvais* habit.

Au risque d'encourir le reproche de purisme, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer ici l'extension de signification donnée à l'adjectif *méchant*. Ce qui est *méchant* a de la méchanceté, or, un habit peut-il en avoir? L'usage se déclare en vain pour l'emploi de *méchant* comme qualificatif de noms de choses; nos bons écrivains nous fournissent en vain de nombreux exemples de cet emploi abusif, notre répugnance reste toujours la même. Nous ne voyons dans *méchant* qu'un adjectif dont la signification est: *qui a de la méchanceté*, et non *qui n'a pas les qualités requises*. Il faut, pour rendre ce dernier sens, se servir de l'adjectif *mauvais*. Nous pensons donc que *méchant* ne peut jamais s'appliquer qu'à un nom d'être animé, mais que *mauvais* peut également convenir aux êtres animés et aux choses. Ces deux adjectifs ont entre eux une différence assez grande. Un écrivain est *mauvais* quand il écrit mal, il est *méchant* quand il écrit avec méchanceté.

MÉFIER (SE), DÉFIER (SE).

LOCUT. VIC. Cet homme est singulier: je m'en *défie*.

Cet homme est faux: je m'en *méfie*.

LOCUT. CORR.
Cet homme est singulier: je m'en *méfie*.
Cet homme est faux: je m'en *défie*.

«*Se méfier* exprime un sentiment plus faible que *se défier*. Cet homme ne me paraît pas franc, je m'en *méfie*; cet autre est un fourbe avéré, je m'en *défie*. *Se méfier* marque une disposition passagère et qui pourra cesser; *se défier* est une disposition habituelle et constante. Il faut *se méfier* de ceux qu'on ne connaît pas encore, et se *défier* de ceux par lesquels on a déjà été trompé. *Se méfier* appartient plus au sentiment dont on est affecté actuellement; *se défier* tient plus au caractère, etc.» (*Dict. de l'Acad.* 1802.)

MÉGARD.

LOCUT. VIC. Il a fait cela par *mégard*.
LOCUT. CORR. Il a fait cela par *mégarde*.

Mégarde est composé de la particule péjorative *mé* et du substantif *garde*. Ainsi *mégarde* équivaut à *mauvaise garde*, c'est-à-dire manque d'attention, comme *mécontent* équivaut à *mal-content*, *mépriser* à *priser* (estimer) *mal*, etc.

MEMBRÉ.

LOCUT. VIC. Cet homme est bien *membré*.
LOCUT. CORR. Cet homme est bien *membru*.

Selon l'Académie et les meilleurs lexicographes, *membru* est le seul mot dont on doive se servir pour signifier *qui a les membres gros et puissans*. *Membré* est aussi un mot français, mais ce mot appartient exclusivement au *jargon frivole*, comme dit La Fontaine,

connu sous le nom de *blason*. On dit que les jambes et les cuisses des aigles et d'autres animaux sont *membrées* quand elles sont d'un émail différent de celui de l'animal.

MÊME.

LOCUT. VIC.

Les passions assiègent tous les hommes, les plus sages *mêmes*.

Vous faites des fautes, dites-vous, les savans *même* en font.

LOCUT. CORR.

Les passions assiègent tous les hommes, les plus sages *même*.

Vous faites des fautes, dites-vous, les savans *mêmes* en font.

Même est adverbe dans le premier exemple; il est adjectif dans le second.

«*Même*, dit Laveaux (*Dict. des diff.*), est adverbe quand il est employé dans la signification d'*aussi*, *plus*, *encore*, et qu'il peut, sans que le sens de la phrase soit altéré, se transposer, c'est-à-dire être mis indifféremment avant ou après le substantif ou le pronom, en y joignant la conjonction *et*. On dira donc:

J’enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras;
Aux dieux *même*, à nos dieux, s’ils ne m’exauçaient pas.
(VOLTAIRE, *Olympie*.)

«*Les animaux*, *les plantes* même *étaient au nombre des divinités égyptiennes*. (De Wailly); sans altérer le sens de la phrase on pourrait dire, *j’enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras*, *et* même *aux Dieux*. *Les animaux et* même *les plantes*, etc. Dans *les libertins*, *les impies* même *tremblent à la vue de la mort*, il faut écrire *même* sans *s*, parce qu’on peut dire sans altérer le sens de la phrase, *les libertins et* même *les impies tremblent à la vue de la mort*. Mais dans *les impies* mêmes *tremblent à la vue de la mort*, il faut écrire *mêmes* avec un *s*, parce qu’on peut dire *les impies eux* mêmes *tremblent à la vue de la mort*. Racine a dit:

Ces murs *mêmes*, seigneur, peuvent avoir des yeux....
Les Grecs *mêmes* sont las de servir sa colère.

«C’est Hippocrate qui voulut que ses erreurs *mêmes* fussent des leçons.»

(BARTHÉLEMY.)

MÊME CHOSE.

LOCUT. VIC. Je ferai cela *la même chose*.
LOCUT. CORR. Je ferai cela *de même*.

Cette expression est fort usitée; elle est cependant passablement ridicule.

MENUSIER.

LOCUT. VIC. C’est un *menusier*.
LOCUT. CORR. C’est un *menuisier*.

MERCREDI.

PRONONC. VIC. Venez *mécredi*.
PRONONC. CORR. Venez *mercredi*.

Du temps de Vaugelas, la cour prononçait et écrivait même *mécredi*, en dépit d’une des étymologies les moins douteuses qu’il y ait peut-être dans notre langue. L’absurdité venait de haut lieu: elle fut bien accueillie par le public.

Nous ignorons comment la cour prononce aujourd’hui ce mot, et franchement nous ne nous en occupons guère, par la raison que la cour a perdu, entre autres droits, celui de régler le langage; mais nous savons fort bien que la nation prononce généralement *mercredi*, et cette autorité nous suffit.

MÉTAL, MÉTAIL, MÉTEIL.

LOCUT. VIC.
J’ai acheté un setier de *métail*.
Ses boutons sont en *métail*.

LOCUT. CORR.
J’ai acheté un setier de *méteil*.
Ses boutons sont en *métal*.

Les personnes qui ne connaissent pas bien leur langue confondent ordinairement les trois mots *métal*, *métail* et *méteil*, qui ont cependant des significations différentes.

Un *métal* est un corps minéral qui se forme dans les entrailles de la terre, et qui est fusible et malléable.

Un *métail* est une matière composée dans laquelle il entre des métaux.

Du *méteil* est un mélange de froment et de seigle.

Ces définitions sont celles du *Dict. de l'Acad.* (1802.)

MEULIÈRE (PIERRE).

LOCUT. VIC. C'est de la pierre *meulière*, ou *molière*.
LOCUT. CORR. C'est de la pierre *de meulière*.

Meulière étant un substantif doit être précédé de la préposition *de*, qui marque son rapport avec le substantif *pierre*.

MICHEL-ANGE.

Ceux qui tiennent à prononcer ce nom célèbre comme on le prononce en italien, sauront qu'ils doivent dire *Mikel-Ange*. Nous ne croyons pas, au reste, qu'on puisse, à l'exemple de certains grammairiens, accuser de prononciation *vicieuse* les personnes qui disent en français *Michel-Ange*. Où a-t-on été fourrer le vice? C'est sans doute un devoir de parler purement sa langue; ce n'en est pas un de savoir les langues étrangères.

MIDI.

LOCUT. VIC. Je le verrai demain vers *les midi*, *sur les midi*.
LOCUT. CORR. Je le verrai demain vers *midi*.

«Il n'y a pas, dit fort bien M. Blondin (*Manuel*, etc.), plusieurs *midi*, et l'on ne va pas *sur* les heures comme on va *sur* l'eau, ou *sur* la glace.»

Sur le midi est donc aussi une mauvaise expression qu'il vaut mieux remplacer par un équivalent. *Après une marche longue et pénible*, *ils arrivèrent*, sur le midi, *chez l'ami de Fergus*, etc. (DEFAUCONPRET, *Waverley*, ch. XXIV.) Lisez: *à midi à peu près*.

MIEUX (DES).

LOCUT. VIC. Mon fils a répondu *des mieux*.

LOCUT. CORR. Mon fils a répondu *fort bien*.

«*Des mieux*; expression basse et nullement correcte. Vaugelas ne pouvait la souffrir.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

MILLE.

ORTH. VIC.

Marot est mort en l'an *mille* cinq cent quarante-quatre.

L'an deux *mille* deux cent neuf du monde.

Trois *mil* hommes arrivèrent au secours de la ville.

ORTH. CORR.

Marot est mort en l'an *mil* cinq cent quarante-quatre.

L'an deux *mil* deux cent neuf du monde.

Trois *mille* hommes arrivèrent au secours de la ville.

Tous les grammairiens reconnaissent que le mot *mil* doit s'écrire ainsi lorsqu'il exprime une date, un millésime. Domergue, suivi par Laveaux, veut cependant que l'on écrive *mille* lorsque ce mot est

multiplié par un autre nom de nombre. Il suit de là que Mercier, qui a intitulé un de ses ouvrages: *L'an deux* mille *quatre cent quarante* aurait bien écrit *mille* en deux syllabes, tandis que notre Béranger, dans sa jolie chanson de *la Prédiction de Nostradamus*, aurait fait un solécisme:

> En l'an *deux mil*, date qu'on peut débattre, etc.

Selon nous le contraire a lieu. Le solécisme est à Mercier, et la pureté de langage à Béranger, poète correct s'il en fut jamais. Béranger aura probablement été guidé en cette circonstance par cette admirable justesse d'esprit qui l'a toujours distingué, non-seulement des chansonniers, ses prétendus confrères, mais de presque tous les poètes de notre époque, et nous sommes un peu fâché, nous l'avouerons, de voir des grammairiens distingués vaincus dans leur spécialité par un poète. Pourquoi ces grammairiens s'avisent-ils aussi d'être inconséquens?

MINABLE.

LOCUT. VIC. Son ami a l'air bien *minable*.
LOCUT. CORR. Son ami a l'air bien *pauvre*.

Nous repoussons ce mot parce que nous ne le croyons réellement digne que d'un langage *minable*. Nous ne l'avons jamais lu dans un ouvrage bien écrit, ni entendu dans la conversation des gens bien élevés. En vérité notre langue peut bien faire le sacrifice d'un terme de mépris pour la pauvreté; elle en a tant d'autres à sa disposition.

MINIME.

LOCUT. VIC. C'est d'un intérêt trop *minime*.
LOCUT. CORR. C'est d'un intérêt trop *petit*.

«*Minime*, très-petit; c'est un superlatif: il ne doit donc pas être employé avec des adverbes de comparaison. Ce droit est en général *si minime* que, etc. (NECKER.) c'est comme si l'on disait *si meilleur*, *si pire*, etc.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

Dans cette phrase: donnez-moi *la minime* partie de vos biens, *minime* est régulièrement employé puisque sa signification est celle de *la plus petite*.

MINUIT.

LOCUT. VIC. Cela m'arriva vers *le minuit*, vers *les minuit*.
LOCUT. CORR. Cela m'arriva *vers minuit*.

Autrefois on disait *la minuit*.

> Aussi lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
> Que la lune brillante, au milieu des étoiles
> D'une heure pour le moins a passé *la minuit*.
> (SARRAZIN.)

Cette expression valait infiniment mieux que les deux premières, en ce qu'elle se rattachait au moins à l'étymologie, et puisqu'on l'a abandonnée, il nous semble assez raisonnable de ne pas lui en substituer une autre qui serait tout-à-fait absurde. Le mot *minuit* est aujourd'hui employé sans article; il est masculin et singulier: *minuit est sonné*.

MISÉRABLE.

LOCUT. VIC. Avoue tes crimes, *misérable*.
LOCUT. CORR. Avoue tes crimes, *scélérat*.

Un *misérable* signifie en français un coquin, un scélérat, et un homme pauvre. Nous avons cependant un proverbe qui dit: pauvreté

n’est pas vice.

Appliquer indifféremment la même épithète aux gens nécessiteux et aux gens criminels est vraiment une infamie dont un peuple généreux comme le peuple français devrait rougir. C’est un manque d’égards pour le malheur qui ne peut être excusé que par un manque absolu de réflexion.

MISSERJAN (POIRE DE).

LOCUT. VIC. Mangez cette poire de *Misserjan*.
LOCUT. CORR. Mangez cette poire de *Messire-Jean*.

Messire Jean était probablement quelque hobereau ou quelque curé de campagne qui cultivait avec soin les arbres fruitiers. Des braconniers de l’endroit, suivant, au commencement de l’hiver, la piste de quelque lièvre, pénétrèrent dans l’auguste verger, s’y régalèrent de poires ordinaires, mais que le triple attrait du larcin, du lieu et de la saison leur fit trouver extraordinairement bonnes, et dès-lors Messire Jean aura passé, à son grand détriment, pour avoir des poires sans pareilles, qu’on aura cru, en conséquence, ne pouvoir convenablement désigner que par son nom.

MOGNON.

LOCUT. VIC. Il a un *mognon*.
LOCUT. CORR. Il a un *moignon*.

De *moign*, mot qui, en breton, signifie *manchot*, *estropié de la main ou du bras*. (LEGONIDEC, *Dict. Celto-Breton*.)

MOINDREMENT.

LOCUT. VIC. Ne faites pas *le moindrement* de bruit.
LOCUT. CORR. Ne faites pas *le moindre* bruit.

Moindrement est un barbarisme.

MOINE.

PRONONC. VIC. *Mo-ène*.
PRONONC. CORR. *Mo-ane*.

Prononcez de même *aigremoine*, *antimoine*, *avoine*, *chanoine*, *macédoine*, *patrimoine*, *péritoine*, etc.

MOINS (PAS).

LOCUT. VIC. Il regimbait; *pas moins* il l'a fait.
LOCUT. CORR. Il regimbait; *cependant* il l'a fait.

Cette manière de parler est détestable; *pas moins* ne peut jamais avoir la signification de *cependant*. Les phrases suivantes indiqueront dans quel sens on doit employer cette locution. *Il ne faut* pas moins *qu'une raison aussi forte pour me déterminer à..... Cela n'a* pas moins *de trente pieds.*

MOIRON, MORON.

LOCUT. VIC. Voici du *moiron*, du *moron* pour vos oiseaux.
LOCUT. CORR. Voici du *mouron* pour vos oiseaux.

Moron se disait encore du temps de Ménage.

MON, TON, SON, MA, TA, SA, ETC.

LOCUT. VIC. La jeune Marie a mal *à ses* dents.
LOCUT. CORR. La jeune Marie a mal *aux* dents.

Quand on dit: *La jeune Marie a mal aux dents*, est-il quelqu'un d'assez peu intelligent pour croire qu'il soit ici question du mal de dents d'une autre personne que la jeune Marie? Non, car cela serait absurde, et l'absurde ne se suppose pas. Supprimez donc dans tous les cas semblables, l'adjectif possessif qui forme pléonasme, et remplacez-le par l'article. *Il a ses mains tout écorchées*, *j'ai une douleur à* mon *pied droit*, mon *bras gauche* me *fait mal*, dites: *il a les mains tout écorchées*, *j'ai une douleur* au pied *droit*, le *bras gauche* me *fait mal*.

MONDE.

LOCUT. VIC. *Tout le monde disent* qu'il est parti.
LOCUT. CORR. *Tout le monde dit* qu'il est parti.

Les collectifs généraux veulent le singulier, les collectifs partitifs le pluriel. *La foule disparut. La plupart voulurent sortir.*

Les collectifs généraux veulent le singulier, parce que l'esprit, en les énonçant, fait abstraction complète du nombre de personnes ou de choses qui les composent, et ne voit plus en eux qu'une masse, qu'une unité.

Les collectifs partitifs veulent le pluriel, parce qu'ils représentent évidemment plusieurs objets qu'on ne compte pas, il est vrai, par paresse peut-être, mais qu'on peut au moins compter, et qui conservent ainsi entièrement leur caractère de pluralité.

MONNOYAGE, MONNOIE, MONNOYER, MONNOYEUR.

LOCUT. VIC. Le *monnoyage* est un privilège.
LOCUT. CORR. Le *monnayage* est un privilège.

Depuis que l'ancienne prononciation de la diphthongue *oi* a été altérée dans *monnoie*, qu'on écrit maintenant *monnaie*, et que l'orthographe de Voltaire est venue consacrer cette altération, on sent combien il serait ridicule d'écrire et de prononcer les dérivés de *monnaie* par un *o*, lorsque ce mot s'écrit par un *a*.

MONTAIGNE.

PRONONC. VIC. *Montagne* est un de nos grands écrivains.
PRONONC. CORR. *Montaigne* est un de nos grands écrivains.

Les meilleurs éditeurs de *Montaigne*, MM. Villemain, Am. Duval et Leclerc écrivent *Montaigne* et non *Montagne*, comme affectent de le faire certaines personnes qui prétendent à tort, nous le croyons, soumettre un nom propre à l'altération qu'a éprouvée ce nom comme nom commun, et qui veulent conséquemment qu'on écrive aujourd'hui *Montagne* au lieu de *Montaigne*, par suite du retranchement de l'*i* dans les mots autrefois terminés en *aigne*, comme *campaigne*, *compaigne*, etc., et qu'on a changés en *campagne*, *compagne*, etc.

Si ce sentiment était adopté il faudrait donc, par analogie, dire *Lemaître* au lieu de *Lemaistre*, *Prévôt* au lieu de *Prévost*, et remplacer les noms propres formés de mots qui ont disparu de la langue, par les mots qu'on y a substitués. On dirait donc *Renard* au lieu de *Goupil*, *La Vallée* au lieu de *La Combe*, *Château* au lieu de *Castel*. Cela serait absurde. Écrivez et prononcez toujours *Montaigne*, nom propre, quoique le nom commun *montagne* s'écrive depuis fort long-temps sans *i*.

MONTER.

LOCUT. VIC. *Je suis monté* deux fois chez vous aujourd'hui.
J'ai monté ici pour vous parler.

LOCUT. CORR. *J'ai monté* deux fois chez vous aujourd'hui.
Je suis monté ici pour vous parler.

«Si l'on veut exprimer l'action de *monter*, il faut employer l'auxiliaire *avoir*. Il a monté *quatre fois à sa chambre pendant la journée*; il a monté *pendant trois heures au haut de la montagne*; il a monté *les degrés*; *la rivière* a monté *de six pouces depuis hier*. Si, au contraire, on veut exprimer l'état qui résulte de l'action de *monter*, il faut employer l'auxiliaire *être*. Il est monté *dans sa chambre il n'y a qu'une heure*. *Votre père* est-il monté *dans sa chambre? Oui*, il y est monté. *A quelle heure* y a-t-il monté? c'est-à-dire a-t-il fait l'action d'y monter? Il y a monté *à huit heures*.

«Le vers suivant de Voltaire offre un exemple contraire à cette règle:

> J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône;
> J'en descendrai du moins comme j'y *suis monté*.

«Mais je soutiens que, sans le mauvais son de *j'y ai*, Voltaire aurait dit, *j'y ai monté*. C'est une licence qu'un usage abusif autorise, mais qui ne doit point tirer à conséquence.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

MONTER AU GRENIER.

LOCUT. VIC. Il est *monté* au grenier.
LOCUT. CORR. Il est *allé* au grenier.

Monter au grenier est un pléonasme comme *descendre à la cave*. *Aller* peut, nous le pensons, remplacer avec avantage dans

ces locutions les verbes *monter* et *descendre*.

MONTER EN HAUT.

LOCUT. VIC. *Montez* en haut.
LOCUT. CORR. *Allez* en haut.

Les expressions *monter en haut*, *descendre en bas* présentent des pléonasmes si ridicules qu'il est très rare de les trouver employées par d'autres personnes que celles qui n'ont aucune idée de grammaire. Aussi avons-nous été fort étonné à la lecture du vers suivant de Furetière, qui, par parenthèse, n'est généralement connu que comme grammairien, et à qui nous devons un assez grand nombre d'épigrammes fort bonnes:

> C'est céans, approchez, venez, *montez en haut*.
> (*Les Marchands*, sat. I.)

On trouve aussi dans Villon:

> Affin d'avoir provision
> De l'escot, l'hoste *monte en hault*.
> (*Repues franches*, § v.)

Et dans Coquillart:

> Mais *montez en hault* tout droit
> Et vous en allez au grenier.
> (*Monologue de la Botte de foing.*)

Ces exemples ne tirent nullement à conséquence; on ne prouve rien contre la raison.

MONTRER.

LOCUT. VIC. *Montrez*-lui le latin.

LOCUT. CORR. *Enseignez*-lui le latin.

Bobêche disait un jour qu'on peut ne savoir ni lire ni écrire, être enfin un âne renforcé, et toutefois *montrer* parfaitement bien sa langue. Ce jeu de mots a eu du succès, et il le méritait, parce qu'il frappait de ridicule une mauvaise expression que l'Académie a cru devoir accueillir dans son Dictionnaire, et qu'elle n'a pas pour cela rendue meilleure. N'est-ce pas quelque chose d'assez plaisant que de voir Bobêche *montrer* sa langue à l'Académie?

MORIGINER.

LOCUT. VIC. On le *moriginera*.
LOCUT. CORR. On le *morigénera*.

De *morigerari* fait de *morem gero*. (DE ROQUEFORT, *Dict. étym.*)

MOT.

LOCUT. VIC. Il m'a écrit un *mot de lettre*.
LOCUT. CORR. Il m'a écrit un *bout de lettre*.

Les gens qui aiment à s'exprimer avec justesse préfèreront toujours employer un autre terme que celui de *mot de lettre*. Pourquoi ne dirait-on pas: Je lui ai écrit quelques lignes, un bout de lettre, un billet? Est-il absolument nécessaire d'avoir recours à l'hyperbole, «ressource, comme le dit M. Laveaux, des petits esprits qui écrivent pour le bas peuple?»

On trouve dans Furetière:

> Et son chagrin ne put permettre
> Qu'il lût un petit *mot de lettre*
> Qu'entre ses mains j'avais remis.
> (*Épîtres.*)

Les beaux parleurs disent un *mote*; les gens instruits, qui sont rarement de beaux parleurs, disent un *mo*.

MOUCHER.

LOCUT. VIC. Il *mouche* fort peu.
LOCUT. CORR. Il *se mouche* fort peu.

Je *mouche souvent*, disait un habitant du midi à un grammairien. Qui ou quoi? répondit celui-ci, vos enfans ou vos chandelles?

Ce verbe ne peut jamais être employé dans un sens neutre; il doit toujours être actif comme *moucher la chandelle*, *moucher un enfant*, ou réfléchi, comme *se moucher*.

Gresset a fait un solécisme dans le vers suivant:

> Après avoir toussé, *mouché*, craché.

MOUROIR.

LOCUT. VIC. Votre ami est *au mouroir*.
LOCUT. CORR. Votre ami est *à la mort*.

Être au mouroir est un provincialisme assez en usage dans l'ouest de la France. Boiste a accueilli ce mot auquel il a donné la signification de *lit de mort*, en ajoutant avec raison qu'il est inusité..... à Paris, bien entendu.

MOUSSEUX.

LOCUT. VIC. Cet arbre est *mousseux*.
LOCUT. CORR. Cet arbre est *moussu*.

L’adjectif de *mousse*, signifiant une espèce de *petite herbe*, est *moussu*; l’adjectif de *mousse*, signifiant *écume* est *mousseux*. Dans notre phrase d’exemple, c’est donc évidemment *moussu* qu’il faut; c’était *moussu* qu’il fallait aussi dans le vers suivant:

Une grotte *mousseuse*, un côteau verdoyant.
(ROUCHER, *les Mois*, ch. VII.)

MOYENNANT QUE.

LOCUT. VIC. J’y consens, *moyennant que* vous partiez.
LOCUT. CORR. J’y consens, *à condition que* vous partiez.

Moyennant est une préposition qui ne doit jamais être suivie de la conjonction *que*.

On trouve *moyennant que* dans La Fontaine:

Amenez-la, courez; je vous promets
D’oublier tout, *moyennant qu*’elle vienne.
(*Contes*, liv. II, ch. 1.)

C’est une vieille expression tout-à-fait inusitée aujourd’hui.

MULATRE.

LOCUT. VIC.
Une femme *mulâtresse*.
Une *mulâtre*.

LOCUT. CORR.
Une femme *mulâtre*.
Une *mulâtresse*.

L’Académie ne donne pas le substantif *mulâtresse*, et c’est à tort. On ne peut pas plus dire une *mulâtre* qu’on ne dit une *nègre*. *Mulâtre* ne s’emploie que comme adjectif.

M. Marle ne reconnaît pas dans *mulâtresse* un mot français. Quelques dictionnaires récens n'ont cependant pas dédaigné de l'accueillir.

NACRE.

LOCUT. VIC. C'est *du nacre*.
LOCUT. CORR. C'est de *la nacre*.

Si les mots étaient fidèles à leurs étymologies, *nacre* devrait être masculin. *Nácar*, d'où il vient, est masculin en espagnol.

Nacre et *polacre* sont les deux seuls mots de cette désinence qui soient féminins.

NATAL.

LOCUT. VIC. Je vous revois, ô lieux *nataux*!
LOCUT. CORR. Je vous revois, ô lieux *natals*!

L'adjectif *natal* a été mutilé par nos grammairiens. Les uns, tels que Andry de Boisregard (*Réflexions sur l'usage présent de la langue française*), etc., n'ont pas voulu lui accorder de féminin singulier ou pluriel; d'autres, au nombre desquels figurent l'Académie, Féraud, Gattel, etc., lui refusent un pluriel masculin. De sorte que ce pauvre adjectif se trouve réduit à sa plus simple expression, à son masculin singulier.

Cependant l'usage ne s'est pas rendu complice de ce purisme ridicule qui tend à appauvrir notre langue. Il a donné un féminin des deux nombres à *natal*, comme on pourrait le prouver par un grand nombre d'exemples. Quant au pluriel, il lui en a donné un double, et il nous reste à décider aujourd'hui si l'on doit préférer *natals* à *nataux* ou *nataux* à *natals*.

On trouve *nataux* dans Amyot: «Il révérait fort Socrate et Platon, desquels tous les ans il célébrait les jours *nataux*.» Dans le Dict. de Trévoux: «Pour jouir du droit de bourgeoisie dans une ville, il faut y avoir maison, et s'y trouver aux quatre *nataux*, (Noël, Pâques, la Pentecôte et la Toussaint) dont on prend attestation.» Cependant comme *nataux* est un peu dur à l'oreille, nous pensons qu'il vaudrait peut-être mieux préférer *natals*, qui a été adopté par Laveaux, et qui a, comme *nataux*, l'analogie en sa faveur, mais, convenons-en, une analogie un peu plus restreinte. Qui ne connaît ces vers célèbres:

> *Al* est un singulier dont le pluriel fait *aux*.
> On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
> (BOURSAULT, *Le Mercure Galant*, act. IV, sc. VII.)

NATURE.

LOCUT. VIC. Connaissez-vous rien de plus *nature* que cela?
LOCUT. CORR. Connaissez-vous rien de plus *naturel* que cela?

Cette manière de parler est maintenant à la mode. On ne doit cependant pas s'attendre à en trouver des exemples dans nos bons auteurs. La mode partout, mais particulièrement en fait de langage, n'est qu'une absurdité, et n'influence que les sots.

Nous croyons qu'il serait fort difficile aux gens qui emploient *nature* comme adjectif, à la place de *naturel*, de nous démontrer les avantages que le style peut retirer de cette transposition de mots.

NAYER.

PRONONC. VIC. Il s'est *nayé*.
PRONONC. CORR. Il s'est *noyé*.

Du temps de Rabelais, (16e siècle), on disait *noyer*; du temps de Ménage (17e siècle) *néïer*, et maintenant, quand on parle bien, on dit *noyer*. Les mots ont aussi, comme on le voit, leurs vicissitudes.

NÉAMOINS.

LOCUT. VIC. *Néamoins* je l'ai vu.
LOCUT. CORR. *Néanmoins* je l'ai vu.

Néanmoins est une corruption de *néant moins*, c'est-à-dire, *rien moins*. Ce mot a précisément la valeur qu'on attribue à la mauvaise locution *pas moins* dans cette phrase: *pas moins*, je l'ai vu.

NÈFE.

LOCUT. VIC. Aimez-vous les *nèfes*?
LOCUT. CORR. Aimez-vous les *nèfles*?

On dit aussi un *néflier* et non un *néfier*.

NÈGRE, NOIR.

LOCUT. VIC. Le traité conclu entre vous *nègres* et nous blancs.
LOCUT. CORR. Le traité conclu entre vous *noirs* et nous blancs.

Il existe entre ces deux mots une différence généralement ignorée en Europe, mais que les colons, et surtout les hommes de couleur noire, connaissent parfaitement bien. Cette différence consiste en ce que *noir* est regardé par les derniers comme un nom générique, un mot pris en bonne part, tandis que *nègre* ne leur paraît être qu'un terme de mépris. «Vous opposez les *noirs* aux

blancs, dit Roubaud, et des *Nègres* vous en faites une espèce de bétail.» Quelle peut être la cause de cette différence de valeur donnée aux mots *nègre* et *noir* par la race d'hommes qu'ils servent à désigner? Essayons de la trouver.

Ces hommes, voyant que nous avons deux expressions pour les nommer, et ne concevant guère la nécessité de ce luxe, ne se seraient-ils pas dit: Le mot *blanc* a pour opposé le mot *noir*; or, puisque l'épithète de *blanc* ne fâche nullement celui à qui elle s'applique, pourquoi celle de *noir* nous déplairait-elle? Mais le mot *nègre* à quel nom applicable aux blancs correspond-il? A aucun. Donc le mot *nègre* est une injure. On conviendra qu'il est encore une autre raison qui a fort bien pu contribuer à leur faire adopter cette opinion sur le mot *nègre*, c'est l'emploi que nous en faisons généralement dans les momens de colère, en l'accolant à des qualificatifs peu flatteurs, comme dans ces locutions: vilain *nègre*, chien de *nègre*, etc. *Nègre* a de plus des diminutifs, tels que *négrillon*, *négritte*, qui sonnent fort mal à leurs oreilles.

Le blanc, qui voudra donc se tenir à l'égard des enfans de l'Afrique dans les termes d'une bienveillance réciproque, fera bien de ne pas oublier la synonymie que nous venons d'établir. Les *noirs* ont, comme on le sait, le caractère vindicatif, et il est probable que l'ignorance de la valeur exacte du mot *nègre* aura déjà été plus d'une fois cruellement punie par eux.

NÉ NATIF.

LOCUT. VIC. Je suis *né natif* de Paris.
LOCUT. CORR. Je suis *natif* de Paris.

Cette expression battologique, qui était autrefois employée au sérieux, ne se prend plus maintenant qu'en plaisanterie.

NENTILLE.

LOCUT. VIC. Il mangea un peu de *nentilles*.
LOCUT. CORR. Il mangea un peu de *lentilles*.

C’est maintenant une faute si grossière de dire *nentille* pour *lentille*, que, malgré la mention accordée à ce mot par le Dictionnaire de Trévoux, nous n’aurions pas daigné nous y arrêter, sans le rapprochement assez curieux qu’il nous a donné lieu de faire entre le français du 17^{e} siècle et celui de nos jours.

Du temps de Ménage, celui qui aurait dit des *lentilles* eût passé pour un provincial ignorant. Il fallait prononcer *nentilles* pour être réputé homme de cour. Il ne convenait aussi qu’aux rustres de cette époque de dire: un *canif*, de la *cassonade*, un *fusilier*, un *chirurgien*, une *tabatière*, etc., au lieu d’un *ganif*, de la *castonade*, un *fuselier*, un *cirurgien*, une *tabakière*, etc. Les gens du bel air d’autrefois courraient grand risque, comme on le voit, de passer aujourd’hui pour des rustres.

Lentille vient de *lenticula*, diminutif de *lens*.

NETTAYER.

PRONON. VIC. On a *nettayé* l’appartement.
PRONON. CORR. On a *nettoyé* l’appartement.

Les anciens grammairiens voulaient qu’on écrivît et qu’on prononçât *nettéier*. Les grammairiens modernes veulent qu’on écrive et qu’on prononce *nettoyer*.

NINE.

LOCUT. VIC. C’est une rose *nine*.

LOCUT. CORR. C’est une rose *naine*.

RÈGLE GÉNÉRALE. Le féminin des adjectifs terminés par une consonne se forme en ajoutant un *e* muet au masculin: *nain* doit donc faire *naine*.

NOËL.

LOCUT. VIC. Il vint me voir *à la noël*.
LOCUT. CORR. Il vint me voir *à noël*.

On ne dit pas *la Noël* comme on dit *la Pentecôte*, *la Toussaint*. On trouve toujours *Noël* sans article dans nos bons écrivains anciens et modernes. Ce mot ne désignait pas exclusivement autrefois la fête de la naissance du Christ; c’était un cri qui servait à exprimer publiquement la joie le jour de la naissance des princes et de l’entrée des rois dans les villes.

Ce jour vint le Roy à Vernueil,
Où il fut reçu à grand joie
Du peuple joyeux à merveil,
Et criant *Noël* par la voye.
(MARTIAL *de Paris*.)

«Il est certain que, l'an 1631, époque de sa mort, la rivière arrêta son cours la veille de *la Noël*, ce qui, dit-on, présage immanquablement la mort des rois de Suède.» (*Mémoires de Christine*, t. I.)

Il fallait: la veille de *Noël*.

NOGAT.

LOCUT. VIC. Comment trouvez-vous ce *nogat* blanc?
LOCUT. CORR. Comment trouvez-vous ce *nougat* blanc?

Si l'on en croit le méridional abbé Féraud, *nougat* est un mot du patois provençal. Ce sont les beaux parleurs d'Aix ou de Marseille qui ont créé *nogat*, et ont prétendu nous le donner pour un mot français. Voyez la présomption! Faites du patois, Messieurs du pays d'*Oc*; c'est à nous, gens du pays d'*Oil*, qu'il appartient de faire du français. Et avec votre patois encore, quand cela nous plaît.

«Du *noga*, composé avec des noisettes, des pignons de pin, des pistaches et du miel de Narbonne.» (BÉRENGER, *Soirées provençales*.)

Lisez *nougat*.

NONANTE *voyez* SEPTANTE.

NOUVEAU.

Pourquoi un auteur se croit-il toujours obligé d'ajouter l'épithète de *nouveau* à l'ouvrage qu'il publie sur un sujet déjà traité, soit par lui, soit par un autre? Le lecteur, en faisant le rapprochement de la date du livre avec le moment où il lit ce livre, ne voit-il pas tout de suite s'il est réellement nouveau? et s'il ne l'est pas, croit-on que le titre puisse lui en imposer? Que nous fait aujourd'hui que Bouhours ait intitulé un volume de remarques sur la langue: *Nouvelles* remarques, etc. Le *millésime* du livre est l'acte de naissance qui dépose de l'âge de ce ci-devant jeune homme qui, avec son siècle et demi d'existence, ose afficher la prétention d'être toujours jeune. Il y a donc ici ridicule, mais il y a au moins bonne foi. En est-il de même des œuvres de musique qui ne portent jamais de date (ce dont on peut avoir quelque sujet de s'étonner) et qui se parent si souvent du titre de *nouveaux*? Que dites-vous, par exemple, d'une sonate *nouvelle* de Rameau? Supposez un homme qui ne connaisse pas ce célèbre musicien, et vous le verrez acheter, sur la foi d'un titre trompeur, du vieux pour du neuf. N'y a-t-il pas là évidemment du charlatanisme?

NOYAU.

PRONONC. VIC. *No-iau*.
PRONONC. CORR. *Noi-iau*.

NOYÉ.

LOCUT. VIC. Secours aux *noyés*.
LOCUT. CORR. Secours aux *noyans*.

«Secours aux *noyés* est une expression reçue, mais une expression vicieuse. En effet, un *noyé* est un homme mort dans l'eau, un cadavre; et certes les secours ne sont pas pour les cadavres. On aurait dû dire: secours aux *noyans*, comme on dit: secours aux *mourans*. Secours aux *noyés* est aussi absurde que le serait secours aux *morts*.» (MARLE, *Précis d'Orthologie*.)

NU.

ORTH. VIC.
On l'a trouvé *nue* tête et *nus* pieds.
Il a ce bien en *nue* propriété.

ORTH. CORR.
On l'a trouvé *nu*-tête et *nu*-pieds.
Il a ce bien en *nu*-propriété.

L'adjectif *nu* est variable pour le substantif qui le précède, et invariable pour celui qui le suit.

Nu doit toujours être joint par un trait d'union au substantif devant lequel il est placé.

NUMÉRO.

LOCUT. VIC. Paris, 97, rue Richelieu.
LOCUT. CORR. Paris, rue Richelieu, nº 97.

Imiter, et même imiter fort bien ce qui est fort bon, n'est pas faire œuvre de génie; mais imiter ce qui est mauvais, c'est assurément faire œuvre de sot, et c'est précisément cette œuvre de sot que nous faisons, lorsque nous énonçons dans une adresse, à la manière des Anglais, d'abord le nom de la ville, puis le numéro de la maison, et enfin le nom de la rue. Il nous a toujours paru plus logique (et, malgré la mode, nous conservons aujourd'hui la même opinion) de commencer par désigner la ville, ensuite la rue, et en

dernier lieu le numéro, parce que c'est réellement dans cet ordre que se trouve l'importance relative de ces indications. Bien certainement, lorsqu'il s'agit de trouver quelqu'un, la première chose à savoir, c'est le lieu qu'il habite; la seconde, le nom de la rue où il demeure, et le numéro de la maison est d'une importance si petite, qu'on parviendrait souvent, sans le connaître, au but de ses recherches.

La mode peut être bonne pour les habillemens, et encore seulement pour les habillemens de femmes, mais de grâce gardons-nous bien de la laisser se mêler de notre langue qui a déjà bien assez de caprices sans cela.—Numéro doit prendre un *s* au pluriel. C'est là le sentiment de l'Académie.

OASIS.

LOCUT. VIC. Nous trouvâmes enfin *un oasis*.
LOCUT. CORR. Nous trouvâmes enfin *une oasis*.

Les Dictionnaires qui donnent le mot *oasis* (et celui de l'Académie de 1802 n'est pas de ce nombre) le font féminin. Cela devait être, d'après l'étymologie arabe. *Oasis* est aussi féminin en latin: *oasis magna*, *oasis parva*. (Dict. géogr. de Vosgien.)

On lit dans Malte-Brun (*Traité élémentaire de géogr. t. II, p. 232*): «Au milieu de ces mers de sable, apparaissent çà et là, comme des îles, ces *verdoyantes oasis*, qui offrent au milieu de la plus fatigante stérilité, le contraste consolant de quelques terrains doués de la fertilité la plus riche.»

M. V. Jacquemont (*Corresp. sur l'Inde*, t. I.) l'a cru masculin: «Nous sommes descendus à l'entrée d'*un oasis délicieux*.» Il fallait *une oasis délicieuse*.

OBÉI.

LOCUT. VIC. Ces lois ne sont pas *obéies*.
LOCUT. CORR. Ces lois ne sont pas *observées*.

Obéir, quoique verbe neutre, peut être employé passivement, mais seulement lorsqu'il est question de personnes:

Vous êtes *obéie*,
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour sa vie.
(RACINE. *Bajazet*. Act. III, sc. IV.)

Nous ne croyons pas qu'on trouve dans un bon auteur aucun exemple d'*obéi* qualifiant un nom de chose. C'est déjà une assez bizarre exception que ce participe puisse qualifier un nom de personne, car *obéir* est peut-être le seul verbe neutre qui ait un passif.

OBSERVER.

LOCUT. VIC. Je *vous observerai* qu'il est trop tard.
LOCUT. CORR. Je *vous ferai observer* qu'il est trop tard.

«On ne trouvera dans *aucun bon écrivain*, dit M. Ch. Nodier (*Examen crit. des Dict.*), ce verbe *observer* avec l'acception que je lui trouve maintenant partout: je vous *observe*, pour je vous fais remarquer. On *observe* une chose, on *fait observer* une chose; mais on *n'observe* pas une chose à quelqu'un: règle que je ne ferais pas *observer*, si on *l'observait* un peu mieux.»

Nous lisons dans M. Guizot (*Tr. de Gibbon*), «Mais Lucilien... eut l'indiscrétion d'*observer* à Julien, etc.»

Voici une anecdote sur Domergue qui fera voir combien le solécisme que nous signalons dans cet article paraissait intolérable à ce grammairien. «Un abcès dans la gorge le suffoquait et le retenait au lit. Son médecin s'approche en lui disant: Si vous ne prenez point ce que je vous ordonne, je *vous observe que*....—Ah! misérable! s'écrie le moribond, transporté d'une sainte colère, n'est-

ce pas assez de m'empoisonner par tes remèdes? Faut-il encore qu'à mon dernier moment tu viennes m'assassiner par tes solécismes? Va-t-en!..... à ces mots, prononcés avec impétuosité, l'abcès crève, la gorge se débarrasse, et, grâce au solécisme, le grammairien est rendu à la vie.» (M. BALLIN, *Manuel des amat. de la langue française*.)

OBSTINER.

LOCUT. VIC. Ne m'*obstinez* pas ce fait-là.
LOCUT. CORR. Ne me *soutenez* pas ce fait-là.

Obstiner ne s'emploie plus dans le sens de *soutenir* ni même de *contrarier*. Ce verbe prend toujours la forme pronominale: il *s'obstine* à rimer. Cette phrase du grammairien Furetière: «il m'*a obstiné* que cette nouvelle était vraie» (*Dict. univ.*), prononcée dans un salon du beau monde, donnerait certainement aujourd'hui, sous le rapport de l'instruction, la plus mince idée de la personne qui ferait un tel emploi du verbe *obstiner*.

Le Dictionnaire de l'Académie donne cependant *obstiner* comme verbe actif simple, mais il le désigne comme *familier*. C'est lui faire encore trop d'honneur. Cette expression n'appartient plus à notre langue.

OCTANTE (*voyez* SEPTANTE).

ŒUVRE.

LOCUT. VIC. Vous avez fait *un œuvre méritoire*.
LOCUT. CORR. Vous avez fait *une œuvre méritoire*.

Œuvre, dans la signification d'action, de production de l'esprit, de banc des marguilliers à l'église, est féminin.

Dans le sens d'ouvrages d'un musicien, d'un graveur, de pierre philosophale (le grand œuvre), il est masculin.

Nos poètes ont souvent donné au mot *œuvre*, signifiant ouvrage de l'esprit, le genre masculin. C'est une licence.

> Sans cela toute fable est *un œuvre imparfait*.
> (LAFONTAINE, fab. II, liv. 12.)

OFFICE.

LOCUT. VIC. La cuisine est grande, mais *l'office* est *petit*.
LOCUT. CORR. La cuisine est grande, mais *l'office* est *petite*.

Office est féminin quand il signifie 1º le lieu où l'on prépare tout ce qu'on sert sur la table pour le dessert; 2º les domestiques qui mangent dans ce lieu; 3º l'art de faire, de préparer le dessert. Dans ses autres acceptions il est masculin.

OMBRAGEUX.

LOCUT. VIC. Voyez ce sentier *ombrageux*.
LOCUT. CORR. Voyez ce sentier *ombreux*.

Lorsque le mot *ombrage* signifie *défiance*, *soupçon*, son adjectif est *ombrageux*: «Pygmalion était *ombrageux* jusque dans les moindres choses» (FÉNELON, *Tél.*); lorsqu'il signifie *amas de branches*, *de feuilles qui donnent de l'ombre*, l'adjectif *ombreux* vient prendre la place d'*ombrageux*.

> Et souvent, des deux bords de nos vallons *ombreux*,
> Ces lits contemporains se répondent entre eux.

(DELILLE. *Trois Règnes.* Ch. IV).

OMBRELLE.

LOCUT. VIC. Mon *ombrelle* est *tout neuf*.
LOCUT. CORR. Mon *ombrelle* est *toute neuve*.

Ombrelle a été autrefois masculin: «Les *ombrelles*, de quoy, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras *qu'ils* ne deschargent la teste.» (MONTAIGNE, *Ess.* liv. 3, ch. 9.) Ce mot est aujourd'hui féminin, conformément à son étymologie latine.

OMNIBUS.

LOCUT. VIC. Où *cette omnibus* conduit-*elle*?
LOCUT. CORR. Où *cet omnibus* conduit-*il*?

«Ce nouveau substantif, dit M. Girault-Duvivier (*Grammaire des Gramm.*), sur le genre duquel on n'est pas encore fixé, nous semble devoir être du masculin, comme le sont en général les mots qui, dérivant du latin, sont masculins ou neutres. Les personnes qui font le mot *omnibus* féminin invoquent l'ellipse du substantif *voiture*; mais ce motif suffit-il pour écarter celui que nous donnons? On peut avoir dans l'esprit le mot *carrosse* aussi bien que le mot *voiture*.»

ONDAIN.

LOCUT. VIC. Ce faucheur a fait quatre *ondains*.
LOCUT. CORR. Ce faucheur a fait quatre *andains*.

Un *andain* est une rangée de foin, formée successivement avec la faux, et qu'on n'a pas encore remuée avec la fourche.

Les *ondins* sont les génies qui habitent les ondes, mythologiquement parlant, bien entendu.

Les étymologistes font venir *andain* du verbe italien *andare*, aller, marcher.

Des amateurs de pittoresque croient fort possible que l'expression correcte soit *ondain*, parce que, disent-ils, les courbes que dessine l'herbe tombant sous le tranchant de la faux, ressemblent assez aux cercles d'une *onde* agitée.

ONGLE.

LOCUT. VIC. Vos *ongles* sont trop *longues*.
LOCUT. CORR. Vos *ongles* sont trop *longs*.

Ce substantif est masculin, malgré ce vers de La Fontaine:

> Elle sent son *ongle maligne*.
> (FAB. LIV. VI, f. XV).

et malgré Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*) qui écrit: *ongles fleuries*.

ONZE.

PRONONC. VIC. Il *était tonze* heures.
PRONONC. CORR. Il *étai onze* heures.

L'usage, fixé par l'Académie et nos meilleurs grammairiens, est décidément aujourd'hui en faveur de l'aspiration de l'*o* dans les mots *onze* et *onzième*.

OPUSCULE.

LOCUT. VIC. *Cette opuscule* est *intéressante*.
LOCUT. CORR. *Cet opuscule* est *intéressant*.

Il y a deux siècles, l'usage voulait que ce mot fût féminin; aujourd'hui il le veut masculin. *È sempre bene*, à cette petite différence près cependant, que l'usage d'autrefois ne reposait que sur le caprice, et que celui d'aujourd'hui peut se fonder sur l'étymologie.

ORANG-OUTANG.

PRONONC. VIC. C'est un *horan-outang*.
PRONONC. CORR. C'est un *noran-goutang*.

Buffon (Tome XVIII, édit. 1832), dit toujours *l'orang-outang*, *cet orang-outang*, etc. «On pourrait regarder *l'orang-outang* comme le premier des singes, ou le dernier des hommes.»

Orang-outang est un mot malais qui signifie *homme sauvage*.

ORANGE (FLEUR D')

LOCUT. VIC.
Un bouquet de *fleur d'orange*.
Boire de l'eau de *fleur d'orange*.

LOCUT. CORR.
Un bouquet de *fleurs d'oranger*.
Boire de l'eau de *fleur d'oranger*.

Dit-on une fleur de pomme, une fleur de prune, une fleur de cerise? non, car ce sont les pommiers, les pruniers, les cerisiers, qui ont des fleurs, et non les pommes, les prunes, les cerises. L'analogie veut donc que l'on dise une *fleur d'oranger*, et comme un bouquet

est évidemment composé de plusieurs fleurs, nous ajoutons un *s* au mot *fleur* dans cette locution: un bouquet de *fleurs d'oranger*, où l'on fait communément deux fautes, en mettant 1º *fleur* au singulier, et 2º *orange* pour *oranger*. Cette dernière faute se trouve dans le Dict. de l'Académie (1802).—Quant à la liqueur nommée eau de fleur d'orange, on voit qu'il faut aussi écrire *eau de fleur d'oranger*, puisque cette liqueur est faite avec la fleur de l'oranger, et non avec l'orange. L'Académie dit de l'eau de fleur d'*orange*, et nous sommes surpris que cette incorrection de langage ait échappé au minutieux et caustique investigateur des erreurs de son Dictionnaire.

ORGE.

LOCUT. VIC. De l'*orge nu*, *perlé*, *mondé*.
LOCUT. CORR. De l'*orge nue*, *perlée*, *mondée*.

L'*orge* sur pied est du genre féminin, disent les grammaires, *voilà de belles orges*; *l'orge* en grains est du genre masculin: *Cet orge est beau*. Le commerce (dans son *almanach* du moins), ne se soumet pas à cette distinction, et écrit *orge perlée*, *mondée*, etc. Nous l'en félicitons, dans l'intérêt de notre langue, à laquelle on rend certainement un plus grand service en effaçant une exception qu'en la créant.

«On faisait autrefois le mot *orge* masculin, dit Laveaux (*Dict. des diff.*); il a plu à l'Académie de le faire féminin, et on l'a fait féminin: *de l'orge bien levée, de belles orges*. Cependant il est resté masculin dans ces deux phrases: *de l'orge mondé*, *de l'orge perlé*. L'Académie aurait pu, et peut-être dû le faire féminin dans ces deux expressions.»

Domergue voulait que le mot *orge* fût, d'après son étymologie (*hordeum*), toujours masculin.

ORGUE.

LOCUT. VIC. Voici *une belle orgue*.
LOCUT. CORR. Voici *un bel orgue*.

Orgue, d'après son étymologie (*organum*), doit être masculin, puisque le neutre manque à notre langue.

On lit dans nos grammaires (celles de Wailly, de Sicard, de Noël et Chapsal, de Girault-Duvivier, etc.): «*Orgue* est masculin au singulier, et féminin au pluriel.»

De sorte que, dans cette phrase: «Nous avons deux *orgues expressifs* de lui (M. Muller) à l'exposition, et les personnes qui ont entendu *celui* d'Erard ne trouvent *ceux* de M. Muller *inférieurs* en aucune partie» (*National*, 26 juin 1834); dans cette phrase, disons-nous, il eût fallu, selon la grammaire (la Grammaire scolastique, il est vrai), employer tour à tour le féminin et le masculin, et dire successivement: Deux *orgues expressives*, *celui*, *celles*, en parlant du même instrument. Quel galimathias! Le *National* avait une option à faire entre la routine et le bon sens: le *National* s'est déclaré pour le bon sens.

ORTHOGRAPHER.

LOCUT. VIC. Ce mot est mal *orthographé*.
LOCUT. CORR. Ce mot est mal *orthographié*.

«Un jour qu'on devait jouer l'*Idoménée* de Le Mierre, mademoiselle Clairon s'aperçoit que les affiches indiquent *Ydoménée* avec un *Y*; fort en colère, elle mande aussitôt l'imprimeur à l'assemblée de la Comédie, et le tance vertement. Celui-ci rejette la faute sur le semainier, dont il assure que la copie porte un *Y*.—Impossible! dit l'actrice superbe, car il n'y a point de comédien qui ne sache parfaitement *ortographer*.—Pardon, mademoiselle, reprend

l'imprimeur avec un malin sourire, mais il me semble qu'il faut dire *orthographier*.» (*Glossaire génevois.*)

OU (LA).

LOCUT. VIC. C'est *là où* je l'ai vu.
LOCUT. CORR. C'est *là que* je l'ai vu.

Quand l'adverbe de lieu *là* est précédé de la locution *c'est*, il faut le faire suivre de *que*; c'est *là que* je l'ai vu. Mais quand il n'en est pas précédé, il faut *où*. Je l'ai vu *là où* vous êtes.

«*Là où*, dit M. Girault-Duvivier (*Grammaire des Gram.*), signifiant *dans cet endroit* (et précédé de l'expression *c'est*, aurait-il dû ajouter), est unanimement réprouvé. On dit: *c'est* là que *je demeure*, et non, *c'est* là où *je demeure*, *c'est* là que *je veux aller*, et non, *c'est* là où *je veux aller*. La raison en est qu'il y aurait deux adverbes où le verbe ne demande qu'une seule modification.»

OUBLI.

LOCUT. VIC. Voulez-vous manger *un oubli*?
LOCUT. CORR. Voulez-vous manger *une oublie*?

Les *oublies* sont cette sorte de pâtisserie mince, croustillante et de figure conique, que les enfans aiment tant.

On disait en vieux français des *oublées*, et ce mot était aussi féminin.

> A grant plenté i ont trovées
> *Oublées* bien *envelopées*
> Dedenz une blanche toaille.
> (*Roman du Renard.* V. 3087.)

OUEST.

Il y a en France deux prononciations bien distinctes des mots *ouest*, *est* et *sud*. L'une est la prononciation générale, que nous ne peindrons pas, parce qu'elle est assez connue; l'autre est la prononciation exceptionnelle en usage parmi les marins, et qui, dans certains noms composés des rumbs de vent, et seulement dans ces noms composés, change *ouest* en *oua*, *est* en *et* et *sud* en *sur*, comme *nord-ouest*, *sud-est*, *sud-ouest*, *nord-est* qui se prononcent *noroua*, *sué*, *suroua*, *nordé*. Nous ne pouvons certainement pas engager nos compatriotes à adopter une prononciation tout-à-fait hétéroclite, et nous sommes même loin d'y songer, mais comme il faut hurler avec les loups, les loups de mer bien entendu, nous croyons que toute personne qui sera appelée à exercer quelque autorité sur nos marins, fera fort bien de ne pas trop dédaigner leur manière de prononcer les noms des vents. Il faut songer que si leur prononciation excite de notre part le rire moqueur, la nôtre produit sur eux le même effet; la raison est, il est vrai, pour nous, mais le matelot qui prononce mal, croit aussi l'avoir pour lui, et un *nord-ouest* prononcé devant lui avec pureté, aura bien certainement pour effet infaillible de lui faire croire que celui qui l'a dit n'est qu'un Parisien; c'est-à-dire ce qu'il y a de plus anti-marin au monde, dans l'opinion des marins. Le passage suivant d'un de nos premiers romanciers maritimes, vient à l'appui de ce que nous venons de dire.

«Au moment où l'acteur chargé du rôle du *capitaine Sabord* doit dire: *Il fallait un vent de nord-est pour nous relever de la côte*, le marin de coulisses se trompe, et parle d'un vent de *nord-ouest*, et en prononçant encore ce dernier terme comme il est écrit. Tanguy, à cette expression qui résonne assez mal à son oreille, semble se réveiller d'un somme, et se met à crier de sa grosse voix d'ancien aide-canonnier: *Dis donc un vent de nordais et non pas de norois, espèce de Parisien, puisque la côte court nord et sud!* A cette sauvage interruption qui n'amuse qu'une partie du public, le parterre hurle: *à la porte le vieux borgne! à la porte!*» (CORBIÈRE, *Les Pilotes de l'Iroise*.)

OUÈTE.

LOCUT. VIC. Achetez-moi de *la ouète*.
LOCUT. CORR. Achetez-moi de *la ouate*.

On lit dans le *Dictionnaire des difficultés*, de Laveaux:

«Boileau a dit:

> Où sur *l'ouate* molle éclate le tabis.

«Il est possible que quelques couturières de Paris disent de *la ouate* ou de la *ouète*; mais il vaut mieux en ceci imiter Boileau que les couturières.» M. Laveaux est ici dans l'erreur quant à la prononciation du mot *ouate*. D'autres personnes que des couturières de Paris, M. Girault-Duvivier, Féraud, l'Académie, entre autres, veulent que l'on prononce de *la ouate*, et cela par déférence pour l'usage, qui depuis long-temps exige l'aspiration de l'*o* dans le mot *ouate*, comme dans les mots *oui* et *onze*, *le oui* fatal, *le onze* du mois.»

OUIE.

LOCUT. VIC. Il a l'*ouie fin*.
LOCUT. CORR. Il a l'*ouie fine*.

Ouies, au pluriel, est aussi féminin. Ce poisson a les *ouies toutes vermeilles*.

OUVRIER.

LOCUT. VIC. Nous ferons cette partie un *jour ouvrier*.
LOCUT. CORR. Nous ferons cette partie un *jour ouvrable*.

Un jour ouvrable est un jour où l'on peut *ouvrer*, c'est-à-dire travailler, ce qui est d'une signification bien plus étendue que cette locution *jour ouvrier*, qui manque de justesse dans son opposition avec les locutions *jour férié*, *jour de fête*, puisqu'elle ne présente à l'esprit que l'idée du travail des ouvriers, et qu'elle oublie celui des marchands, des commis, etc. L'Académie a donné les deux locutions, mais elle paraît préférer *jour ouvrable*. Le peuple, remarque-t-elle, dit plutôt *jour ouvrier*. Féraud, qui fait la même observation, préfère aussi *jour ouvrable*. Mais Bouhours, qui a cru remarquer que le peuple dit *jour ouvrable*, qui affirme même *qu'il n'y a que* le peuple qui emploie cette expression, la condamne conséquemment, et prétend que tous les *honnêtes gens* doivent dire *jour ouvrier*. C'est que M. le jésuite Bouhours n'estimait guère le peuple sous aucun rapport, comme on peut le voir par le passage suivant tiré de ses *Nouvelles remarques sur la langue française*. «Le mot *peuple* se dit quelquefois dans une *signification élégante*. Il faut être bien *peuple* pour se laisser éblouir par l'éclat qui environne les grands, c'est-à-dire il faut avoir l'*âme bien basse*, il faut avoir *tous les sentimens du peuple*. Mademoiselle de Scudéry a employé ce mot dans un endroit où il a très bonne grâce; car, après avoir dit que ceux en qui on se fie le plus, sont ceux dont on est le plus trompé, et que, pour être sage, il faut toujours se défier des autres et de soi-même, elle ajoute: tout le monde est *peuple* une fois en sa vie, tout le monde *fait des fautes*, et tout le monde *a tort* en quelque rencontre. Après tout, ajoute le P. Bouhours, quoique ces locutions soient *belles*, il faut s'en servir avec retenue, ou plutôt il ne faut pas les employer si souvent, parce qu'elles ont quelque chose de *trop beau*. Il faut prendre garde où on les place, et se souvenir toujours que les *locutions brillantes* et un peu précieuses, ressemblent aux *pistoles* et aux *louis d'or*, qui ne sont pas tant d'usage dans le commerce ordinaire que les autres pièces de monnaie.» Jamais insolence de cuistre a-t-elle été poussée plus loin?

PAILLÉ.

ORTH. VIC. J’aime le vin *paillé*.
ORTH. CORR. J’aime le vin *paillet*.

Du vin *paillet* est du vin rouge, peu chargé de couleur, et dont la teinte est à peu près celle de la *paille*.

PAMPHLET.

LOCUT. VIC. Ce *pamphlet* a sali son auteur.
LOCUT. CORR. Ce *libelle* a sali son auteur.

«PAMPHLET, s. m. Mot anglais qui s’emploie quelquefois dans notre langue, et qui signifie *brochure*.

«LIBELLE, s. m. Écrit injurieux.» (*Dict. de l’Acad.*)

PANTALONS.

LOCUT. VIC. Il venait de mettre *ses pantalons*.
LOCUT. CORR. Il venait de mettre *son pantalon*.

Les personnes qui disent des *pantalons* pour un *pantalon* s’imaginent sans doute qu’*un pantalon* est la moitié du vêtement ainsi nommé, la partie qui couvre une jambe. Elles sont dans l’erreur; le *pantalon* est le vêtement tout entier.

PAQUE.

ORTH. VIC. Quand *Pâque* sera *venue*.
Nous le ferons à *Pâques fleuris*.

ORTH. CORR. Quand *Pâques* sera *venu*.

Nous le ferons à *Pâques fleuries*.

«PAQUE, s. f. Fête solennelle que les Juifs célébraient tous les ans. *La* Pâque *des Juifs.*

«PAQUES, s. m. La fête que l'Église solennise tous les ans en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. *Dès que* Pâques *est passé.*

«On appelle *Pâques fleuries* le dimanche des Rameaux, et *Pâques closes*, le dimanche de Quasimodo. Alors *Pâques* est féminin, et ne se dit qu'au pluriel.» (*Dict. de l'Acad.*)

PAQUET-BOT.

LOCUT. VIC. Il arrivera par le *paquet-bot*.
LOCUT. CORR. Il arrivera par le *paquebot*.

«*Paquebot* est un mot français; *paquet-bot* est un barbarisme.» (FEYDEL, *Rem. sur le Dict. de l'Acad.*)

Ce barbarisme a été religieusement conservé par les dictionnaires de l'Académie, de Raymond, de Boiste, etc. Il en est apparemment des mots comme des hommes: il faut que chacun vive.

PAR.

LOCUT. VIC. Ceux *qui* doivent, ou *à qui* il est dû *par* M. N...
LOCUT. CORR. Ceux *qui* doivent à M. N..., ou *à qui* il doit.

«Quand deux verbes à régimes différens régissent un même nom, il faut que chacun de ces verbes ait son régime à part.

«Les exemples suivans pèchent contre cette règle:

«Je suis un peu trop lourd pour *monter* ou *descendre* facilement *d'un* cabriolet.» (LOUIS XVIII, *Voyage à Bruxelles*.)

«En *entrant* et en *sortant d'un* salon, chacun se croyait obligé d'aller faire un compliment d'arrivée ou d'adieu à la maîtresse de la maison.» (GENLIS, *Mém.*, tom. 5.)

«La porte d'entrée donnait dans cette antichambre, que j'étais obligée de traverser pour *entrer* ou *sortir de* chez moi.» (Même tom.)

«Ces fautes (les deux dernières), sont d'autant plus remarquables qu'elles se trouvent dans un volume où l'auteur signale un grand nombre de locutions vicieuses ou de mauvais goût (selon elle) en usage à Paris.» (*Glossaire génevois.*)

PAR CE QUE.

LOCUT. VIC. Je vois, *par ce que* vous me dites, qu'on m'a trompé.

LOCUT. CORR. Je vois, *par tout ce que* vous me dites, qu'on m'a trompé.

«Les rédacteurs de l'article (du *Dict. de l'Acad.*) sur la préposition *par*, auraient dû avertir les écrivains qu'il faut toujours éviter de placer les mots *ce* et *que* immédiatement après cette préposition. En cela ils auraient suivi une décision, long-temps méditée, de l'Académie elle-même, et imprimée par son ordre, au bas du chapitre des *Remarques de Vaugelas*, intitulé: PAR CE QUE, *en trois mots*. Je rapporte cette décision.

«Pour écrire purement et sans équivoque, il ne faut jamais se servir de *par ce que* que dans le sens de *à cause que*. Au lieu de dire, *je connais* par ce que *vous me mandez d'un tel*, il faut dire: *je connais* par les choses que *vous me mandez d'un tel*.

«Je fais cette remarque à l'occasion d'une phrase que je viens de lire au commencement d'une *Notice sur la vie du Tasse*, attribuée à

l'une des meilleures plumes qui nous restent, et placée en tête d'une réimpression de la *Jérusalem délivrée*, traduite en 1774, par M. L***, déjà célèbre, à cette époque, entre les bons écrivains. *Nous sommes trop disposés*, dit l'auteur de la Notice, *à juger* par ce que *nous avons sous les yeux, de ce qui s'est passé dans d'autres temps et en d'autres circonstances.* La réputation non moins méritée qu'elle est brillante des deux hommes de lettres à qui cette négligence a échappé, autorise suffisamment ma remarque.» (FEYDEL, *Rem. sur le Dict. de l'Acad.*)

PAR TROP.

LOCUT. VIC. Il est vraiment *par trop* caustique.

LOCUT. CORR. Il est vraiment *trop* caustique.

«Cette façon de parler ne vaut rien; exemple: *c'est être* par trop *scrupuleux*; il suffit de dire: *c'est être* trop *scrupuleux*, quoique j'avoue que *par trop* a beaucoup d'emphase et de force pour exprimer l'excès que l'on veut blâmer, mais le bon usage le condamne.» (*Rem. posthumes de Vaugelas*, 1690.)

PARADOXE.

On croit assez vulgairement dans le monde que ce mot signifie *opinion fausse*, tandis que sa vraie signification est celle-ci: proposition contraire à l'opinion commune. Il ne faut donc pas dire: *le paradoxe a des charmes pour tous les esprits faux*, car il est fort possible qu'un *paradoxe* soit accueilli par les gens qui sont doués de la rectitude de jugement, et repoussé par ceux qui sont privés de cette précieuse qualité. Lorsque Christophe Colomb annonçait l'existence d'un autre monde par-delà l'Atlantique, Christophe Colomb émettait un *paradoxe*. Galilée aussi en disant: la terre tourne, donnait dans le *paradoxe*. Et ces deux grands hommes nous ont cependant prouvé la justesse de leurs assertions.

Paradoxe était employé autrefois comme adjectif: «Ces béatitudes, en apparence si *paradoxes* et si incroyables.» (BOURDALOUE.)

On dirait aujourd'hui: *si paradoxales*.

PARDONNABLE.

LOCUT. VIC. Vous n'êtes point *pardonnable*.
LOCUT. CORR. Vous n'êtes point *excusable*.

On ne peut pas dire que quelqu'un est *pardonnable*. Une faute est *pardonnable* parce qu'on peut *pardonner* une faute; le verbe est ici actif. Mais comme on ne peut pas *pardonner une personne*, mais *à une personne*, parce que ce verbe devient neutre quand il a pour régime un nom d'être animé, il s'ensuit que cette personne n'est pas *pardonnable*, et qu'elle ne saurait être *pardonnée*. On pardonne *les* choses, on pardonne *aux* personnes. Cette faute, si commune dans la conversation, a été faite par l'auteur de l'Avant-propos des Œuvres de Cl. Marot (*Dondey-Dupré*, 1824, 3 vol. in-8.) «Mais lorsque ces pages sont peu nombreuses, l'auteur est plus *pardonnable*.»

Ce que nous venons de dire s'applique également à l'adjectif *impardonnable*. Nous ne concevons pas que Laveaux ait pu être d'un autre sentiment. L'Académie, nos meilleurs grammairiens et la raison, qui plus est, sont contre lui.

PARENT.

LOCUT. VIC. Êtes-vous *parent à* Lucas.
LOCUT. CORR. Êtes-vous *parent de* Lucas.

C’est le *fils à* Blaise, c’est le *père à* Jean, c’est un *parent à* Pierre, c’est un *ami à* Paul, sont des expressions que notre syntaxe désavoue formellement, et qui ne devraient jamais se trouver dans un ouvrage bien écrit. Il faut les laisser à la conversation familière, où elles ne sont même employées que par les gens illettrés. «En 1639, on donna une tragédie de la chûte de *Phaéton*, dont l’auteur, Tristan l’Ermite de Vozelle, était sans doute *parent à* François Tristan.» (*Dict. hist. et bibliogr.*, par Peignot, art. *Tristan* (Fr.).) Lisez *parent de*.

PARFAIT (AU).

LOCUT. VIC. Elle se porte *au parfait*.
LOCUT. CORR. Elle se porte *parfaitement*.

«*Faire une chose au parfait* est une expression qui s’est introduite dans la langue par abus. Vous ne trouverez dans aucun auteur du siècle de Louis XIV, dit Voltaire, que Rigault ait peint les portraits *au parfait*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

PARIER.

LOCUT. VIC. Je *parie* que cela ne *soit* pas.
LOCUT. CORR. Je *parie* que cela *n’est* pas.

Le verbe *parier* ne doit pas être suivi d’un subjonctif, comme le croient généralement les méridionaux, à moins qu’il ne soit employé avec une négation, je *ne parie pas* qu’il *ait* dit cela.

PARIURE.

LOCUT. VIC. Je vous fais une *pariure*.

LOCUT. CORR. Je vous fais un *pari*.

Pariure est un mot qui se trouve dans plusieurs patois français, mais qui n'appartient pas au pur français.

PARLER MAL, MAL PARLER.

LOCUT. VIC.
- On l'a entendu *parler mal* de vous.
- Cet orateur a *très mal* parlé.

LOCUT. CORR.
- On l'a entendu *mal parler* de vous.
- Cet orateur a *parlé très mal*.

«Beauzée pense que ces deux expressions ne sont pas synonymes. *Mal parler* tombe, selon lui, sur les choses que l'on dit, et *parler mal* sur la manière de les dire: le premier est contre la morale, et le second contre la grammaire.

«C'est *mal parler* que de dire des choses offensantes, surtout à ceux à qui l'on doit du respect; de tenir des propos inconsidérés, déplacés, qui peuvent nuire à celui qui les tient, ou à ceux dont on parle. C'est *parler mal* que d'employer des expressions hors d'usage; d'user de termes équivoques; de construire une phrase d'une manière embarrassée ou à contre-sens; d'affecter des figures gigantesques en parlant de choses communes ou médiocres; de choquer la quantité en faisant longues les syllabes qui doivent être brèves, ou brèves les syllabes qui doivent être longues.

«Il ne faut ni *mal parler* des absens, ni *parler mal* devant les savans, etc.» (ROUBAUD, *Synonymes*.)

«Observez que cette distinction n'a lieu qu'à l'infinitif et dans les temps composés du verbe *parler*. On ne dirait pas: il *mal parle*, il *mal parlait*.» (*Gramm. des gramm.*)

PARMI.

LOCUT. VIC. Le reconnaissez-vous *parmi le faste* qui l’environne?

LOCUT. CORR. Le reconnaissez-vous *au milieu du faste* qui l’environne?

Tous nos grammairiens s’accordent pour blâmer l’emploi de la préposition *parmi*, ailleurs que devant un nom pluriel indéfini, signifiant plus de trois, ou devant un singulier collectif. On dira donc correctement: *parmi* le peuple, *parmi* la foule, *parmi* le monde:

Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche *parmi* l'horreur, le tumulte et la guerre?
(BOILEAU, Épit. V.)

Il y porta la flamme, et *parmi* le carnage,
Parmi les traits, le feu, le trouble, le pillage, etc.
(VOLTAIRE, *Mérope*, act. III, sc. 5.)

Mais on ne peut pas dire comme Racine:

Mais *parmi* ce plaisir quel chagrin me dévore?
(*Britannicus*, act. II, sc 6.)

PAROI.

LOCUT. VIC. Les *parois* sont *faits* solidement.
LOCUT. CORR. Les *parois* sont *faites* solidement.

«On va confectionner de nouveaux projectiles dont les *parois* seront plus *épais*,» disait un journal de décembre 1832. L'auteur de cette phrase a commis une erreur qui se reproduit assez souvent. Il faut dire des *parois épaisses*.

PART (FAIRE).

LOCUT. VIC. Je vous fais part *que* je suis arrivé.
LOCUT. CORR. Je vous fais part *de* mon arrivée.

Faire part doit toujours être suivi de la préposition *de*, et non de la conjonction *que*. Dans la phrase suivante, il fallait donc remplacer

ce verbe par un autre. «Une lettre de Constantinople nous *fait part que* le départ des troupes turques a été ordonné par le grand-visir lui-même.» On pouvait dire: Une lettre de Constantinople nous *annonce*, nous *apprend que*, etc.

PARTIR.

LOCUT. VIC.	Quand *je partis* en voyage. Il est *parti à* la campagne.
LOCUT. CORR.	Quand *j'allai* en voyage. Il est *parti pour* la campagne.

Quand on part, on ne va pas toujours en voyage, mais quand on va en voyage, on part bien certainement. Il y a donc, pour cette dernière raison, pléonasme dans cette locution *partir en voyage*.

Féraud a blâmé avec raison le P. Barre d'avoir écrit «Le Pape fit *partir* aussi Brunon *à* Cologne» (*Hist. générale d'Allemagne*). C'est la préposition *pour* qu'il faut dans cette phrase, au lieu de la préposition *à*.

PARU.

LOCUT. VIC.	Avez-vous le dernier volume *paru*.
LOCUT. CORR.	Avez-vous le dernier volume *publié* ou *qui a paru*.

Paraître étant un verbe neutre conjugué avec l'auxiliaire *avoir*, ne peut régulièrement avoir un participe passif. Cette faute est de même nature que celle qu'on a si souvent reprochée à Racine:

Ce héros *expiré*
N'a laissé dans nos bras qu'un corps défiguré.

(*Phèdre*, act. V, sc. 6.)

PAS.

LOCUT. VIC. *Il n'y a pas que* votre ami qui l'aime.
LOCUT. CORR. Votre ami *n'est pas le seul* qui l'aime.

L'emploi de la conjonction *que* après la négative *pas*, comme dans les phrases suivantes: *Il n'y a pas que* vos amis qui aient voyagé en Amérique; le pays *n'a pas que* cette seule espérance, produit, selon nous, l'effet le plus désagréable. Nous ne croyons pas avoir jamais vu dans nos bons écrivains des exemples de cette barbare construction, et nous aimons à penser qu'on en chercherait vainement. Nous avons emprunté ceux que nous citons ici à des journalistes, et à des journalistes encore qui épluchent parfois avec beaucoup de minutie et de sévérité le style de leurs confrères dans l'art d'écrire, et qui sont loin fort souvent de leur offrir l'exemple du bon goût, comme ils paraissent cependant avoir la bonhomie de le croire. Pourquoi ne pas dire: Vos amis *ne sont pas les seules personnes* qui aient voyagé en Amérique; le pays *n'est pas réduit à cette seule* espérance? Avec un certain nombre de locutions analogues a celle-ci: *il n'y a pas que*, notre langue ne soutiendrait certainement pas long-temps la réputation d'élégance que lui ont acquise nos bons écrivains.

PAS, POINT.

LOCUT. VIC.
Il n'a *point* beaucoup d'esprit.
Comment ce jeune homme s'instruirait-il; il ne lit *pas*.

LOCUT. CORR.
Il n'a *pas* beaucoup d'esprit.
Comment ce jeune homme s'instruirait-il; il ne lit *point*.

«*Pas* énonce simplement la négative, *point* l'exprime avec beaucoup plus de force. Le premier souvent ne nie la chose qu'en partie, ou avec une modification; le second la nie toujours absolument, totalement et sans réserve. On dira: *vous ne croyez pas une chose qu'on ne peut vous persuader. Vous ne croyez* point *celle que votre esprit rejette entièrement.* Dans le premier cas, il peut vous rester quelque doute; dans le second vous êtes décidé. *Pas* convient mieux à quelque chose de passager et d'accidentel; *point* à quelque chose de stable et d'habituel. Il ne lit *pas*, c'est-à-dire présentement; il ne lit *point*, c'est-à-dire jamais, dans aucun temps. On dira également d'un homme, qu'il ne dort *point*, pour faire entendre qu'il a une insomnie habituelle, et qu'il ne dort *pas*, pour marquer qu'actuellement il est éveillé.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

Si, lorsque vous pressez une aimable inhumaine,
Elle vous dit: laissez, monsieur, je ne veux *point*,
Toute entreprise serait vaine.
Mais si, voulant s'échapper de vos bras,
Elle vous dit: laissez, monsieur, je ne veux *pas*,
Osez, la victoire est certaine.
(*Extrait de l'Improvisateur français.*)

PAS PLUS.

LOCUT. VIC. Je crois que votre ami, *pas plus* que le mien, ne *veulent* faire ce marché.

LOCUT. CORR. Je crois que votre ami, *pas plus* que le mien, ne *veut* faire ce marché.

Il y a évidemment ici deux personnes qui ne veulent pas faire un marché, votre ami et le mien, et cependant le verbe *vouloir* doit être au singulier. Pourquoi? parce qu'il n'est pas question d'un accord logique, mais bien d'un accord purement grammatical, auquel une légère inversion de mots ne peut nullement porter obstacle. La construction directe de notre phrase d'exemple étant celle-ci: je crois

que votre ami *ne veut pas*, *plus* que le mien, faire ce marché, on voit combien il serait ridicule d'employer le verbe au pluriel.

PASSAGER.

LOCUT. VIC. Cette rue est *passagère*.
LOCUT. CORR. Cette rue est *fréquentée*.

La gloire est *passagère*, les hirondelles sont *passagères*, parce que la gloire et les hirondelles passent et nous quittent. Mais en est-il de même d'une rue, d'une route? Non, certes; et l'on doit conséquemment se garder de dire: une rue *passagère*, une route *passagère*. Nos grammairiens modernes sont convenus de se servir de l'adjectif *passant* dans ce sens; quant à nous qui ne voyons pas quelle analogie il peut exister entre une rue *passante* et un individu *passant*, c'est-à-dire entre une chose inerte et un être mouvant, nous aimons mieux dire une rue *fréquentée* qu'une rue *passante*.

PASSER.

LOCUT. VIC.
Il *est passé* trois fois par ici.
Il *a passé* en Prusse depuis l'année dernière.

LOCUT. CORR.
Il *a passé* trois fois par ici.
Il *est passé* en Prusse depuis l'année dernière.

«A l'égard des verbes *monter*, *descendre*, *entrer*, *sortir* et *passer*, un grand nombre de grammairiens les conjuguent avec *avoir*, seulement quand ils ont un régime direct, et avec *être*, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'un régime direct.

«Cependant, comme ces verbes sont susceptibles d'exprimer une action, lors même qu'ils n'ont pas de régime direct exprimé, ne devrait-on pas leur appliquer le principe général que nous avons

invoqué pour les verbes *périr*, *cesser*, *demeurer*, etc., et, par conséquent, les conjuguer avec *avoir*, quand c'est l'action qu'on veut exprimer, qu'ils aient un régime direct ou non, et avec *être*, lorsque c'est l'état qu'il s'agit de peindre.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

Dites en conséquence: il *a passé* en Amérique en 1820, et il *est passé* en Amérique depuis 1820; la procession *a passé* sous mes fenêtres, et la procession *est passée* depuis une heure; ce mot *a passé* dans notre langue, c'est-à-dire a été adopté; et ce mot *est passé*, c'est-à-dire n'est plus en usage.

PATER.

LOCUT. VIC. Suspendez votre habit à *ce pater*.
LOCUT. CORR. Suspendez votre habit à *cette patère*.

Une patère est une espèce de crochet qui sert dans l'ameublement à différens usages.

PATRIOTE, PATRIOTIQUE.

LOCUT. VIC. Croyez-en son âme *patriotique*.
LOCUT. CORR. Croyez-en son âme *patriote*.

Patriote ne se dit généralement que des personnes; on l'applique cependant quelquefois aux choses. Ainsi l'on dit: votre *patriote* ami, votre *patriote* capitaine, etc., et votre cœur *patriote*, son esprit *patriote*, etc.

Patriotique ne qualifie ordinairement que les noms de choses: des dons *patriotiques*, des desseins *patriotiques*, des intentions *patriotiques*; mais, par une extension qui n'est peut-être pas fort logique, on le joint aussi à des collectifs de personnes. Ainsi on dit:

des sociétés *patriotiques*, des clubs *patriotiques*, etc. L'usage est donc la règle qu'il faut consulter, pour savoir lequel de ces deux adjectifs on doit joindre à tel ou tel substantif.

PATTE, PIED.

LOCUT. VIC. Ce bouc a une *patte* noire.
LOCUT. CORR. Ce bouc a un *pied* noir.

On dit qu'un animal a des *pieds*, lorsque les membres qui supportent son corps ont la partie inférieure terminée par de la corne, comme cela se remarque chez le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, le bouc, l'éléphant, etc. Quand cette partie est formée par des doigts pourvus d'ongles ou de griffes, on la nomme *patte*. Les lions, les loups, les chiens, les chats, les souris, etc., ont des *pattes*. De sorte que les parties inférieures de certains animaux, lesquelles, par leur conformation, établissent le plus de ressemblance entre ces animaux et l'homme, ont précisément reçu le nom qu'on ne veut pas appliquer à ces mêmes parties dans l'espèce humaine. Il y a là certainement ou caprice de l'usage, ou calcul d'amour-propre, et en tout cas sottise.

PAUVRESSE.

LOCUT. VIC. Nous fûmes accostés par une *pauvre*.
LOCUT. CORR. Nous fûmes accostés par une *pauvresse*.

Ce mot est proscrit par quelques grammairiens, par M. Blondin entre autres (*Manuel de la pureté du langage*). Domergue, Laveaux (*Dict. de l'Acad.*, édition Moutardier) et l'usage l'admettent; aussi l'admettons-nous. *Un mendiant* est *un pauvre*, *une mendiante* est *une pauvresse* et non *une pauvre*. Il faudrait, pour éviter l'emploi de cette dernière expression qui serait ridicule, parce que *pauvre* ne peut être employé au féminin que comme adjectif, et qu'il serait ici

substantif, il faudrait, disons-nous, se servir de ces deux mots: *femme pauvre*, qui seraient aussi ridicules parce qu'ils ne rendraient pas encore l'idée exprimée par le mot *pauvresse*; *une femme pauvre* n'étant pas toujours en effet *une pauvresse*, par la raison qu'une *femme pauvre* peut ne pas demander l'aumône, et qu'une *pauvresse* la demande ou la reçoit. On voit par là combien il est peu raisonnable de vouloir bannir de la langue un mot bien fait et nécessaire, et que l'usage a d'ailleurs déjà consacré.

PAYANT.

LOCUT. VIC. Donnez-nous la carte *payante*.
LOCUT. CORR. Donnez-nous la carte *à payer*.

Il est des gens qui, à la fin d'un repas chez un restaurateur, s'imaginent faire les puristes en demandant *la carte payante* au lieu de *la carte à payer*. Nous répéterons à ces gens-là la remarque judicieusement faite par M. Blondin (*Manuel de la pureté du langage*): «La carte ne paie pas, mais on la paie.»

PAYEMENT.

PRONONC. VIC. *Paye-ment*.
PRONONC. CORR. *Paiment*.

Il faut écrire *paiement*.

PAYSAN.

PRONONC. VIC. Un *pésan*.
PRONONC. CORR. Un *pai-isan*.

La première prononciation est un archaïsme:

> Un maistre ès-arts mal chaussé et vestu
> Chez un *paisant* demandait à repaistre.
> (MELLIN DE ST.-GELAIS.)

> On fait en Italie un conte assez plaisant,
> Qui vient à mon propos, qu'une fois un *paysant*, etc.
> (REGNIER, *Satires*.)

Elle est aujourd'hui condamnée avec raison, puisque l'on prononce en deux syllabes le mot *pays*, qui n'en faisait souvent qu'une seule autrefois.

> Or y ayoit ung gros seigneur notable
> Au *pays* d'Anjou, tenant fort bonne table,
> Et jeune estoit, aimant tout passe-temps.
> (CH. BOURDIGNÉ, *Légende de Faifeu*, ch. XXII.)

PÉCUNIER.

LOCUT. VIC. Cet homme ne songe qu'à ses intérêts *pécuniers*.

LOCUT. CORR. Cet homme ne songe qu'à ses intérêts *pécuniaires*.

Pécunier est un barbarisme.

PEINER.

LOCUT. VIC. Je suis *peiné* de ce qui vous est arrivé.

LOCUT. CORR. Je suis *chagriné* de ce qui vous est arrivé.

Cette expression, que plusieurs grammairiens modernes ne se font pas scrupule d'appliquer aux personnes, parut vicieuse à l'abbé Desfontaines lorsqu'elle fut introduite en ce sens dans le monde

littéraire. Aussi s'écria-t-il ironiquement (*Dict. néologique*): «On a toujours dit une écriture peinée, *un style peiné*; on peut dire aujourd'hui *un homme peiné*.»

Peiné ne signifie point en effet: *qui a de la peine*, mais *qui est fait avec peine*. Un homme *peiné* serait par conséquent un homme *fait avec peine*, comme on dit une écriture *peinée*, c'est-à-dire *faite avec peine*.

Vous me *peinez*, cet homme est *peiné* nous paraissent être de vrais barbarismes, quoique ce ne soit pas là le sentiment de l'Académie.

PEINTURER.

Peinturer est un mot avoué par le *Dict. de l'Acad.* de 1802, et qui signifie *enduire d'une seule couleur*. Il faut donc dire: *peinturer* une planche en noir, en rouge, etc., et non *peindre* une planche en noir, en rouge, etc. L'Académie donne aussi *peinturage* et *peintureur*. Le *Dict. de Boiste* de 1834 a recueilli ces trois mots; mais l'usage en est encore assez rare.

«Bien loin que *peinturer* soit un mauvais mot, comme le prétendent quelques personnes, n'est-ce point un terme nécessaire qui peut servir à distinguer deux choses toutes différentes, car *peindre* ne signifie-t-il point représenter avec le pinceau la figure de quelque chose, comme d'une campagne, d'un oiseau, d'un homme, etc., et *peinturer*, mettre seulement des couleurs sur quelque matière que ce soit. Lors, par exemple, qu'un sculpteur, ayant fait une statue de bois, y applique les couleurs convenables, ne peut-on pas dire qu'il la *peinture*? car, pour la *peindre*, il semble qu'il faudrait qu'avec ses couleurs il en tirât la représentation, ce qui est très différent.» (ANDRY DE BOISREGARD, *Réfl. sur l'usage présent de la langue française*, 1689.)

Peinturer, comme on le voit, n'est pas un mot nouveau.

PELURER.

LOCUT. VIC. *Pelurez* cette pomme.
LOCUT. CORR. *Pelez* cette pomme.

Pelurer n'a été adopté par aucun lexicographe, et ne peut être considéré que comme un barbarisme.

PERCE-NEIGE.

LOCUT. VIC. Prenez *ce perce-neige*.
LOCUT. CORR. Prenez *cette perce-neige*.

«*La perce-neige* est une plante bulbeuse qui fleurit l'hiver dans les prairies. *Connais le prix des circonstances*, la perce-neige *lui doit tout son charme.* (PYTHAGORE.)» (*Dict. de Boiste.*)

PERCLUS.

LOCUT. VIC. Cette pauvre femme est *perclue*.
LOCUT. CORR. Cette pauvre femme est *percluse*.

On trouve dans Buffon *perclue* pour *percluse*, mais, comme le remarque fort bien M. Girault-Duvivier, il est possible que cette faute provienne de l'imprimeur.

PÉRIR.

LOCUT. VIC.
L'humidité a *péri* ma tapisserie.
Mon frère *est péri* en Russie.

L'humidité a *gâté* ma tapisserie.

LOCUT. CORR. Mon frère *a péri* en Russie.

Périr ne peut jamais être employé comme verbe actif. Aussi cette autre phrase est-elle condamnable: ces hommes *se sont péris* de désespoir. Il faut *se sont suicidés*.

«Si je voulais parler de personnes qui n'existent plus je dirais: *elles* sont *péries*, parce qu'alors c'est de l'état des personnes qui ont été, et qui n'existent plus, que ma pensée est occupée; mais si je voulais désigner l'époque où elles ont cessé d'exister, ou la manière dont elles ont perdu la vie, je me servirais de l'auxiliaire *avoir*, et je dirais: *elles* ont péri *en l'année 1800. Elles* ont péri *dans un combat*. *Elles* ont péri *dans les flots*, parce qu'alors je pense à une action.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

PERMESSE.

LOCUT. VIC. Les *hauteurs* du *Permesse* lui sont connues.
LOCUT. CORR. Les *rives* du *Permesse* lui sont connues.

Le *Permesse* est une petite rivière de la Béotie, qui prend sa source dans l'Hélicon.

Un poète gascon a dit:

> Et souvent au *haut* du *Permesse*, etc.

Ce poète, qui d'une rivière fait une montagne, ressemble assez au singe de la fable qui prenait le Pirée pour une personne.

> Notre magot prit, pour ce coup,
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.
> (LA FONTAINE, liv. IV, f. 7.)

PERSISTER.

PRONONC. VIC. *Perzistez*-vous?
PRONONC. CORR. *Percistez*-vous?

PERTE (A PURE).

LOCUT. VIC. Il a fait de l'esprit *à pure perte*.
LOCUT. CORR. Il a fait de l'esprit *en pure perte*.

L'expression *en pure perte* n'est pas française, selon certains grammairiens. C'est probablement parce qu'on dit *à perte*, *vendre à perte*, que ces grammairiens auront cru qu'il fallait préférer, dans cette manière de parler, la préposition *à* à la préposition *en*. Quoi qu'il en soit, l'usage repousse généralement la première des locutions que nous donnons en tête de cet article. «Les hommes n'aiment pas à donner *en pure perte* des louanges qui humilient.» (MASSILLON.) «Il y a de certaines philosophies qui sont *en pure perte*, et dont personne ne nous sait gré.» (M^me^ DE SÉVIGNÉ.)

Nos meilleurs dictionnaires, ceux de l'Académie, de Boiste, etc., ne donnent que la locution *en pure perte*.

PÉTALE.

LOCUT. VIC. Cette fleur a de *belles pétales*.
LOCUT. CORR. Cette fleur a de *beaux pétales*.

PETIT PEU.

LOCUT. VIC. Donnez-m'en un *petit peu*.
LOCUT. CORR. Donnez-m'en *très peu*.

«Bien des personnes disent *un petit peu*: donnez-m'en *un petit peu*; je n'en veux qu'*un petit peu*. Mais cette manière de s'exprimer n'est point du tout du bon usage; on doit dire: donnez-m'en *un peu*; je n'en veux qu'*un peu*.» (CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

«Le mot *petit* avant *peu* est vicieux ou au moins inutile; en effet, *peu* signifiant *une petite quantité*, dit alors tout ce qu'on veut dire.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

PEU (UN).

LOCUT. VIC. Laissez-moi *un peu* passer.
LOCUT. CORR. Laissez-moi passer.

«Le peuple se sert de *un peu*, comme d'une particule explétive: laissez-moi *un peu* passer. Cet *un peu* est de trop, et même il est ridicule.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

PEUPLE.

LOCUT. VIC. Quel bois emploierez-vous? du *peuple*.
LOCUT. CORR. Quel bois emploierez-vous? du *peuplier*.

On fait aux environs de Paris un usage très fréquent de *peuple* pour *peuplier*. Ce dernier mot doit seul être employé quand on veut parler correctement. *Peuple* est un archaïsme dont nous pouvons fort bien nous passer. «Il pousse (sur le *peuplier* noir) au commencement du printemps, des boutons gros comme des câpres, pointus, pleins d'un suc jaune, glutineux, odorant; on les appelle *yeux de peuple*, en latin *oculi* ou *gemmæ populi nigræ*.» (*Dict. de Trévoux.*) Aujourd'hui on donne plus communément à ces boutons le nom d'*yeux de peuplier*, et l'on conviendra que c'est avec raison, si l'on veut bien reconnaître que *peuplier* vaut mieux que *peuple* pour désigner un arbre; puisque *peuple* a déjà une autre signification.

PEUR DE.

LOCUT. VIC. Il ne sort pas, *peur de* s'enrhumer.
LOCUT. CORR. Il ne sort pas, *de peur de* s'enrhumer.

On dit *crainte de* (Voy. CRAINTE) devant un nom, mais il faut dire *de peur de* devant un verbe comme devant un nom.

PEUT-ÊTRE.

LOCUT. VIC. *Peut-être pourrez*-vous sortir.
LOCUT. CORR. *Peut-être parviendrez*-vous à sortir.

«Sur ces vers du *Coriolan* de La Harpe:

> *Peut-être*, satisfait que ce grand cœur fléchisse
> Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
> *Peut*, en votre faveur, se laisser émouvoir.

on dit, dans l'*Année littéraire*, que *peut-être* et *peut* ne sont pas faits pour aller ensemble. La remarque est très juste.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*) «Il n'est pas correct de mettre cet adverbe avec le verbe *pouvoir*, ni avec *possible*, *impossible*.»

> *Peut-être* y *pourriez*-vous être mal adressée.
> (MOLIÈRE, *Misanthrope*.)

«Il serait encore plus mal de dire comme M. Fain dans ses mémoires: *peut-être peut*-on encore tout sauver.» (*Glossaire génevois.*)

PIAILLEUR.

LOCUT. VIC. Ce n'est qu'un *piailleur*.

LOCUT. CORR. Ce n’est qu’un *piaillard*.

«*Piailleur*, *piailleuse*, sont des barbarismes; *piaillard*, *piaillarde*, sont des mots français.» (*Rem. sur le Dict. de l’Acad.*)

Nous avons *crieur* et *criard* qui sont deux mots bien différens. Nous ne pouvons avoir de même *piailleur* et *piaillard*, parce que ces deux mots sont complètement synonymes, et comme il faut faire un choix entre eux, nous pensons qu’il doit être en faveur de *piaillard*, dont la formation est tout-à-fait en harmonie avec celle de nos autres péjoratifs *traînard*, *bavard*, *vantard*, *musard*, *criard*, *fuyard*, *pillard*, etc.

PIED.

PRONONC. VIC. Vous aurez chez moi un *pié-à-terre*.
PRONONC. CORR. Vous aurez chez moi un *piet-à-terre*.

La prononciation que nous indiquons ici comme bonne déplaisait à Ménage. Mais n’est-il pas ridicule de vouloir, dans cette locution, annuler le *d* que l’on fait sonner comme un *t* dans les locutions suivantes: *pied à pied*, de *pied en cap*. C’est de cette dernière manière que prononcent aujourd’hui les *honnêtes gens*, selon l’expression de Ménage, c’est-à-dire ceux qui ont quelque savoir; expression remplie de bienveillance, comme on le voit, pour les personnes non lettrées, et qui les assimile tout bonnement aux fripons.

PIED (AU), PIEDS (AUX).

ORTH. VIC. Cette ville est *aux pieds* des Pyrénées.
ORTH. CORR. Cette ville est *au pied* des Pyrénées.

Au pied signifie au bas; et ne se dit que des choses; *aux pieds* ne se dit généralement que des personnes. Hercule filait *aux pieds* d'Omphale.

PIED DROIT.

LOCUT. VIC. J'ai un *pied droit* dans la poche.
LOCUT. CORR. J'ai un *pied de roi* dans la poche.

Un *pied droit* signifie, en architecture, le trumeau ou jambage d'une porte ou d'une fenêtre. C'est donc une chose qu'on ne peut pas mettre dans sa poche.

Un *pied de roi* est une mesure géométrique contenant douze pouces de long.

PIERRE.

ORTHOG. VIC. Le festin de *Pierre*.
ORTHOG. CORR. Le festin de *pierre*.

C'est une chose assez étrange que, dans le titre de ce drame si connu, on écrive constamment par une majuscule un nom commun, comme si c'était un nom propre. Comment se fait-il que cette mauvaise orthographe se soit maintenue si long-temps, quand il est bien notoire que dans la pièce en question le nom de *Pierre* ne se trouve pas une seule fois prononcé, et que le titre ne se rapporte absolument qu'à la statue de *pierre* du commandeur? On a dit le festin de *pierre* comme on aurait pu dire le festin de marbre; et l'on conviendra, malgré tout le respect dû au nom de Molière, que ce titre est fort mauvais. Qu'est-ce qu'un festin de *pierre*, si ce n'est un festin où l'on mange de la *pierre*. La pièce espagnole à laquelle Molière a emprunté le sujet de la sienne, avait au moins un intitulé

raisonnable: *El Combidado de Piedra*, c'est-à-dire le convive en *pierre*. Pourquoi Molière a-t-il traduit *Combidado* par festin?

Un de ses éditeurs modernes, effrayé sans doute du tort immense que pouvait lui faire la faute qu'on lui reproche, a cherché à en atténuer l'énormité en disant que le commandeur se nommait *Pierre*. C'est là une particularité qu'il est permis de révoquer en doute, par la raison que Molière n'en fait aucune mention, et nous sommes persuadé que si notre grand comique avait eu en vue, dans l'intitulé de sa pièce, le nom propre *Pierre*, il eût certainement placé devant ce nom le titre d'honneur *don*, qu'il place toujours devant celui de Juan, et dont un personnage du rang de commandeur ne devait probablement pas être dépourvu. Admirons les grands écrivains, mais n'allons pas follement les croire à l'abri de la plus légère erreur, parce que cela n'est pas, et ne peut pas être.

PINCER.

LOCUT. VIC. Il *pince de* la guitare.
LOCUT. CORR. Il *pince* la guitare.

«L'Académie dit *pincer* ou *toucher* de la harpe, du piano. Mais on a observé que les verbes *toucher*, *battre*, employés pour exprimer l'action de jouer des instrumens, sont actifs, et que l'instrument en est l'objet ou le régime direct. On a conclu de là que ce régime ne doit pas être précédé d'une préposition; et que, puisqu'on dit *toucher quelque chose*, *battre quelque chose*, on doit dire, pour parler correctement, *toucher le clavecin*, *le forte-piano*, *l'orgue*; *pincer la harpe*, *la guitare*, *le luth*; *battre la caisse*, *le tambour*, *les timbales*.

«On ne dit plus guère aujourd'hui *toucher le clavecin*, *le forte-piano*, *l'orgue*, mais *jouer du clavecin*, etc.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

PIPIE.

LOCUT. VIC. Cette poule a la *pipie*.
LOCUT. CORR. Cette poule a la *pépie*.

C'est *pipie* qu'on devrait dire, puisque ce mot est un mimologisme du cri des petits oiseaux tourmentés par la soif (*pi, pi*), mais l'usage a préféré le mot *pépie*.

PIS, PIRE.

LOCUT. VIC.
Son état sera demain *pis* qu'il n'est aujourd'hui.
Cela est mal chez vous, mais chez eux c'est encore *pire*.

LOCUT. CORR.
Son état sera demain *pire* qu'il n'est aujourd'hui.
Cela est mal chez vous, mais chez eux c'est encore *pis*.

«*Pire* se rapporte à un substantif masculin ou féminin: le remède est *pire* que le mal; il n'est *pire* eau que celle qui dort.

On emploie *pis*, 1º lorsqu'il se rapporte à un nom neutre. *Rien* n'est *pis* qu'une mauvaise langue; *ce* que vous proposez est *pis*[1] que ce qu'on allait faire.

[1] Domergue donne le genre neutre à quelques mots indéterminés, tels que *rien*, *ce*, *cela*, *le*, *il*; comme dans: *Rien* n'est beau que le vrai, *ce* n'est pas *cela*, je ne *le* suis pas, *il* est certain que, etc. Il regarde aussi comme neutre le *beau*, le *vrai*, l'*utile*, l'*agréable* et les expressions analogues.

«2º Lorsqu'il est employé lui-même comme un nom neutre: le *pis* de l'affaire est que le bonhomme n'est pas mort; mettre les choses au *pis*.

«3º Lorsqu'il fait la fonction d'adverbe: ils sont *pis* que jamais ensemble; il se portait un peu mieux, il est *pis* que jamais.

«Cette distinction paraît assez généralement adoptée par les bons écrivains.

«C'est encore *pis*.» (J.-J. ROUSSEAU.)

«Il fait encore *pis*.» (FÉNELON).

«Les bons lui paraissent *pires* que les méchans les plus déclarés.» (*Idem*, en parlant de Pygmalion.)

> C'est un méchant métier que celui de médire;
> Oui, vraiment, je dis plus: des métiers c'est le *pire*.

«Cependant on emploie aussi le *pire* comme substantif: qui choisit prend *le pire*.

> Il n'est point de degré du médiocre au *pire*.
> (BOILEAU.)

«*Pis* dérive du latin *pejùs*, plus mal, et *pire* de *pejor*, plus mauvais.

«Les expressions suivantes sont vicieuses: de mal en *pire*, c'est bien *pire*, de *pire* en *pire*, qui *pire* est.» (*Manuel des amateurs de la langue française.*)

PLAINE.

LOCUT. VIC. Vous avez cassé ma *plaine*.
LOCUT. CORR. Vous avez cassé ma *plane*.

La *plane* est un outil tranchant à deux poignées, et qui sert à *planer*. Le substantif *plane* et le verbe *planer* sont dérivés de *plan*, uni, formé du latin *planus*, qui a la même signification. L'Académie ne donne que *plane*; le dictionnaire de Boiste donne *plane* et *plaine*, et nous croyons qu'il a tort. Ne nous opposons jamais au bien qui s'établit.

PLAISIR.

LOCUT. VIC. Achetez-moi une douzaine de *plaisirs*.
LOCUT. CORR. Achetez-moi une douzaine d'*oublies*.

Bien des gens croient que ce mot a la même signification que le mot *oublie*, et qu'on peut dire manger des *plaisirs*. C'est une erreur pardonnable à un enfant qui, entendant chaque jour crier dans la rue: *voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir!* a pu croire que le mot *plaisir* désignait la légère et croustillante pâtisserie dont il est si friand; une personne faite ne doit point partager cette ignorance. Celle-ci devra donc toujours dire: une marchande d'*oublies*, manger des *oublies*, crier des *oublies*, et non une marchande de *plaisirs*, manger des *plaisirs*, crier des *plaisirs*; et elle fera fort bien aussi de rectifier sur ce point le langage des jeunes gens qu'elle pourrait avoir sous sa direction. On abrège plus qu'on ne le croit les études futures d'un enfant, en lui enseignant de bonne heure à nommer chaque chose par son nom, et surtout par son nom régulier.

PLAN.

ORTH. VIC. Ils m’ont laissé en *plan* sur la route.
ORTH. CORR. Ils m’ont laissé en *plant* sur la route.

C’est-à-dire: ils m’ont laissé sur la route comme si j’étais un *plant*, ils m’ont *planté* là, en un mot.

Aucun de nos lexicographes n’ayant donné, que nous sachions du moins, l’expression: laisser en *plant*, nous avons cru devoir en déterminer l’orthographe. Cette orthographe pourra, au premier coup d’œil, paraître bizarre à bien des gens, et cependant nous la regardons comme la seule que l’on puisse raisonnablement adopter.

PLATINE.

LOCUT. VIC. Voilà de la *platine*.
LOCUT. CORR. Voilà du *platine*.

M. Chapsal (*Nouv. Dict. gramm.*) a prétendu que ce nom de métal était féminin.

Buffon l’a fait, il est vrai, de ce genre, mais l’Académie (1802), Boiste, les lexicographes modernes et l’usage veulent qu’il soit masculin.

PLEIN.

ORTH. VIC. Nous ferons cela en velours *plein*.
Nous voici en *plain* champ.

ORTH. CORR. Nous ferons cela en velours *plain*.

> Nous voici en *plein* champ.

Plain signifie uni, plat, sans inégalité. Ainsi écrivez: des appartemens de *plain* pied, c'est-à-dire au même niveau; une étoffe *plaine*, c'est-à-dire unie; le *plain-chant*, c'est-à-dire un chant uni.

Plein signifie rempli, et construit avec la préposition *en*, il signifie au milieu. On écrira donc: en *pleine* rue, en *plein* jour, en *plein* marché, en *plein* été, en *plein* champ, etc., pour dire: au milieu de la rue, au milieu d'un champ, mais il faudra écrire en *plaine* campagne, selon l'Académie, parce que cette expression équivaut à celle-ci: en rase campagne.

PLEIN (TOUT).

LOCUT. VIC. Il a *tout plein* d'esprit.
LOCUT. CORR. Il a *beaucoup* d'esprit.

Cette locution, comme toutes celles qui alongent le discours sans lui donner aucune qualité de plus, doit être évitée avec soin par quiconque raisonne un peu. Ne rien dire de superflu est une des conditions à remplir pour parler correctement.—Le dictionnaire de l'Académie devrait bien expulser de notre langue ces mauvaises expressions de *tout plein*, *au fur et à mesure*, *à ses risques et périls*, *aux lieu et place de*, etc., qu'on peut toujours remplacer avec avantage par *beaucoup*, *à mesure*, *à ses risques*, *à la place de*, etc. La tâche difficile mais glorieuse de réformateur de notre langue, ne pourra jamais être remplie avec succès que par une réunion de savans, dont les opinions éclairées et unanimes, appuyées sur des noms compétens et connus, pénétreraient en peu de temps dans la masse de la nation. Mais il ne faudrait pas que cette réunion de savans imprimât dans son Dictionnaire des phrases comme celle-ci: «On trouve *tout plein* de gens qui, etc.,» parce qu'il se trouverait des grammairiens qui, comme M. Caminade, s'autorisant d'un pareil exemple, diraient: Ils ont *tout plein* d'esprit (*Grammaire usuelle*), et

parce qu'il y aurait une foule de gens qui, trompés par l'approbation des savans, répéteraient à satiété cette mauvaise locution.

PLI, PLIE.

LOCUT. VIC. J'ai la première *plie*, le premier *pli*.
LOCUT. CORR. J'ai la première *levée*.

On emploie souvent au jeu de cartes les mots *pli* et *plie*, pour signifier une *main* qu'on a levée. Ces mots ne se trouvent pas dans les Dictionnaires, et appartiennent exclusivement à quelque patois du Midi.

PLIER, PLOYER.

LOCUT. VIC.
Faites *plier* ce jonc.
Aidez-moi a *ployer* ce drap.

LOCUT. CORR.
Faites *ployer* ce jonc.
Aidez-moi à *plier* ce drap.

«Vaugelas a très bien observé que ces mots ont deux significations fort différentes; mais on n'a pas voulu l'entendre: et *plier* a pris, presque partout, la place de *ployer*, sans toutefois l'exclure de la langue; car les bons écrivains, et surtout les poètes, *ploient* encore des choses que la foule n'a aucune raison de *plier*.

«*Plier*, c'est mettre en double ou par *plis*, de manière qu'une partie de la chose se rabatte sur l'autre; *ployer*, c'est mettre en forme de boule ou d'arc, de manière que les deux bouts de la chose se rapprochent plus ou moins. On *plie* à plat; on *ploie* en rond. Personne ne contestera qu'on ne *plie* de la sorte: la preuve que c'est ainsi qu'on *ploie*, est dans l'usage général et constant d'expliquer ce mot par ceux de *courber* et *fléchir*. *Plier* et *ployer* diffèrent donc

comme la *courbure* du *pli*. Le papier que vous plissez, vous le *pliez*; le papier que vous roulez, vous le *ployez*. Cette distinction fort claire démontre l'utilité des deux mots.

«*Plier* se dit particulièrement des corps minces et flasques, ou du moins fort souples, qui se plissent facilement et gardent leur *pli*: *ployer* se dit particulièrement des corps raides et élastiques qui fléchissent sous l'effort, et tendent à se rétablir dans leur premier état. On *plie* de la mousseline et on *ploie* une branche d'arbre. Quand je dis *particulièrement*, je ne dis pas exclusivement et sans exception.» (ROUBAUD, *Synonymes fr.*)

PLURIEL.

ORTH. ET PRONON. VIC. Le *plurier*.
ORTH. ET PRONON. CORR. Le *pluriel*.

Nous ferons deux remarques sur ce mot: la première, c'est qu'il faut le prononcer *pluriel*, en faisant sonner le *l* final, quoique le Dictionnaire de Trévoux ait écrit *plurier*. Vaugelas est, selon ce dictionnaire, le premier qui ait écrit *pluriel*. Il le dérive de *pluralis* et *singulier* de *singularis*; ce qui est positif, et ce qui en assigne tout-à-fait l'orthographe.

Notre seconde remarque, c'est qu'on a grand tort de retrancher le *t* qui se trouve à la fin des mots *enfant*, *garant*, *parent*, etc., en même temps qu'on y ajoute un *s* pour former le *pluriel*. «Quand cette lettre radicale (le *t*) ne nuit point à la prononciation, c'est nuire à l'analogie que de la supprimer. Quoi de plus inconséquent que de supprimer au *pluriel* le *t* final des mots polysyllabes, terminés au singulier par *nt*, quoiqu'on le garde dans les monosyllabes! Pourquoi, en écrivant les *dents*, les *chants*, les *plants*, les *vents*, s'obstine-t-on à écrire les *méchans*, les *tridens*, les *contrevens*, etc.? Pourquoi terminer de la même manière, au *pluriel*, des mots qui ont des terminaisons différentes au singulier, comme *paysan* et *bienfaisant*, dont les féminins sont *paysane* et *bienfaisante*, et dont

on veut que les *pluriels* masculins soient *paysans* et *bienfaisans*?» (BEAUZÉE. *Encyclopédie méth., art. Analogie.*)

«Il vaudrait mieux suivre les auteurs du siècle de Louis XIV, et surtout les écrivains de Port-Royal, et ne jamais supprimer le *t* au *pluriel*. Chénier, Domergue, conservaient le *t*. M. Didot, dans ses belles éditions de nos auteurs classiques, suit cette orthographe.» (LETELLIER, *Gramm. fr.*)

PLUS.

LOCUT. VIC. Vous perdez cent francs; je perds bien *plus*.
LOCUT. CORR. Vous perdez cent fr.; je perds bien *davantage*.

«*Plus* est un mot comparatif, après lequel vient naturellement un *que* ou un *de*; *davantage* est un adverbe qui, placé après le verbe qu'il modifie, ne peut jamais modifier un adjectif, et dès-lors avoir un *de* ou un *que* à sa suite.

«On dira donc: *la langue paraît s'altérer tous les jours*, *mais le style se corrompt bien* davantage.» (VOLTAIRE.)

«*Il est attaché à la nature qu'à mesure que nous sommes heureux*, *nous voulons l'être* davantage.» (MONTESQUIEU, *Arsace et Isménie*. GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

PLUS D'A MOITIÉ.

LOCUT. VIC. Sa fortune est *plus d'à moitié* faite.
LOCUT. CORR. Sa fortune est *plus qu'à moitié* faite.

Doit-on dire *plus d'à moitié* ou *plus qu'à moitié*? Cela dépend de l'estime qu'on peut avoir pour la justesse ou pour l'élégance du langage. Ceux qui savent apprécier la première de ces qualités préféreront certainement la conjonction *que*; ceux qui sacrifient tout

à l'élégance emploieront la préposition *de*. Ces derniers, avouons-le, auront même l'usage pour eux; car il est à peu près certain que nos bons auteurs ont préféré *plus d'à demi*, *plus d'à moitié* à *plus qu'à demi*, *plus qu'à moitié*, puisque l'on ne cite guère, en faveur de cette dernière construction, que ce vers de Racan:

> La course de nos jours est *plus qu'à demi* faite.

Mais qui ne sait que les meilleurs écrivains ont souvent la faiblesse de sacrifier la pureté de la langue à une futile considération d'euphonie. Aussi, ne balançons-nous jamais dans les questions encore pendantes, comme celle-ci, par exemple, à prendre parti contre eux pour la raison, et à nous insurger contre le fait en faveur du droit.

Comment vous direz qu'une chose est *plus que faite* (grâce pour l'hyperbole), et si cette chose est *à moitié faite* et quelque peu de plus, vous ne pourrez pas dire qu'elle est *plus qu'à moitié faite*? Mais ôtez ces mots *à moitié*, et il vous restera *plus que faite*. Or, avec l'autre construction *plus d'à moitié faite*, supposez que la chose vienne à se parfaire, avec quelque chose même au-delà, et que vous vouliez conséquemment ôter le modificatif *à moitié* devenu inutile, comment ferez-vous pour y trouver le membre de phrase *plus que faite*, qui a dû cependant rester indépendant de tout modificatif? Comment ferez-vous pour expliquer la métamorphose du *que* en *de*? Il n'y a, comme nous l'avons dit plus haut, que la raison de l'euphonie qui puisse être invoquée ici, et cette raison est tout-à-fait absurde dans le cas présent. Nous pensons donc qu'on doit dire: *plus qu'à demi*, *plus qu'aux deux tiers*, *plus qu'aux trois quarts*, etc.

PLUS D'UN.

LOCUT. VIC. *Plus d'un* témoin *déposèrent* en sa faveur.
LOCUT. CORR. *Plus d'un* témoin *déposa* en sa faveur.

Le verbe qui suit l'expression *plus d'un* doit être mis au singulier. L'accord a lieu avec le mot et non avec le sens.

Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur.....
(LA FONTAINE, liv. VII, f. 13.)

Plus d'une Pénélope *honora* son pays.
(BOILEAU, *Satire* X.)

«Cependant, dit M. Girault-Duvivier (*Grammaire des Gramm.*), il est un cas où le pluriel serait nécessaire après *plus d'un*, c'est celui où l'on se servirait de cette expression avec un verbe pronominal; car, comme cette espèce de verbe exprime l'action de deux ou de plusieurs sujets, alors il est certain qu'il faudrait employer le pluriel. Marmontel nous en offre un exemple dans ses Incas (chap. XLV): *à Paris on voit* plus d'un *fripon qui se* dupent *l'un l'autre*.

PLUTOT.

ORTH. VIC. Nous arrivâmes *plutôt* qu'eux.
ORTH. CORR. Nous arrivâmes *plus tôt* qu'eux.

Quand *plutôt* est l'opposé de *plus tard*, il doit être écrit en deux mots. On l'écrit en un seul mot dans tous les autres cas.

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.
(LA FONTAINE, f. 16, liv. I.)

POGNE.

LOCUT. VIC. Vous avez une bonne *pogne*.
LOCUT. CORR. Vous avez un bon *poignet*.

Pogne n’est pas français.

POIGNARD.

LOCUT. VIC. *Pognard*.
LOCUT. CORR. *Poagnard*.

M. Carpentier (*Gradus français*) prétend que l’*i* de ce mot ne se prononce pas. Nous le croyons dans l’erreur. Les personnes instruites prononcent généralement *poagnard*, par égard sans doute pour l’analogie de ce mot avec *poing*, *poignet*, *poignée*; et plusieurs dictionnaires ont aussi indiqué cette prononciation.

POINTE DU JOUR.

LOCUT. VIC. Nous arrivâmes à la *pointe* du jour.
LOCUT. CORR. Nous arrivâmes au *point* du jour.

L’Académie autorise cette locution de *pointe du jour*; nous pensons qu’il vaut mieux dire le *point du jour*. C’est l’avis de M. Feydel, de Ménage et de beaucoup d’autres grammairiens; et l’usage paraît s’être définitivement prononcé pour la dernière expression. Le jour n’a pas de *pointe*, mais un moment où il *poind*, et nous ne croyons pas que la subtile définition de la *pointe du jour*, donnée par Roubaud (*Synonymes*) ait fait faire à cette expression une brillante fortune.

POIREAU.

LOCUT. VIC. Ces *poireaux* sont durs.
LOCUT. CORR. Ces *porreaux* sont durs.

Quoiqu'on ait le choix entre *poireau* et *porreau*, nous croyons que ce dernier mot doit être préféré pour raison étymologique. On dit en latin *porrus*, et nous ferons encore remarquer que l'adjectif *poracé* (de couleur de *porreau*) serait bien plus rationnellement formé si l'on disait *porreau*. Pourquoi dédaignerait-on d'établir la bonne harmonie entre les mots?

POISON.

Lorsqu'on entend Jocrisse s'écrier: *Ne bois pas cela, cadet, c'est de la poison*, on croit que Jocrisse fait un barbarisme, et l'on a tort. Jocrisse fait seulement un archaïsme. On lit dans le roman de Perceforest: «Puis leur firent boire *poisons* qu'elle sceurent que bonnes leur estaient.» Et dans Ronsard:

> Mon âme en vos yeux beut *la poison amoureuse*.
> (*Élégies.*)

POMMIER.

LOCUT. VIC. Prêtez-moi votre *pommier* en fer-blanc.
LOCUT. CORR. Prêtez-moi votre *cuit-pommes* en fer-blanc.

Tous les dictionnaires donnent le mot *pommier* avec la signification qu'on lui voit ici; mais aucun d'eux n'a accueilli le mot *cuit-pommes*; et cependant n'est-ce pas une chose étrange que de voir charger le premier mot de deux idées dont l'une a son mot propre? Que peut-on reprocher au substantif *cuit-pommes*? N'est-il pas tout aussi régulièrement formé que les mots: *serre-tête*, *passe-temps*, *essuie-mains*, *gobe-mouches*? etc.

Nous pensons que l'adoption de ce mot dans la langue écrite ne peut souffrir la moindre difficulté; car elle offre le double avantage et d'enrichir notre langue d'un bon mot, et d'effacer l'équivoque à

laquelle pourrait donner lieu l'emploi du substantif *pommier*, dans la signification bâtarde qu'on lui a si légèrement attribuée.

PONCHE.

ORTH. VIC. Voulez-vous du *ponche* glacé?
ORTH. CORR. Voulez-vous du *punch* glacé?

Tous nos dictionnaires écrivent ce nom de liqueur comme on le voit en tête de cet article. Mais, malheureusement pour nos dictionnaires, et pour la raison aussi (car il vaudrait beaucoup mieux que l'orthographe fût en complète harmonie avec la prononciation), personne ne suit cet exemple. Les gens instruits écrivent *punch*, parce qu'ils disent que ce mot s'écrit ainsi dans la langue anglaise, à laquelle on l'a emprunté, et les ignorans qui se soucient fort peu d'étymologie, et ne suivent que l'usage, écrivent également *punch*, parce qu'il n'y a pas aujourd'hui en France un enfant sachant lire qui n'ait vu sur quelque volet de limonadier ou même d'aubergiste, dans sa ville ou même dans son village, le nom de la liqueur que nous mentionnons ici, orthographié d'une tout autre manière qu'il ne l'est dans l'Académie, Féraud, Boiste, Raymond, etc.

Punch est donc un de ces mots, sur lesquels la raison perd ses droits de réforme, parce que l'usage s'en est définitivement emparé.

PORRÉE.

LOCUT. VIC. Cette *porrée* ne vaut rien.
LOCUT. CORR. Cette *poirée* ne vaut rien.

Il faut dire *poirée*, parce que cette plante potagère, qu'on nomme aussi *bette*, emprunte son nom à la forme de sa feuille qui ressemble à la *poire*.

PORTE-PARIS.

LOCUT. VIC. Je vais à la *Porte-Paris*.
LOCUT. CORR. Je vais à l'*Apport-Paris*.

On lit dans Trévoux, à l'article *apport*: «Lieu public, espèce de marché où on apporte des marchandises pour vendre. A Paris, il y a deux *apports*: l'*apport* Baudoyer vers Saint-Gervais, et l'*apport* de Paris au grand Châtelet. Le peuple, par corruption, les appelle *porte Baudets* et *porte de Paris*[2].»

[2] Et bien plus souvent *Porte-Paris*.

Tous nos lexicographes prétendent que l'on doit dire: l'*Apport de Paris*; nous croyons que la préposition est ici de trop, si l'on tient du moins à conserver cette vieille dénomination d'un quartier de Paris, absolument telle qu'elle existait autrefois. La préposition *de* n'a pas toujours été nécessaire dans notre langue, pour marquer les rapports qu'elle exprime aujourd'hui entre deux substantifs. Mille exemples pourraient le prouver; nous ne donnerons que les suivans:

(RENARD) Garda avant, si vit Primaut
Le Leu qui fu *frère Ysengrin*. (Frère d'Ysengrin.)
(*Roman du* RENARD, v. 3020.)

Et les autres ont fet lor vol
Par desus la *meson Poufile*. (La maison de Poufile.)
(*Roman du* REN. v. 9274.)

C'est ainsi qu'on a dit autrefois *Hôtel-Dieu, Fête-Dieu*; pour *hôtel de Dieu, fête de Dieu*, expressions auxquelles l'usage n'a pas osé toucher, et qu'il nous a conservées dans leur intégrité primordiale.

PORTE-PICS.

LOCUT. VIC. Le joli *porte-pics*.
LOCUT. CORR. Le joli *porc-épics*.

«D'après la définition de l'Académie, un *porc-épics* est un animal dont le corps est couvert de beaucoup d'*épics* ou de *piquans*.—Le mot *épics*, dit M. Boniface, n'est point une altération, c'est l'ancienne orthographe: on disait *épic* pour *épi, piquant*; ce mot vient du latin *spica*.» (*Grammaire des Gramm.*)

N'en déplaise à la science, le mot populaire nous paraît valoir au moins autant que celui qu'elle a consacré; cela arrive quelquefois.

POSTURE.

LOCUT. VIC. Votre frère est *en posture* de faire fortune.
LOCUT. CORR. Votre frère est *en position* de faire fortune.

Se mettre en posture de faire quelque chose, est une expression barbare et inconnue, disait l'abbé Desfontaines, au commencement du siècle passé. De nos jours, l'expression est encore barbare aux yeux, du moins, de tout homme de goût; mais pour inconnue, il s'en faut certes de beaucoup qu'elle le soit. On la trouve assez souvent dans des ouvrages où l'on serait peut-être en droit d'exiger un style plus soigné.

Cet homme *s'est mis* devant le roi *en posture* de suppliant, est une phrase correcte; mais peut-on en dire autant de cette autre phrase: Cicéron *s'était mis en posture* de repousser la force par la force? ne vaudrait-il pas mieux, dans ce dernier cas, employer une autre expression, et dire, par exemple: Cicéron *s'était apprêté à* repousser la force par la force.

POT-A-EAU.

LOCUT. VIC. Prenez ce *pot-à-eau*.
LOCUT. CORR. Prenez ce *pot-à-l'eau*.

Pot-à-eau a plus d'analogues que *pot-à-l'eau*; mais l'usage a préféré ce dernier mot. Laveaux dit *pot-à-l'eau*, et Féraud traite *pot-à-eau* de gasconisme.

POT A FLEURS, POT DE FLEURS.

LOCUT. VIC. Sa fenêtre est couverte de *pots à fleurs*.
Il fabrique des *pots de fleurs*.

LOCUT. CORR. Sa fenêtre est couverte de *pots de fleurs*.
Il fabrique des *pots à fleurs*.

Un *pot de fleurs* est un pot où il y a des fleurs; un *pot à fleurs* est un pot dans lequel on peut mettre des fleurs, et non pas un pot *propre à mettre* des fleurs, comme le disent incorrectement quelques dictionnaires. Un pot ne peut rien *mettre*.

POUDRIÈRE.

LOCUT. VIC. L'encrier est plein, mais *la poudrière* est vide.
LOCUT. CORR. L'encrier est plein, mais *le poudrier* est vide.

Un bâtiment ou une boîte, qui contient de la poudre de guerre ou de chasse est une *poudrière*. Quand il s'agit d'autre poudre, le contenant se nomme un *poudrier*.

POUBOUILLE.

LOCUT. VIC. Je l'ai trouvé occupé à faire sa *poubouille*.

LOCUT. CORR. Je l’ai trouvé occupé à faire sa *pobouille*.

Nous ne savons trop s’il peut nous être permis de nous occuper de ce mot familier, si familier même qu’on ne le trouve dans aucun de nos dictionnaires. Quoi qu’il en soit, nous essaierons d’en fixer l’orthographe par l’étymologie peut-être un peu forcée que nous croyons lui avoir trouvée: *pobouille* ne serait-il pas une syncope de *pot-bouille*? et ne dirait-on pas: Vous faites votre *pobouille*, par ellipse, pour dire: Vous faites (le guet pour que) votre *pot-bouille*? De quelle autre manière pourrait-on interpréter l’origine de cette expression, qui, toute triviale qu’elle est, doit cependant en avoir une, et qui, au reste, a quelquefois l’honneur de figurer dans les journaux?

POUMONIQUE.

LOCUT. VIC. Je crois cet homme *poumonique*.
LOCUT. CORR. Je crois cet homme *pulmonique*.

Comme l’a fort bien remarqué l’abbé Féraud, l’analogie est en faveur de *poumonaire*, *poumonique* et *poumonie*, puisque ces mots sont dérivés de *poumon*; mais l’étymologie et l’usage leur étant contraires, il faut dire *pulmonaire*, *pulmonique* et *pulmonie*.

POUR DE BON, POUR DE RIRE.

LOCUT. VIC. L’avez-vous dit *pour de bon* ou *pour de rire*.
LOCUT. CORR. L’avez-vous dit *tout de bon* ou *pour rire*.

POUR QUAND.

LOCUT. VIC. Je fais mes provisions *pour quand* j’irai à la

campagne.

LOCUT. CORR. Je fais mes provisions *pour l'époque où* j'irai à la campagne.

Cette disgracieuse expression se trouve dans Madame de Sévigné. «M. de Langle (disait le comte de Grammont), gardez ces familiarités *pour quand* vous jouerez avec le roi.» Mais l'autorité de Madame de Sévigné est peu de chose en grammaire, et nous aimons mieux nous appuyer en cette circonstance sur l'Académie qui a, pour de bonnes raisons sans doute (il est impossible d'en supposer d'autres), passé cette locution sous silence.

PRÉMICES, PRÉMISSES.

LOCUT. VIC.

Vos *prémices* ne sont pas bien *posés*.
Je vous offre les *légers prémisses* de mon talent.

LOCUT. CORR.

Vos *prémisses* ne sont pas bien *posées*.
Je vous offre les *légères prémices* de mon talent.

«*Prémisses*, subst. fém. pl. Terme de logique, qui se dit des deux premières propositions d'un syllogisme. *Quand l'argument est en forme, si vous accordez les prémisses sans distinction, vous ne pouvez plus nier la conséquence.*

«*Prémices*, subst. fém. pl. Les premiers fruits de la terre ou du bétail, les premières productions de l'esprit.» (*Dictionnaire de l'Académie.*)

Toujours la tyrannie a d'*heureuses prémices*.
(RACINE.)

PRÈS.

LOCUT. VIC. Il demeure *près le* Luxembourg.
LOCUT. CORR. Il demeure *près du* Luxembourg.

«*Près le Palais-Royal*, *près l'église*, sont des expressions que l'usage a *abusivement* consacrées. Il est plus régulier de dire: *près du Palais-Royal*, *près de l'église*. Il n'y a que quelques expressions entièrement consacrées où l'on puisse supprimer la préposition *de*, comme *ministre du roi près la cour d'Espagne*, *Passy près Paris*, etc.» (LAVEAUX, *Dictionnaire des difficultés*.)

> Ses enfans, suivant la coutume,
> *Près la* chandelle se jouant.
> (VITALLIS, fab. 3, liv. I.)

Il fallait: *près de* la chandelle.

PRÉSENT.

Au reçu du *présent*, de la *présente*. (*V.* COURANT.)

PRÉSIDENT, ADHÉRENT, DIFFÉRENT, ÉQUIVALENT, EXCELLENT, NÉGLIGENT, PRÉCÉDENT, RÉSIDENT.

ORTH. VIC. J'ai vu votre ami *président* l'assemblée.
ORTH. CORR. J'ai vu votre ami *présidant* l'assemblée.

«Ces mots s'écrivent avec un *e*, lorsqu'ils sont substantifs ou adjectifs, et avec un *a*, quand ils sont participes actifs:

«L'homme que vous avez vu aujourd'hui *présidant* l'assemblée n'en est pas le *président*.

«Le *résident* de Genève n’est pas toujours *résidant* à Genève.

«Il y a souvent des *différends* entre les gens *différant* d’humeur.» (CHAPSAL, *Dictionnaire gramm.*)

PRÊT A, PRÈS DE...

LOCUT. VIC.

Le torrent était *prêt à* l’emporter.
Le sage est toujours *près de* mourir.

LOCUT. CORR.

Le torrent était *près de* l’emporter.
Le sage est toujours *prêt à* mourir.

Prêt doit toujours être suivi de la préposition *à*; *près*, de la préposition *de*.

Prêt à et *près de* ne peuvent pas être employés l’un pour l’autre. La première expression signifie *préparé à*; la seconde, *sur le point de*.

La phrase suivante est défectueuse: La rivière est *prête à* déborder, car la rivière ne peut pas faire des préparatifs pour un débordement, mais on peut dire qu’elle est sur le point de déborder; c’est donc: *près de* déborder qu’il faut écrire.

Dans cette phrase: Parlez, je suis *près de* vous suivre partout; il est évident qu’il faut *prêt à*, parce qu’il y a ici disposition à suivre.

Ce qui précède explique la différence qu’il y a entre les deux locutions: *prêt à mourir* et *près de mourir*. L’une signifie *qui est préparé à mourir*; l’autre, *qui est sur le point de mourir*.

Autrefois on écrivait *prêt* devant la préposition *de* comme devant la préposition *à*; aujourd’hui il faut toujours écrire *près* dans le premier cas.

«La maison d’Autriche se vit donc *prête* d’accabler tous ses voisins.» (MERCIER, *Histoire de France*.) Lisez: *près d’* accabler.

PRÉVALOIR.

LOCUT. VIC. Faut-il que je me *prévaille* de cela?
LOCUT. CORR. Faut-il que je me *prévale* de cela?

Ce verbe se conjugue comme *valoir*; cependant au subjonctif on dit: que je *prévale*, que tu *prévales*, qu'il *prévale*, que nous *prévalions*, que vous *prévaliez*, qu'ils *prévalent*.

PRIX (AU) DE, AUPRÈS DE.

LOCUT. VIC.
Qu'est-ce que la valeur de l'or *auprès de* celle du diamant.
Je suis un nain *au prix de* vous.

LOCUT. CORR.
Qu'est-ce que la valeur de l'or *au prix* de celle du diamant.
Je suis un nain *auprès de* vous.

«*Au prix de* et *auprès de* ont ceci de commun, qu'ils servent l'un et l'autre à faire une comparaison, et ceci de particulier qu'*au prix de* paraît devoir être préféré, lorsque l'on compare deux objets auxquels on attache un prix réel ou métaphorique: le cuivre est vil *au prix de* l'or; la richesse n'est rien *au prix de* la vertu; et l'on doit préférer *auprès de* lorsque, pour comparer deux objets, on les place à côté l'un de l'autre au propre et au figuré: cette femme si brune est blanche *auprès d'*une négresse. La terre n'est qu'un point *auprès du* reste de l'univers.

«Au surplus, lorsque les deux objets à comparer éveillent indifféremment ou l'idée de prix ou l'idée de proximité, le choix dépend de l'écrivain.

«Cette différence entre *auprès de* et *au prix de* me paraît bien déterminée, et je crois que les exemples suivans en présentent une juste application.»

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est *au prix de* Paris un lieu de sûreté.
(BOILEAU.)

Mais un gueux qui n'aura que l'esprit pour son lot,
Auprès d'un homme riche à mon gré n'est qu'un sot.
(DESTOUCHES), (*Man. des Amat.* ***de la langue*** *fr.*, p. 212.)

PROMENER.

LOCUT. VIC. Allons *promener*.
LOCUT. CORR. Allons *nous promener*.

«Vaugelas autorise *promener*, neutre, au lieu de *se promener*, réciproque: mais l'usage a changé depuis.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

«Ce verbe, dans le sens de *marcher*, d'*aller*, soit à pied, soit à cheval, s'emploie toujours avec le pronom personnel, ainsi on ne doit pas dire: Allons *promener*, il est allé *promener*; il faut dire: Allons *nous promener*; il est allé *se promener*.

«Il est vrai que l'on dit: Je l'enverrai bien *promener*, je l'ai envoyé *promener*; mais, dans ces façons de parler familières, on sous-entend *se*.

«Si *promener* était pris dans la signification de *conduire*, *faire marcher*, soit un homme, soit une bête, alors on l'emploierait activement, et l'on dirait: Il a bien *promené* ces étrangers par la ville. —Il est bien de *promener* un cheval échauffé avant que de le mettre à l'écurie.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gram.*)

PROMETTRE.

LOCUT. VIC. Je vous *promets* que je l'ignore.
LOCUT. CORR. Je vous *assure* que je l'ignore.

«Quelques personnes disent *promettre* pour *assurer*: Je vous *promets* que cela est ainsi que je l'ai fait. *Promettre* ne regarde que le futur, et *assurer* se dit de tous les temps.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

PUIS ENSUITE (ET).

LOCUT. VIC. Il se leva, *et puis ensuite* il sortit.
LOCUT. CORR. Il se leva, *et* ou *puis*, ou *ensuite* il sortit.

Trois copulatives pour une! Il y a là double pléonasme; le premier étant cependant autorisé par l'usage,

> Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
> *Et puis* nacelle, *et puis* ballot.
> (LA FONTAINE, liv. IV, f. 10.)

Nous ne prononçons d'exclusion absolue qu'à l'égard du mot *ensuite*, qui doit être employé seul.

QUA, QUE, QUI.

PRON. VIC. *Ka*drupède, *kes*teur, *kin*tuple, etc.
PRON. CORR. *Koua*drupède, *kues*teur, *kuin*tuple, etc.

Qua, que, qui, se prononcent comme *koua, kué, kui*, dans les mots suivans: *aqua*tile, *aqua*tique, *équa*teur, *équa*tion, *qua*dragénaire, *qua*dragésime, *qua*drangle, *qua*drangulaire, *qua*drature, *qua*dricolor, *qua*driennal, *qua*drifolium, *qua*drige, *qua*drilatère, *qua*drinôme, *qua*drupède, *qua*druple, *qua*drupler, in-

*quar*to, *qua*terne, *qua*terné, *qua*ternaire, *qua*ternité, *quinqua*génaire, *quinqua*gésime, li*qua*tion, *ques*teur, *ques*ture, é*ques*tre, *quinquen*nal, *quinquen*nium, li*qué*faction, à *quia*, *quin*décagone, *quin*tuple, *équi*angle, é*qui*distant, é*qui*latéral, é*qui*multiple.

QUADRILLE.

LOCUT. VIC. Il y a d'habiles danseurs dans *cette quadrille*.
LOCUT. CORR. Il y a d'habiles danseurs dans *ce quadrille*.

«Ce mot est féminin dans les dictionnaires, et masculin dans l'usage.» (M. CH. NODIER, *Examen crit. des dict.*)

Le Dictionnaire de Boiste, revu par M. Ch. Nodier (édition de 1834), fait *quadrille* masculin, quand il signifie: Jeu d'hombre à quatre, division de quatre couples de danseurs, et féminin quand il signifie: troupe de chevaliers dans un carrousel.

On prononce *kadrille*.

QUADRUPLE.

PRONONC. ET LOCUT. VIC. *Ce kadruple* est bien *léger*.
PRONONC. ET LOCUT. CORR. *Cette kouadruple* est bien *légère*.

Les agens de change, dans leur *Bulletin de la Bourse*, font le mot *quadruple* féminin, des *quadruples neuves*; en quoi ils se conforment à l'usage du commerce qui, en cette circonstance, nous paraît fort raisonnable. On le trouve masculin dans nos anciens auteurs.

> Ah! Merlin, je me trompe, ou *ce quadruple* est *creux*.
> Je ne me trompe point, *il* est *creux*, oui sans doute;
> Et je crois qu'*il* enferme un billet. Tiens, écoute.
>
> (BOURSAULT, *Mercure galant*; act. I, sc. 1.)

«Plusieurs le font féminin, et disent *une quadruple*, et l'*analogie autorise ce genre*; c'est comme qui dirait *une* (pistole) *quadruple*. Les dictionnaires, et même celui *du citoyen*, le marquent ou l'emploient comme masculin.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

QUAND.

ORTH. VIC. *Quand* à lui, il fera ce qu'il voudra.
ORTH. CORR. *Quant* à lui, il fera ce qu'il voudra.

On écrit *quant* avec un *t*, quand ce mot signifie *pour ce qui concerne*, *pour ce qui a rapport à*. Dans cette phrase: Cette personne garde son *quant* à soi, *quant* doit s'écrire par un *t*.

On trouve dans Malherbe *quant et moi* pour *avec moi*. Cette expression, usitée de son temps, ne l'est plus aujourd'hui. *Quant et quant* est aussi abandonné.

QUAND.

PRONONC. VIC. Donnez-le-moi, *quante* vous l'aurez.
PRONONC. CORR. Donnez-le-moi, *quand* vous l'aurez.

Le *d* ne doit se faire sentir que devant une voyelle, ou un *h* muet.

QUANTES (TOUTES FOIS ET)

LOCUT. VIC. Venez nous voir *toutes et quantes fois* que cela vous conviendra.
LOCUT. CORR. Venez nous voir *chaque fois* et *autant* de fois que cela vous conviendra.

«Ces façons de parler sont encore en usage; mais elles ne s’écrivent plus par les bons écrivains. Ce sont des mots qui sentent le vieux et le rance.» (*Nouvelles remarques de* VAUGELAS, 1690.)

QUARRÉ.

ORTH. VIC. C’est un *quarré*.
ORTH. CORR. C’est un *carré*.

Quarré est une orthographe archaïque, abandonnée par les dictionnaires récens.

QUART.

LOCUT. VIC. Il est quatre heures *et quart*, quatre heures *un quart*, quatre heures *moins quart*, *moins le quart*.
LOCUT. CORR. Il est quatre heures *et un quart*, quatre heures *moins un quart*.

Nous pensons qu’il serait plus logique de dire *trois heures et trois quarts* que *quatre heures moins un quart*. Est-il, en effet, très raisonnable de préférer, à une idée qui est exacte et complète, une autre idée que l’on sait devoir soi-même bientôt modifier? Ne convient-il pas mieux d’énoncer l’unité réelle et la fraction qu’on y ajoute, que d’énoncer une fausse unité qu’il faut aussitôt détruire? Certainement cette manière de parler a dû être inventée par quelque gascon, qui, ayant intérêt à faire croire qu’il était quatre heures, aura dit avec assurance: *Il est quatre heures*, et qui, voyant que son mensonge était découvert, aura ajouté adroitement: *moins un quart*.

Quand les *trois quarts* sont passés, et que l’on compte par minutes, nous croyons cependant que l’énonciation de l’heure doit plutôt avoir lieu par soustraction que par addition, c’est-à-dire qu’il

vaut mieux dire, *quatre heures moins cinq minutes*, *moins dix minutes*, que *trois heures cinquante-cinq minutes*, *cinquante minutes*, parce que la première manière de parler est un peu plus claire que la seconde, et que la considération de la clarté doit, en fait de langage, dominer toutes les autres.

QUASIMENT.

LOCUT. VIC. Vous croyez *quasiment* à son retour.
LOCUT. CORR. Vous croyez *presque* à son retour.

Quasiment n'est pas français, et ne se trouve dans aucun dictionnaire.

«Je commençais, Dieu me pardonne, à trembler *quasiment*.» (M^me^ DE GENLIS, *Th. d'Éduc. La Rosière*.)

Vaugelas et Ménage n'aimaient guère le mot quasi, et en vérité, avec sa mine hétéroclite, il n'est guère aimable. Qui voudrait aujourd'hui soutenir que, dans les phrases suivantes, l'adverbe *quasi* a meilleure grâce que l'adverbe *presque*: Les choses n'arrivent *quasi* jamais comme on se les imagine. (M^me^ de Sévigné.) Il n'y a *quasi* personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes obligations. (LA ROCHEFOUCAUD, *Maximes*.)

Ce mot pédant, qui doit sourire à tous ceux qui, comme Ronsard, aiment *à parler grec et latin en français*, était mort et bien mort, lorsqu'on s'est avisé, il y a quelques années, de le ressusciter pour le marier à certaine lourde et grave expression. Mais la résurrection de *quasi* a probablement eu lieu sous de fâcheux auspices, et le pauvre adverbe se meurt, une seconde fois, à l'heure qu'il est, sous un énorme poids de ridicule.

QUATRE.

LOCUT. VIC. Si je le tenais entre *quatre-s-yeux*.
LOCUT. CORR. Si je le tenais entre *quatre yeux*.

«Il est vrai de dire qu'il y a un certain usage en faveur de cette prononciation, proposée par Beauzée; mais c'est l'usage des personnes à qui notre orthographe est absolument inconnue. Deux hommes grossiers ont une querelle; ils se menacent: *Si nous sommes jamais entre quatre-syeux*, dit l'un d'eux, *tu me le paieras*. Comment l'homme instruit a-t-il pu conclure de là, que, pour la douceur de la prononciation, il faut dire, *entre quatre-syeux*? Si *quatre yeux* offre un son dur à l'oreille, *quatre œufs* n'offre pas un son plus doux; l'euphonie exigerait donc que l'on dît *quatres œufs*; et alors pourquoi, d'euphonie en euphonie, n'irait-on pas jusqu'à dire *huit syeux*? car enfin le *s* est plus doux que le *t*.

«*Entre quatre-yeux* est donc la seule prononciation qu'on puisse admettre; elle est d'ailleurs conforme à celle qu'ont adoptée Domergue, Lemare (p. 689 de ses Cours de langue fr.), la presque totalité des grammairiens et des littérateurs distingués.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

QUE.

LOCUT. VIC. Je vous donnerai tout ce *que* vous aurez besoin.
LOCUT. CORR. Je vous donnerai tout ce *dont* vous aurez besoin.

Il faut *dont*, parce qu'on ne dit pas *avoir besoin une chose*, mais *avoir besoin d'une chose*.

On lit dans un voyage récent: «Les nids d'oiseaux sont un mets *qu'on* mange beaucoup en Chine.» L'auteur a voulu dire que les Chinois mangent beaucoup *de* cette matière gluante et visqueuse, expectorée par des hirondelles qui en construisent leurs nids, et c'est évidemment *dont* qu'il devait employer à la place de *que*.

Cette phrase, ce *que* je vous prie, c'est de ne pas le gronder, est encore vicieuse. Il faut: ce *dont* je vous prie, etc.

QUE DE.

LOCUT. VIC. Si j'étais *que de* lui, je le ferais.

LOCUT. CORR. Si j'étais *lui* (et mieux, si j'étais *à sa place*), je le ferais.

«Si j'étais *que de* vous,» disait certain duc de Créqui à certain maréchal de France, «j'irais me pendre tout-à-l'heure.»—«Eh bien!» répondit ironiquement le maréchal, à qui semblable conseil paraissait sans doute aussi ridicule que les termes dans lesquels il était donné, «*soyez que de moi*, monsieur!»

Ce maréchal savait fort bien conjuguer le gracieux verbe composé, *être que de lui*.

QUEL.

LOCUT. VIC. Cet homme brillera toujours, *quel* état qu'il prenne.

LOCUT. CORR. Cet homme brillera toujours, *quelque* état qu'il prenne.

«C'est une faute familière à toutes les provinces qui sont delà la Loire, de dire, par exemple: *Quel mérite que l'on ait, il faut être heureux*, au lieu de dire: *quelque mérite que l'on ait*. Et c'est une merveille, quand ceux qui parlent ainsi s'en corrigent, *quelque* séjour qu'ils fassent à Paris ou à la cour.» (VAUGELAS, *Rem.* 139.)

> Croyez-moi, de *quel* nom que votre voix me nomme,
> N'allons pas imiter Custine ni Prud'homme.
>
> (M. BARTHÉLEMY, *Justification*.)

M. Barthélemy devait dire: *de quelque nom*.

QUELQUE.

ORTH. VIC.

Quelque soit leur fortune, ils doivent obéir à la loi.

Quelque torts qu'il ait, on les lui pardonne.

Quelques forts qu'ils soient, on les vaincra.

Quelques grands sacrifices que vous fassiez etc.

ORTH. CORR.

Quelle que soit leur fortune, ils doivent obéir à la loi.

Quelques torts qu'il ait, on les lui pardonne.

Quelque forts qu'ils soient, on les vaincra.

Quelque grands sacrifices que vous fassiez, etc.

Quelque est adjectif et variable:

1º Lorsqu'il est suivi d'un verbe au subjonctif; on l'écrit alors en deux mots, comme dans ces exemples: *Quelles que* soient leurs prétentions, *quels que* soient leurs motifs, qui équivalent à: *que* leurs prétentions soient *quelles* (vous voudrez), etc.; *que* leurs motifs soient *quels* (vous voudrez), etc.

2º Lorsqu'il est placé devant un substantif seul: *Quelques* richesses que vous possédiez, etc., ou devant un substantif suivi d'un adjectif: *quelques* amis dévoués qu'il ait, etc.

Quelque est adverbe et invariable:

Lorsqu'il est placé devant un adjectif seul: *Quelque* puissans qu'ils soient, ne sont-ils pas mortels? ou devant un adjectif suivi d'un substantif: *quelque* puissantes raisons que vous donniez, etc. L'invariabilité de *quelque* devant un adjectif suivi d'un substantif a

été contestée par M. Girault-Duvivier et quelques autres grammairiens. Laveaux, qui l'a défendue, prétend avec raison, selon nous, que le mot *quelque*, modifiant un adjectif, ne peut être qu'un adverbe. Ainsi, dans cette phrase: *Quelque* savans auteurs que vous consultiez, etc. Laveaux écrit *quelque* sans *s*, parce que, dit-il, *quelque* est un adverbe qui modifie l'adjectif *savans*: *quelque* savans que soient les auteurs que vous consultiez, etc. Mais, dans cette autre phrase: *Quelques* auteurs savans que vous consultiez, il accorde *quelques*, parce que c'est ici comme si l'on disait: Quelques auteurs (savans) que vous consultiez, ou *quels que* soient les auteurs savans que vous consultiez. «L'esprit, ajoute-t-il, ne doit jamais rester dans l'incertitude sur le caractère d'un mot énoncé dans le discours. Or, si *quelque*, placé devant un adjectif, pouvait être tantôt adjectif et tantôt adverbe, il faudrait, ou y attacher d'abord au hasard l'un ou l'autre caractère, ou attendre le substantif qui doit déterminer ce caractère. Si, par exemple, voulant dire: *Quelque* belles qualités que l'on ait, on dit *quelque* belles, et qu'on s'arrête là, l'esprit est porté à attribuer à *quelque* le caractère d'adverbe, à cause de l'adjectif qui le suit, ou bien il faudra, pour s'en faire une idée juste, qu'il attende le mot suivant, afin de savoir si ce mot est un substantif. Dans le premier cas, il se sera trompé, et il faudra qu'il revienne sur ses pas lorsqu'il aura entendu ce substantif; dans le second, il aura entendu *quelque* suivi d'un adjectif, sans attacher une idée précise à ce mot. Or, rien n'est plus contraire au génie de la langue française que ce tâtonnement ou cette incertitude.» (*Dict. des diff.*)

QUELQUE.

ORTH. VIC. Il a *quelques* soixante ans.
ORTH. CORR. Il a *quelque* soixante ans.

Quelque, dans notre phrase d'exemple, ne peut pas être adjectif; car alors il signifierait *plusieurs*, et certes il n'est pas donné à l'homme, malheureusement (ou heureusement, comme on voudra)

de compter plusieurs soixantaines d'années. *Quelque* est donc ici adverbe, et en cette qualité invariable. Il signifie *à peu près*, *environ*.

«C'était un fort vilain nègre de *quelques* quarante ans.» (EUG. SUE. *Atar-Gull* p. 57.) Lisez *quelque*.

QUELQUE CHOSE.

LOCUT. VIC. Dites-nous *quelque chose* qui soit *plaisante*.
LOCUT. CORR. Dites-nous *quelque chose* qui soit *plaisant*.

Quand on aura de vous *quelque chose* à prétendre,
Accordez-*la* civilement;
Et, pour obliger doublement,
Ne *la* faites jamais attendre.

Ce quatrain est fort bon sous le rapport moral; médiocre sous le rapport poétique, et mauvais sous le rapport grammatical.

«*Quelque chose*, dit Féraud, est masculin, quoique *chose* soit du genre féminin. On dit, par exemple: Ai-je fait *quelque chose* que vous n'ayez pas *approuvé* et non pas *approuvée*. On dit aussi *quelque chose de bon*, *quelque chose de vrai*. Le *de* est alors nécessaire devant l'adjectif, et il ne faut pas imiter Molière quand il dit: *Quelque chose approchant* pour *d'approchant*. Vaugelas prétend qu'on peut retrancher cette préposition devant un adjectif qui la régit lui-même, pour éviter la cacophonie de deux *de*, si voisins l'un de l'autre. Il est vrai que *quelque chose* de *digne* de *lui* est dur; mais, pour éviter de mauvaises consonnances, il ne faut pas changer une construction consacrée par l'usage. Il vaut mieux changer de tour, et dire, *quelque chose* qui soit *digne de* lui.» (*Dict. crit.*)

QUELQUEFOIS.

LOCUT. VIC. Dépêchez-vous, *quelquefois* qu'il ne sorte.

LOCUT. CORR. Dépêchez-vous, *de peur* qu'il ne sorte.

Quelquefois n'a, dans tous nos dictionnaires, que la valeur de *parfois*, *de fois à autre*.

Ceux qui emploient cet adverbe avec l'étrange signification qu'on lui trouve ici, ne sont généralement que des gens dépourvus d'instruction littéraire. Aussi doit-on s'étonner d'entendre une pareille cacologie en pleine chambre des députés: «Il faut attendre encore un quart d'heure, *quelquefois* qu'on se serait trompé.» (*Séance du 19 avril 1833.*)

QUELQU'UN (UN).

LOCUT. VIC. C'est bon pour *un quelqu'un* qui a de la fortune.
LOCUT. CORR. C'est bon pour *quelqu'un* qui a de la fortune.

Un quelqu'un est une expression battologique, qui n'est employée aujourd'hui que par des gens illettrés ou des gens à routine.

QUÈQUE.

PRONONC. VIC.
Quèque çà fait après tout?
Il y a *quèques* personnes qui le croient.

PRONONC. CORR.
Qu'est-ce que cela fait après tout?
Il y a *quelques* personnes qui le croient.

«Il se trouve des raffineurs, dit Richelet, qui soutiennent qu'il faut prononcer *kécun* et *kèque*: ces messieurs les raffineurs sont de francs provinciaux.»

QU’EST-CE.

PRONONC. VIC. *Qu’est-ce* qui vous a dit cela?
PRONONC. CORR. *Qui est-ce* qui vous a dit cela?

Qu’est-ce se dit des choses: *Qu’est-ce* que vous avez? c’est-à-dire, *que* (quelle chose) est-ce que vous avez? *Qui est-ce* se dit des personnes: *Qui est-ce* qui le saura? c’est-à-dire, *quelle personne* est-ce qui le saura?

QUEUE LEU-LEU (A LA).

LOCUT. VIC. Allons-y *à la queue leu-leu*.
LOCUT. CORR. Allons-y *à la queue loup-loup*.

Leu en vieux français signifie *loup*; *la queue loup-loup* n’est donc autre chose que la traduction de *la queue leu-leu*.

Queue loup-loup vaut mieux; car cette expression a au moins l’avantage d’être comprise de tout le monde.

QUI.

LOCUT. VIC. Voici un acte *à qui* on peut adresser le reproche d’obscurité.
LOCUT. CORR. Voici un acte *auquel* on peut adresser le reproche d’obscurité.

«Quand le pronom *qui* est précédé d’une préposition, il ne s’applique qu’aux personnes ou aux objets personnifiés: Vous êtes l’homme *en qui* j’ai mis toute ma confiance.

«Molière dit de l’avare: *Donner* est un mot *pour qui* il a tant d’aversion, qu’il ne dit jamais: Je vous donne le bonjour, mais je

vous prête le bonjour. Il faut: *Donner* est un mot *pour lequel*, etc.

«En poésie, cependant, où l'on personnifie souvent les objets, où tout s'anime, le pronom *qui*, précédé d'une préposition, se dit également des êtres et des objets.»

> Du haut de la montagne, où sa grandeur réside,
> Il a brisé sa lance et l'épée homicide
> *Sur qui* l'impiété fondait son ferme appui.
>
> J.-B. ROUSSEAU.

> Je pardonne à la main *par qui* Dieu m'a frappé.
>
> VOLTAIRE.

> Soutiendrez-vous un fait *sous qui* Rome succombe?
>
> CORNEILLE.

(CHAPSAL, *nouveau Dictionnaire gramm.*)

QUI.

LOCUT. VIC. Ils se laissèrent tous gagner: *qui* par des menaces, *qui* par des présens.

LOCUT. CORR. Ils se laissèrent tous gagner: *ceux-ci* par des menaces, *ceux-là* par des présens.

> *Qui* casse le museau; *qui* son rival éborgne;
> *Qui* jette un pain, un plat, une assiette, un couteau;
> *Qui*, pour une rondache, empoigne un escabeau.
>
> (REGNIER, *Sat.*)

Peu de gens, à la lecture de ces vers, auront facilement saisi la signification que l'on y donne au pronom *qui*. Ceux qui l'auront pris pour un pronom relatif se seront trompés; car il est ici pronom démonstratif, et signifie *celui-ci*. Il y a cent ans que cette locution était déjà surannée, comme le témoigne ce passage du Dictionnaire de Trévoux: «*Qui* pour signifier *les uns*, *les autres*, n'est plus en usage chez les bons auteurs: *alii*, *alii verò*. On trouve dans les vieux

écrivains: *Qui* crioit; *qui* fuyoit sur les toits; ils fuyoient *qui* çà, *qui* là: *huc*, *illuc*.» D'où vient donc que quelques-uns de nos écrivains modernes cherchent à ressusciter cette expression, qui plaisait peu à Vaugelas, et qui n'a en vérité rien de gracieux?

QUI.

LOCUT. VIC. Vous parlez en hommes *qui connaissez vos* semblables.

LOCUT. CORR. Vous parlez en hommes *qui connaissent leurs* semblables.

Qui est toujours de la même personne que le substantif auquel il se rapporte. *Hommes* étant de la troisième personne, le pronom relatif *qui*, le verbe et l'adjectif possessif qui le suivent doivent être employés à la troisième personne.

Domergue a relevé la faute qui se trouve dans le couplet suivant de *Richard Cœur-de-Lion*, opéra de Sedaine:

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et sur la terre il n'est que *moi*
Qui s'intéresse à ta personne.

«Je demandai un jour à un chanteur de Lyon, pourquoi il disait: Il n'est que *moi qui s'intéresse*?—C'est qu'à Paris, me répondit-il, on ne dit pas autrement. Si je faisais la même question à un chanteur de Paris, il me répondrait: C'est le texte de l'auteur. Mais si je demandais à celui-ci pourquoi il pèche ainsi contre l'usage et la syntaxe, j'ignore ce que me répondrait l'académicien.» (*Solut. gramm.*, p. 306.)

QUI (A).

LOCUT. VIC. C’est à moi *à qui* ils se sont adressés.
LOCUT. CORR. C’est à moi *qu’*ils se sont adressés.

C’est assez d’une préposition pour exprimer la relation, l’autre est superflue.

Un commentateur moderne de Boileau ne veut pas qu’il y ait une faute dans ce vers:

> C’est à vous, mon esprit, *à qui* je veux parler.
> (*Sat.* IX.)

Que de grammairiens alors auraient fait une injuste querelle au législateur poétique de la France! car cette faute a été si souvent relevée, que nous avons presque honte de la relever nous-même. Qui ne sait, au reste, qu’un commentateur est toujours pénétré pour son auteur des mêmes sentimens d’adoration outrée, qu’un Tatar pour son Grand-Lama, ou qu’un amant pour sa maîtresse?

Molière a dit, il est vrai: «Puis-je croire que ce soit à vous *à qui* je doive la pensée de cet heureux stratagême.» (*L’Amour médecin*; act. III, sc. 6.) Qu’est-ce que cela prouve? C’est que Molière a fait la même faute que Boileau, à une époque où, pour être juste, il faut avouer qu’elle était assez commune.

QUI PLANTE (ARRIVE).

LOCUT. VIC. Faites votre devoir, arrive *qui* plante.
LOCUT. CORR. Faites votre devoir, arrive *que* plante.

La synthèse de cette locution est: (qu’il) *arrive* (ce) *que* (l’on) *plante*, c’est-à-dire: n’importe quoi. *Qui*, à la place de *que* ne pourrait pas être expliqué.

QUIDAM.

LOCUT. VIC. Nous rencontrâmes *certain quidam*.

LOCUT. CORR. Nous rencontrâmes un *quidam*.

Un certain quidam est, comme le remarque fort bien M. Ch. Nodier (*Exam. crit. des Dict.*), une battologie ridicule. On doit dire *un quidam*. Nous trouvons cependant cette phrase dans un dictionnaire tout récent. *On a appris de certains quidams que*, etc., et dans Rhulière le vers suivant:

> Il veut entrer, *certain quidam*, etc.

Nous ne savons trop pourquoi M. Laveaux veut que l'on prononce ce mot, *kidan*, et surtout qu'on lui donne un féminin, *quidane*. Nous ne croyons pas ce mot vraiment français, et le fût-il même, nous pensons qu'il pourrait tout aussi bien retenir sa prononciation primitive que beaucoup d'autres mots que nous avons aussi empruntés au latin, tels que *quinquagésime*, *quindécemvirs*, *quinquennal*, que nous prononçons *cuincuagésime*, *cuindécemvirs* et *cuincuennal*. Nous dirons donc: Prononcez *cuidamme*, et ne dites jamais une *quidane*, ni une cuidane, ni une *cuidame*, si vous ne voulez pas faire rire à vos dépens.

QUITTER.

LOCUT. VIC. Je vous *quitte*, monsieur, de toute reconnaissance.

LOCUT. CORR. Je vous *dispense*, monsieur, de toute reconnaiss.

Quitter, dans le sens de *dispenser*, a vieilli et ne s'emploie presque plus.

> Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie;
> Je vous *quitte* aujourd'hui de la cérémonie.

On emploierait aujourd'hui dans ce vers un autre verbe.

QUOI.

LOCUT. VIC. Je ne sais plus *quoi* dire.
LOCUT. CORR. Je ne sais plus *que* dire.

C'est-à-dire: Je ne sais plus (ce) *que* (je dois) dire. «On n'emploie *quoi* à l'accusatif, dit l'abbé Féraud, qu'avec des prépositions. On ne doit pas dire avec un traducteur de Fielding: Si elle se taisait, ce n'était pas manque de savoir *quoi* dire.» (*Dict. crit.*)

QUOI FAISANT.

LOCUT. VIC. *Quoi faisant*, vous ferez justice.
LOCUT. CORR. *En faisant cela*, vous ferez justice.

«*Quoi* pour *ce que*, ne vaut rien, comme quand on dit: *Quoi faisant*, pour dire *ce que faisant*.»

L. A. Allemand, sur cette remarque posthume de Vaugelas, ajoute: «Il est certain qu'aujourd'hui ces deux façons de s'exprimer ne sont guère meilleures l'une que l'autre, ou, pour mieux dire, elles ne valent pas beaucoup à présent. On aime mieux dire, *en faisant cela*, et on a raison, car il y a plus de régularité dans cette dernière façon de parler que dans les deux autres.» (*Nouvelles Rem. de* VAUGELAS, p. 460.)

QUOIQUE.

ORTH. VIC. On vous l'ôtera, *quoique* vous puissiez dire.
ORTH. CORR. On vous l'ôtera, *quoi que* vous puissiez dire.

Quoi que s'écrit ici en deux mots, parce qu'il n'est pas conjonction, et n'a pas, par conséquent, la signification de *encore*

que. Quoi est un adjectif qui équivaut à *quelle chose*: *Quoi* (quelle chose) que vous puissiez dire, on vous l'ôtera.

QUOIQUE.

LOCUT. VIC. Il me trompe; *quoique ça* je l'aime.
LOCUT. CORR. Il me trompe; *malgré cela* je l'aime.

Quoique est une conjonction, et ne peut remplir dans le discours les fonctions de préposition, c'est-à-dire avoir un régime.

RABLU.

LOCUT. VIC. C'est un garçon bien *rablu*.
LOCUT. CORR. C'est un garçon bien *râblé*.

«RABLU. *Bien fourni de râble.* (BOISTE.)—Je suis persuadé que ce serait là une assez bonne définition de *râblu*; mais je n'ai jamais entendu dire que *râblé*, ce qui n'est pas lui-même fort élégant.» (M. CH. NODIER, *Examen crit. des Dict.*)

L'Académie et Boiste indiquent *râblé* comme meilleur que *râblu*.

RABOUTER, RABOUTEUR.

LOCUT. VIC. On lui a *rabouté* le bras.
LOCUT. CORR. On lui a *rebouté* (et mieux *remis*) le bras.

On dit *raboutir* ou *abouter*, pour signifier mettre *bout* à *bout* des morceaux d'étoffe.

On dit *rebouter* pour signifier remettre (*bouter* de nouveau) un os cassé, un membre démis.

Quant à *rabouter*, c'est un barbarisme, comme *rabouteur*.

«Il est prévenu d'avoir exercé la profession de *rabouteur* dans son village. Vous ne savez peut-être pas au juste ce que c'est qu'un *rabouteur*. C'est un homme qui vous *raboute* une jambe cassée, comme un tisserand vous *raboute* un fil rompu; avec cette seule différence peut-être que le fil du tisserand marche, et que la jambe du *rabouteur* (lisez: remise par le *rebouteur*) ne marche pas du tout.» (*Gazette des Trib. du 9 mars 1835.*)

Un *rebouteur reboute*, quand il réussit, les jambes et les bras; un tisserand *aboute* les fils de son métier.

RACOQUILLÉ.

LOCUT. VIC. Voyez comme ce parchemin s'est *racoquillé* ou *recoquillé* au feu.

LOCUT. CORR. Voyez comme ce parchemin s'est *recroquevillé* au feu.

L'action du soleil *recroqueville* les feuilles des plantes, comme celle du feu *recroqueville* le parchemin, le cuir, etc., c'est-à-dire que ces différens objets se dessèchent et se replient par l'effet de la chaleur.

RAGER, RAGEUR.

LOCUT. VIC. Comme il *rageait*! Il est *rageur*.

LOCUT. CORR. Comme il *enrageait*! Il est *colère*.

Rager et *rageur* sont fort usités; mais c'est dans le style le plus familier; car ceux de nos dictionnaires qui donnent le plus volontiers les mots qui appartiennent à ce style ne font aucune mention de ces deux expressions.

RAILLERIE.

LOCUT. VIC.

Cet auteur est lourd dans son style et n'*entend* pas *raillerie*.

Votre ami a un mauvais caractère et n'*entend* pas *la raillerie*.

LOCUT. CORR.

Cet auteur est lourd dans son style et n'*entend* pas *la raillerie*.

Votre ami a un mauvais caractère et n'*entend* pas *raillerie*.

Entendre la raillerie, c'est connaître l'art de railler. *Entendre raillerie*, c'est ne point se fâcher de la raillerie. Comme un petit article de plus ou de moins donne cependant une physionomie toute différente à une phrase! C'est là une de ces nombreuses délicatesses dans lesquelles se complaît notre langue.

RAISINS.

LOCUT. VIC. Voulez-vous manger *un raisin*, *des raisins*?

LOCUT. CORR. Voulez-vous manger *du raisin*?

On ne dit pas *des raisins*, parce qu'on ne peut pas dire: *un raisin*, *deux raisins*, *trois raisins*, etc. On dit: *un grain ou une grappe de raisin*, *deux grains ou deux grappes de raisin*, etc.

Un raisin serait trop vague, puisqu'on ne saurait pas si l'on parle d'un grain ou d'une grappe, et l'expression *des raisins* est au moins inutile, puisqu'elle ne signifie rien de plus que *du raisin*. Nous croyons donc que La Fontaine a fait une faute dans les vers suivans:

Certain renard. . . . . .
. . . . . vit au haut d'une treille
Des raisins, *mûrs* apparemment,
Et *couverts* d'une peau vermeille.
(Liv. III, Fab. 11.)

RAISONNER.

ORTH. VIC. Entendez-vous *raisonner* l'airain?
ORTH. CORR. Entendez-vous *résonner* l'airain?

Résonner, *retentir*, vient de *resonare*.

Raisonner, discuter, vient de *ratiocinari*. *Ratiociner* a long-temps signifié en français *raisonner*.

L'orthographe de ce vers de La Fontaine:

Fait *raisonner* sa queue à l'entour de ses flancs,

cité page 19 du présent ouvrage, est donc erronée. Il fallait *résonner*.

RAISONS (AVOIR DES).

LOCUT. VIC. Nous avons eu *des raisons* avec eux.
LOCUT. CORR. Nous avons eu *une altercation* avec eux.

Cette expression, *avoir des raisons*, employée dans le sens d'*avoir une querelle*, est plus que vicieuse; elle est ridicule.

Comment peut-on songer à rendre le mot *raison*, si pur, si calme, si beau, si élevé, synonyme du vilain et turbulent mot de *querelle*, ou de tout autre de sa parenté, comme *altercation*, *dispute*, *démêlé*, etc., qui ne valent guère mieux?

RALONGE.

LOCUT. VIC. Mettez une *ralonge* à la table.
LOCUT. CORR. Mettez une *alonge* à la table.

Pourquoi mettre l'*alonge* R au mot *alonge*? Ce mot n'est-il pas suffisamment long sans cela? Le Dictionnaire de Boiste donne, en l'indiquant comme terme de métier, le mot *ralonge* que le Dictionnaire de l'Académie n'a pas accueilli. On lit dans ce dernier Dictionnaire, au mot *alonge*: «Pièce qu'on met à un vêtement, à un meuble pour l'*alonger*. Mettre une *alonge* à une jupe, à des rideaux; une *alonge* de table.

RAMASSER.

LOCUT. VIC. Il a *ramassé* de la fortune.
LOCUT. CORR. Il a *amassé* de la fortune.

Ramasser, c'est prendre ce qui est à terre; *amasser*, c'est faire un amas, c'est mettre ensemble plusieurs choses ou plusieurs personnes.

Du temps que le Pactole coulait, c'est-à-dire *du temps que les bêtes parlaient*, rien n'était plus facile que de *ramasser* de la fortune; maintenant il faut l'*amasser*. Mais il faut convenir qu'il y a des gens qui l'*amassent* si vite, qu'on pourrait bien croire qu'ils l'ont *ramassée*. «Une dame de la cour, au XVII^{e} siècle, disait: *Amassez* ma coiffe; *amassez* mon masque. Une dame de la ville disait: *Ramassez* ma coiffe, *ramassez* mon masque.» (MÉNAGE, *Obser. sur la Lang. fr.,*

chap. 345.) L’usage ne s’est-il pas avisé de donner tort aux dames de la cour! Le vilain!

RANCUNEUX.

LOCUT. VIC. Est-il *rancuneux*?
LOCUT. CORR. Est-il *rancunier*?

Il est bien étrange que M. Boiste, qui a dédaigné, comme tous les lexicographes, d’inscrire à la lettrine RANC l’adjectif *rancuneux*, auquel il a préféré *rancunier* avec grande raison, ait glissé ce mauvais adjectif dans l’article *haineux*, dont il donne ainsi la définition: *Naturellement porté à la haine, rancuneux*. Ne serait-ce pas le résultat d’un moment de distraction de sa part ou de celle de l’imprimeur. Pourquoi, en ce cas, cette erreur n’a-t-elle pas disparu des éditions faites depuis que M. Girault-Duvivier l’a relevée dans sa Grammaire des grammaires.

RAPPELER.

LOCUT. VIC. Vous me condamnez à cela; j’en *rappelle*.
LOCUT. CORR. Vous me condamnez à cela; j’en *appelle*.

En appeler, c’est interjeter un *appel*.

Le relatif *en* doit être supprimé, lorsque le verbe *appeler* est suivi d’un autre régime indirect au génitif. Ainsi Féraud a remarqué avec raison que la phrase suivante d’une traduction de Robertson (*Histoire de l’Amérique*) était viciée par la présence du relatif *en*. «*Colomb* en appela *directement au trône*, des *procédures d’un juge subalterne*.»

RAPPELER (S'EN).

LOCUT. VIC. Vous devez vous *rappeler de cette* histoire-là.
LOCUT. CORR. Vous devez vous *rappeler cette* histoire-là.

«Il est reconnu que ce verbe ne peut être séparé d'un substantif par la préposition *de*, faute cependant très commune.

«On doute qu'il en soit de même dans le cas où c'est l'infinitif d'un verbe qui le suit. *Je me rappelle avoir entendu* paraît effectivement barbare.» (M. CH. NODIER. *Examen crit. des Dict.*)

L'Académie et nos meilleurs grammairiens ont permis l'emploi de la préposition *de* entre *se rappeler* et l'infinitif du verbe *avoir*, et nos meilleurs écrivains ont profité de la permission. Nous pensons toutefois, comme M. Ch. Nodier, que «le meilleur serait peut-être d'employer en ce cas le verbe *se souvenir* qui gouverne la préposition.»

«*Je me rappelle de cela*, *je m'en rappelle*, sont des locutions vicieuses, dit Laveaux (*Dict. des Diff.*); car elles signifient l'une et l'autre: *je rappelle à moi de cela*. Or, *à moi* et *de cela* sont deux régimes indirects, et c'est un principe consacré par l'usage, que l'on ne doit pas donner à un verbe actif deux régimes semblables. Pour s'exprimer correctement, il faut dire: *je me rappelle*, *je me le rappelle*. Alors le verbe *rappeler* se trouve accompagné du régime direct *cela* et du régime indirect *à moi*; ce qui est conforme aux règles de la syntaxe.»

RAPPORT.

LOCUT. VIC.
Si j'ai fait cela, c'est *rapport* à vous.
Je ne dîne pas, *par rapport que* je suis malade.

LOCUT. CORR.
Si j'ai fait cela, c'est *à cause de* vous.
Je ne dîne pas, *parce que* je suis malade.

On dit *par rapport à*: Il fait cela *par rapport à* vous; mais on ne peut dire ni *rapport à*, ni *par rapport que*.

RÉBARBARATIF.

LOCUT. VIC. Voyez son air *rébarbaratif*.
LOCUT. CORR. Voyez son air *rébarbatif*.

«Un homme *rébarbatif* est un homme qui a les manières dures et repoussantes, qui relance les autres en face et à leur *barbe*. Ce mot, très ancien, vient du verbe *rebarber*, employé par nos pères dans la signification de regarder en face, de disputer, contrarier. Le duc de Bretagne, s'adressant au capitaine du château de l'Hermine, qui parlait en faveur du connétable de Clisson, lui dit: Taisez-vous...; car si vous me *rebarbez*, je vous détruirai de fond et de racine.» (DE ROQUEFORT, *Dictionnaire étymol. de la Langue fr.*)

Ménage fait venir *rébarbatif* de rhubarbe.

Danet, dans son Dictionnaire, et La Fontaine, dans sa comédie du *Florentin*, ont accueilli *rébarbaratif*, mais il est bon d'observer que La Fontaine met cet incommensurable adjectif dans la bouche d'une suivante:

> Il entre..... Ah! que sa barbe est *rébarbarative*!
> (Scène 7.)

REBIFFADE.

LOCUT. VIC. Ils ont essuyé une nouvelle *rebiffade*.
LOCUT. CORR. Ils ont essuyé une nouvelle *rebuffade*.

N'y aurait-il point par hasard étroite parenté entre le substantif *rebuffade* et le verbe *se rebiffer*? Les gens qui sont sujets à se

rebiffer sont ordinairement ceux qui font essuyer des *rebuffades*. Alors *rebiffade* serait le mot régulier.

Quoi qu'il en soit, tous les dictionnaires ne donnent que *rebuffade*.

REBOURS.

LOCUT. VIC. Vous brossez ce drap *à la rebours*.
LOCUT. CORR. Vous brossez ce drap *à rebours*.

«*Rebours* est un substantif qui signifie le contre-poil d'une étoffe: prendre le rebours d'une étoffe pour la mieux nettoyer, et plus ordinairement le contre-pied, le contre-sens, tout le contraire de ce qu'il faut. *Les ministres, les hommes en place, sont souvent obligés de dire* le rebours *de ce qu'ils pensent.* Il est familier.

«*A rebours*, *au rebours*, sont des manières de parler adverbiales, qui veulent dire à contre-sens: *vergeter*, *épousseter un drap* à rebours.—*Les sorciers disent leurs prières* à rebours.

«On dit aussi *au rebours* et *à rebours du bon sens*.

«*Au rebours* signifie encore *au contraire*. J. B. Rousseau l'a employé, en ce sens, dans son épigramme contre les journalistes de Trévoux.

> Petits auteurs. . . . . .
> Vous vous tuez à chercher dans les nôtres (*ouvrages*)
> De quoi blâmer, et l'y trouvez très bien;
> Nous, *au rebours*, nous cherchons dans les vôtres
> De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.»
>
> (*Grammaire des Gramm.*)

RECOMMENCE.

LOCUT. VIC. J’ai vingt points de *recommence*.

LOCUT. CORR. J’ai vingt points de *recommencement*.

Recommence est un mot fort usité par les joueurs, mais qui ne se trouve dans aucun dictionnaire.

RÉCOMPENSER.

LOCUT. VIC. Ce jeune homme *récompense* bien le temps perdu.

LOCUT. CORR. Ce jeune homme *compense* bien le temps perdu.

Récompenser le temps perdu est une locution très ridicule, quoique très usitée. Il faut dire *compenser le temps perdu*. On conçoit fort bien qu’un homme qui a passé ses jeunes années dans la paresse cherche à s’instruire dans son âge mûr, et travaille avec ardeur. Cet homme veut *compenser* le temps perdu; mais nous sommes bien certains qu’il ne songerait nullement à le *récompenser*, en supposant que cela fût possible.

Claude Binet (*Vie de* RONSARD) dit en parlant de ce poète: «En peu de temps il *récompensa le temps perdu*.» On trouve dans nos vieux auteurs d’autres exemples de cette bizarre locution.

RÉCURER, RÉCUREUR.

LOCUT. VIC. C’est un *récureur* de puits.

LOCUT. CORR. C’est un *cureur* de puits.

«On dit aussi *écurer* un puits; mais dans cette phrase *curer* vaut mieux.» (*Dict. de l’Académie.*)

L’Académie a conséquemment préféré l’expression *cureur* de puits.

RÉGAL.

LOCUT. VIC. Servez-nous deux *régaux*.
LOCUT. CORR. Servez-nous deux *régals*.

Un *régal*, en style de limonadier, est une demi-tasse de café, accompagnée d’un petit verre d’eau-de-vie. *Régal* dans cette acception, qui a été oubliée par les lexicographes les plus modernes, fait au pluriel *régals*, comme dans ses autres acceptions. «*Ce sont des* régals *continuels.*» (*Dict. de l’Acad.*)

REGITRE.

ORTH. ET PRONONC. VIC. Fermez ce *regître*.
ORTH. ET PRONONC. CORR. Fermez ce *registre*.

L’*s* de ce mot ne se prononçait pas du temps de Marot, ni même du temps de Ménage. L’usage, qui a changé depuis, s’est rapproché de l’étymologie, et il n’y a aujourd’hui que quelques vieilles gens qui disent *regître* et *enregîtrer*.

L’Académie dit, il est vrai, dans son Dictionnaire: «(Plusieurs prononcent et écrivent *regître*.)» Mais on ne peut réellement avoir égard à cette observation; car *plusieurs* doivent parler comme tout le monde, quand ils n’ont pas d’ailleurs de bonnes raisons à donner pour parler autrement.

> De ses faits je tiens *registre*:
> C’est un homme sans égal.
> L’autre hiver, chez un ministre,
> Il mena ma femme au bal.
>
> (BÉRANGER. *Le Sénateur.*)

RÉGLÉ, RAYÉ.

LOCUT. VIC. *Rayez* les feuilles de ce registre.
LOCUT. CORR. *Réglez* les feuilles de ce registre.

Rayer du papier, c'est faire sur ce papier des *raies* dans n'importe quel sens, et n'importe comment.

Régler du papier, c'est faire des *raies* avec une *règle*, pour les faire parallèles.

Un enfant, qui ne sait pas tenir une plume, s'amuse à rayer du papier; un bureaucrate qui a quelques instans de loisir, les emploie à *régler* ses registres. Une main novice peut *rayer*; une main exercée peut seule *régler*. Dites aussi la *réglure* de ce papier est mal faite, et non pas la *rayure*.

RÉGLISSE.

LOCUT. VIC. *Ce réglisse* est très bon.
LOCUT. CORR. *Cette réglisse* est très bonne.

Après avoir dit successivement *riglisse* et *reclisse* avec Marot:

> L'esté luy donnois des raisins,
> Du pain besneist, du pain d'espice,
> Des eschauldez, de *la réclisse*, etc.
> (*Dialogue des deux Amoureux.* édit. 1824.)

Ragalice et *riglice* avec Nicod, et *réguelice* avec Ménage, et après avoir long-temps flotté entre le masculin et le féminin, l'usage s'est enfin déclaré pour *réglisse* et pour le féminin.

REMARQUER.

LOCUT. VIC. Je leur ai *remarqué* qu'ils avaient tort.
LOCUT. CORR. Je leur ai *fait remarquer* qu'ils avaient tort.

«*Remarquer*, actif, n'a qu'un seul régime, l'accusatif. Quand on veut lui en donner un second, il faut se servir de *faire remarquer*. Je *lui ai fait remarquer* dans ces discours des défauts qu'il n'apercevait pas; et non pas, je *lui ai remarqué*, etc. M. Arnaud dit de Boileau, dans une de ses lettres, je *lui remarquai que*, etc.; et cela, à l'imitation des gens du barreau, qui disent dans leur factum: Je *vous observerai*, pour dire: Je *vous ferai observer*. Il faut dire: Je *lui fis remarquer*, etc.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

REMÉMORIER (SE).

LOCUT. VIC. Je vais vous *remémorier* ce qui s'est passé.
LOCUT. CORR. Je vais vous *remémorer* ce qui s'est passé.

On dit *remémorier* dans quelques patois de l'est; en bon français, on dit *remémorer*.

REMETTRE.

LOCUT. VIC. Je ne vous *remets* pas, Madame.
LOCUT. CORR. Je ne vous *reconnais* pas, Madame.

Me remettez-vous? pour dire: *me reconnaissez-vous? vous souvenez-vous de moi?* est, selon l'Académie, d'accord sur ce point avec nos meilleurs grammairiens, une phrase vicieuse. On se *remet* quelque chose, mais non quelqu'un: Ne vous *remettez*-vous point son visage? Je ne saurais me *remettre* son nom. Comme il y a ellipse dans ces phrases, c'est comme si l'on disait: Ne vous *remettez*-vous point (*en mémoire*) son visage? Je ne saurais me *remettre* (*en mémoire*) son nom. Mais dans ces autres phrases: *me remettez-vous? le remettez-vous?* la construction pleine serait: *me*

remettez-vous en mémoire? le remettez-vous en mémoire? et comme il y aurait ici équivoque, il s'ensuit que l'on doit éviter ces manières de parler qu'il est si facile d'ailleurs de remplacer par des équivalens.

Quoi! monsieur ne me *remet* pas? (M. SCRIBE, *le Gastronome*, sc. 5.)

Il fallait: Quoi! monsieur ne me *reconnaît* pas?

RÉMOLADE.

LOCUT. VIC. Mangez de cette *rémolade*.
LOCUT. CORR. Mangez de cette *rémoulade*.

Une *rémoulade* est une espèce de sauce piquante, faite avec de la moutarde, de l'ail, des ciboules, et autres ingrédiens hachés si menu qu'ils paraissent avoir été *moulus*.

L'usage est d'accord avec cette étymologie, que nous trouvons dans M. de Roquefort (*Dict. étym.*); et l'Académie reconnaît aussi *rémoulade*, puisqu'elle l'a placé dans son Dictionnaire, non comme chef d'article, il est vrai, mais en seconde ligne. Comment se fait-il donc que plusieurs grammairiens aient préféré *rémolade*? Ne serait-ce point parce qu'il est plus étrange?

REMPLIR LE BUT.

LOCUT. VIC. Cela ne *remplit* pas votre but.
LOCUT. CORR. Cela n'*atteint* pas à votre but.

Un dévot qui passe toute sa vie dans le jeûne et la prière, se propose pour but le Paradis. En mourant il *atteint* à ce but tant désiré; mais il ne le remplit pas. Le Paradis doit être plus vaste que cela.

REMUÉ DE GERMAIN.

LOCUT. VIC. Nous sommes cousins *remués* de germains.
LOCUT. CORR. Nous sommes cousins *issus* de germains.

Ménage prétend que *remué*, dans la locution *remué de germain*, vient de *remotatus*, comme qui dirait: *cousin éloigné*. C'est possible, mais nous nous joignons à lui pour préférer *issu de germain*. L'autre expression nous paraît un peu trop pittoresque.

RENASQUER.

LOCUT. VIC. Il a un peu *renasqué*, *reniflé*, avant de le faire.
LOCUT. CORR. Il a un peu *renâclé* avant de le faire.

Nos Dictionnaires ont tort, selon nous, de nous donner les verbes *renasquer*, *renifler* et *renâcler* comme synonymes. Le premier, au sentiment de MM. Feydel et Boiste, est un barbarisme; le second signifie seulement: *retirer, en respirant un peu fort, l'humeur ou l'air qui remplit les narines*; et le troisième exprime l'action de *faire certain bruit, en soufflant par le nez*. «*Renâcler*» (en ce dernier sens, et non dans celui de notre phrase d'exemple) «ne se dit point des personnes: et l'animal qui *renâcle*, jette son souffle impétueusement par les naseaux; ce qui est le contraire de *renifler*. Un enfant mal élevé *renifle* et fait soulever le cœur; un jeune cheval, ombrageux ou caressant, *renâcle* et ne dégoûte point.» (*Remarques sur le Dict. de l'Académie.*)

«M^me^ de Sévigné s'est servi de *renasquer* dans une de ses lettres; mais le mot est en italique, apparemment par les soins de l'éditeur: Ma mère n'a pu s'empêcher de *renasquer* un peu contre le zèle indiscret qui avait causé ce transport.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

RENCONTRE.

LOCUT. VIC. L'insulte qu'avait éprouvée mon ami occasionna une *rencontre* entre lui et l'étranger.

LOCUT. CORR. L'insulte qu'avait éprouvée mon ami occasionna un *duel* entre lui et l'étranger.

Ou lit fort souvent dans les journaux: Il y a eu, hier matin, entre M.*** et M.***, une *rencontre* au bois de***. Or, que signifie cette phrase? Qu'il y a eu, entre ces messieurs, un duel, et un duel prémédité. L'emploi du mot *rencontre* en cette circonstance est donc tout-à-fait mauvais.

Lorsque, dans un combat singulier, c'est une convention mutuelle qui amène les champions sur le terrain, dites qu'il y a *duel*; si, au contraire, on ne se bat que par suite d'une collision fortuite, employez alors le mot *rencontre*. Pourquoi détruire la propriété des termes que la grammaire apporte tant de soins à fixer? pourquoi rendre synonymes des mots qui ont entre eux de très notables différences? Le combat de Laïus et d'Œdipe fut une *rencontre*; celui des Horaces et des Curiaces fut un *duel*.

M. Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*) a fait l'observation que ce mot devrait être masculin, par la raison qu'il l'était autrefois. Cette raison ne nous paraît pas concluante. Nous avons maintenant tant de mots qui ont changé de genre! *Rencontre* est d'ailleurs, depuis un siècle et demi, féminin dans le sens de *duel*, si l'on en croit du moins le P. Bouhours (*Rem. sur la lang. fr.*) «Tous les gens qui parlent bien disent maintenant *une rencontre*; ce n'est pas un *duel*, ce n'est qu'*une rencontre*. Le féminin a prévalu.» On peut voir par ce passage que le P. Bouhours établit aussi une différence de signification entre les mots *duel* et *rencontre*.

RENFORCIR.

LOCUT. VIC. Ce cheval *renforcit* tous les jours.

LOCUT. CORR. Ce cheval *enforcit* tous les jours.

«Les deux verbes *renforcer* et *enforcir* signifient l'un et l'autre rendre plus fort, devenir plus fort. La bonne nourriture a *enforci* ce cheval; on a *renforcé* l'armée. Comme on ne dit pas *enforcer* et *renforcir*, on ne doit pas dire non plus *enforcé* ni *renforci*. C'est donc parler mal de dire: Cet enfant est *renforci*, ces bas sont *enforcés*; au lieu de cet enfant est *renforcé*, ces bas sont renforcés ou *enforcis*. *Enforcir*, verbe actif, ne se dit point des personnes.» (LAVEAUX, *Dictionnaire des diff.*)

Renforcer est d'un usage beaucoup plus étendu qu'*enforcir*. Ce dernier verbe n'est même employé que dans fort peu de cas. On dit qu'on *enforcit* du vin, un mur; que la bonne nourriture a *enforci* un cheval, un âne, un chien, etc.; mais on ne peut pas dire qu'elle a *enforci* une personne.

RENTRER.

LOCUT. VIC. Il faut *rentrer* cette couture.
LOCUT. CORR. Il faut *rentraire* cette couture.

Rentraire, c'est coudre, joindre, raccommoder une étoffe, sans que la couture ou le travail paraisse. «*Cela est si bien* rentrait *qu'on ne voit pas la* rentraiture.» (*Dict. de l'Acad.*)

RENTRER.

LOCUT. VIC. Cela me *rentre* à 80 francs.
LOCUT. CORR. Cela me *revient* à 80 francs.

On trouve *rentrer* avec la signification de *revenir*, dans le Dictionnaire de l'Académie de 1802. *Avant que de compter le profit, il faut que les frais* rentrent, c'est-à-dire que l'argent avancé

revienne. Remarquez bien que ce n'est pas le verbe *revenir à* (coûter) que l'on fait ici synonyme de *rentrer*. Il n'y a certainement pas un seul dictionnaire qui autorise cette synonymie, usitée dans le commerce, et non ailleurs.

RENVOI.

LOCUT. VIC. Les raves causent des *renvois*.
LOCUT. CORR. Les raves causent des *rapports*.

«*Rapport* se dit d'une vapeur incommode, désagréable, qui monte de l'estomac à la bouche.» (*Dict. de l'Acad.*)

Renvoi, dans ce sens-là, n'est pas français.

RÉPONDRE.

LOCUT. VIC. *Lettres à répondre. Lettres répondues.*
LOCUT. CORR. *Réponses à faire. Réponses faites.*

«*Répondu*, dans ces locutions, placet *répondu*, requête *répondue*, ne se dit qu'au palais, où l'on dit activement *répondre une* requête, *un* placet. Dans le Dictionnaire néologique, on critique un auteur pour avoir dit: *Les difficultés y sont* répondues *avec force*. Il faut se servir du neutre, et dire: *On y répond avec force* aux *difficultés*. Quelques-uns disent mal-à-propos, *répondre une* lettre; il faut dire, *répondre à* une lettre.

«*Répondre* ne régit point l'infinitif, la conjonction *que* et l'indicatif. Les filles, dit Regnard,

répondent souvent,
N'*aimer* d'autre parti que celui du couvent.

«Il faut dire, même en vers, *répondent qu*'elles n'aiment.»

(FÉRAUD, *Dict. crit.*)

RÉPONSE.

LOCUT. VIC. Aimez-vous la salade de *réponses*?
LOCUT. CORR. Aimez-vous la salade de *raiponces*?

Raiponce vient de *rapunculus*, diminutif de *rapuntium*.

RÉSOUDRE.

LOCUT. VIC. Cela ne *résolvera* pas la difficulté.
LOCUT. CORR. Cela ne *résoudra* pas la difficulté.

Voici la conjugaison du verbe *résoudre*:

Je *résous*, tu *résous*, il *résout*, nous *résolvons*, vous *résolvez*, ils *résolvent*.—Je *résolvais*, nous *résolvions*, je *résolus*, nous *résolûmes*.—Je *résoudrai*, nous *résoudrons*.—Je *résoudrais*, nous *résoudrions*.—*Résous*, *résolvons*.—Que je *résolve*, que nous *résolvions*. Que je *résolusse*, que nous *résolussions*.—*Résoudre*, *résolvant*, *résolu*, *résolue* ou *résous*. (Pas de féminin pour ce dernier participe.)

«Dans le sens de *décider*, *déterminer* une chose, un cas douteux, on se sert du participe passé *résolu*, *résolue*; en parlant des choses qui se *changent*, qui se *convertissent* en d'autres, on se sert du participe passé *résous*. Ainsi, dans le premier sens, on dira: *Ce jeune homme a* résolu *de changer de conduite*; et dans le second, *le soleil a* résous *le brouillard en pluie*.» (GIRAULT-DUVIVIER, *Gramm. des gramm.*)

RESPECT.

LOCUT. VIC. Il a vomi, *sous votre respect*, *sauf votre respect*, tout ce qu'il avait mangé.

LOCUT. CORR. Il a vomi tout ce qu'il avait mangé.

Ces expressions sont complètement abandonnées aujourd'hui par les gens qui se piquent de bien parler. «Les personnes polies disent le plus honnêtement qu'elles peuvent ce qu'elles ont à dire, sans recourir à cette sorte de civilité basse et populaire.» (*Réflexions sur l'us. prés. de la L.*) Ainsi pensait-on, il y a un siècle et demi, à l'égard de ces locutions; ainsi pense-t-on encore aujourd'hui. Laveaux, dans son édition du Dictionnaire de l'Académie, dit: «Ces façons de parler, *sauf le respect que je dois*, etc., ne sont plus employées aujourd'hui dans la bonne société, si ce n'est en plaisanterie.»

RESSEMBLER.

LOCUT. VIC. Comme cet enfant *ressemble son père*!

LOCUT. CORR. Comme cet enfant *ressemble à son père*!

> Si tu crois *ressembler un ange*
> Quand tu consultes ton miroir,
> Va-t'en dans les îles du Gange
> Où l'on peint les anges en noir.

Nous lisons dans Féraud: (*Dict. crit.*) «Anciennement on faisait *ressembler* actif. J'ai vu en mon temps, dit Montaigne, cent artisans, cent laboureurs plus heureux que des recteurs de l'Université, et *lesquels* j'aimerais mieux *ressembler*. On dirait aujourd'hui *à qui*, etc.»

Cette faute se trouve encore dans les vers suivans:

> Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
> Peu s'en fallut que mon feu rallumé
> Ne fît l'amour en mon âme renaître,
> Et que mon cœur, autrefois son captif,

Ne *ressemblât* l'esclave fugitif
A qui le sort fait rencontrer son maître.

M. Boiste attribue à Racine, dans son *Dictionnaire des difficultés de la Langue française*, cette jolie stance que Vaugelas attribue de son côté à Jean Bertaut, ancien évêque de Séez. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que nous l'avons copiée dans une édition de Vaugelas (487^{e} *rem.*), faite en 1647, c'est-à-dire à une époque où notre grand poète tragique n'avait encore que huit ans. Racine a donc six jolis vers de moins; mais il a aussi un solécisme de moins. Prévention de grammairien à part, n'y a-t-il réellement pas compensation?

RESSORTIR.

LOCUT. VIC. Cette affaire *ressort* du tribunal de commerce.
LOCUT. CORR. Cette affaire *ressortit* au tribunal de commerce.

Il y a deux verbes *ressortir*, que nos dictionnaires comprennent sous le même article, et qui n'ont cependant rien de commun.

Ressortir, signifiant *sortir de nouveau*, se conjugue absolument comme *sortir*.

Ressortir, dans le sens de, être du *ressort*, de la dépendance de quelque juridiction, se conjugue comme *finir*. Je *ressortis*, tu *ressortis*, il *ressortit*, nous *ressortissons*, vous *ressortissez*, ils *ressortissent*; je *ressortissais*, etc.; je *ressortis*, etc.; j'ai *ressorti*, etc.; je *ressortirai*, etc.; je *ressortirais*, etc.; que je *ressortisse*, etc. (pour le présent et l'imparfait du subjonctif), *ressortissant*.

«Les justices royales des anciennes duchés-pairies *ressortissent au* Parlement nuement et sans moyen.» (*Dict.* *de* TRÉVOUX.)

«Les causes des particuliers *ressortissent au* gouverneur de la province.» (VOLTAIRE.)

«Les êtres *ressortissent* à l'homme.» (DE SAINT-PIERRE.)

«Si un différend est porté à deux ou à plusieurs tribunaux, *ressortissant au* même tribunal, le réglement de juges sera porté à ce tribunal.» (*Code de procéd. civ.* Titre XIX, art. 363.)

«*La* Sénéchaussée *ressort du* Parlement. (Anon.) Il y a là deux fautes, dit Féraud; *ressort* pour *ressortit*, et *du* pour *au*: il faut *ressortit au* Parlement.» (*Dict. crit.*)

RESTAURAT.

LOCUT. VIC. Nous dinâmes au *restaurat*.
LOCUT. CORR. Nous dinâmes au *restaurant*.

Ce mot n'est pas français à Paris, mais il l'est toujours en province. Un nouvel arrivé dans la capitale s'informe d'un *restaurat*; on le mène au *restaurant*, où il dîne fort bien, absolument comme dans un *restaurat*. Cela n'empêche pas l'ingrat de demander le lendemain le chemin du *restaurat*.

Restaurat a été expulsé de nos dictionnaires, et, plaisanterie à part, on pourrait avoir quelque droit de s'en étonner, lorsqu'on y trouve le mot *restaurateur*, qui, dans son acception culinaire, vient évidemment de *restaurat* et non de *restaurant*. C'est encore là un des mille caprices de l'usage.

RESTER.

LOCUT. VIC.
Vous *êtes resté* trois jours chez moi.
Nous l'avons quitté hier: il *a resté* à Lille.

LOCUT. CORR.
Vous *avez resté* trois jours chez moi.
Nous l'avons quitté hier: il *est resté* à Lille.

Rester prend l'auxiliaire *avoir* quand il exprime une action, quand le sujet n'est plus au lieu dont on parle. *Il* a resté *deux jours à Lyon.* (*Académie.*) J'ai resté *sept mois à Colmar sans sortir de ma chambre*. (VOLTAIRE.) Il prend l'auxiliaire *être*, quand il exprime l'état de séjour du sujet, quand le sujet est encore dans le lieu dont on parle. *Je l'attendais à Paris, mais il* est resté *à Lyon.* (*Académie.*)

RESTER.

LOCUT. VIC.

Je *reste* dans la même maison que lui.
Tous mes amis *sont restés* à la campagne.

LOCUT. CORR.

Je *loge* dans la même maison que lui.
Tous mes amis *sont demeurés* à la campagne.

Rester ne peut jamais s'employer pour *loger*, et *loger* ne doit pas s'employer indifféremment pour *demeurer*. «*Demeurer* se dit par rapport au lieu topographique où l'on habite, et *loger* par rapport à l'édifice où l'on se retire. On *demeure* à Paris, en province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez soi, en hôtel garni.

«Quand les gens de distinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels; et quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.» (GIRARD, *Synonymes*.)

—«Les Normands ne se peuvent défaire de leur *rester* pour *demeurer*: Comme je *resterai* ici tout l'été, pour dire: je *demeurerai*» (VAUGELAS, *Rem.* 139^{e}.)

Rester n'est bon que quand il signifie *être de reste*; on dira fort bien en parlant d'un grand carnage: *Il n'en* resta *pas même un seul pour en porter la nouvelle*, c'est-à-dire, il n'y en eut pas même *un seul de reste* qui pût en porter la nouvelle; et c'est en ce sens que M. Fléchier se sert fort à propos de ce verbe, lorsqu'il dit, dans l'Histoire de Théodose: *Ils chargèrent si bien ces barbares qu'il n'en* resta *qu'un petit nombre*. Hors ces occasions, *rester* ne vaut rien; c'est à

quoi peu de gens prennent garde, même parmi ceux qui parlent le mieux. Le nouveau traducteur d'Horace dit dans la onzième épître: «*Aimez-vous mieux* rester *à Lébède que de vous exposer tout de nouveau à la fatigue des voyages de terre et de mer?* Ne dirait-on pas que tout le monde va sortir de Lébède, et qu'il conseille à celui-ci de n'y pas demeurer seul et abandonné?» (ANDRY-DE-BOISREGARD, *Réflexions sur l'usage prés. de la Langue française*.)

RÉSULTER.

«*Résulter* ne se dit qu'à l'infinitif et à la troisième personne des autres temps. L'Académie dit qu'il se conjugue avec le verbe *avoir*, et avec le verbe *être*. *Qu'*a-*t-il* résulté *de là*? *qu'en* est-*il* résulté? Mais elle ne dit pas dans quel cas l'on doit préférer l'un à l'autre.—Je pense qu'il faut employer l'auxiliaire *avoir*, quand il est question d'un résultat qui s'opère, qui commence, et dont on veut marquer le commencement: *Vous avez été témoin de leurs différends, de leurs querelles*, *et vous avez vu ce qui en* a résulté. Mais s'il s'agit d'un résultat déjà existant, et dont on ne veut exprimer que l'existence, il faut préférer l'auxiliaire *être*. *Rappelez-vous nos querelles, nos dissensions, et voyez ce qui en* est résulté.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

RETOURNER.

LOCUT. VIC. *Retournez*-moi la caisse que je vous ai expédiée.

LOCUT. CORR. *Renvoyez*-moi la caisse que je vous ai expédiée.

Retourner, employé activement et en parlant des choses, ne signifie que *tourner dans un autre sens*, *mettre le dessus dessous*. Avec la signification de *renvoyer*, c'est un barbarisme, beaucoup trop commun malheureusement, en style d'affaires.

Écrivez à quelqu'un de vous *retourner* quelque vêtement que vous lui aurez prêté, et si votre correspondant est un tailleur et un mauvais farceur, qui s'attache seulement à la lettre de votre demande, vous verrez votre vêtement vous revenir avec une apparence plus neuve, mais à coup sûr moins fine qu'auparavant. Un barbarisme peut, heureusement, entraîner quelquefois à sa suite des désagrémens. C'est, comme on le voit, le hasard qui s'est chargé d'attacher une pénalité aux lois de la grammaire.

RÉUNIR.

LOCUT. VIC. Cette femme *réunit* la vertu *à* la beauté.

LOCUT. CORR. Cette femme *réunit* la vertu *et* la beauté, ou bien, *unit* la vertu *à* la beauté.

«Ce verbe, signifiant *posséder en même temps*, ne veut point que la préposition *à* soit placée avant un de ses régimes; ainsi, ne dites pas: *Caton* réunissait *la vaillance* à *la sagesse*. Mais dites: *Caton* réunissait *la vaillance* et *la sagesse*.

«Si on voulait employer la préposition *à*, il faudrait se servir du verbe *unir*: *Caton* unissait *la vaillance à la sagesse*.

«D'après ce principe, on doit se garder d'imiter deux auteurs modernes qui ont dit:

«*Cette jeune personne* réunit *les grâces* à *la beauté.—Votre ami* réunit *la modestie* au *mérite.—Turenne* réunissait *la prudence* à *la hardiesse.* Il faut: *Cette jeune personne* réunit *les grâces* et *la beauté*, etc.; ou bien, *cette jeune personne* unit *les grâces* à *la beauté*, etc.» (*Gramm. des gramm.*)

REVENGE.

LOCUT. VIC. Je prendrai ma *revenge*.

LOCUT. CORR. Je prendrai ma *revanche*.

Revenge est anglais, mais il n’est pas français. *Se revenger* ne l’est pas non plus. Il faut dire *se revancher*; *il est permis de* se revancher *quand on est attaqué*. On disait autrefois se *revenger*.

Voyant à coups de bec sa femme l'outrager,
Voudrait bien, s'il pouvait, d'elle *se revenger*,
Mais il n'ose gronder ni dire une parolle
Qu'il n'ait tout aussi tost le retour de son rolle.

(TH. DE COURVAL-SONNET, *Sat. sur les poignantes traverses du mariage*.)

REVENIR.

LOCUT. VIC. Cela me *revient cher*, *à cher*.
LOCUT. CORR. Cela me *coûte cher*.

On dit fort bien: Cela me *revient à* vingt francs; mais on ne doit pas dire: Cela me *revient à* peu, à beaucoup, etc., parce que le verbe *revenir à* veut être suivi d'un nom de nombre, et non d'un adverbe.

RÊVER.

LOCUT. VIC. J'ai *rêvé à* vous cette nuit.
LOCUT. CORR. J'ai *rêvé de* vous cette nuit.

Rêver, signifiant *faire des songes*, est actif ou neutre. Comme verbe actif, il doit être suivi d'un régime direct: J'ai *rêvé telle chose*, j'ai *rêvé cela*; comme verbe neutre, il demande la préposition *de*: J'ai *rêvé de* choses effrayantes.

Rêver est plus généralement actif devant un substantif seul: *rêver combats*, *rêver naufrages*, quoique l'Académie permette de

dire aussi *rêver de combats*, *de naufrages*. Devant un pronom personnel ou un substantif joint à un adjectif, c'est *rêver de* qu'il faut employer: J'ai *rêvé de vous*, *de ces gens-là*, *de malheurs horribles*.

Quand *rêver* signifie *réfléchir*, il doit toujours être suivi de la préposition *à*: J'ai *rêvé à* votre affaire.

«On *rêve de* quelqu'un, de quelque chose pendant le sommeil. On *rêve à* quelqu'un, *à* quelque chose tout éveillé.

«*Rêver de quelqu'un* nous donne le substantif *rêve*.

«*Rêver à quelqu'un* nous donne le substantif *rêverie*.

«Au lieu de la préposition *à*, on emploie la préposition *sur*, si la méditation est profonde: J'ai long-temps *rêvé sur* cette affaire.» (A. BONIFACE, *Manuel des amateurs de la Langue fr.*)

REVÊTIR.

LOCUT. VIC. Cet homme est singulier, et *revêtit* souvent sa pensée d'expressions bizarres.

LOCUT. CORR. Cet homme est singulier, et *revêt* souvent sa pensée d'expressions bizarres.

Revêtir se conjugue de la même manière que *vêtir*. Voici la conjugaison de ce dernier verbe. Je *vêts*, tu *vêts*, il *vêt*, nous *vêtons*, vous *vêtez*, ils *vêtent*.—Je *vêtais*.—Je *vêtis*.—Je *vêtirai*.—Je *vêtirais*.—*Vêts*, qu'il *vête*, *vêtons*, *vêtez*, qu'ils *vêtent*. Que je *vête*.—Que je *vêtisse*.—*Vêtir*, *vêtant*.

L'indicatif de ce verbe est un écueil que plusieurs écrivains célèbres n'ont pas su éviter.

> De leurs molles toisons les brebis se *vêtissent*,
> De leurs longs bêlements les plaines retentissent.
>
> (DELILLE., *Par. perdu.* Liv. VII.)

«Dieu leur a refusé le cocotier qui ombrage, loge, *vêtit*, nourrit, abreuve les enfans de Brama». (VOLTAIRE.)

«Le poil du chameau qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, sert aux Arabes à faire des étoffes dont ils se *vêtissent* et se meublent.» (BUFFON, *le Chameau*.)

L'édition de Buffon de M. Pillot (Paris, 1830) donne: *s'habillent* au lieu de *se vêtissent*.

Dévêtir se conjugue aussi comme *vêtir*.

REVOIR (A).

LOCUT. VIC. *A revoir*, mes amis.
LOCUT. CORR. *Au revoir*, mes amis.

Revoir est ici un verbe employé substantivement. On dit *au revoir*, par ellipse, pour *au* (plaisir de vous) *revoir*.

> Suffit. Adieu, Muses; jusqu'*au revoir*.
> (J.-B. ROUSSEAU., Ép. 1. Liv. 1.)

> Jusqu'*au revoir*. Songez qu'une naissance illustre
> Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre.
> (DESTOUCHES. *Le Glorieux.* Act. I. sc. IX.)

RHUM.

ORTH. VIC. Du *Rhum* de la Jamaïque.
ORTH. CORR. Du *Rum* de la Jamaïque.

Il y a fort peu de personnes qui écrivent bien ce mot. Vainement le Dictionnaire de l'Académie, et presque tous les autres dictionnaires écrivent-ils *rum*, l'usage s'obstine à conserver la lettre *h* dans l'orthographe de ce mot. Nous ne demanderons pas à l'usage

sur quoi il se fonde pour écrire ainsi; car c'est un despote qui ne reconnaît d'autre loi que son caprice. Toujours est-il vrai qu'on écrit *rum* depuis fort long-temps: Trévoux en fait foi. Ce Dictionnaire cite à ce sujet un passage de Lémery, où l'étymologie de ce nom de liqueur est prise dans le *langage barbare*, par quoi il faut entendre nécessairement le langage des colonies occidentales. Les Anglais et les Espagnols ont toujours écrit, les uns *rum* et les autres *ron*. Nous pensons qu'on ferait bien d'écrire *rum* au lieu de *rhum*, orthographe que rien ne justifie.

Ou prononce *rome* et non *roume*, comme l'a prétendu M. Girault-Duvivier dans sa *Grammaire des grammaires* (première édition).

RIDICULARISER.

LOCUT. VIC. On a *ridiculariſé* cet homme-là.
LOCUT. CORR. On a *ridiculiſé* cet homme-là.

Ridiculariser est un barbarisme.

RIEN MOINS.

LOCUT. VIC. Cette fille n'est *rien moins* que belle.
LOCUT. CORR. Cette fille n'est *point* belle.

«*Rien moins* a quelquefois deux acceptions opposées. Avec le verbe substantif (*être*), *rien moins* signifie le contraire de l'adjectif qui le suit. *Il n'est* rien moins *que sage*, veut dire, il n'est point sage. Mais, quand *rien moins* est suivi d'un substantif, il peut avoir le sens positif ou négatif selon la circonstance. *Vous lui devez du respect*; *car il n'est* rien moins *que votre père*, c'est-à-dire, il est votre père. *Vous pouvez vous dispenser du respect à son égard*; *car il n'est* rien moins *que votre père*, c'est-à-dire, il n'est pas votre père. *Rien moins*, employé impersonnellement, a aussi un sens négatif. *Il n'y a*

rien de moins *vrai que cette nouvelle*, veut dire, cette nouvelle n'est pas vraie. Mais, avec un verbe actif ou neutre, le sens serait équivoque, s'il n'était déterminé par ce qui précède. Exemple: *Vous le croyez votre concurrent, il a d'autres vues; il ne désire* rien moins *que vous supplanter*, c'est-à-dire qu'il n'est point votre concurrent. *Vous ne le regardez pas comme votre concurrent; cependant il ne désire* rien moins *que vous supplanter*, c'est-à-dire qu'il est votre concurrent. Au reste, il est bon d'éviter cette façon de parler, à cause de l'équivoque qu'elle entraîne.» (*Dict. de l'Académie.*)

> Arrière ceux dont la bouche,
> Souffle le chaud et le froid!

RINCER.

LOCUT. VIC. Allez *rincer* ce linge.
LOCUT. CORR. Allez *aiguayer* ce linge.

«RINCER. Du bruit des doigts contre l'intérieur d'un verre que l'on *rince*.» (M. CH. NODIER, *Dict. des Onomatopées.*) «*Rincer* ne se dit que des verres, tasses, cruches et autres vases semblables, et de la bouche qu'on lave.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

ROIDE, ROIDEUR, ROIDILLON, ROIDIR.

ORTH. ET PRONONC. VIC. *Roide*, *roideur*, *roidillon*, *roidir*.
ORTH. ET PRONONC. CORR. *Raide*, *raideur*, *raidillon*, *raidir*.

Rien, selon nous, n'est plus ridicule que de donner à des règles des exceptions que rien ne justifie, et qui souvent même blessent les lois de l'étymologie ou de l'analogie. Nous concevons très bien que plusieurs grammairiens, au nombre desquels se trouve M. Ch. Nodier, demandent que l'on écrive *roide*, *roideur*, etc., et que l'on prononce *roade*, *roadeur*, etc. C'est là une conséquence toute

naturelle de leur désir de rétablir la prononciation française de la diphtongue *oi*, telle qu'elle était au commencement du seizième siècle, avant que Catherine de Médicis et sa suite eussent, selon l'expression d'Henri Etienne, *italianisé* notre langue. Mais que l'on vienne nous dire, comme M. Laveaux, qu'il faut donner à deux de ces mots, *roideur* et *roidillon*, le son d'*oa* et prononcer *roadeur*, *roadillon*, et à deux autres, *roide* et *roidir*, le son d'*ai*, et prononcer *raide* et *raidir*, quand ces quatre mots ont évidemment une étymologie commune; voilà ce que nous avons peine à concevoir de la part d'un écrivain qui sait raisonner. Quant à nous, nous pensons qu'il faut aujourd'hui se résigner à prononcer et à écrire *raide*, *raideur*, etc., malgré ce que peut avoir de pénible pour notre orgueil national une prononciation qui nous a été imposée par l'étranger, mais qui est maintenant définitivement établie, et qu'il serait par conséquent impossible de changer.

ROT, ROTI.

LOCUT. VIC.

De quels plats se compose le *rôti* du dîner?
Voulez-vous un morceau de ce *rôt*?

LOCUT. CORR.

De quels plats se compose le *rôt* du dîner?
Voulez-vous un morceau de ce *rôti*?

«Le *rôt* est le service des mets *rôtis*; le *rôti* est la viande *rôtie*.

«Les viandes de boucherie, la volaille, le gibier, etc., cuits à la broche, sont du *rôti*: les différens plats de cette espèce composent le *rôt*; les grosses pièces, le gros *rôt*, et les petites, le menu *rôt*. On sert le *rôt*, et vous mangez du *rôti*. Le *rôt* est servi après les *entrées*: le *rôti* est autrement préparé que le *bouilli*. Il y a un *rôt* en maigre comme en gras; mais la viande *rôtie* est seule du *rôti*.

«Nos bons aïeux ne connaissaient guère que le *pot* et le *rôt*, ou les deux services du *bouilli* et du *rôti*; ainsi l'on disait, et nous le répétons encore: Tel homme est à *pot* et à *rôt* dans telle maison,

quand il y est très familier. Jusque dans le sixième siècle, on ne vit en viande sur les tables, et même aux repas d'appareil, que du *bouilli* et du *rôti*, avec quelques sauces à part; le gibier fut longtemps réservé pour les grands jours. La magnificence des festins consistait surtout dans la somptuosité du *rôt*, comme aujourd'hui aux noces de village: on y servait des sangliers et des bœufs entiers, et remplis d'autres animaux.

«Aujourd'hui la cuisine française, la plus habile, la plus agaçante, la plus mortelle de l'Europe, a trouvé l'art de nous faire simplement dîner avec les entrées. Le service du *rôt* est presque entièrement retranché: dans les repas ordinaires, il y a seulement quelques plats de *rôti* mêlés avec l'entremets.» (ROUBAUD, *Synonymes*.)

ROT-DE-BIF.

LOCUT. VIC. Mangez un peu de ce *rôt-de-bif* de chevreuil.
LOCUT. CORR. Mangez un peu de ce *rôti* de chevreuil.

«Le secrétaire de l'Académie française s'est grandement trompé s'il a cru enrichir notre langue en insérant dans son Dictionnaire *rôt-de-bif*. Cette expression n'est d'aucun idiôme. Le roi Jacques, à Saint-Germain, mangeait des tranches de bœuf rôties; ce que les Anglais écrivent *roast beef*, nomment *roze bif*, et, quand ils veulent parler français, *rote bif*; quelque cuisinier aura qualifié *rote bif* un morceau de mouton ou de chevreuil, servi à Versailles ou à Chantilly. La nouvelle expression de cuisine aura été répétée à table, à cause du ridicule qui la distinguait. Mais, comme ces sortes de plaisanteries ont d'ordinaire peu de durée, quelque générales qu'elles soient d'abord, *rôtebif* dit *rôdebif* s'est introduit sérieusement, et avec tous ses régimes, dans l'Académie française.» (FEYDEL, *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie*.)

ROULEAU.

LOCUT. VIC. Je suis au bout de mon *rouleau*.
LOCUT. CORR. Je suis au bout de mon *rôlet*.

Un homme qui ne sait plus que dire ni que faire est au bout de son *rôlet*, c'est-à-dire du *petit rôle* qu'il avait appris; *rouleau* ne signifierait rien ici.

C'est encore un renard qui fournit le sujet
Du récit que je vais vous faire:
Sans le renard, on ne conterait guère,
Et j'eusse été vingt fois au bout de mon *rôlet*.
(VITALLIS. *Fab.* 25, liv. II.)

ROULER.

Si l'on en croit Féraud, *rouler carrosse* est un gasconisme. Nous croyons que ce grammairien se montre ici un peu trop scrupuleux. Quant à cette autre locution, *traîner carrosse*, qu'il dit être en usage dans la province, nous ne croyons pas qu'elle y soit même fort usitée par les gens qui raisonnent, et qui précisément parce qu'ils raisonnent ne doivent pas chercher à s'assimiler à des chevaux. Voici une anecdote qu'il raconte à ce sujet: «Tu me manques de respect, disait un gros richard à une harengère, sais-tu que je traîne carrosse?—Eh! monsieur, lui répondit-elle, où trouverait-on à vous aparier?»

RUELLE.

LOCUT. VIC. J'ai acheté de la *ruelle* de veau.
LOCUT. CORR. J'ai acheté de la *rouelle* de veau.

Une *ruelle* est une petite rue.

Une *rouelle* est une tranche ronde en forme de petite *roue*, coupée dans un saucisson, dans une orange, dans une pomme, etc.

Une *rouelle* de veau est aussi une tranche circulaire, prise dans la cuisse d'un veau.

SABLEUX.

LOCUT. VIC. Cette farine est *sablonneuse*.
Comme cette terre est *sableuse*.

LOCUT. CORR. Cette farine est *sableuse*.
Comme cette terre est *sablonneuse*.

Ce qui est *sableux* contient un peu de sable.

Ce qui est *sablonneux* contient beaucoup de sable.

On dit de la farine, de la cassonnade *sableuse*, et une terre, un pays, un rivage *sablonneux*.

SABLIÈRE.

LOCUT. VIC. Mettez de la poudre dans ma *sablière*.
LOCUT. CORR. Mettez de la poudre dans mon *sablier*.

Une *sablière* est un lieu d'où l'on tire du sable.

Un *sablier* est un petit vaisseau contenant du sable pour sécher l'écriture.

Un *sablier* est encore une horloge de verre qui mesure le temps par le sable qu'on y renferme. L'Académie dit que le mot *sable* est plus usité en ce sens que le mot *sablier*: *Ce* sable *n'est pas juste*. Nous la croyons dans l'erreur.

SACHE, SACHONS.

LOCUT. VIC. Je ne *sache* pas qu'il soit arrivé.
LOCUT. CORR. Il n'est pas arrivé, que je *sache*.

Rien n'est plus irrégulier et plus ridicule que ce subjonctif: je ne *sache* pas, nous ne *sachons* pas, au commencement d'une phrase, quand rien ne le demande là, quand tout s'oppose à ce qu'il y soit, et qu'il est d'ailleurs si facile de le mettre à une place plus convenable, sans changer en aucune façon la valeur de la phrase. Un de nos bons grammairiens modernes a écrit: «On dit aussi: Je ne sais pas qu'il *vient* tous les jours, dans le sens de: *je suis censé ne pas savoir*, ou *l'on a voulu me laisser ignorer*, *on ne m'a pas dit*, etc.; mais si l'on veut exprimer une véritable ignorance, on dira: Je ne *sache* pas qu'il vienne, etc.»

Nous sommes tout-à-fait de l'avis de ce grammairien; quand on voudra faire preuve d'une véritable ignorance on dira: nous ne *sachons* pas.

«Nous ne *sachons* pas,» a dit le ministère public dans un procès récent, «que les individus dont on parle aient été tués par le roi.» (*Gaz. des Trib.* du 26 fév. 1835.)

Nous, espèce de ministère public de la grammaire, nous inculpons de barbarisme M. l'avocat du roi, et requérons contre lui la peine de droit: un peu de ridicule.

S'AGIR.

LOCUT. VIC. Je ne crois pas qu'il *ait s'agi* de le faire.
LOCUT. CORR. Je ne crois pas qu'il *se soit agi* de le faire.

S'agir se conjugue, dans tous ses temps composés, avec *être*, et non avec *avoir*, et le pronom personnel *se* doit toujours être placé

devant le verbe auxiliaire. Il *s'est agi*, il *se sera agi*, il *se serait agi*, il *se fût agi*, qu'il *se soit agi*, qu'il *se fût agi*.

LE MINISTRE DE LA GUERRE (*à la tribune*). «Le ministre ne peut, de son propre mouvement, former ou dissoudre une armée; l'armée est constituée par ordonnance du roi. Lorsqu'il *a s'agi* de former l'armée du Nord.....» (*Rires aux extrémités.*)

Une voix du centre. «Il n'y a pas là de quoi rire; on voit bien que M. le ministre veut dire: lorsqu'il *s'est agi*.»

Le ministre. «Dans ce cas, c'est le gouvernement qui est intervenu; de même lorsqu'il *a s'agi*...» (*Nouveaux rires.*)

Une voix à droite. «Ces explications ne sont point d'un *bon français*.» (*Séance de la Ch. des Dép.* du 25 fév. 1834. COURRIER FRANÇAIS du 26 fév. 1834.)

SAIGNER.

LOCUT. VIC. Quoi! pour une chiquenaude, vous *saignez du nez*, ou *au nez*!

LOCUT. CORR. Quoi! pour une chiquenaude, vous *saignez par le nez*!

MM. Noël et Chapsal disent, dans leur grammaire (21e édit.), que *saigner au nez* n'est pas français, et qu'on doit employer *saigner du nez* au propre comme au figuré.

Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans l'*Examen critique des Dict. de la langue française*, par M. Ch. Nodier:

«*Saigner du nez* signifie manquer de courage, de résolution.

«*Saigner au nez* se dit d'une blessure extérieure.

«*Saigner par le nez* d'une hémorrhagie, et ce serait mal parler que de s'exprimer autrement.»

On peut choisir entre ces deux opinions; quant à nous, nous pensons que M. Ch. Nodier est le seul grammairien qui se soit donné la peine d'examiner la question, et nous adoptons entièrement son sentiment.

SALADIER.

LOCUT. VIC. Avez-vous bien secoué cette salade dans le *saladier*?

LOCUT. CORR. Avez-vous bien secoué cette salade dans le *panier-à-salade*?

Nous ne saurions admettre, comme MM. Laveaux et Boiste, qu'on puisse employer le mot *saladier* pour signifier tour à tour un plat ou un panier, et nous croyons agir sensément en ne conservant à ce mot que la première des deux acceptions qu'on lui donne, et en transportant la seconde au mot *panier-à-salade*, qui est déjà d'un usage assez général et assez ancien, quoique les dictionnaires paraissent l'ignorer.

SANGUINAIRE, SANGUINOLENT.

PRONONC. VIC. *Sangu-inaire*, *sangu-ignolent*.

PRONONC. CORR. *Sanghinaire*, *sanghinolent*.

SAP.

LOCUT. VIC. Faites cela en bois de *sap*.

LOCUT. CORR. Faites cela en bois de *sapin*.

Sap est un archaïsme que font généralement les ouvriers de Paris.

Si tient une lance de *sap*.
(*Roman de Perceval.*)

Sap n'est plus français.

SATIRE, SATYRE.

ORTH. VIC. Il est laid comme un *satire*.
Abandonnez le genre de la *satyre*.

ORTH. CORR. Il est laid comme un *satyre*.
Abandonnez le genre de la *satire*.

Un *satyre* est un demi-dieu de la fable.

Une *satire* est un ouvrage de littérature.

Une *satyre* est aussi, selon l'Académie, «certain poëme mordant, espèce de pastorale ainsi nommée, parce que les *satyres* en étaient les principaux personnages. Ce poëme n'avait point de ressemblance avec celui que nous appelons *satire*, d'après les Romains. *Les satyres* grecques étaient des farces, ou des parodies de pièces sérieuses.»

SATISFESANT.

ORTH. ET PRONON. VIC. Cette raison est *satisfesante*.
ORTH. ET PRONON. CORR. Cette raison est *satisfaisante*.

L'Académie, Laveaux et Boiste écrivent *satisfaisant*.

SAUVAGE.

LOCUT. VIC. Cette chair sent le *sauvage*, le *sauvageon*.
LOCUT. CORR. Cette chair sent le *sauvagin*, la *sauvagine*.

Sauvagin se dit de certain goût, de certaine odeur de quelques oiseaux de mer, d'étang, de marais.

Sauvagine se dit collectivement pour signifier ces sortes d'oiseaux. Ce pays est plein de *sauvagine*, et aussi en parlant de l'odeur de ces oiseaux: Cela sent la *sauvagine*.

Un *sauvageon* est un jeune arbre venu sans culture.

SAVOIR (FAIRE A).

LOCUT. VIC. *Faites à savoir* qu'il est arrivé.
LOCUT. CORR. *Faites savoir* qu'il est arrivé.

M. Marle (*Précis d'Orthologie*) blâme avec raison la formule: on *fait à savoir que*, employée, dit-il, dans les petites villes, et surtout dans les villages, au commencement des publications faites au nom du maire, et ce grammairien désirerait que le fonctionnaire public ne laissât pas écorcher ainsi la langue en son nom. Mais M. Marle aurait-il donc oublié que l'Académie autorise cette façon de parler? Que répondrait-il à un maire qui lui montrerait, pour se disculper, le texte du *Dictionnaire sacré*? M. Marle trouverait sans doute d'excellentes raisons pour soutenir son opinion, mais M. Marle ne convaincrait probablement pas son adversaire, que nous supposerons pour cela ne pas être grammairien; par la raison que, pour tout homme qui n'est pas un peu grammairien, l'Académie est une autorité irréfragable. Aussi l'Académie a-t-elle de bien grands torts quand elle se trompe.

M. Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*) prétend qu'on doit dire: *faire assavoir*. C'est, dit-il, une expression de chancellerie municipale, expression composée seulement de deux verbes, dont le second, qui devrait se trouver dans le dictionnaire, sous la lettrine

ass, est *assavoir*, et non: *savoir*.—Nous pensons que le verbe *assavoir* étant aujourd'hui tombé en désuétude, puisque aucun dictionnaire ne le donne, il vaut beaucoup mieux dire: *faire savoir*, que *faire assavoir*, qu'on écrirait toujours comme l'Académie, c'est-à-dire sous la forme d'un barbarisme, malgré l'excellente remarque de M. Feydel.

SAVOYARD.

LOCUT. VIC. Allez, vous n'êtes qu'un *savoyard*.
Un de mes amis, un avocat *savoisien*.

LOCUT. CORR. Allez, vous n'êtes qu'un *brutal*.
Un de mes amis, un avocat *savoyard*.

Les gens mal élevés disent froidement des injures; les gens bien élevés en disent aussi, malheureusement, mais quand ils sont en colère, et les uns et les autres sont peut-être excusables jusqu'à un certain point, à cause de leur manque, soit d'éducation, soit de raison. Mais que dire d'un lexicographe qui imprime, lui, homme instruit et calme, ou qui doit l'être du moins, qu'un *savoyard* est un terme de mépris qui signifie *homme sale*, *grossier*, *brutal*. En vain ce lexicographe objectera-t-il que son devoir est d'enregistrer tous les mots qui ont cours dans la langue, nous lui répondrons que son devoir est aussi de passer sous silence les mots qui peuvent porter atteinte à la décence ou à la morale, à moins qu'il ne se propose pour modèle le dictionnaire français-espagnol de Sobrino, le dictionnaire le plus impudique qu'on ait jamais fait. Que résulterait-il, après tout, de ce silence? Que celui qui ne voudrait employer ce mot qu'après l'avoir trouvé dans le dictionnaire ne l'emploierait pas du tout. Où serait donc le mal?

Si nous repoussons le mot *Savoisien*, qu'on veut substituer à *Savoyard*, comme gentilé de la Savoie, c'est parce qu'il est trop peu usité; que son adoption nous paraîtrait la consécration définive de l'injure sottement faite au gentilé *savoyard*; qu'il est irrégulièrement

formé, et qu'il ne peut se dire correctement que d'un habitant du village de Savoisy, dans la Côte-d'Or. Quand Rousseau écrivait: Ces pauvres *Savoyards* sont si bonnes gens! (*Confess.*, liv. 6.) il n'avait certainement pas l'intention de leur faire une insulte, et cependant la subtile distinction établie entre *savoyard* et *savoisien* existait à cette époque depuis long-temps.

«J'ai vu une grande dispute à Grenoble, dit L. A. Allemand (*Nouv. rem. de Vaugelas*, 1690, p. 468.) pour savoir si l'on devait appeler les peuples de Savoie *Savoyards* on *Savoisiens*, jusques-là même qu'on faillit à en venir aux mains. Les *Savoisiens* qui étaient venus d'Annecy et de Chambéry à Grenoble, pour y tirer un prix général de l'arquebuse, prétendaient que les Lyonnais qui y étaient aussi, les avaient offensés en les appelant *Savoyards*. Ils disaient que ce mot de *savoyard* n'avait été destiné par notre usage qu'à signifier ces misérables ramoneurs de cheminées, et qu'ainsi c'était un terme de mépris, et qu'il fallait appeler les peuples de *Savoie* des *Savoisiens*. En sorte qu'il fut résolu, dans une assemblée de plus de trois mille hommes, tous armés, qu'on ne les appellerait plus *Savoyards*, mais *Savoisiens*. Cependant, dit notre auteur en terminant, *comme on ne connaît presque pas ce mot à Paris*, je ne voudrais pas condamner ceux qui disent *savoyard* en toutes manières, puisque un grand nombre de bons auteurs ne parlent pas autrement.»

C'est sans doute par distraction que M. Thiers a employé le mot *savoisien* dans le passage suivant: «Il forma aussitôt une assemblée de *Savoisiens*, pour y faire délibérer sur une question qui ne pouvait pas être douteuse, celle de la réunion à la France.» (*Hist. de la Rév.*, t. 3, p. 200.) Il est impossible que ce soit avec réflexion qu'un académicien ait employé cette mauvaise expression.

SIAU.

PRONONC. VIC. Il pleut à *siaux*.
PRONONC. CORR. Il pleut à *seaux*.

Il y a des personnes qui prononcent *séo*; ces personnes là se trompent comme celles qui prononcent *siaux*. C'est *so* qu'il faut dire.

SEMBLER.

LOCUT. VIC. En vérité, vous *semblez un* pacha.
LOCUT. CORR. En vérité, vous *semblez être* un pacha.

> *Semblait* un roi puissant de son peuple adoré.
> (VOLTAIRE, *Henriade*.)

M. Ch. Nodier signale ce vers comme défectueux. On ne *semble* pas un roi, dit-il; c'est une locution parisienne. Il fallait: *semblait être un roi*.

Nous pensons aussi qu'on ne doit jamais placer ce verbe devant un substantif. Il paraît au reste que cette manière de parler est très ancienne, car on trouve dans un poète du treizième siècle, nommé Herbers, les vers suivans:

> Femme *semble* ung cochet à vent
> Qui se change et mue souvent.

SEMESTRE.

LOCUT. VIC. J'obtiendrai, je crois, un *semestre* de deux mois.
LOCUT. CORR. J'obtiendrai, je crois, un *congé* de deux mois.

Un *semestre* est un espace de six mois consécutifs. Avec un mois de plus ou de moins, ce n'est plus un *semestre*.

Prononcez *semestre*, et non *sémestre*.

SEMOUILLE.

LOCUT. VIC. Aimez-vous la *semouille*?
LOCUT. CORR. Aimez-vous la *semoule*?

«SEMOULE. Pâte faite avec la farine la plus fine, réduite en petits grains.» (*Dict. de l'Acad.*)

«On peut réduire de petits grains en farine; on ne peut *réduire* de la farine en petits grains.» (FEYDEL, *Rem. sur le Dict. de l'Acad.*)

SENS-FROID.

ORTH. VIC. Il a vu cela de *sens-froid*.
ORTH. CORR. Il a vu cela de *sang-froid*.

«C'est le sentiment de M. Ménage et celui de presque tout le monde, qu'il faut dire de *sang-froid*, à l'imitation des Italiens qui disent: *Di sangre freddo*; *l'amazzò di sangre freddo*. Quelques écrivains néanmoins disent *de sens-froid*, et entre autres l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (Fontenelle): on a été réduit à dire que les dieux étaient pleins de nectar lorsqu'ils firent les hommes, et que quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de *sens-froid*, ils ne purent s'empêcher de rire.» (ANDRY DE BOISREG. *Réfl. sur l'us. prés. de la langue fr.*)

SENTINELLE.

L'abbé Prévost (*Hist. d'Angl.*), Voltaire, Delille, Fontanes, ont fait le mot *sentinelle* masculin; nous nous plaisons à croire qu'un temps viendra où ce mot, dont l'application est si exclusivement masculine, reprendra son genre naturel. Un nom de soldat du genre féminin! Cela n'a-t-il pas l'air, en vérité, d'une ironie, surtout quand on sait que ce mot nous vient de l'italien, et qu'il s'est primitivement dit des soldats du pape!

SEPTANTE.

«*Septante* n'est français qu'en un certain lieu où il est consacré, qui est quand on dit la traduction des *septante*, ou les *septante* interprètes, ou simplement les *septante*, qui n'est qu'une même chose. Hors de là, il faut toujours dire *soixante-dix*, tout de même que l'on dit *quatre-vingts* et non pas *octante*, et *quatre-vingt-dix* et non pas *nonante*.» (VAUGELAS, *Remarque* 400^{e}.)

Il est à regretter que Vaugelas n'ait pas été un grammairien plus philosophe, et qu'il ait eu tant de déférence pour l'usage de la cour; car, avec l'influence que lui donnaient et sa position dans le monde et l'estime dont il jouissait près des écrivains de son temps, rien ne lui eût été plus facile que de faire la fortune de ces trois mots: *septante*, *octante* et *nonante*, qui certainement méritaient d'être bien accueillis, et qui devraient bien remplacer ces vilains mots de *soixante-dix*, *quatre-vingts* et *quatre-vingt-dix*, que repousse leur manque d'analogie avec nos autres noms de nombre. Il ne fallait de la part de Vaugelas que savoir dominer le sot usage de la cour au lieu de lui obéir servilement; mais Vaugelas était trop courtisan pour cela. C'eût été une chose bien étonnante qu'au bout de deux cents ans, ces trois mots présentés par un patron puissant n'eussent pu parvenir à se faire accorder le droit de cité!

Voici ce que dit M. Ch. Nodier sur ce sujet: «Il ne s'agit pas ici d'attenter à la langue de Racine et de Fénelon (en substituant *septante*, etc., à *soixante-dix*, etc.), il s'agit de donner à la langue numérique une précision essentielle, indispensable, et de faire prévaloir le bon sens contre une tradition gothique.» (*Examen critique des Dict.*)

SERBACANE.

LOCUT. VIC. Il a perdu sa *serbacane*.
LOCUT. CORR. Il a perdu sa *sarbacane*.

Ménage trouve *sarbacane* plus conforme à l’étymologie.

SERVIR.

LOCUT. VIC. Eh bien! je *servirai soldat*.
LOCUT. CORR. Eh bien! je *servirai comme soldat*.

«Voltaire a dit: *Servir simple cavalier*, *simple soldat*. Il vint d’abord *servir simple cavalier*.

Avec honneur je *servirai soldat*.
(VOLTAIRE, *Enfant prodigue*.)

«Ces sortes d'expressions sont peu usitées. On dit ordinairement *servir comme soldat*, *servir en qualité de soldat*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

SERVIR A RIEN, SERVIR DE RIEN.

LOCUT. VIC.

Je ne sors jamais à cheval, ni en voiture, un cheval ne me *servirait à rien*.
Vous êtes aveugle; des lunettes ne vous *serviraient de rien*.

LOCUT. CORR.

Je ne sors jamais à cheval, ni en voiture; un cheval ne me *servirait de rien*.
Vous êtes aveugle; des lunettes ne vous *serviraient à rien*.

«Une chose ne *sert de rien* lorsque, pouvant être ordinairement employée de diverses manières, on ne peut en tirer ou l'on n'en tire aucune espèce de service, soit parce qu'elle est hors d'état d'être mise en usage, soit parce qu'on néglige de l'y mettre. *Ce domestique est infirme*, *il ne me* sert *plus* de rien.

«Une chose ne *sert à rien* lorsqu'elle n'est pas employée selon sa destination, lorsqu'elle ne concourt pas à un effet auquel elle devrait concourir. On dira donc: *Vous ne montez jamais votre montre; elle ne vous* sert à rien; *quatre roues servent à faire rouler un carrosse; mais une cinquième ne* sert à rien.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

SHALL.

ORTH. VIC. Voici un beau *shall* ou *schall*.
ORTH. CORR. Voici un beau *châle*.

La dernière orthographe doit être préférée par la double raison que ce mot acquiert par là une physionomie toute française, et qu'il devient beaucoup plus facile à écrire et à prononcer. Plus l'orthographe d'un mot se rapproche du génie de notre langue, plus nous devons être portés à la préférer. Que la raison de l'étymologie, excellente sans doute, cède donc ici à la raison plus puissante d'une orthographe facile. Ne faisons pas comme les Anglais qui, par l'admission dans leur langue d'une foule de mots étrangers, avec leur orthographe étrangère, tels que *issue*, *rendez-vous*, *seraglio*, *vista*, *tornado*, *privado*, etc., en ont fait un véritable habit d'arlequin, composé de pièces de toutes couleurs. Presque tous nos dictionnaires ont adopté l'orthographe *châle*; mais tous n'ont pas repoussé l'orthographe *schall*.

SI, AUSSI, TANT, AUTANT.

LOCUT. VIC.
Il n'est pas *si* savant que vous.
Il a *aussi* soif que vous.
Il a *aussi* marché que vous.
En voilà *autant comme* il en faut.

LOCUT. CORR.
Il n'est pas *aussi* savant que vous.
Il a *autant* de soif que vous.
Il a *autant* marché que vous.
En voilà *autant qu'il* en faut.

Quelques grammairiens prétendent qu'on ne doit employer *aussi* et *autant* que dans les phrases affirmatives, et que, dans les phrases

négatives et interrogatives, on ne doit faire usage que des adverbes *si* et *tant*.

Le P. Bouhours blâme cette phrase: Il n'est pas *si* faible que vous. «Il faut, dit-il, *aussi* faible, etc., ce parce qu'il y a comparaison. On met *si* quand on ne compare pas.

«Je crois, comme le P. Bouhours, ajoute Féraud, qu'*aussi* vaudrait mieux dans cette phrase, comme *autant* vaut mieux que *tant*, lorsqu'il y a comparaison.» (*Dict. crit.*)

M. Chapsal (*Dict. gramm.*) pense qu'on peut tout aussi bien dire: La violette n'est pas *aussi* belle que la rose, il n'est pas *autant* aimé que vous l'êtes, ou la violette n'est pas *si* belle que la rose, il n'est pas *tant* aimé que vous l'êtes. Nous n'approuvons pas cette tolérance, parce qu'il nous paraît nécessaire de déterminer d'une manière claire et précise la différence qui existe nécessairement entre deux synonymes, et nous adoptons entièrement le sentiment de Bouhours et de Féraud.

—*Aussi* se joint aux adjectifs et aux adverbes, *autant* aux substantifs et aux participes.

—*Autant comme* s'est dit autrefois:

> Qu'il évite l'amour *autant comme* les flammes.
> (PASSERAT.)

Cela ne se dit plus.

SI.... QUE.

LOCUT. VIC. Donnez-m'en un, *si* petit *qu'*il soit.
LOCUT. CORR. Donnez-m'en un, *quelque* petit *qu'*il soit.

«Quelques auteurs se sont servis de *si*, suivi de *que*, dans le sens de *quelque... que*. *Aucune âme, si parfaite qu'elle soit, n'a jamais ici-bas une contemplation perpétuelle* (FÉNELON). Si *divisée*

qu'*elle pût être*, etc. (PLUCHE). Il me semble que ce tour vieillit, que du moins il n'est que du style familier, et que *quelque... que* est plus sûr et plus autorisé. Anciennement on mettait *si* à la place de *quelque*, mais sans *que*, et l'on plaçait le pronom nominatif après le verbe. *En toute chose*, si *difficile* fût-elle, pour quelque *difficile* qu'*elle* fût.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

SIROTEUSE.

LOCUT. VIC. Cette liqueur est trop *siroteuse*.
LOCUT. CORR. Cette liqueur est trop *sirupeuse*.

Siroteux est un barbarisme; on doit dire *sirupeux*. Le *p* étymologique (*syrupus*) se trouve, comme on le voit, conservé dans cet adjectif.

SIXAIN.

PRONONC. VIC. Un *sicsain*.
PRONONC. CORR. Un *sizain*.

«*X*, au milieu du mot *sixain*, représente le signe *Z*.» (M. CH. NODIER, *Notions de linguistique*.)

SOI.

LOCUT. VIC. Cet homme a fait cela de *soi*-même.
LOCUT. CORR. Cet homme a fait cela de *lui*-même.

«*Lui* marque une personne particulière et déterminée, celle qu'on a nommée, celle dont il s'agit dans le discours, qui est à côté ou plus haut. *Soi* n'indique qu'une personne indéterminée, quelqu'un, les

gens d'une certaine classe, ceux qui existent ou qui peuvent exister de telle manière.

«*Lui* se place donc dans la proposition particulière, lorsqu'il s'agit d'une telle personne: *soi* se met dans la proposition générale, lorsqu'il est question d'un certain genre de personnes. *Lui-même* et *soi-même* n'ajoutent à *lui* et à *soi* qu'une force nouvelle de désignation, d'augmentation, d'affirmation.

«*Un homme* fait mille fautes, parce qu'il ne fait point de réflexions sur *lui*; *on* fait mille fautes, quand on ne fait aucune réflexion sur *soi*. *Quelqu'un*, *en particulier*, aime mieux dire du mal de *lui* que de n'en point parler: *en général*, l'égoïste aimera mieux dire du mal de *soi* que de n'en point parler. *Un tel* a la faiblesse d'être trop mécontent de *lui*, *tel autre* a la sottise d'être trop content de *lui*; être trop mécontent de *soi* est une faiblesse; être trop content de *soi* est une sottise. *On* a souvent besoin d'un plus petit que *soi*; *un prince* a besoin de beaucoup de gens beaucoup plus petits que *lui*.» (ROUBAUD, *Synonymes*.)

SOI-DISANT.

LOCUT. VIC. On lui a fait, *soi-disant*, du tort.
LOCUT. CORR. On lui a fait, *dit-il*, du tort.

Cette expression ne peut être régulièrement employée que pour signifier *se disant*, *disant lui*, *elle*, *eux*, *elles*, comme dans ces phrases: On m'adressa à un *soi-disant* savant, qui n'était qu'un charlatan; je vis quelques hommes *soi-disant* malades, c'est-à-dire un homme *se disant*, *disant lui*, savant, quelques hommes *se disant*, *disant eux*, malades. Mais dans cet autre exemple, l'emploi de *soi-disant* est tout-à-fait intolérable: Il m'emprunta des livres, *soi-disant* pour les lire, et les perdit. Voyez quelle construction vous avez! Il m'emprunta des livres, *se disant* pour les lire, etc. *Soi-disant* demande toujours à être suivi d'un complément qui sert de qualificatif au pronom personnel qu'il renferme. Autrement on fait

une phrase dont l'analyse ne peut rendre compte logiquement, et dont, pour cette raison, le vice est évident.

SOIF (BOIRE SA).

LOCUT. VIC. Il n'a pas *bu sa soif*.
LOCUT. CORR. Il n'a pas *bu à sa soif*.

Si l'on pouvait *boire sa soif* et *manger sa faim*, il est fort probable qu'on n'aurait plus ni faim ni soif. Le ridicule de ces expressions se démontre de soi-même.

SOIR.

«On dit dans le style soutenu: *hier* au *soir*, *demain* au *soir*, *hier* au *matin*, *demain* au *matin*. Mais dans la conversation on peut dire: *hier soir*, *demain soir*, *hier matin*, *demain matin*.» (L'*Académie*, sur la 406^{e} *rem.* de Vaugelas.)

Le style de la conversation nous paraît devoir être ici préféré. L'article contracté *au* est parfaitement inutile. Les Anglais disent aussi, sans article, *to morrow morning*, *to morrow night*, *yesterday morning*, *yesterday night*.

SOIT.

LOCUT. VIC. Il partira *soit* avec moi, *ou* avec un autre.
LOCUT. CORR. Il partira *soit* avec moi, *soit* avec un autre.

C'est une faute d'employer *ou* dans le second membre d'une proposition que l'on a commencée par *soit*, comme dans ces phrases: *soit* que vous mangiez *ou* que vous buviez, faites-le

modérément; *soit* de jour *ou* de nuit, on le trouve toujours à étudier. Il faut dire: *soit* que vous mangiez, *soit* que vous buviez, etc., *soit* de jour, *soit* de nuit, etc. Si l'on voulait employer *ou*, il faudrait supprimer *soit*, et dire: *que* vous mangiez *ou que* vous buviez, etc., *de* jour *ou de* nuit, etc. Laveaux (*Dict. des diff.*) cite certains cas où l'on peut, selon lui, employer les deux conjonctions *soit* et *ou* successivement. Laveaux nous paraît avoir ici un petit tort, c'est d'autoriser des exceptions inutiles.

SOLEIL.

LOCUT. VIC. Il *fait soleil*.
LOCUT. CORR. Il *fait du soleil*.

«*Faire soleil* m'avait toujours paru un gasconisme. *Il fait soleil.* J'ai vu ensuite que Vaugelas le condamne, et que La Touche trouve qu'il a raison.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

SOLEMNEL.

ORTH. ET PRON. VIC. C'est un jour *solemnel*.
ORTH. ET PRON. CORR. C'est un jour *solennel* (*solanel*).

MM. de Port-Royal se sont opposés à l'orthographe inventée par Richelet, parce qu'elle blesse l'étymologie; mais cette orthographe a fait fortune, malgré cette respectable opposition, et tous nos dictionnaires la consacrent aujourd'hui.

SON, SA, SES.

LOCUT. VIC. Il étudia sa maladie, et rechercha *son* origine.
LOCUT. CORR. Il étudia sa maladie, et *en* rechercha l'origine.

C’est une règle reconnue par tous les grammairiens anciens et modernes, et par tous nos bons auteurs, que l’adjectif possessif *son*, *sa*, *ses*, *leur*, *leurs*, ne doit pas être employé comme qualificatif d’un nom de choses ou d’animaux, lorsqu’il est possible de le remplacer par le relatif *en*, qui a plus d’élégance et donne souvent plus de clarté à la phrase. Dans les exemples suivans, il faut donc substituer le pronom relatif *en* à l’adjectif *son*, *sa*, *ses*. Quand on parle du loup, on voit *sa* queue.—Ce drap est beau, mais *sa* couleur est vilaine.—J’aime la couleur de cette pierre, mais *son* grain me paraît un peu gros.—Le Rhin est large, *ses* eaux sont rapides. Dites: On *en* voit la queue; la couleur *en* est vilaine; le grain m’*en* paraît un peu gros; les eaux *en* sont rapides.

«Si l’on disait: le soin qu’on apporte au travail empêche de sentir *sa* fatigue; ceux qui introduisirent ces cérémonies connaissent bien *leur* fort et *leur* faible; *sa* et *leur* seraient équivoques: veut-on parler de sa propre fatigue ou de celle du travail, de celle que cause le travail? Est-ce le faible et le fort de ceux qui introduisent ces cérémonies, ou bien de ces cérémonies mêmes?

«Comme ou veut mettre la *fatigue* en rapport de possession avec le *travail*, et le *fort* et le *faible* avec les *cérémonies*, pour éviter l’équivoque, on prend un autre tour et l’on dit: Le soin qu’on apporte au travail empêche d’*en* sentir la fatigue. Ceux qui introduisirent ces cérémonies *en* connaissaient bien le fort et le faible.» (*Manuel des amateurs de la langue française.*)

SONNANT.

LOCUT. VIC. Il est arrivé à quatre heures *sonnant*.

LOCUT. CORR. Il est arrivé à quatre heures *sonnantes*.

Sonnantes exprime une manière d’être, et non une action. Les heures sont sonnées, et ne sonnent pas, activement parlant. C’est donc un adjectif verbal et non un participe présent. La variabilité est de toute rigueur.

Le P. Ducerceau a dit correctement:

> Car le cadet voulut
> Que celui-ci, pour raisons pertinentes,
> Ne vînt chez lui qu'à six heures *sonnantes*.

et Voltaire:

> Nous partirons à cinq heures *sonnantes*.
> (NANINE.)

Cependant dans cette phrase: *J'ai une pendule* sonnant *les quarts*, *sonnant* est invariable, parce qu'il a un régime direct. C'est un participe présent.

SORTILÈGE.

PRON. VIC. Il a fait des *sorcilèges*.
PRON. CORR. Il a fait des *sortilèges*.

Il est assez étonnant que nos dictionnaires ne se soient pas avisés de nous indiquer la prononciation du *t* dans le mot *sortilège*. Nous voyons cependant que cette prononciation est généralement douteuse.

Il ne faut pas se montrer si sobre d'explications à l'égard d'une langue où l'on prononce, par exemple, le mot *portions*, tantôt avec le son normal du *t*, *nous* portions *le bois*, tantôt avec le son de l'*s*, *les* portions *sont faites*.

SORTIR.

LOCUT. VIC. Nous voulons que ce jugement *sorte* son plein et entier effet.
LOCUT. CORR. Nous voulons que ce jugement *sortisse* (et beaucoup mieux *ait*) son plein et entier effet.

«*Sortir*, obtenir, avoir. Je *sortis*, tu *sortis*, il *sortit*, nous *sortissons*, vous *sortissez*, ils *sortissent*.—Je *sortissais*, etc. Ce verbe se conjugue comme *sortir*. Il n'est d'usage qu'en termes de Palais, et seulement en quelques-uns de ses temps. *Cette sentence* sortira *son plein et entier effet. J'entends que cette clause* sortisse *son plein et entier effet.*

«En termes de pratique et de notaire, on dit qu'*une somme de deniers, un effet mobilier* sortira *nature de propre*, pour dire qu'il sera réputé propre, qu'il sera réputé et partagé comme propre.» (*Dict. de l'Acad.*, 1802.)

«*Sortir son plein et entier effet* est un barbarisme de droit.» (M. CH. NODIER, *Examen crit. des Dict.*)

SORTIR.

LOCUT. VIC. Votre maître *est*-il *sorti* hier?

LOCUT. CORR. Votre maître *a*-t-il *sorti* hier?

«On dit qu'une personne *a sorti*, pour dire qu'elle a fait l'action de sortir, et qu'elle est rentrée: *il* a sorti *ce matin*; et l'on dit qu'elle *est sortie*, pour dire qu'elle est dehors et qu'elle n'est pas rentrée: *mon frère* est sorti, *et ne rentrera que ce soir*.

«Il ne faut pas confondre *il ne fait que de sortir* avec *il ne fait que sortir*. Le premier veut dire: *il n'y a pas long-temps qu'il est sorti*, et le second: *il sort sans cesse*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

SORTIR.

LOCUT. VIC. Je *sors d'avec* lui, je *sors* de le voir, je *sors* d'être malade.

LOCUT. CORR. Je *viens de le quitter*, je *viens* de le voir, je *viens*

d’être malade.

L’emploi de *sortir* pour *venir* est assez fréquent chez les personnes qui n’ont qu’une connaissance imparfaite de la langue française; les gens instruits se gardent bien de construire des phrases comme celles que nous avons données pour exemples.

SOTTISE.

LOCUT. VIC. Il m’a, dans sa colère, accablé de *sottises*.
LOCUT. CORR. Il m’a, dans sa colère, accablé d’*injures*.

Les injures, toutes vilaines qu’elles sont, peuvent être spirituelles, et, dans ce cas, les traiter de *sottises* ce serait parler d’une manière inexacte. Une épigramme bien acérée est une injure pour celui qu’elle atteint, et ce n’est cependant pas une *sottise*. Un fade madrigal est une *sottise*; mais qui l’a jamais regardé comme une injure?

SOUHAITER.

PRONONC. VIC. Ils lui ont *souhaté* le bon jour.
PRONONC. CORR. Ils lui ont *souhaité* le bon jour.

Il ne faut pas non plus prononcer *souhat* mais *souhait*.

SOULIER.

LOCUT. VIC. Cet homme n’a pas de *souliers dans les pieds*.
LOCUT. CORR. Cet homme n’a pas de *souliers aux pieds*.

Comme les *pieds* sont *dans les souliers*, et non les *souliers dans les pieds*, il faut dire: Cet homme n'a pas de *souliers aux pieds*, ou mieux encore: Cet homme n'a pas de *souliers*, comme le dit l'Académie. Tout le monde sait fort bien que les *souliers* ne conviennent qu'*aux pieds*.

L'Académie dit aussi que cette manière de parler: *n'avoir pas de souliers dans les pieds* est une hypallage. C'est fort possible, mais c'est de plus une sottise.

SOUPATOIRE.

LOCUT. VIC. Nous fîmes un dîner *soupatoire*.
LOCUT. CORR. Nous fîmes un *dîner-souper*.

M. Boiste traite ce mot de *burlesque*, et il a parfaitement raison; mais il y a des personnes qui l'emploient sérieusement, et nous sommes bien aises de leur faire savoir que ce mot n'a pour lui aucune autorité qui le protège contre le rire moqueur.

Soupatoire vaut bien *dînatoire*, et *dînatoire* vaut bien *soupatoire*; mais chacun d'eux ne vaut rien.

SOUPER (*Voy.* DÉJEUNER).

SOUPOUDRER.

LOCUT. VIC. *Soupoudrez* ce poisson de farine.
LOCUT. CORR. *Saupoudrez* ce poisson de farine.

A la rigueur, *saupoudrer* ne devrait jamais être employé que pour signifier *poudrer de sel*, d'après la composition étymologique de ce verbe, dont la première syllabe *sau* a la valeur du mot *sel*, comme

dans *saumure*, *saumâtre*, *saunerie*, *saupiquet*, etc. Maintenant *saupoudrer* se dit par extension de tout ce qu'on poudre de sucre, de poivre, etc., et c'est ainsi que la méprise de quelque ignorant en crédit aura probablement doté notre langue d'une logomachie absurde.

SOUGUENILLE.

LOCUT. VIC. Votre *souguenille* est déchirée.
LOCUT. CORR. Votre *souquenille* est déchirée.

La *souquenille* est un surtout de grosse toile, à l'usage des cochers et palefreniers qui pansent leurs chevaux.

SOURCIL.

PRONONC. VIC. Elle a de beaux *soucils*.
PRONONC. CORR. Elle a de beaux *sourcis*.

Il faut faire sentir le *r* dans *sourcil*, comme on le fait sentir dans *sourciller*. Si cette lettre était muette, l'*l* l'étant déjà, ce mot deviendrait homonyme de *souci*, inquiétude; ce qui n'est pas, comme on peut le voir dans les dictionnaires d'homonymes.

SOURD ET MUET.

LOCUT. VIC. Son fils est à l'Institution des *sourds et muets*.
LOCUT. CORR. Son fils est à l'Institution des *sourds-muets*.

«La dénomination de *sourd et muet* désigne un individu muet en même temps qu'il est sourd, mais chez lequel le mutisme est indépendant de la surdité. La désignation de *sourd-muet* désigne un

individu muet en même temps qu'il est sourd, mais chez lequel le mutisme n'est qu'une conséquence de la surdité. Le *sourd et muet* est affligé de deux infirmités distinctes; le *sourd-muet* a bien les deux mêmes infirmités; mais la seconde n'est qu'une suite de la première. On pourrait rendre l'ouïe au *sourd et muet* sans qu'on eût lieu d'espérer qu'on pût lui rendre l'usage de la parole: si l'on faisait entendre un *sourd-muet*, il est plus que probable que bientôt il exprimerait ses idées à l'aide de signes articulés. Supposons même que le *sourd et muet* et le *sourd-muet* restent constamment sourds: dans cet état, le premier restera pareillement muet: et le second, sans être habile à percevoir des sons, peut acquérir l'usage de la parole par des moyens mécaniques, étrangers aux sensations acoustiques. Telle est la différence du *sourd et muet* au *sourd-muet*; ainsi, ces deux dénominations diffèrent en ce que l'une est un terme *composé*, et l'autre un terme *complexe* d'une proposition, pour parler le langage du logicien. Il se pourrait faire que ce que l'on doit appeler ordinairement un *sourd-muet* fût un *sourd et muet*; c'est-à-dire, qu'étant sourd de naissance, il fut en même temps, et indépendamment de cette infirmité, *muet* par vice d'organisation; mais cette rencontre fortuite et indépendante de ces deux infirmités existe peut-être une fois sur mille, quand l'inverse a lieu dans le cas contraire: voilà pourquoi on doit dire: L'Institution des *sourds-muets*, et non l'Institution des *sourds et muets*. Si cette dernière expression est plus usitée, c'est qu'il existe une erreur dans l'esprit de la plupart de ceux qui s'en servent; c'est qu'ils croient que le mutisme de ceux qu'ils appellent *sourds et muets* est, chez eux, indépendant, et seulement concomitant de la surdité. Sur ce point, l'expression est exacte, le jugement seul qu'elle énonce est faux. Qu'on rectifie les idées, et le langage prendra la forme convenable à la rectitude des conceptions.» (M. BUTET, *Journal de la langue française*.)

Nous ne pensons pas, comme quelques grammairiens, que *sourd-muet* doive faire au féminin *sourd-muette*, parce que *sourde-muette* est un peu dissonant. Une règle fondamentale ne doit pas être sacrifiée à une vaine susceptibilité de l'oreille.

SOUS DE PIED, DESSOUS DE PIED.

LOCUT. VIC. J'ai perdu mes *sous de pieds*, mes *dessous de pieds*.

LOCUT. CORR. J'ai perdu mes *sous-pieds*.

Le *sous-pied* est une petite lanière de cuir ou d'étoffe, qui passe *sous* le *pied* et se rattache au pantalon ou à la guêtre.

M. Raymond a écrit *soupied* dans son dictionnaire. La dernière édition du Dictionnaire de Boiste n'a pas suivi cette singulière orthographe, mais celle que nous adoptons dans cet article.

SOUVENIR (SE).

LOCUT. VIC. Vous *souvenez-vous* l'avoir vu?

LOCUT. CORR. Vous *souvenez-vous de* l'avoir vu?

Le verbe *se souvenir* doit toujours être suivi de la préposition *de*, quand on le joint à un autre verbe.

Ne dites pas: Faites-*leur souvenir* qu'ils m'ont promis de m'écrire, mais *faites-les souvenir*, etc.

On fait *souvenir quelqu'un* et non *à quelqu'un*.

SOYE.

LOCUT. VIC. Il faut qu'il *soye* enlevé.

LOCUT. CORR. Il faut qu'il *soit* enlevé.

Le subjonctif du verbe *être* est: que je *sois*, que tu *sois*, qu'il *soit*, que nous *soyons*, que vous *soyez*, qu'ils *soient*, et non que je *soye*, que tu *soyes*, qu'il *soye*, etc. *Avoir* et *être* sont les deux seuls verbes

dont la troisième personne singulière du subjonctif ne se termine pas par un *e* muet. De là vient que tant de personnes disent toujours: Il faut qu'il *aie*, il faut qu'il *soye*. Ce n'est vraiment pas la logique qui manque à ces personnes-là; c'est la connaissance de quelques conventions grammaticales, assez ridicules au fond, mais que l'usage, en les couvrant de sa sanction, a malheureusement rendues sacrées et irrévocables.

Il ne faut pas écrire, que nous *soyions*, que vous *soyiez*, pour distinguer le subjonctif de l'impératif. Ces deux temps s'écrivent de même dans le verbe *être*.

SPIRALE.

LOCUT. VIC. *La spirale* de ma montre est *cassée*.
LOCUT. CORR. *Le spiral* de ma montre est *cassé*.

Spiral, terme d'horlogerie, signifiant un petit ressort en spirale, est masculin; dans ses autres acceptions il est féminin. C'est probablement l'idée du mot *ressort* qui aura ici déterminé ce genre.

STAGNANT.

PRON. VIC. Un marais *stagnant*.
PRON. CORR. Un marais *stag-nant*.

STALLE.

LOCUT. VIC. Gardez-moi *un stalle* près de vous.
LOCUT. CORR. Gardez-moi *une stalle* près de vous.

D’après l’Académie, ce mot est masculin, quand il est seul, et féminin, quand il est suivi d’un adjectif. Il vaut mieux ici s’en rapporter à M. Boiste, qui dit que le féminin est maintenant seul adopté.

L’étymologie est, il est vrai, contraire à l’usage, puisqu’on dit en latin *stallus*; mais qu’y faire? L’usage ne renverse-t-il pas tout ce qu’il y a de plus respectable en grammaire, la raison, l’étymologie, l’analogie, etc. C’est un anarchiste de premier ordre.

STE.

PRON. VIC. Avez-vous vu *st’*homme; *ste* femme.

PRON. CORR. Avez-vous vu *cet* homme, *cette* femme.

M. de Wailly dit, dans sa grammaire (p. 314, 6^{e} éd.), que, dans la conversation, *cet* et *cette* se prononcent comme *st*, *ste*: *st’ homme*, *ste femme*, et ne blâme nullement cette prononciation tronquée. Nous pensons qu’un grammairien ne devrait pas donner, en invoquant l’usage, une espèce de consécration à des fautes avérées de langage.

On prononce, il est vrai, *ste* à Paris, dans la plus haute société comme dans la plus basse: les extrêmes se touchent. Mais les gens instruits, de quelque société qu’ils soient, et ce sont ceux-là qui doivent faire loi, se donnent la peine d’ouvrir la bouche pour prononcer ce mot régulièrement.

Comment ferait-on pour persuader à un étranger que le mot que l’on prononce *ste* s’écrit *cette*. N’y a-t-il pas là de quoi le dégoûter d’apprendre notre langue?

STOMACAL, STOMACHIQUE.

LOCUT. VIC. Ce vin est un bon *stomacal*.

LOCUT. CORR. Ce vin est un bon *stomachique*.

Stomacal ne s'emploie jamais comme substantif.

Comme adjectif il signifie: *qui est bon à l'estomac et le fortifie*; *stomachique* signifie *qui appartient à l'estomac*.

«*Stomacal* se dit plutôt *des choses naturelles*, *bonnes à l'estomac*, et *stomachique* des *compositions artificielles*.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

SUCCÉDER.

ORTH. VIC. Les révolutions qui se sont *succédées* en France.
ORTH. CORR. Les révolutions qui se sont *succédé* en France.

Succéder étant un verbe neutre, son participe ne peut être soumis à l'accord. On ne dit pas *succéder quelqu'un*, mais *succéder à quelqu'un*. Cette phrase: Les deux hommes qui *se sont succédé* au pouvoir, signifie: Les deux hommes qui ont *succédé l'un à l'autre* et non *l'un l'autre*, comme dans cette autre phrase: Les deux hommes qui se sont *remplacés* au pouvoir. L'analyse grammaticale donne ici *l'un l'autre*, c'est-à-dire un régime direct, donc il doit y avoir accord. Dans le premier exemple, elle donne un régime indirect, pas d'accord.

Comme il n'entre pas dans le plan de notre ouvrage de relever les nombreuses fautes que l'on peut faire dans l'emploi des participes, nous ne nous serions pas occupé du participe *succédé*, sans les fréquentes erreurs auxquelles nous voyons qu'il donne lieu, dans les journaux surtout.

SUCRER.

LOCUT. VIC. *Sucrez-vous*, messieurs.

LOCUT. CORR. *Sucrez votre café*, etc., messieurs.

Sucrez-vous s'emploie par ellipse; mais il y a une limite à tout, et l'on conviendra que l'ellipse est ici un peu trop forte, d'autant plus qu'elle offre un double sens.

SUISSESSE.

LOCUT. VIC. Je connais une *Suissesse*.
LOCUT. CORR. Je connais une *Suisse*.

«Boiste indique *suissesse* comme féminin de *suisse*; Regnard, dans sa comédie des *Souhaits*, met au nombre de ses personnages une *Suissesse*; et Voltaire appelle la Julie de Saint-Preux, une grosse *Suissesse*.» (*Glossaire génevois.*)

Suissesse nous paraît être plutôt une expression comique qu'une expression sérieuse. Du moins nous souvenons-nous de l'avoir presque toujours vue employée comme telle. Regnard et Voltaire viennent ici à l'appui de notre remarque.

Trévoux donne *suisse* comme substantif masculin et *féminin*.

Si l'on disait une *Suissesse*, pourquoi ne dirait-on pas aussi une *Russesse* pour une *Russe*?

SUITE (DE).

LOCUT. VIC. L'affaire est pressée, partez *de suite*.
LOCUT. CORR. L'affaire est pressée, partez *tout de suite*.

De suite signifie l'un après l'autre, sans interruption. «Il a marché deux jours *de suite*. *De suite*, précédé de l'adverbe *tout*, signifie incontinent, sur l'heure. Il faut que les enfans obéissent *tout de suite*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

M. Ch. Nodier, qui regarde, avec raison, *de suite*, employé dans le sens de *tout de suite*, comme un solécisme insupportable (*Examen crit. des Dict.*), nous a raconté, à ce sujet, l'anecdote suivante. (*Le* Temps, *feuilleton, nov. 1831*.)

«Il y avait une fois cinq ou six académiciens qui avaient de l'esprit. Ces messieurs n'étaient pas d'accord sur la signification des quasi-adverbes *de suite* et *tout de suite*, contre lesquels la chambre élective avait failli la veille trébucher si lourdement, et ils étaient convenus de vider la question entre eux au Rocher de Cancale. J'y déjeûnais tout seul dans un coin.

«—Servez-nous *tout de suite* vingt-cinq douzaines d'huîtres, dit le classique.

«—Et ouvrez-les *de suite*, dit le néologue, enchanté de sa variante.

«—Expliquez-vous, messieurs, répondit l'écaillère, bonne et grosse réjouie, à la figure rubiconde, qui ne s'était jamais informée des finesses du bon français qu'autant que l'on s'en informe à Étretat ou à Granville. Si je les ouvre *de suite*, nous y mettrons un peu de temps. Si vous les voulez *tout de suite*, je ferai monter quelqu'un pour m'aider.

«Les académiciens la regardèrent bouche béante et les bras pendans. Elle ouvrit les huîtres comme il lui plut. Je payai ma carte, et un instant après je retrouvai l'écaillère à la porte. Digne et respectable femme, m'écriai-je, en lui serrant la main avec cet élan d'affection que produisent quelquefois les sympathies de l'esprit, je vous passe procuration pour soutenir les intérêts de notre belle langue française par-devant la commission du Dictionnaire. N'y manquez pas, je vous prie, car ils sont bien capables de faire quelque sottise!»

SUPPLÉER.

LOCUT. VIC. Les qualités du cœur peuvent *suppléer celles* de l'esprit.

LOCUT. CORR. Les qualités du cœur peuvent *suppléer à celles* de l'esprit.

«*Suppléer une chose*, c'est ajouter en objets *de la même nature* ce qui manque; c'est fournir ce qu'il faut de surplus, pour que cette chose soit complète: *ce sac doit être de mille francs, et ce qu'il y a de moins, je le* suppléerai; *je* suppléerai le reste. (*L'Académie.*) *Suppléer à une chose*, c'est remplacer une chose par une autre chose qui en tient lieu, quoique d'une *nature différente*; et alors *suppléer* signifie *tenir lieu de*:

«*Souvent, dans les disputes, les injures* suppléent aux raisons. (*L'Académie.*)

«*Le titre de brave et franc chevalier annonçait l'honneur, et ne* le suppléait *jamais*. (THOMAS.) Il fallait: et n'*y suppléait jamais*.

«Remarquez qu'avec un nom, ou un pronom de *personne* qui lui sert de régime, *suppléer* ne prend jamais la préposition *à*: on dit *suppléer quelqu'un*.—*S'il ne vient pas, je* le suppléerai; et ce verbe signifie, dans ce cas, représenter une personne absente, en faire les fonctions.» (*Grammaire des gramm.*)

SUR.

LOCUT. VIC.

J'irai chez vous *sur* les deux heures.
J'ai lu cela *sur* le journal.
Elle demeure *sur* le 10^{e} arrondissement.
Ma fille *va sur* dix ans.

LOCUT. CORR.

J'irai chez vous *vers* deux heures.
J'ai lu cela *dans* le journal.
Elle demeure *dans* le 10^{e} arrondissement.

> Ma fille *aura bientôt* dix ans.

On fait un usage très fréquent et très abusif de la préposition *sur* pour la préposition *dans* surtout. Un peu de raisonnement suffit pour éviter cette faute.

SIBYLLE.

LOCUT. VIC. Achetez une *sibylle* de bois.
LOCUT. CORR. Achetez une *sébile* de bois.

Une *sébile* est une écuelle ordinairement en bois, dans laquelle on met de la poudre pour sécher l'écriture, des monnaies, etc. Une *sibylle* est une devineresse; la *sibylle* de Cumes. C'est de ce dernier mot que vient l'adjectif *sibyllin*; les oracles *sibyllins*.

SYLPHE, SILPHE.

«*Sylphe*, génie de l'air, est fait du grec σύρφος, une créature aérienne, un moucheron; et par conséquent il doit s'écrire comme il est écrit en tête de cet article.

«*Silphe*, insecte, est un substantif féminin, et on doit l'écrire *silphe*, parce qu'il vient du latin, *silpha*, qui vient du grec σίλφη.» (M. CH. NODIER, *Exam. crit. des Dict.*)

Sylphide se rapportant à *sylphe*, dont il est le féminin, doit être évidemment écrit par un *y*.

TABAC.

PRON. VIC. *Tabak*.
PRON. CORR. *Taba*.

Le *c* ne doit pas se faire sentir dans ce mot, à moins qu'il ne soit suivi d'un mot commençant par une voyelle. Nous croyons qu'il est mieux de dire du *tabak étranger* que du *taba étranger*. De cette manière, on évite un hiatus.

«Les Génevois, dit J.-J. Rousseau, articulent le *marc* du raisin comme *Marc*, nom d'homme; ils disent exactement du *tabak*, et non pas du *taba*.»

Quelques personnes disent *tabakière*. C'est une faute aujourd'hui. Du temps de Ménage, c'était tout le contraire; *tabatière* était la mauvaise locution, et *tabakière* était la bonne. (*Observations sur la langue française*, ch. CLIV.)

TACHER.

LOCUT. VIC. Je *tâcherai qu*'il soit content.
LOCUT. CORR. Je *tâcherai de* le contenter.

Tâcher étant un verbe neutre, ne peut être suivi du conjonctif *que*, qui constitue un régime direct.

«*Tâcher de* se dit quand il s'agit d'une action qui n'a pas un but marqué hors du sujet. *Je tâcherai d'oublier cette injure*, l'action s'opère dans le sujet même; *je tâche de me débarrasser de mes dettes*, l'action s'opère sur le sujet même; *je tâcherai de vous satisfaire*, c'est-à-dire de faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous soyez satisfait. Il y a bien là un but hors du sujet, mais ce but n'est pas marqué distinctement, le sens de *je tâcherai* tombe particulièrement sur les efforts faits par le sujet. On emploie *tâcher à* quand il s'agit d'une action qui a un but marqué hors du sujet. *Il tâche au but*, *il tâche à m'embarrasser*, ici les esprits tendent directement à un but qui est hors du sujet, *il tâche à me nuire*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

TACT.

PRON. VIC. Elle a du *tac*.
PRON. CORR. Elle a du *tacte*.

TAIRE.

LOCUT. VIC. *Taisez* donc votre langue.
LOCUT. CORR. *Faites* donc *taire* votre langue.

Taire ne peut être employé activement que comme synonyme de *cacher*, *céler*. Il faut *taire* cette chose-là, c'est-à-dire, il faut *cacher*, céler cette chose-là. Dans notre phrase d'exemple, *taisez* est un barbarisme.

TAISANT.

LOCUT. VIC. Nous dirons, pour rendre ces messieurs *taisans*, etc.
LOCUT. CORR. Nous dirons, pour *réduire* ces messieurs *au silence*, etc.

Nous n'avons jamais vu qu'en style de palais le participe *taisant* employé de cette burlesque manière. Pourquoi le sanctuaire de la justice est-il si souvent le sanctuaire du barbarisme? Pourquoi messieurs les légistes savent-ils si peu leur langue maternelle? Ont-ils oublié qu'il y a nécessité de connaître parfaitement la grammaire quand on veut écrire clairement, et qui, plus qu'eux, a besoin de le faire? Nous ne leur dirons pas: Étudiez un peu moins la législation et un peu plus la grammaire; chaque étude a son importance, et nous sommes si disposés à reconnaître celle de leur étude spéciale, que voici ce que nous leur dirons: Étudiez un peu plus la législation et beaucoup plus la grammaire. Est-ce là un conseil qui puisse nuire

aux intérêts de ces messieurs ou à ceux du public? «La grammaire», a dit M. Ch. Nodier, «est le premier, le plus essentiel de nos enseignemens.» (Le Temps, *feuilleton du 13 septembre 1833*.)

TALENT (HOMME DE), HOMME A TALENS.

LOCUT. VIC. C'est un *homme à talent* pour l'écriture.
Il sait mille choses; c'est un *homme de talent*.

LOCUT. CORR. C'est un *homme de talent* pour l'écriture.
Il sait mille choses; c'est un *homme à talens*.

Ces deux locutions, que l'on confond assez généralement, ont entre elles une grande différence. La première signifie un homme qui a du talent, et demande le singulier; la seconde, un homme doué de talens, et veut le pluriel. Si l'on a des talens différens, on est un *homme à talens*; si on n'en a qu'un seul, on est un *homme de talent*.

TANNANT.

LOCUT. VIC. Que vous êtes *tannant*!
LOCUT. CORR. Que vous êtes *ennuyeux*!

Ce mot, que M. Boiste, dans son Dictionnaire (8^{e} édit.), traite, avec raison, de barbarisme, est un des plus bas du patois parisien. Nous avons été fort surpris de le trouver dans le Dictionnaire de M. Raymond, qui, à la vérité, l'a noté comme familier, mais qui n'aurait même pas dû lui accorder cet honneur. Représenter un homme qui vous ennuie comme un homme qui vous *tanne*, est réellement, quoi qu'en dise Mercier, une idée dégoûtante. «Ce mot est très-expressif», dit-il, «un homme fâcheux ressemble à un misérable *tanneur*.» (*Néologie*, t. II.) Comment se fait-il que beaucoup de gens du monde, d'une délicatesse excessive sur tous les genres de

convenances, ne se fassent aucun scrupule d'employer une semblable expression? C'est qu'ils ne l'ont probablement jamais examinée, et nous croyons leur rendre un véritable service en la signalant à leur dédain.

Ménage dit que cette locution est normande; c'est possible, mais nous l'avons trouvée aussi dans un vieux poète franc-comtois.

Je suis *tanné* d'estre vicaire,
Mieux aymeroye estre au grand Caire,
Ou varlet d'un appoticaire.
(JEHAN MOLINET, *le dictier de Vert-Jus*.)

Ce qui prouve qu'elle a été autrefois en usage, mais ce qui ne prouve pas qu'elle doive l'être encore aujourd'hui. Il serait possible qu'on eût dit autrefois *être tanné* pour dire être dans une situation analogue à celle d'un animal piqué par un *taon*, qu'on a écrit *tan*.

Quand le *tan* importun lui tourmente les flancs.
RONSARD, *Réponse à quelque ministre*.

«*Tanner* signifie aussi fatiguer, ennuyer, molester. *C'est un homme* tannant. *C'est un homme qui me* tanne.» (*Acad.*) «Certes, dit Feydel (*Rem. sur le Dict. de l'Acad.*), la langue française ne serait pas la plus belle langue de l'Europe et la plus durable, si cet article était vrai. On dit quelquefois d'un homme qui ennuie, qu'*il est hennant*, par la seule raison que l'ancien mot *hennant* signifiait *ennuyeux*. Et comme cette vieille phrase, il est *hennant*, se prononce à peu près, *il est tannant*, le rédacteur de l'article sur le mot *tanner* y aura été trompé.»

TANT, AUTANT. (*Voyez* SI, AUSSI.)

TANT QU'A ÇA, CELA.

LOCUT. VIC. *Tant qu'à ça*, je m'en charge.
LOCUT. CORR. *Quant à cela*, je m'en charge.

Il faut aussi, au lieu de *tant qu'à moi*, *tant qu'à vous*, *tant qu'à lui*, dire *quant à moi*, *quant à vous*, *quant à lui*.

TAON.

PRONONC. VIC. Il fut piqué par un *ta-on*, par un *tan*.
PRONONC. CORR. Il fut piqué par un *ton*.

L'usage veut aujourd'hui que l'on écrive un *taon* et que l'on prononce: un *ton*. On a écrit autrefois et prononcé *tan*, comme on le voit par les vers suivans:

> On voit un grand taureau, forcené de furie,
> Qui court et par rochers, par bois et par estangs
> Quand le *tan* importun lui tourmente les flancs.
> (RONSARD, *Rép. à quelque min.*, édit. 1604.)

TARTARES, TATARS.

«Les savans sont partagés sur le nom qu'il faut donner à ces peuples: les uns, comme M. Klaproth, n'admettent que celui de *Tatars*; les autres, comme M. Remusat, conservent le nom de *Tartares*, usité depuis long-temps dans les écrits latins et français. Les Russes, qui, par leur position de voisinage, semblent faire autorité, disent *Tatars*: leurs anciennes chroniques portent *Tatari*. M. Abel Remusat assigne l'origine de l'altération de ce nom à un jeu de mots que Mathieu Pâris prête au roi Saint-Louis, à qui la Reine Blanche témoignait ses craintes sur les progrès de l'invasion de ces peuples: *Ma mère*, dit-il, *soyons soutenus par cette consolation qui nous vient du ciel*: *s'ils arrivent ces* Tartares, *ou nous les ferons rentrer dans* le Tartare, *d'où ils sont sortis*, *ou bien ils nous enverront nous-mêmes jouir dans le ciel du bonheur promis aux élus*. Le jeu de mots de Saint-Louis n'eut cependant pas la vogue de celui de l'empereur Frédéric: *Tartari, imò Tartarei*, comme les appela ce prince, qui refusa de se reconnaître pour leur vassal, fut la

dénomination qui se répandit dans l'Occident.» (*Hist. de la Géographie, par Malte-Brun. Note.*)

«*Tatares* est le nom le plus exact de ce peuple, et il est bon à conserver exclusivement pour éviter l'homonymie.» (M. CH. NODIER, *Examen crit. des Dict.*)

TEL.

LOCUT. VIC. Que m'importe ce que pense *M. tel*.
LOCUT. CORR. Que m'importe ce que pense *M. un tel*.

«Il ne faut pas dire *M. tel, madame telle*; il faut absolument dire *M. un tel*, *madame une telle*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*, *art.* UN.)

TEL QUE.

LOCUT. VIC.
Donnez-m'en un, *tel qu'*il soit.
On le vante trop, *tel* mérite *qu'*il ait.

LOCUT. CORR.
Donnez-m'en un, *quel qu'il* soit.
On le vante trop, *quelque* mérite *qu'*il ait.

Tel que, employé pour *quel que*, *quelque*, est une faute que tous nos grammairiens ont signalée, que nos bons auteurs ont presque toujours évitée, mais qui se trouve assez souvent chez nos écrivains modernes de second ordre, parce qu'ils aiment beaucoup tout ce qui a un petit air d'étrangeté. Il y a fort long-temps, du reste, qu'on fait cette faute; mais ce n'en est pas moins une faute. On a si souvent réclamé à ce sujet, que la prescription n'a certainement pu être encourue. Qui oserait d'ailleurs prescrire contre le bon sens?

Jamais ne nous plaignons des sacrés potentats,
Telles que soient leurs mœurs, *tels* que soient leurs éclats;
S'ils sont bons, pourquoi s'en plaindre?

S’il est vrai qu’ils ne le soient pas,
Nous devons nous taire et les craindre.

M. le chevalier d’Aceilly n’a pas écrit ici très correctement, ni raisonné très noblement.

«Les détails qu’on va lire, *tels* affreux *qu’*ils soient, etc.» (EUGÈNE SUE, *Atar-Gull*.) Lisez *quelque* affreux *qu’*ils soient.

TÉMOIN.

ORTH. VIC. Il est querelleur, *témoins* les coups qu’il m’a donnés.

ORTH. CORR. Il est querelleur; *témoin* les coups qu’il m’a donnés.

Quand avons-nous manqué d’aboyer au larron?
Témoin trois procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la robe.
(RACINE, *Les Plaideurs*, act. III, sc. 3.)

«Luneau de Boisgermain observe que *témoin* n’est point adverbe, mais un ablatif absolu, et que, par conséquent, il est plus que probable que l’auteur avait écrit *témoins* au pluriel. Ce qu’il est important de remarquer, c’est l’erreur de Luneau; toutes les bonnes éditions de Racine portent *témoin* au singulier, pris adverbialement. A l’autorité de Racine se joint celle du Dictionnaire de l’Académie, qui contredit formellement cet étrange commentateur.» (GEOFFROY, *Œuvres de Racine*.)

Notre langue a de la répugnance à faire subir l’accord aux mots qui en précèdent d’autres qui les régissent. L’esprit n’aime pas, comme le dit M. Laveaux, à revenir en arrière. *Témoin* les mots *feu*, *nu*, etc., qui restent invariables quand ils sont suivis des substantifs auxquels ils se rapportent.

TEMPLE.

LOCUT. VIC. Il a été blessé aux *temples*.
LOCUT. CORR. Il a été blessé aux *tempes*.

Du temps de Vaugelas (161e rem.), on disait *la temple* et non *la tempe*. Ce dernier mot est le seul reçu maintenant.

«Les *tempes* ont, dit-on, été ainsi nommées (*tempora*, en latin), parce qu'elles indiquent le *temps* ou l'âge de l'homme, à cause de la blancheur des cheveux qui commence à cet endroit.» (DE ROQUEFORT, *Dict. étym.*)

TEMPS (DANS LE).

LOCUT. VIC. Cela m'a coûté mille francs *dans le temps*, *dans les temps*.
LOCUT. CORR. Cela m'a coûte mille francs *autrefois*.

Cette expression: *dans le temps* est beaucoup trop vague pour être satisfaisante. *Dans le temps* de quoi? *dans le temps* de qui? pourrait-on demander. Si vous ne voulez ou ne pouvez préciser aucune époque, employez *autrefois*, et tout est dit.

TENDON.

LOCUT. VIC. Nous avons mangé des *tendons* de veau.
LOCUT. CORR. Nous avons mangé des *tendrons* de veau.

Les *tendons* sont des extrémités de muscles et ne peuvent guère servir à faire des ragoûts; mais les *tendrons*, cartilages qui se trouvent à l'extrémité des os de la poitrine de certains animaux, fournissent un mets fort recherché par les personnes qui aiment ce

qui croque sous la dent. «Une fricassée de *tendrons* de veau.» (*Acad.*)

TENDRESSE.

LOCUT. VIC. Rien n'égale la *tendresse*, la *tendreur* de ce gigot.

LOCUT. CORR. Rien n'égale la *tendreté* de ce gigot.

«*Tendreur*, en parlant des viandes, n'a pas passé. On dit *tendreté*. Quelques-uns avaient voulu introduire *tendre*, subst. masc., dans ce sens: Cette viande est d'un grand *tendre*: l'usage ne l'a point admis.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

L'Académie a adopté *tendreté*.

L'auteur des Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie fait la guerre à ce mot. «Ce fut, dit-il, au moins un siècle après la première apparition de Mascarille et de Jodelet chez mesdemoiselles Gorgibus, qu'on osa inventer chez madame de T*** ou de L*** la *tendreté* d'un gigot; tant il est vrai que c'est un des priviléges du génie de contenir pour long-temps la sottise!

«A peine *tendreté* eut-il frappé les oreilles d'une coterie, qu'une coterie jalouse lui opposa la *tendreur*. Les avis se partagèrent long-temps entre les gourmets des deux tablées; mais enfin le secrétaire de l'Académie française crut devoir décider la question.

«Cependant la décida-t-il bien, en adoptant *tendreté*, au préjudice de *tendreur*, ou même de *tendresse*? Je laisse à juger ce point aux gens de goût; et je ferai seulement la réflexion suivante. Supposons que la servante de Gorgibus eût entendu ses maîtresses lui parler de la *tendreté* d'un gigot ou d'une botte de raves, je m'imagine qu'elle leur eût allégué la *creuseur* de ses sabots, la *rougeur* ou l'*écarlatesse* de sa jupe; ce qui semble contredire formellement la décision académique.»

Il est certain que, malgré la critique de M. Feydel, personne ne voudrait maintenant appliquer le mot *tendresse* à un gigot, à des légumes. Passe encore pour la salade: là, au moins, il y a un *cœur*. —Plaisanterie à part, *tendresse*, dans l'acception que veut lui conserver le critique de l'Académie, est considéré généralement comme un barbarisme, et n'est guère employé que par ces espèces de maraîchers qui courent les rues de Paris en criant à gorge déployée: La *tendresse*! la *verduresse*!

TERRORIFIER.

LOCUT. VIC. Cette nouvelle les *terrorifia*.
LOCUT. CORR. Cette nouvelle les *terrifia*.

M. Boiste a cru devoir donner le verbe *terrorifier*, et nous en sommes surpris, car il n'est jamais employé par les gens qui parlent bien. *Terrorifier* vaudrait sans doute mieux, en ce que le verbe *terrifier* a déjà une autre acception, celle de *convertir* en terre, et qu'il serait très désirable que chaque idée fût représentée par un mot propre, mais le ridicule s'est attaché au verbe *terrorifier*, et nous devons actuellement le regarder comme mort.

M. Boiste renvoie d'ailleurs à *terrifier*.

TÊTE D'OREILLER.

LOCUT. VIC. Voici une *tête d'oreiller*.
LOCUT. CORR. Voici une *taie d'oreiller*.

On a dit et écrit autrefois: un *tet d'oreiller*; c'est de là que sera venue, par corruption, le mot populaire *tête d'oreiller*.

TIMONNIER.

LOCUT. VIC. Ce cheval fera un bon *timonnier*.
LOCUT. CORR. Ce cheval fera un bon *limonnier*.

On dit plus communément les limons d'une voiture que le timon. Il vaut donc mieux ne se servir de l'expression *limonnier* qu'en parlant d'un cheval, et laisser *timonnier* exclusivement à sa signification de *personne qui gouverne le timon d'un vaisseau*, comme l'a fort sagement fait le Dictionnaire de l'Académie (1802), et comme auraient dû le faire les lexicographes qui l'ont suivi.

Dans cette phrase, par exemple: *Le timonnier était tout en sueur*, comment saura-t-on s'il est question d'un homme ou d'un cheval, à moins qu'il ne demeure bien convenu qu'un *timonnier* est un homme, et un *limonnier* un cheval? La propriété des termes mérite vraiment plus d'importance qu'on n'y en attache généralement.

TISSER.

LOCUT. VIC. Elle a *tissé* elle-même cette toile.
LOCUT. CORR. Elle a *tissu* elle-même cette toile.

On a dit autrefois *tistre*; on dit aujourd'hui *tisser*, dont le participe est *tissu*.

> Moi seule j'ai *tissu* le lien malheureux,
> Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
> (RACINE, *Bajazet*, acte V, sc. 12.)

TOAST.

PRON. VIC. Porter un *to-ast*.
PRON. CORR. Porter un *toste*.

Ce mot nous est donné comme un mot anglais, transporté dans notre langue avec sa signification de choc d'un verre à boire contre un autre verre. Ne serait-il pas plutôt pris du vieux mot français *toster*, qui signifiait *choquer*, *joûter*, et ne serait-il pas du nombre des mots de notre langue, introduits dans l'anglais par les Normands? On lit dans Clotilde de Surville, poète du quinzième siècle, le vers suivant:

> Contre le tempz, eh! quoi donc peult *toster*?

M. Berchoux nous paraît avoir eu tort de faire deux syllabes de ce mot:

> De porter des *toasts* suivez l'antique usage...
> Écoutez les *toasts* que j'ose vous prescrire.
> (LA GASTRONOMIE, poëme.)

Il faudrait donc aussi faire quatre syllabes du mot *roast-beef*.

TOMBÉE.

LOCUT. VIC. Nous arrivâmes à la *tombée* de la nuit.
LOCUT. CORR. Nous arrivâmes à la nuit *tombante*.

Pourquoi tous nos dictionnaires ont-ils oublié l'adjectif *tombant*?

TOMBER.

LOCUT. VIC. Mon fils *est tombé* hier.
LOCUT. CORR. Mon fils *a tombé* hier.

«L'Académie et la plupart des grammairiens disent que le verbe *tomber* ne prend pour auxiliaire que le verbe *être*, et qu'on ne peut jamais le conjuguer avec le verbe *avoir*. Cependant en donnant cette règle avec beaucoup d'assurance, ils ne peuvent se dispenser de

convenir que plusieurs écrivains, dans certains cas, ont conjugué *tomber* avec l'auxiliaire *avoir*; mais ils appellent ces locutions des distractions ou des fautes, et n'en regardent pas moins leur règle comme infaillible.

«Je conviendrai qu'il faut toujours dire: *je suis tombé*, si par cette locution on peut exprimer toutes les nuances, toutes les vues de l'esprit, que peuvent présenter les temps composés du verbe *tomber*; mais s'il est des cas où cette locution confond une vue de l'esprit avec une autre, je serai fondé à croire qu'elle ne suffit pas. Une mère voit son enfant près de tomber, elle dit: *il va tomber*; elle le voit tombant, elle dit: *il tombe*; elle le voit à terre après sa chûte, elle dit: *il est tombé*; mais si elle le relève, et qu'elle veuille indiquer à quelqu'un l'accident qui lui est arrivé, comment dira-t-elle? Dira-t-elle encore: *mon enfant est tombé*? Elle se servira donc de la même locution pour exprimer deux vues différentes de l'esprit.—*Mon enfant est tombé*; on lui répondra: courez vîte le relever.—Mais je ne veux pas dire qu'il est actuellement par terre, par suite de sa chûte: on l'a relevé.—Que voulez-vous donc dire?—Il n'y a point de femme qui, pressée par ces questions, ne réponde alors: je veux dire qu'il *a tombé*.—Il y a des choses dont on peut dire qu'*elles ont tombé*, et dont on ne peut jamais dire, exactement parlant, qu'*elles sont tombées*. Telles sont les choses qui, ayant un nom dans leur chûte, le perdent quand la chûte est consommée. On appelle *pluie* l'eau qui tombe du ciel; *la pluie tombe*, *la pluie a tombé*, mais strictement parlant, on ne devrait pas dire que *la pluie est tombée*; car quand l'eau du ciel est sur la terre, ce n'est plus de la pluie, c'est de l'eau de pluie. Ainsi, la pluie, qui peut être ou avoir été dans un état de chose tombante, ne peut être dans un état de chose tombée. On peut donc dire *la pluie tomba*, *la pluie a tombé*; mais on ne devrait pas dire *la pluie est tombée*. Cependant on le dit, en parlant d'une période qui n'est pas encore écoulée: *la pluie est tombée ce matin à verse*. Mais il serait ridicule de dire: *la pluie est tombée à verse il y a six jours*; il faut dire: *a tombé*. On peut appliquer les mêmes observations aux mots *foudre* et *tonnerre*. *L'année dernière*, *le tonnerre* a tombé *sur plusieurs édifices*; *le tonnerre* est tombé *ce matin*, ou a tombé *ce matin dans la Seine*. Vouloir absolument que

l'on emploie également l'auxiliaire *être* pour signifier et l'action, et l'état qui résulte de l'action, c'est confondre dans une seule expression deux choses réellement distinctes, c'est bannir de la langue une locution nécessaire pour exprimer une vue particulière de l'esprit, c'est apauvrir la langue. On a sans doute exclu cette locution de la langue, parce que l'Académie a omis de la mettre dans son Dictionnaire. Voilà comme l'Académie, à plusieurs égards, a contribué à apauvrir et à corrompre la langue. On a fait des règles de ses omissions et de ses bévues.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

L'Académie, qui prépare en ce moment une nouvelle édition de son dictionnaire, ne dédaignera sans doute pas d'avoir égard à la remarque de Laveaux, sur l'emploi de l'auxiliaire *avoir* avec *tomber*, et à tant d'autres observations non moins sensées, faites par plusieurs de nos meilleurs grammairiens sur les défauts malheureusement trop nombreux de son ouvrage. Espérons qu'un mesquin esprit de corps ne l'emportera pas sur l'intérêt de la langue française.

TOMBER A TERRE, TOMBER PAR TERRE.

LOCUT. VIC.

Ce grand chêne est *tombé à terre*.

La girouette de notre maison est *tombée par terre*.

LOCUT. CORR.

Ce grand chêne est *tombé par terre*.

La girouette de notre maison est *tombée à terre*.

«*Tomber par terre* se dit de ce qui, étant déjà à terre, tombe de sa hauteur; et *tomber à terre*, de ce qui, étant élevé au-dessus de terre, tombe de haut.

«Un homme, par exemple, qui passe dans une rue et qui vient à tomber, *tombe par terre*, et non *à terre*, car il y est déjà; mais un

couvreur, à qui le pied manque sur un toit, *tombe à terre*, et non *par terre*.

«Un arbre *tombe par terre*; mais les fruits de l'arbre *tombent à terre*.» (GIRARD, *Synonymes*.)

TONTON.

LOCUT. VIC. Il le fait tourner comme un *tonton*.

LOCUT. CORR. Il le fait tourner comme un *toton*.

Toton est le mot latin *totum*, francisé, sous le double rapport de la prononciation et de l'orthographe.

«Le *toton* est une sorte de dé à quatre et à cinq faces, sur l'une desquelles est la lettre T, qui désigne le mot latin *totum*, tout; parce que, lorsque le dé présente cette face, le joueur gagne tout.» (De ROQUEFORT, *Dict. étym.*)

> Enfin voilà ce qu'aime
> Le triste auteur de ce pauvre *tonton*.
> (EM. DEBRAUX, *Ch.*)

Lisez *toton*.

TOUCHER.

LOCUT. VIC. Nous sommes réconciliés; *touchons*-nous la *main*.

LOCUT. CORR. Nous sommes réconciliés; *touchons*-nous *dans* la main.

L'usage veut *toucher dans la main*, et non *toucher la main*. Le régime direct de *toucher* est le pronom personnel. Dans ces phrases du Dictionnaire de l'Académie (1802), *nous nous sommes* touchés

dans la main, *ils se sont* touchés *dans la main*, l'analyse démontre clairement que le verbe *toucher* est actif. Il faut donc conséquemment dire *toucher quelqu'un dans la main*, et non *toucher à quelqu'un dans la main*.

Molière nous paraît avoir eu tort de faire *toucher* verbe neutre, dans ce vers:

> Otez ce gant; *touchez à* monsieur *dans la main*.
> (*Femmes savantes.*)

TOUCHER. (*Voyez* PINCER.).

TOURNER.

LOCUT. VIC. Je crois qu'il *tourne* cœur.
LOCUT. CORR. Je crois qu'il *retourne* cœur.

La carte que l'on *retourne* se nomme la *retourne*. *De quelle couleur est* la retourne?

TOUS DEUX, TOUS LES DEUX.

LOCUT. VIC.
Nous partîmes *tous les deux* sur le même navire.
Nous ne partirons pas *tous deux* le même jour.

LOCUT. CORR.
Nous partîmes *tous deux* sur le même navire.
Nous ne partirons pas *tous les deux* le même jour.

Deux individus qui font la même action, ensemble, dans le même lieu, la font *tous deux*; mais si cette action est faite séparément par

ces deux individus, on dira qu'ils l'ont faite *tous les deux*.

Corneille et Voltaire ont régné tous les deux *sur la scène tragique*, et non *tous deux*. *Je les ai rencontrés* tous deux *bras dessus, bras dessous*, et non *tous les deux*.

La même remarque s'applique aux autres noms de nombre, excepté toutefois à ceux qu'on ne peut employer sans l'article. Ils sont morts *tous trois*, *tous quatre*, signifie que les trois, les quatre, sont morts ensemble, dans le même lieu. Ils sont morts *tous les trois*, *tous les quatre*, signifie que les trois, les quatre, sont morts à des époques différentes, et en différens lieux.

TOUT.

LOCUT. VIC. Cet homme, *tout* spirituel qu'il *soit*, ne me plaît pas.

LOCUT. CORR. Cet homme, *tout* spirituel qu'il *est*, ne me plaît pas, ou *quelque* spirituel qu'il *soit*, etc.

«On met toujours l'indicatif après *tout*, et toujours le subjonctif après *quelque*, et l'exemple d'un de nos bons écrivains ne doit pas l'emporter sur l'usage.

«Tous les bons auteurs que j'ai lus, mettent l'indicatif après *tout*, hors celui que j'ai cité d'abord.» (BOUHOURS, *Nouv. rem.*, p. 319.)

TOUT.

LOCUT. VIC.

Vous avez les mains *toutes* écorchées.
Prenez cette portion *toute entière*.
Il le ferait pour *tout autre* personne que vous.
Elle est *toute autre* que je ne croyais.

LOCUT. CORR.

Vous avez les mains *tout* écorchées.
Prenez cette portion *tout entière*.
Il le ferait pour *toute autre* personne que vous.
Elle est *tout autre* que je ne croyais.

Tout, placé devant un adjectif féminin, singulier ou pluriel, commençant par une consonne ou un *h* aspiré, s'accorde en genre et en nombre avec cet adjectif. Il a la main *toute* sanglante. L'euphonie est la raison de cette anomalie qui soumet un adverbe à la loi de l'accord. M. Barthélemy a écrit:

> Force reste à la loi: l'inflexible assemblée,
> *Tout* palpitante encor de la chaude mêlée,
> Se change en tribunal.....
>
> (*Journées de la Révol.*, 10e j.)

La licence est trop forte. Il fallait *toute*.

Tout est invariable, si l'adjectif qu'il précède est masculin pluriel, commençant par une voyelle ou une consonne: les doigts *tout écorchés*, les doigts *tout sanglans*, ou bien si cet adjectif est féminin, singulier ou pluriel, et commençant seulement par une voyelle ou un *h* muet: la main *tout écorchée*, les mains *tout écorchées*.

Tout, suivi de l'adjectif *entière*, est un adverbe, et doit toujours être invariable. Quand on dit: la maison *tout entière*, c'est comme si l'on disait: la maison *absolument entière*.

Tout, joint à l'adjectif *autre*, est tantôt variable et tantôt invariable. Dans cette phrase, par exemple: Il le ferait pour *toute autre* personne que vous; on voit que *tout* doit être variable, parce qu'il est adjectif. C'est comme s'il y avait: il le ferait pour *toute* personne *autre* que vous.

Mais dans cette autre phrase: Elle est *tout autre* que je ne croyais; *tout*, ne pouvant être qu'un adverbe, reste invariable. *Tout* a ici la valeur de *tout-à-fait*.

TOUT (UNE FOIS POUR).

LOCUT. VIC. Nous l'avons dit *une fois pour tout*.
LOCUT. CORR. Nous l'avons dit *une fois pour toutes*.

C'est à-dire *une fois pour toutes* (les autres fois.)

TOUT PLEIN.

LOCUT. VIC. J'ai *tout plein* d'appétit.
LOCUT. CORR. J'ai *beaucoup* d'appétit.

Tout plein pour *beaucoup* est une mauvaise expression, parce qu'elle manque d'exactitude. Vaugelas, qui l'a chaudement défendue, tout en convenant à peu près qu'elle *n'a point de sens ni de raison* (*Nouv. Rem.*, 1690), dit qu'il ne faut pas *s'amuser à en faire l'anatomie*. Quelle valeur peut donc avoir cette expression qui craint tant l'analyse? Aucune.

Il y a des cas où *tout plein* peut être fort bien placé; mais on remarquera qu'il n'a pas alors la signification de *beaucoup*, qui doit lui être toujours refusée. *Y a-t-il de l'eau dans ce tonneau?* Oui, il y en a *tout plein*. *Tout plein* a au moins ici une valeur déterminée. Ce qui est vague ne convient pas à notre langue, qui aime tant la précision!

TRAINTRAIN.

LOCUT. VIC. Vous connaissez bien le *traintrain* de la maison.
LOCUT. CORR. Vous connaissez bien le *trantran* de la maison.

«C'est un mot factice et populaire; le cours de certaines affaires; la manière ordinaire de les conduire. Entendre, savoir le *trantran*. Il sait le *trantran* des affaires du palais.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

TRAVERS (A), TRAVERS (AU).

LOCUT. VIC.
- Il se sauva *à travers du* jardin.
- Je passai *au travers les* rangs ennemis.

LOCUT. CORR.
- Il se sauva *à travers le* jardin.
- Je passai *au travers des* rangs ennemis.

A travers doit être suivi d'un régime direct, *au travers* d'un régime indirect.

A travers exprime l'action de passer par un milieu qui n'offre aucun obstacle, aucune résistance: *au travers* marque au contraire l'action de passer par un milieu qu'il faut pour ainsi dire percer. On passe une épée *au travers du corps*; on passe *à travers les* champs. Le fil passe *à travers* l'aiguille qui est percée; l'aiguille passe *au travers de* la peau qu'elle perce.

TRAVERS (DE), TRAVERS (EN).

LOCUT. VIC. Posez cette planche *de travers*.

LOCUT. CORR. Posez cette planche *en travers*.

De travers signifie à *contre-sens* ou *de mauvais sens*, *en travers*, d'un côté à l'autre, suivant la largeur.

TRAVERSAL.

LOCUT. VIC. C'est une ligne *traversale*.

LOCUT. CORR. C'est une ligne *transversale*.

«Constantin Varole, Boulonais, premier médecin du pape Grégoire XIII, mort en 1570, a donné son nom à l'alongement *transversal* du cervelet, appelé *Pont de Varole*.» (*Dict. de Trévoux.*)

TRAVERSER LE PONT.

LOCUT. VIC. *Traversez le pont* qui est devant vous.
LOCUT. CORR. *Passez le pont* qui est devant vous.

«*Traverser*, dit un grammairien, signifie parcourir l'étendue d'un corps considérée dans sa largeur d'un côté à l'autre; mais lorsqu'on parcourt un objet d'un bout à l'autre dans sa longueur, on ne le *traverse* pas. Le pont *traverse* la rivière, il en occupe l'étendue en largeur. Vous n'avez pas parcouru le pont dans sa largeur; vous avez *traversé*, il est vrai, la rivière, mais c'a été en parcourant le pont dans sa longueur; vous n'avez pas *traversé* le pont, vous y avez *passé*.» (CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

Le badaud qui, appuyé sur le parapet d'un pont, voit un train de bois disparaître sous une arche, se hâte de *traverser le pont*, pour jouir encore du délicieux spectacle de ce train de bois suivant le courant de la rivière, et se jette, comme un étourneau, dans les jambes de l'homme pressé qui *passe le pont* pour vaquer à ses affaires.

TRÉFOUILLER, TRIFOUILLER.

LOCUT. VIC. Vous êtes toujours à *tréfouiller*.
LOCUT. CORR. Vous êtes toujours à *farfouiller*.

Ce mot, d'un usage fort commun, mais non de bon usage, ne se trouve dans aucun dictionnaire. On pourrait le remplacer parfaitement par le verbe *farfouiller*, qui n'est pas élégant, mais qui est du moins français.

TREMBLER LA FIÈVRE.

LOCUT. VIC. Je *tremble* la fièvre.
LOCUT. CORR. La fièvre me *fait trembler*.

L'Académie n'a pas dédaigné d'enregistrer cette mauvaise locution dans son dictionnaire, et l'Académie nous paraît avoir tort. Si elle voulait rapporter toutes les expressions devant lesquelles elle pourrait mettre: *on dit populairement*, il lui faudrait augmenter du double le volume de son dictionnaire, et nous doutons réellement que nous en fussions plus avancés. *Trembler*, verbe actif, est un barbarisme qui ne méritait pas du tout la bienveillance de MM. les quarante.

TRÉMONTADE, TRÉMONTANE.

LOCUT. VIC. Nous perdîmes la *trémontade*, la *trémontane*.
LOCUT. CORR. Nous perdîmes la *tramontane*.

Le nord se nomme *tramontane* dans la Méditerranée. Perdre la *tramontane*, c'est perdre le moyen de s'orienter, de savoir où l'on est. Cette expression s'emploie figurément en parlant de quelqu'un qui ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, par suite d'un trouble qui lui est survenu.

TRÈS.

LOCUT. VIC. J'ai *très soif*.
LOCUT. CORR. J'ai *une grande soif*.

Très ne peut pas se placer devant un substantif. Marivaux a écrit: *Nous étions partis* très matin *de cette ville*. Il fallait: *de très grand*

matin.

TRÉSORISER.

LOCUT. VIC. Voulez-vous donc *trésoriser*?
LOCUT. CORR. Voulez-vous donc *thésauriser*?

Trésoriser est un barbarisme. On peut voir là un nouvel exemple des contradictions choquantes introduites dans notre langue par les changemens qu'on y a faits sans discernement. Le plus simple bon sens ne prouve-t-il pas qu'avec notre mot moderne de *trésor*, nous devrions dire *trésoriser*, ou que si nous voulons dire *thésauriser*, il faut revenir au substantif *thésaur*, tiré du latin *thesaurus*, et dont on se servait autrefois. *Adoncques chascun membre se prepare et sesvertue de nouveau à purifier et affiner cestuy* thesaur. (RABELAIS, *Pantagruel*.)

TRESSAILLIR.

LOCUT. VIC.
Voyez comme il *tressaillit* de joie!
J'ai un nerf *tressaillé*.

LOCUT. CORR.
Voyez comme il *tressaille* de joie!
J'ai un nerf *tressailli*.

Je *tressaille*, tu *tressailles*, il *tressaille*, nous *tressaillons*, vous *tressaillez*, ils *tressaillent*.—Je *tressaillais*, nous *tressaillions*.—Je *tressaillis*, nous *tressaillîmes*.—Je *tressaillirai*.—Je *tressaillirais*.—*Tressaille*, *tressaillons*.—Que je *tressaille*, que nous *tressaillions*.—Que je *tressaillisse*, que nous *tressaillissions*.—*Tressaillir*.—*Tressaillant*.—*Tressailli*, *tressaillie*.

«Il *tressaillit*, prend cette main, la porte à son cœur.» (J.-J. ROUSSEAU, *Pygmalion*.)

Cette faute a disparu dans les dernières éditions de J.-J. Rousseau.

Un nerf *tressailli* est un nerf déplacé.

TROIS-PIEDS.

LOCUT. VIC. Mettez ce *trois-pieds* sur le feu.
LOCUT. CORR. Mettez ce *trépied* sur le feu.

Trois-pieds ne se trouve dans aucun dictionnaire.

D’autres sur le *trépied* placent l’airain bouillant,
Que la flamme rapide embrasse en pétillant.
(DELILLE, *Énéide*, liv. 1.)

TROUPE.

LOCUT. VIC. Son fils est dans *la troupe*.
LOCUT. CORR. Son fils est dans *les troupes*.

Il ne faut pas dire *la troupe* pour désigner les soldats d’un pays. Ce mot ne s’emploie au singulier, en parlant de gens de guerre, que pour signifier un corps détaché. *Cet officier va partir pour l’armée avec* sa troupe.

TRUBLE.

LOCUT. VIC. Pêchez avec cette *truble*.
LOCUT. CORR. Pêchez avec cette *trouble*.

La plupart des dictionnaires, celui de M. Boiste, entre autres, laissent le choix entre *truble* et *trouble*, filet de pêche. Cet instrument étant destiné particulièrement à pêcher en eau *trouble*, *trouble* nous paraît mieux convertir sous le rapport de l’analogie. Mais d’un autre côté, tous les compilateurs de cacologies ayant crié *haro* sur ce pauvre mot, c’est peut-être faire preuve de témérité que de chercher à le faire prévaloir. N’importe! cette témérité, nous l’aurons, et comme elle est basée sur la raison, nous comptons même sur des approbateurs.

TRUFFLE.

LOCUT. VIC. Aimez-vous les *truffles*?
LOCUT. CORR. Aimez-vous les *truffes*?

Ménage donne les deux orthographes (*Origines de la langue française*) et ne met qu'un *f*. Mais Ménage écrivait il y a près de deux siècles.

> Le pis de tout, c'est qu'avec son air buffle,
> Il porte un cœur aussi noir qu'une *truffle*.
>
> (J.-B. ROUSSEAU, *Allég.* v.)

TUER LA CHANDELLE.

LOCUT. VIC. Avez-vous *tué la chandelle*?
LOCUT. CORR. Avez-vous *éteint la chandelle*?

Tuer le feu est aussi une mauvaise manière de parler. «On dit à Paris: *éteindre un flambeau*. *Tuer un flambeau*, *une chandelle*, est de province.» (MÉNAGE, *Obs. sur la langue française*, ch. 188.)

TUTAYER.

LOCUT. VIC. Vous vous *tutayez* donc?
LOCUT. CORR. Vous vous *tutoyez* donc?

«Il est encore assez commun de dire *tutayer*», dit M. Ch. Nodier, dans son savant et spirituel ouvrage intitulé *Notions de linguistique*; «et Dieu garde de mal les honnêtes lexicographes qui écrivent ce barbarisme comme je viens de l'écrire.» (Chap. IX, p. 162.)

«De *tu*, *toi*, on a fait *tutoyer*. L'orthographe qui écrit *tutayer* est donc souverainement ridicule.» (M. CH. NODIER, *Examen crit. des*

Dict.)

ULCÈRE.

LOCUT. VIC. Il a une *ulcère* à la jambe.
LOCUT. CORR. Il a un *ulcère* à la jambe.

«On le faisait autrefois féminin, et quelques-uns lui donnent encore ce genre; mais ce ne devrait pas être des médecins. Ces *ulcères* ne furent point si rebelles que les *premières*.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

UN.

LOCUT. VIC. C'est un des hommes qui *a* le mieux servi la patrie.
LOCUT. CORR. C'est un des hommes qui *ont* le mieux servi la patrie.

Le bon sens devrait suffire pour indiquer comment les phrases construites d'une manière analogue à celle que nous venons de citer, doivent s'écrire; et cependant cette faute est très fréquente. N'est-il pas évident ici que l'homme dont il est question, n'est pas le seul qui ait le mieux servi la patrie, mais bien un de ceux qui ont le mieux servi la patrie.

Supposons que plusieurs déserteurs, passant par un village, aient été vus par un paysan. Ce paysan, interrogé sur cette circonstance, en présence de l'un d'eux, ne doit-il pas dire: Voilà un des déserteurs qui ont passé par tel village. Mais si, parmi les déserteurs qu'il voit juger, il ne s'en trouve qu'un seul qui ait passé par son village, il devra dire alors: Voilà un des déserteurs qui a passé par mon village. Qui ne voit, par cet exemple, la différence qui existe dans l'emploi du singulier ou du pluriel après le pronom relatif

qui, précédé de la locution *un de*, *un des*. Ainsi, dans cet autre exemple, tiré d'un journal: Leur pays (le grand-duché de Nassau) est *un de* ceux qui *a* refusé de recevoir le tarif prussien, il fallait le verbe *avoir* au pluriel. Si plusieurs pays ont refusé, etc., et que le duché de Nassau soit un de ces pays, pourquoi ne pas dire: Ce pays est *un de* ceux qui *ont* refusé, etc. Si ce pays est le seul qui ait refusé, etc., pourquoi ne pas dire: Ce pays a refusé, etc. Il n'y a là qu'une exactitude de langage tout-à-fait indispensable pour être compris, et pas du tout de purisme.

«Ce fut une des choses qui *contribua* davantage à les lier étroitement avec elle. (RESTAUT.) Dans cette phrase, le singulier, dit M. Chapsal, serait regardé aujourd'hui comme une hérésie grammaticale; aussi tous nos modernes auteurs n'emploient-ils que le pluriel: L'empereur Antoine est regardé comme un des plus grands princes qui *aient* régné.» (ROLLIN.)

«Il paraîtra bientôt une nouvelle vie de Charles VII; elle a été composée par un des hommes qui *possèdent* le mieux l'histoire générale de notre monarchie.» (FRÉRON.)

«Quintilien, un des hommes de l'antiquité qui *ont* le plus de sens et de goût, examine si l'éducation publique doit être préférée à l'éducation privée.» (D'ALEMBERT.)

(*Nouv. Dict. gramm.*)

UN.

LOCUT. VIC. J'irai chez vous vers *les une* heure.

LOCUT. CORR. J'irai chez vous *vers une* heure.

L'usage (et l'on doit par là, nous présumons, entendre celui des bons auteurs) n'a jamais, comme le prétend le Dictionnaire de M. Raymond, autorisé le solécisme: *vers les une heure*.

UN CHACUN, UN QUELQU'UN.

LOCUT. VIC. *Un chacun* le fera à son tour.
LOCUT. CORR. *Chacun* le fera à son tour.

«Il n'y a plus que les vieillards qui aient droit de se servir de cette expression jadis fort en usage.» (M. MARLE, *Omnibus du langage*.)

La même remarque peut s'appliquer à *un quelqu'un*.

UN (L') ET L'AUTRE, NI L'UN NI L'AUTRE.

LOCUT. VIC.
L'un et l'autre vous *a* offensé.
Ni l'un ni l'autre n'y *manquera*.

LOCUT. CORR.
L'un et l'autre vous *ont* offensé.
Ni l'un ni l'autre n'y *manqueront*.

Doit-on mettre le verbe au singulier ou au pluriel après *l'un et l'autre*? C'est une question controversée depuis fort long-temps par nos grammairiens, et non résolue par nos meilleurs écrivains.

> *L'un et l'autre* à mon sens *ont* le cerveau troublé.
> (BOILEAU, *Sat.* IV.)

> *L'un et l'autre ont* promis Atalide à ma foi.
> (RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. 1.)

> *L'un et l'autre* à ces mots *ont* levé le poignard.
> (VOLTAIRE, *Mérope*, act. II, sc. 2.)

> Étudiez la cour et connaissez la ville;
> *L'une et l'autre est* toujours en modèles fertile.
> (BOILEAU, *Art poét.*, ch. III.)

> A demeurer chez soi *l'un et l'autre s'obstine*.
> (LAFONTAINE, *Fab. 7*, liv. III.)

L'un et l'autre bientôt *voit* son heure dernière.
(VOLTAIRE, *Orph. de la Ch.*, act. v, sc. 1.)

«Comme presque tous les grammairiens se sont prononcés pour le pluriel, nous pensons, dit M. Girault-Duvivier (*Gramm. des Gramm.*), *qu'on doit employer ce nombre plutôt que le singulier*.»

Quand nous voyons l'expression *l'un et l'autre*, qui exprime nécessairement un pluriel, suivie d'un verbe au singulier, il nous semble réellement entendre quelque cuisinière, ou quelque maître d'école de village, faisant une addition, et disant fort correctement: Un et un *fait* deux.

—«Dans cette phrase: *ni l'un ni l'autre n'ont* fait leur devoir, il y a deux sujets; aucun des deux n'a fait son devoir, c'est ce que cette phrase signifie; l'exclusion est commune à l'un et à l'autre, et cette exclusion ne peut être marquée que par le pluriel.

«Les deux sujets concourent-ils à l'action? il y a pluralité dans l'idée, il doit y avoir pluralité dans les mots, *et, par conséquent, il faut donner au verbe la forme plurielle*. Ainsi, je dirai: *ni* l'un *ni* l'autre n'*ont* fait leur devoir; *ni* la douceur, *ni* la force ne *peuvent* rien. Si, au contraire, un des deux sujets seulement fait l'action, il y a unité, et dès-lors *le verbe doit être mis au singulier*: *ni* l'un *ni* l'autre n'*est* mon père, parce qu'on n'a qu'un père.» (*Gramm. des Gramm.*)

UNIR.

LOCUT. VIC. J'ai *uni* mes destinées *avec* les vôtres.
LOCUT. CORR. J'ai *uni* mes destinées *aux* vôtres.

On lit dans Féraud (*Dict. crit.*, art. *Aise*): «Le genre de ce mot est incertain au singulier; on ne l'*unit* qu'*avec* des pronoms.» Il fallait: qu'*à* des pronoms.

Avec, après le verbe *unir*, est évidemment battologique, puisqu'il exprime particulièrement l'*union*; *à* convient beaucoup mieux, parce

qu'il n'exprime guère que la tendance pure et simple.

UNIR ENSEMBLE.

LOCUT. VIC. *Unissez-vous ensemble* contre eux.
LOCUT. CORR. *Unissez-vous* contre eux.

«Vaugelas, dans ses Remarques (160^{e}) sur la langue française, trouve cette locution correcte, et cite à l'appui cette phrase tirée de la vie d'Auguste: Antoine et Lépidus s'étaient *unis ensemble* d'une façon assez étrange.

«Aujourd'hui l'usage a fait raison de cette remarque de Vaugelas; on dirait: Antoine et Lépidus s'étaient *unis* d'une façon assez étrange.

«*Unir ensemble* est une véritable périssologie, puisque le mot *ensemble* n'ajoute rien à l'idée exprimée par *unir*.» (M. CHAPSAL, *Nouv. Dict. gramm.*)

USAGE.

LOCUT. VIC. Cette étoffe est d'un bon *usage*.
LOCUT. CORR. Cette étoffe est d'un bon *user*.

«*Usage* pour *user*, substantif, est mis, par M. Desgrouais, au nombre des gasconismes.» (FÉRAUD, *Dict. crit.*)

> C'est un si bon *user* qu'on n'en voit pas la fin.
> (FURETIÈRE, *Sat.* 1.)

VA.

LOCUT. VIC.	J’accepte ce que vous me proposez; cela me *va*. Comment *ça va-t-il* aujourd’hui?
LOCUT. CORR.	J’accepte ce que vous me proposez; cela me *convient*. Comment *vous portez-vous* aujourd’hui?

Il ne faut qu’un peu de raisonnement pour voir combien sont défectueuses les expressions que nous signalons ici.—Elles appartiennent au langage familier, nous dira-t-on.—Eh! bon Dieu! tâchons donc de laisser de côté cette distinction de langage familier et de langage relevé. Avons-nous réellement aujourd’hui ces deux espèces de langage? N’en fait-on pas tous les jours et partout un continuel mélange? Le *parleur* le plus illettré ne manque jamais maintenant de placer dans le discours le plus prosaïque, et à côté des expressions les plus triviales, tous les mots les plus ronflans que peut lui fournir sa mémoire. Au tribunal de commerce, en demandant le paiement d’un effet, on évoque tout-à-coup l’élégant et poétique mot *alors que*; au théâtre, vous entendez dans une tragédie moderne, ou un drame, si vous voulez, l’humble mot *guignon*. Tous les rangs sont confondus parmi les mots comme parmi les hommes. Les mots *bien nés* courent les rues comme les mots roturiers, et ceux-ci même supplantent quelquefois les premiers. Voulez-vous, par exemple, savoir des nouvelles du charmant mot *épouse*? Allez en chercher au faubourg Saint-Marceau, et gardez-vous d’aller aux *Tuileries*; ce serait le froid et positif mot *femme* que vous y trouveriez à sa place. Souvenez-vous que le roi maintenant a une *femme*, le chiffonnier n’a qu’une *épouse*.

Il nous semble résulter de ce chaos que nous devons nous efforcer de nous faire un seul et unique langage, élégant, si nous le pouvons, et rationnel surtout; cela vaudra infiniment mieux que d’avoir une langue vulgaire et une langue sacrée; car, avec ces deux langues-là, nous ressemblons passablement à des gens qui s’affublent en même temps de beaux habits et de guenilles, et ces gens-là ne peuvent être, ne nous en déplaise, que des fous.

VACILLANT.

PRONONC. VIC. Son courage est *vaccillant*.
PRONONC. CORR. Son courage est *vacillant*.

Vaciller, *vacillant*, *vacillation*, se prononcent sans mouiller les deux *ll*, et en donnant au *c* le son de deux *ss*.

VAGISTAS.

LOCUT. VIC. Ouvrez le *vagistas*.
LOCUT. CORR. Ouvrez le *vasistas*.

«Le *vasistas* est une petite partie d'une porte ou d'une fenêtre, laquelle partie s'ouvre et se ferme à volonté. Ce mot vient des trois mots allemands *Was ist das?* (Quoi est cela?) que l'on a estropiés comme la plupart des mots qui nous viennent des langues étrangères.

«*Vagistas*, qui est dans la bouche d'une infinité de personnes, se trouve, on ne sait pourquoi, dans le Dictionnaire de Gattel; mais il ne se trouve que là.» (*Gramm. des gramm.*)

M. Laveaux, dans son *Dictionnaire des difficultés*, a aussi écrit *vagistas*, quoiqu'il assigne à ce mot l'étymologie que nous venons de rapporter, qui nous paraît d'autant plus plausible que la phrase allemande: *Was ist das?* dans la bouche d'un Allemand, se prononce exactement comme notre mot *vasistas*, au moyen de l'assimilation du son du double *w* au son du *v* simple, et de la rudesse du *t* transportée au *d*.

VAILLE QUI VAILLE.

LOCUT. VIC. Je l'accepte, *vaille qui vaille*.
LOCUT. CORR. Je l'accepte, *vaille que vaille*.

Vaille que vaille signifie (qu'il) *vaille* (ce) *que* (il) *vaille*, c'est-à-dire *n'importe quoi*.

VAS (JE), VAIS (JE).

LOCUT. VIC. Je *vas* lui parler.
LOCUT. CORR. Je *vais* lui parler.

«Tous les deux se disent, comme l'atteste le mot connu du père Bouhours agonisant.

«Du temps de Vaugelas, la cour disait: *je vas*, et la ville: *je vais*. L'avis du peuple a prévalu sur celui de la cour, ce qui arrive souvent en matière de goût.

«On ne dirait plus: *je vas*, comme dans ces vers de Lafontaine:

> Mais plutôt qu'elle considère,
> Que je me *vas* désaltérant
> Dans le courant.

«Mais, je m'en *vas* se dit toujours, et Girard le trouve même préférable à: je m'en *vais*. Je partage là-dessus l'opinion du père Bouhours, qui était très indifférent sur le choix.» (M. CH. NODIER, *Examen crit. des Dict.*) *Voyez* ALLER.

VÉNÉNEUX, VENIMEUX.

LOCUT. VIC. Ne touchez pas cette bête; elle est *vénéneuse*.
Prenez garde à cette plante *venimeuse*.

LOCUT. CORR. Ne touchez pas cette bête; elle est *venimeuse*.

Prenez garde à cette plante *vénéneuse*.

Vénéneux vient directement de *venenum*, et se dit des plantes, des herbes, etc. *Venimeux* vient de *venin*, autrefois *venim*, qui lui-même vient aussi de *venenum*, et se dit des êtres animés. «On prétend même qu'ils (les crapauds de Carthagène et de Porto-Bello) y font des morsures d'autant plus dangereuses, qu'indépendamment de leur grosseur, ils sont, dit-on, très *venimeux*.» (LACÉPÈDE, *Hist. nat.*, tome 3.)

«Les crapauds sont beaucoup plus *venimeux*, à mesure qu'ils habitent des pays plus chauds et plus convenables à leur nature.» (LACÉPÈDE, *Hist. nat.*, tom. 3.)

«Le suc de la ciguë est *vénéneux*.» (*Dict. de l'Acad.*)

Il n'y a pas fort long-temps que l'usage a fixé l'emploi particulier de chacun de ces adjectifs. Du temps du P. Bouhours on disait également: «*Les scorpions et les vipères sont des bêtes* vénéneuses *ou* venimeuses.» (*Rem. nouv.* pag. 264, 1692.)

VENIR.

LOCUT. VIC. *Viens* nous en.
LOCUT. CORR. *Allons* nous en.

Viens nous en n'est pas plus régulier que ne le serait: *Va nous en*. Le verbe ne peut pas être au singulier, quand il a un sujet pluriel.

VÊPRES.

LOCUT. VIC. Irez-vous aujourd'hui *à vêpres*?
LOCUT. CORR. Irez-vous aujourd'hui *aux vêpres*?

On doit dire: aller *aux vêpres*, comme on dit: aller *à la* messe. *Vêpres*, au nominatif, au génitif et à l'accusatif, ne s'emploie presque jamais sans article: *les vêpres* sont sonnées, la fin *des vêpres*, sonner *les vêpres* (*Acad.*), pourquoi n'en serait-il pas de même au datif? Remarquons bien que si l'on dit: aller *à prime*, *à tierce*, *à sexte*, *à none*, c'est parce que ces mots s'emploient toujours sans article, l'office *de prime*, *de tierce*, *de sexte*, *de none*[3], est commencé. *Matines* et *complies* doivent s'employer aussi sans article; chanter *matines*, aller à *matines*, réciter *complies*, aller à *complies*.—*Vêpres* est féminin: *Les vêpres siciliennes*.

[3] Un grammairien prétend que le mot *nones* n'a pas de singulier. Nous pensons au contraire que c'est le pluriel qui manque, et que l'on doit toujours écrire *none*. *None* est une francisation du latin *nona* (sous-entendu *horá*), comme *tierce* l'est de *tertia*, *sexte* de *sexta*, etc.

VERMICHELLE, VIOLONCHELLE.

PRONONC. VIC. *Vermichelle*, *violonchelle*.
PRONONC. CORR. *Vermicelle*, *violoncelle*.

Plusieurs grammairiens veulent que l'on prononce *vermichelle*, *violonchelle*, parce que les mots *vermicelle*, *violoncelle*, viennent de l'italien, et que, dans cette langue, le *c* devant une voyelle liquide se prononce comme notre *ch*. Pour réfuter victorieusement, il nous semble, cette opinion, il suffit de faire remarquer que ces mots, en passant dans notre langue, ont perdu la terminaison italienne, qu'ils sont actuellement tout-à-fait français, et qu'il serait par conséquent absurde de vouloir leur appliquer une prononciation étrangère. Le naturalisé ne perd-il pas ses droits aux privilèges de sa première patrie? Si ces mots avaient conservé toute leur physionomie italienne comme *Mezzo-termine*, par exemple, il serait fort raisonnable de les prononcer comme en italien. *Mezzo-termine* n'est qu'un étranger qui voyage en France, et n'est pas, Dieu merci, encore naturalisé. Mais *vermicelle* et *violoncelle* ne sont pas dans le

même cas que *Mezzo-termine*, et l'on ne doit pas plus prononcer *vermichelle*, *violonchelle* à l'italienne, que *Mézotermine* à la française. Et pour revenir à cette dernière expression, comment le *Dictionnaire de l'Académie* de 1802 a-t-il pu croire enrichir notre langue en lui faisant ce cadeau, quand nous avons déjà celle de *terme-moyen* qui traduit exactement la première, et que nous devrions préférer, quand ce ne serait que par esprit national. Mais parlez de cela à certaines gens! ils ne vous écouteront pas. Ils aiment infiniment mieux faire étalage d'un mauvais lambeau d'érudition, que de se rendre aux conseils du bon sens.

VERS.

PRONONC. VIC. Votre ami fait des *ver se*.
PRONONC. CORR. Votre ami fait des *ver*.

Les méridionaux prononcent le mot *vers* conformément à l'axiôme suivant qui jouit d'une grande autorité parmi eux: *Toutes les lettres sont faites pour être prononcées*, axiôme fort raisonnable au fond, mais qui est cependant encore fort hétérodoxe en France. En attendant qu'il triomphe, nous engageons nos compatriotes les méridionaux à le mettre un peu moins en pratique; ils n'en paraîtront que plus Français.

VESSICATOIRE.

LOCUT. VIC. On lui appliquera un *vessicatoire*.
LOCUT. CORR. On lui appliquera un *vésicatoire*.

Le *vésicatoire* fait venir des *vessies*; de là l'erreur des gens fort nombreux qui prononcent ce mot comme s'il était écrit par un double *ss*.

Vésicatoire vient du latin *vesica*, et l'on a dit autrefois *vésie* pour *vessie*.

VÊTIR. (*Voyez* REVÊTIR.)

LOCUT. VIC. Elle se *vêtit* à la hâte, et sort.

LOCUT. CORR. Elle se *vêt* à la hâte, et sort.

VIDER.

LOCUT. VIC. La cour le condamne à *vider* les lieux.

LOCUT. CORR. La cour le condamne à *évacuer* les lieux, le local qu'il occupe.

Nos codes n'ont certainement pas le pouvoir de forcer personne à remplir les fonctions de vidangeur. On conviendra cependant que, sans tourmenter en aucune façon le sens des mots, c'est exactement ce qu'on pourrait inférer de l'arrêt que nous venons de citer, en le prenant à la lettre. Aussi sommes-nous persuadé que cette dégoûtante expression de *vider les lieux* disparaîtra quelque jour du style judiciaire.

«La langue française, a dit fort judicieusement Andry de Boisregard (*Réfl. sur l'usage prés. de la langue française*), est, à proprement parler, la plus modeste de toutes les langues; elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur, mais encore celles qui peuvent recevoir un mauvais sens. Nos écrivains les plus polis vont en cela jusqu'au scrupule, et *un mot devient insupportable parmi nous dès qu'il peut être interprété en mal*.

VIE.

LOCUT. VIC. C’est défendu sous *peine* de *vie*, sous *peine* de *la vie*.

LOCUT. CORR. C’est défendu sous *peine* de *mort*.

La *mort* est une peine qu’on peut infliger; la *vie* n’en est pas une. C’est donc sous peine de *mort* que l’on doit dire.

L’Académie regarde l’expression *sous peine de la vie* comme elliptique, et elle a raison: cela signifie *sous peine de perdre la vie*. Mais pourquoi préférer une construction elliptique à une construction pleine? *La peine de la perte de la vie* n’est-elle pas la *peine de mort*?

VIN.

L’abbé Delille questionnait un jour l’abbé Cosson sur la manière dont il s’était comporté dans un grand dîner auquel il avait assisté chez l’abbé de Radonvilliers. Le premier de ces abbés était, comme on sait, un homme de cour; le second un simple professeur, peu au fait des usages du grand monde. Aussi l’abbé Delille trouva-t-il dans les réponses de son ami un ample sujet de critique. Après maintes questions: «Vous ne dites rien de votre manière de demander à boire», ajouta-t-il. «J’ai, comme tout le monde, demandé *du Champagne*, *du Bordeaux*, aux personnes qui en avaient devant elles.—Sachez donc qu’on demande *du vin de Champagne*, *du vin de Bordeaux*.» (BERCHOUX, *la Gastronomie*, poëme, ch. II, notes.)

Madame de Genlis blâme aussi l’emploi de cette manière de parler, qu’elle attribue bien gratuitement au langage révolutionnaire. (*Mém.*, t. V, p. 92.) Il y a ici parachronisme. Mille exemples pourraient servir à prouver qu’avant la révolution nos bons auteurs ont fait usage de ces locutions elliptiques, et nous pensons que ces autorités peuvent bien balancer avec quelque avantage celle d’un sot purisme qui repose uniquement sur un caprice de grand monde.

VIS-A-VIS.

LOCUT. VIC. Je demeure *vis-à-vis* son hôtel.
Il a été ingrat *vis-à-vis de* moi.

LOCUT. CORR. Je demeure *vis-à-vis* de son hôtel.
Il a été ingrat *envers* moi.

Vis-à-vis doit toujours être suivi de la préposition *de*, et ne peut jamais se placer devant un nom de personne, avec la signification de *envers*, *à l'égard de*.

Dans les vers suivans:

> Déjà placé *vis-à-vis* sa servante,
> Le bon pasteur a saisi son couteau.
> (DÉSAUGIERS, *Rien qu'une*, conte.)

Vis-à-vis est bien placé, parce qu'il signifie: *en face de*; mais il fallait *vis-à-vis de*.

«Y a-t-il, dit Voltaire, un seul des écrivains du grand siècle de Louis XIV qui ait dit *ingrat* vis-à-vis *de moi*, au lieu de, *ingrat envers moi*; *il se ménageait* vis-à-vis *ses rivaux*, au lieu de dire, *avec ses rivaux*; il était *fier* vis-à-vis *de ses supérieurs*, pour *fier avec ses supérieurs*, etc.? Dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.» (*Lettre à M. d'Olivet.*)

«D'Arnaud vient de tenir *vis-à-vis* de moi la même conduite que Cotin, son devancier, a tenue *vis-à-vis de* Boileau.» (Ecouchard LE BRUN.) Lisez *envers* dans ces deux endroits.

VIVE.

ORTH. VIC. *Vive* les gens d'esprit!
ORTH. CORR. *Vivent* les gens d'esprit!

Presque tous nos dictionnaires, excepté celui de l'Académie, donnent au mot *vive* le nom d'interjection! Cette désignation est tout-

à-fait inexacte, car on écrit *vivent* au pluriel, et une chose bien connue du plus petit écolier, c'est que l'interjection est une des quatre parties du discours qui ne changent jamais. Dans cette phrase: *Meure* le tyran, ce mot *meure*, qui ferait *meurent* au pluriel, *meurent* les tyrans, est donc un verbe. *Périssent* les colonies plutôt qu'un principe, *périssent* est encore un verbe. En voilà assez, nous croyons, pour démontrer que le mot *vive* est un véritable verbe au subjonctif. Cette phrase: *Vivent* les gens d'esprit, n'est autre chose qu'une ellipse de cette autre phrase: Je désire que les gens d'esprit *vivent*. L'usage est d'ailleurs en faveur de l'orthographe que nous défendons; il paraît même avoir en cette circonstance un caractère qu'il revêt assez rarement, celui de l'unanimité. On lit dans Ronsard:

> *Vivent*, Seigneur, nos terres fortunées,
> *Vive* ce Roy, et *vivent* ses guerriers
> Qui de Poictiers remportent les lauriers.
>
> (*Edit. de 1604*, tom. IX.)

Dans Palissot: Il est charmant, ma foi; *vivent* les gens d'esprit!

Dans Peluche: *Vivent* les gens qui ont de l'industrie!

Dans le Dictionnaire de l'Académie: *Vivent* la Champagne et la Bourgogne pour les bons vins!

Les Latins en faisaient un verbe: *Vivant* qui pro nobis favent. Les Espagnols ont suivi cet exemple.

> *Vivan* los esposos,
> Alegres, dichosos,
> *Vivan* siglos mil.
>
> (MELENDEZ VALDES, *Bodas de Camacho*.)

M. Thiers a fait une faute dans le passage suivant: Ils se précipitent alors sur les groupes où l'on criait: *Vive* les Jacobins! (*Hist. de la Rév.*, t. VII, p. 281.)

VOIR.

LOCUT. VIC. *Voyons voir*, *regardons voir* si c'est lui.
LOCUT. CORR. *Voyons*, *regardons* si c'est lui.

Voir est si ridiculement employé dans ces phrases, qu'il est très rare de le trouver ailleurs que dans la bouche de gens complètement dépourvus d'instruction. Le pléonasme est un peu trop grossier.

VOISIN, VOITURE.

PRONONC. VIC. *Vouésin*, *vouéture*.
PRONONC. CORR. *Voasin*, *voature*.

VOLTE.

LOCUT. VIC. Avez-vous fait la *volte*?
LOCUT. CORR. Avez-vous fait la *vole*?

Puis, sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aller méditer une *vole* au jeu d'hombre.
(BOILEAU, *Sat.* IX.)

VOTRE. (*Voyez* NOTRE.)

VOULOIR.

LOCUT. VIC.
Oh! ne m'en *voulez* pas!
Croit-on que nous *veuillons* reculer?

LOCUT. CORR.
Oh! ne m'en *veuillez* pas!
Croit-on que nous *voulions* reculer?

«Quoique l'Académie, et d'après elle plusieurs grammairiens, aient décidé que le verbe *vouloir* n'a point d'impératif, l'usage a établi le mot *veuillez* pour seconde personne de ce mode; on le trouve dans plusieurs écrivains distingués, et on le dit journellement dans la conversation.

Veuillez vous souvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
(CORNEILLE, *Pompée*.)

Veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.
(MOLIÈRE, *École des femmes*.)

Veuillez du moins nous dire qui nous devons suivre.
(VOLNEY.)

Veuillez, monsieur, rendre hommage au mérite.
(VOLTAIRE.)

«D'après ces autorités et l'usage, on peut, je pense, donner un impératif au verbe *vouloir*, et employer le mot *veuillez*.» (LAVEAUX, *Dict. des diff.*)

On trouve souvent *veuillons* et *veuillez* employés comme personnes du subjonctif. C'est une énorme faute. Il faut dire: Ne croyez pas que nous *voulions*, je ne crois pas que vous *vouliez*. Les phrases suivantes sont condamnables: Votre impartialité ne me laisse aucun doute que vous ne *veuillez* bien donner place, etc.— J'espère que personne ne pourra penser que, lorsque nous sommes accusés nous-mêmes, nous *veuillons* méconnaître le caractère de ceux qui nous accusent. (CASIMIR PÉRIER, *Séance du 26 nov. 1831*.)

Il fallait: Que vous ne *vouliez*, que nous *voulions*.

VOUS, TE.

LOCUT. VIC. Nous *vous le* tancerons vertement.
LOCUT. CORR. Nous *le* tancerons vertement.

Je vous *le ferai joliment courir*; *je* te *le secouerai joliment*. Dans ces phrases, et autres semblables, employées journellement, par des gens instruits même, quel rôle peut-on grammaticalement assigner à ces pronoms *vous* et *te*? Qu'ajoutent-ils au discours sous quelque rapport que ce soit? Lui donnent-ils plus d'élégance, plus de clarté, plus d'énergie? Nous ne le pensons pas; bien plus, nous ne considérons ces pronoms que comme des mots parasites qui nuisent au style, loin de l'embellir, et nous recommandons à ceux qui tiennent à s'énoncer purement de ne jamais en faire usage.

Un ancien grammairien, l'auteur des *Réflexions sur l'usage présent de la langue française* (année 1689), a déjà relevé cette faute. «*Une personne*, spirituelle d'ailleurs, tenait un jour ce discours, en bonne compagnie, à un *homme de la première qualité*,

à qui *il* parlait des formules de la justice pour convaincre les criminels: Premièrement, monsieur, disait-*il*, on *vous* fait mettre sur une *cellette*; quand *vous* êtes là, on *vous* questionne; on *vous* demande souvent les mêmes choses sous divers termes, pour *vous* faire couper, en cas que *vous* ne disiez pas la vérité; et quand on ne peut plus rien tirer de *votre* bouche, on *vous* donne la question jusqu'à ce que *vous* ayez tout avoué. Après quoi on fait *votre* procès selon les formes ordinaires. Il fut interrompu à ces mots; mais si on l'eût écouté davantage, je ne doute point qu'après un si beau début, il n'eût continué de la même force, et qu'il n'eût enfin terminé son discours par dire: *On vous pend, ou on vous fouette par la ville*. La compagnie cependant s'en divertit, et notre homme apprit à se servir une autre fois plus à propos du mot de *vous*.» Notre grammairien, Andry de Boisregard, trouve, comme on le voit, dans son anecdote un exemple de quelque chose de bien plus grave qu'une inconvenance grammaticale. Ce qui le frappe et le préoccupe, c'est le manque de respect pour un homme de qualité, et sa vénération pour le rang est telle, que, dans le même article, il qualifie *d'excès de grossièreté* la demande: *Comment vous portez-vous?* faite directement à un homme de qualité, au lieu d'être exprimée fort *indirectement* comme: *Oserais-je m'informer de la santé de Monsieur?*

VRAI.

LOCUT. VIC.

Je l'ai fait, *vrai*.
Il est sorti, *pas vrai*?

LOCUT. CORR.

Je l'ai fait, *en vérité*.
Il est sorti, *n'est-ce pas*?

Vrai est quelquefois employé comme substantif, mais il ne l'est jamais comme adverbe dans nos bons auteurs. L'Académie autorise cette locution: *Cela est conclu? vrai?* Nous aimerions infiniment mieux là l'adverbe *vraiment*.—Quant à *pas vrai*, c'est une expression

d’une si grande trivialité, que personne, à notre connaissance du moins, n’a encore osé la défendre. C’est bien heureux!

WISK.

LOCUT. VIC. Faisons une partie de *Wisk*.
LOCUT. CORR. Faisons une partie de *Whist*.

Nous préférons la dernière orthographe, suivie par Boiste, à la première, qui est celle de l’Académie, parce que nous sommes assez disposé à reconnaître l’étymologie généralement assignée à ce mot. *Whist* dérive de l’interjection anglaise *Whist*! silence! Dans tous les cas, ce nom de jeu s’écrit ainsi en anglais, et cela doit nous suffire pour en déterminer l’orthographe; car il est, nous croyons, reconnu que nous avons emprunté et le jeu et son nom à l’Angleterre. La question d’étymologie est donc purement ici de la compétence du philologue Bayley, c’est-à-dire du Ménage anglais.

Y.

LOCUT. VIC. Plaignez le malheureux qui n’*y voit goutte*.
Je crois qu’il *y* ira.

LOCUT. CORR. Plaignez le malheureux qui *ne voit goutte*.
Je crois *qu’il ira*.

L’*Y* doit être supprimé dans ces deux phrases. Dans la première, il est complètement inutile, parce que *ne voir goutte* signifie là tout autant que *n’y voir goutte*. Mais si l’*y* est superflu dans la première phrase, il n’en est pas de même dans la seconde, et si on le retranche ici, c’est uniquement pour éviter un hiatus assez désagréable, quoiqu’on en ait trouvé des exemples dans le correct et élégant Fénelon.

«Quand le verbe qui suit le pronom *y*, dit Laveaux, commence par un *i*, on supprime ce pronom pour éviter la rencontre des deux *i*, qui formeraient un son désagréable. Ainsi, au lieu de dire: *il m'a dit qu'il* y *irait*, on dit: *il m'a dit qu'il irait*.» (*Dict. des diff.*)

Si l'on voulait dire que quelqu'un ne comprend rien à une affaire, on dirait cependant: *il n'y voit goutte*, parce que cette phrase équivaudrait ici à: *il ne voit goutte à cela*, *là-dedans*.

YEUX.

LOCUT. VIC. Ce bouillon, ce fromage a des *yeux*.
LOCUT. CORR. Ce bouillon, ce fromage a des *œils*.

Plusieurs grammairiens ont pensé que, dans plusieurs cas, le substantif *œil* doit avoir pour pluriel *œils* et non pas *yeux*. Nous nous rangeons à cet avis, parce que nous désirons contribuer à faire disparaître la déclinaison hybride de ce mot, comme dit M. Ch. Nodier. Quand il s'agit d'ouvrir la porte à la raison, il faut se garder de se faire prier.

On dit aussi des *œils de bœuf* (terme d'architecture) et non des *yeux de bœuf*. *Œil* fait *yeux* au pluriel, dans le sens propre, et *œils* dans le sens analogique.

YEUX.

PRONONC. VIC. *Zieux* noirs, que je vous aime!
PRONONC. CORR. *Hieux* noirs, que je vous aime!

Bien des gens, en lisant ce mot placé au commencement d'une phrase, comme dans un signalement par exemple: *front haut*, yeux *noirs*, etc., le prononcent *zyeux*, parce qu'ils sont accoutumés à le trouver presque toujours précédé d'un *s* ou d'un *x*, comme dans ces

locutions: *mes yeux*, *tes yeux*, *ses yeux*, *vos yeux*, *leurs yeux*, *les yeux*, *aux yeux*, etc. Un peu de réflexion doit faire voir que le mot *yeux* doit être prononcé *hyeux*, toutes les fois qu'il n'est pas précédé d'un *s* on d'un *x*.

ZÉRO.

LOCUT. VIC. Il est là comme un *zéro en chiffre*.
LOCUT. CORR. Il est là comme un *zéro sans chiffre*.

Nous pensons comme M. Marle que l'expression *zéro sans chiffre* offre un sens plus raisonnable que l'expression *zéro en chiffre*. Un *zéro sans chiffre* qui le précède, n'a effectivement aucune valeur.

ETC.

LOCUT. VIC. Il y avait là Jean, Simon, Pierre *et cetera*.
LOCUT. CORR. Il y avait là Jean, Simon, Pierre *et autres*.

Et cætera ne peut se rapporter qu'à des choses. *Cætera* est un adjectif neutre qui se rapporte au substantif neutre *negotia*, sous-entendu, et qui ne peut, par conséquent, avoir aucune relation avec des personnes.

FIN.

Au lecteur.

Ce livre électronique reproduit intégralement le texte original, et l'orthographe d'origine a été conservée. Seules quelques erreurs clairement introduites par le typographe ont été corrigées. La liste de ces corrections se trouve ci-dessous. Dans le texte les corrections sont soulignées en pointillés gris. Placez le curseur sur le mot pour voir l'original imprimé.

Également les corrections indiquées dans l'Errata on été effectuées, et la ponctuation a été corrigée par endroits.

Corrections.

Page IX: «ne» supprimé (nous ne nous sommes même pas arrêté).

Page 30: «charette» remplacé par «charrette» (Mettez cette charrette sous *le hangar*).

Page 62: «batiser» remplacé par «baptiser» (et de ses dérivés *baptiser*, *baptiste*).

Page 87: la locution «Cul-de-sac» qui se trouvait entre «Cire» et «Civet» a été placée page 101 entre «Croustillant» et «Culottes».

Page 93: «considétion» remplacé par «considération» (être pris en considération).

Page 101: «un» remplacé par «une» (c'est une *impasse*).

Page 111: «Patelin» remplacé par «Pathelin» (dans la farce de Pathelin).

Page 128: «effilé» remplacé par «affilé» (en disant un couteau *affilé*).

Page 133: «illétrées» remplacé par «illettrées» (le penchant des personnes illettrées).

Page 174, article FOUET: au lieu de «LOCUT. VIC.» et «LOCUT. CORR.» il convient de lire «PRONON. VIC.» et «PRONON. CORR.»

Page 218: «Sévigué» remplacé par «Sévigné» (Madame de Sévigné).

Page 226: «qu» remplacé par «qui» (une monnaie qui n'existe pas).

Page 277: «Renart» remplacé par «Renard» (*Roman du Renard.* V. 3087).

Page 285: «Duprey» remplacé par «Dupré» (des Œuvres de Cl. Marot (*Dondey-Dupré*).

Page 285: «elle» remplacé par «elles» (où elles ne sont même employées).

Page 307: «dictinction» remplacé par «distinction» (Cette distinction paraît assez généralement adoptée).

Page 307: «les les» remplacé par «les» (les méchans les plus déclarés).

Page 317: «définitement» remplacé par «définitivement» (l'usage paraît s'être définitivement prononcé).

Page 340: «illétrés» remplacé par «illettrés» (des gens illettrés ou des gens à routine).

Page 352: «prépositon» remplacé par «préposition» (par la préposition *de*).

Page 361: «M.» remplacé par «M^{me}» (M^{me} de Sévigné).

Page 368: «emche» remplacé par «empêche» (Cela n'empêche pas l'ingrat de demander).

Page 391: «notante» remplacé par «nonante» (*septante*, *octante* et *nonante*).

Page 399: «de» remplacé par «des» — Laveaux (*Dict. des diff.*) cite certains cas.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK DICTIONNAIRE CRITIQUE ET RAISONNÉ DU LANGAGE VICIEUX OU RÉPUTÉ VICIEUX ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this

agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.
1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.
1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.
1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.
1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form,

including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.
1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- • You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- • You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

- • You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- • You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.
1.F.
1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.
1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL,

PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b)

alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the

widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.